UNIV. OF ARIZONA
847.32Z S13l mn
Saineanu, Lazar/L'influence et la reputa
3 9001 03952 3488

L'INFLUENCE ET LA RÉPUTATION
DE
RABELAIS

DU MÊME AUTEUR

Œuvres complètes de François Rabelais. Edition critique publiée sous la direction d'Abel Lefranc, Paris, 1912-1922, 4 vol. in-4° *(Commentaire philologique des livres I et II)*.

L'Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais, Paris, 1921, in-8° de 450 pages.

La Langue de Rabelais, Paris, 1922-1923 : Tome I^er^, *Civilisation de la Renaissance ;* Tome II^e^, *Langue et Vocabulaire*. Deux forts volumes in-8° raisin de 520 et 580 pages.

Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle. — *Le Cinquième livre.* — *Le Moyen de parvenir.* — *Les Joyeux Devis*, Paris, 1927, in-8° raisin, de 302 pages.

L. SAINÉAN

L'INFLUENCE ET LA RÉPUTATION DE RABELAIS

INTERPRÈTES
LECTEURS ET IMITATEURS
UN RABELAISIEN
(MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE)

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
7, rue Danton
—
1930

UNIVERSITY OF N.C.
LIBRARY

A MES CONFRÈRES ET AMIS

DE LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

A. Lefranc

J. Boulenger H. Clouzot

P. Dorveaux J. Plattard

AVANT-PROPOS

Ce volume clôt la série des publications que nous avons consacrées à la philologie de la Renaissance.

*La première en date, l'*Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais (*1921*), *précise les sources où a puisé le grand écrivain, relève les emprunts que son génie a renouvelés, éclaire les apports de son immense curiosité. Elle assigne à chacun de ces « faicts de la Nature » sa place dans l'ensemble du mouvement scientifique de la Renaissance.*

Cette monographie fut suivie de la Langue de Rabelais (*1923*), *œuvre capitale qui étudie ce grand sujet dans ses rapports avec la civilisation de la Renaissance et les écrivains des XV^e^ et XVI^e^ siècles.*

Dans les Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle (*1927*), *la controverse du « Cinquième livre » est abordée sous toutes ses faces. La critique des textes, la philologie et l'histoire littéraire viennent tour à tour corroborer l'authenticité de ce livre posthume dans ses parties essentielles.*

Dans le présent ouvrage, enfin, nous suivons, au cours des siècles, la fortune de Rabelais en France et hors de France, et c'est, osons-nous dire, la première fois qu'on embrasse ce vaste sujet.

Les différentes parties de l'ouvrage s'enchaînent et se complètent mutuellement.

Les « Interprètes de Rabelais » apportent des renseignements complètement nouveaux sur les commentateurs, les traducteurs, les lexicographes, les biographes et les critiques.

Les « Lecteurs et Imitateurs » embrassent la plupart des écrivains du XVI^e^ siècle et des âges ultérieurs.

Enfin, « Un rabelaisien » met en lumière l'influence absorbante de Rabelais sur le grand satirique qui clôt le XVI^e^ siècle, Marnix de Sainte-Aldegonde.

Depuis 1905, époque où nous avons commencé à étudier Rabelais, jusqu'à ce jour, aucun ouvrage n'est passé entre nos mains sans que nous en ayons tiré parti pour le sujet qui nous occupe. Mais, tout en disposant de matériaux abondants (et en grande partie inconnus à nos devanciers), nous sommes le premier à reconnaître les lacunes, d'ailleurs inévitables dans un travail de ce genre. Nous espérons néanmoins n'avoir omis aucun fait essentiel. Certains détails secondaires ou tertiaires, d'ordre purement bibliographique, ont été négligés de propos délibéré. On les trouvera dans les ouvrages que nous signalons à différentes reprises.

Nous avons tenu à être aussi complet que possible pour le XVI^e^ siècle, qui en somme a le mieux saisi la portée de l'œuvre rabelaisienne. Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles accusent sous ce rapport plutôt un recul, dont nous avons essayé d'indiquer les raisons et de marquer les diverses étapes. Quant au XIX^e^ siècle, nous n'avons cité que des faits saillants, renvoyant pour les détails aux travaux et recueils spéciaux.

L. Sainéan.

Paris, septembre 1929.

INTRODUCTION

Si la *Divine Comédie* de Dante symbolise le côté grave et mystique de la nature humaine, la doctrine absconse du Moyen Age et ses subtilités métaphysiques, *Gargantua* et *Pantagruel* représentent la contre-partie, le côté joyeux et expansif, le libre épanouissement de l'individu, le savoir encyclopédique de la Renaissance. Des critiques, frappés par certains traits du génie rabelaisien, l'ont tour à tour comparé à Cervantès, à Shakespeare et tout particulièrement à Gœthe. « C'est avec Gœthe que Rabelais a les plus étroites affinités spirituelles. Son goût pour la science, sa foi en elle, sa religion du travail pour le bonheur de l'humanité, son inébranlable optimisme, sa doctrine de la sérénité, but du développement individuel, voilà ce qu'il a de commun avec le grand Allemand qui domine le XIX^e^ siècle[1] ».

La vérité est que plus on pénètre dans l'intimité de la pensée rabelaisienne et plus on trouve *Gargantua* et *Pantagruel* dignes du premier rang, comme Chateaubriand qui met Rabelais au nombre des cinq ou six grands génies générateurs de la pensée humaine, à côté d'Homère, Dante et Shakespeare[2] :

« Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi au besoin et à l'aliment de la pensée ; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises : Montaigne, La Fontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

1. A. Tilley, *The Literature of the French Renaissance*, Cambridge, 1904, t. I, p. 220.

2. Ce morceau a figuré tout d'abord dans l'*Essai sur la Littérature anglaise* (Paris, 1836, t. I, p. 323), d'où il a passé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 192-193.

« On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout tient de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces ; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons, d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres, ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain.

« De tels génies occupent le premier rang ; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes sorties d'une seule souche, dont les autres ne sont que des rameaux ».

Rabelais et son livre ont été, au cours des âges, l'objet d'étranges déformations et d'interprétations singulières. On s'est obstiné, pendant des siècles, à substituer à l'auteur l'image plus ou moins défigurée de ses héros, et à l'œuvre, des symboles et des allégories, en voyant dans ses personnages de simples travestissements des célébrités de son temps. Ce double procédé, également arbitraire, a longtemps empêché une saine compréhension du livre et une juste appréciation de l'auteur. Nous allons passer en revue les différents aspects de ces erreurs de jugement, dont la critique rabelaisienne ne s'est complètement débarrassée que de nos jours.

I

L'HOMME

Épitaphes. — Rabelais à peine mort, dans les premiers mois de l'année 1553, les épitaphes surgirent. Tahureau publia une des premières (1554) ; Baïf, du Bellay, Pierre Boulanger suivirent. Elles sont pour la plupart si insignifiantes qu'elles méritent à peine l'examen. Une pourtant s'impose par son étendue et par le nom de son auteur : c'est celle de Ronsard, parue en 1554 dans le *Bocage*, sous le titre primitif *Epitafe de François Rabelais*, modifié ultérieurement en *Epitafe d'un bon biberon*. Voici, d'après l'édition princeps[1], trois de ses sept couplets :

Jamais le soleil ne l'a veu,
Tant feust il matin, qu'il n'eust beu ;
Et jamais, au soir, la nuict noire,
Tant feust tard, ne l'a veu sans boire.
Car, alteré, sans nul sejour,
Le galant boivoyt nuict et jour.

Il chantoyt la grande massue,
Et la jument de Gargantua,
Son fils Panurge[2] et le pays
Des Papimanes esbahis :
Il chantoyt les Isles Hieres[3]
Et frere Jan des Autonnieres[4]
Et d'Episteme les combas.

Or toy ! quiconques soys, qui passes,
Sur sa fosse repands des tasses,

1. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. I, p. 145 et suiv. (H. Vaganay).
2. Variante ultérieure (1573) : Le grand Panurge...
3. Variante ultérieure (1573) : Leurs lois, leurs façons et demeures...
4. Variante ultérieure : Frere Jean des Antoumeures. — La leçon de l'édition princeps, *Autonnieres* se rattache à *autonne*, automne (l'une et l'autre formes dans d'Aubigné) et ferait allusion à la « purée septembrale ».

Repands du bril[1] et des flaccons,
Des cervelas et des jambons.
Car, si encor, dessoubz la lame,
Quelque sentiment ha son ame,
Il les ayme mieulx que les lys,
Tant soyent ilz fraischement cueillis.

Si l'on songe que ces vers ont dû suivre de quelques mois la mort du grand écrivain, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible. Si ce n'est là de la rancune, c'est au moins du mépris, mêlé peut-être d'une pointe d'envie, humaine faiblesse dont les grands poètes ne sont pas exempts, bien au contraire.

On a essayé tout récemment d'y voir « un badinage dénué de toute acrimonie et une expression de la sympathie que dut ressentir pour l'auteur de *Gargantua* notre poète épicurien et gaulois[2] ».

Cette explication est formellement contredite par les témoignages contemporains. Ronsard reste l'auteur volontaire de la légende d'un Rabelais biberon et son « Epitaphe » a grandement contribué à l'accréditer. Des disciples du poète s'en inspirent et dans les *Epithètes* (1571) de Maurice de La Porte, Parisien, on trouve l'écho même des vers ronsardiens (p. 347) :

« Rabelais, Facetieus, mordant, utile-doux, raillard, second Epicure, gausseur ou gaudisseur, Lucian françois, docte gabeur, ventre epicurien, plaisant moqueur, pantagrueliste.

« François Rabelais, docteur en medecine, tant par son livre qu'il a intitulé les *Œuvres de Pantagruel* que par sa voluptueuse vie, a merité ces epithetes. Qui voudra avoir de luy plus grande connoissance, lise les epitaphes[3] qu'en ont composé plusieurs sçavans personnages[4] ».

La légende d'un Rabelais biberon et goinfre prit ainsi de la consistance. Le célèbre historien Jacques-Auguste de Thou ne

1. *Bril* ou *breuil*, buisson, ramée, feuillage.

2. Paul Laumonier, dans *Rev. Et. Rab.*, t. I., p. 143 et suiv. Voy. aussi le grand travail du même auteur sur *Ronsard, poète lyrique* (Paris, 1909, p. 117) : « La mort de Rabelais inspirait à Ronsard une nouvelle *folastrie*, digne de figurer au nombre des épitaphes humoristiques mises à la mode par Marot. »

Récemment, Pierre Villey (*Rabelais et Marot*, 1923, p. 239) va jusqu'à envisager l'*épitaphe* comme un hommage à Rabelais ! Le fait que Ronsard l'a supprimée dans plusieurs éditions de ses *Œuvres* (1567 à 1578), est assez significatif à cet égard.

3. Nous les avons citées ci-dessus.

4. Un dernier écho se lit dans le *Dictionnaire* (1611) de Cotgrave : « *Alcofribas*, a greedy glutton, a great devourer ».

crut plus devoir la mettre en doute, et en l'acceptant, lui donna une sorte de consécration. Logeant à Chinon dans une auberge, jadis maison de Rabelais, il s'en est fait l'écho dans les *Mémoires de sa vie* (1553 à 1601), où on lit sous l'année 1598 : « Il avait absolument abandonné ses études sur la fin de ses jours et s'était jetté dans le libertinage et la bonne chère[1] ».

Il improvisa à cette occasion des vers latins « A l'ombre de Rabelais », dont voici la version française :

Aussi Bacchus, Dieu de la joye,
Qui régla toujours mon destin,
Jusqu'en l'autre monde m'envoye
De quoi dissiper mon chagrin.

Car de ma maison paternelle
Il vient de faire un cabaret,
Où le plaisir se renouvelle
Entre le blanc et le clairet.

On suivrait jusqu'à nos jours l'effet de l'épitaphe ronsardienne et Taine, reprenant le parallèle de Voltaire entre Rabelais et Swift, ne débute-t-il pas ainsi : « Notre bon géant, médecin et ivrogne, s'étale joyeusement sur son fumier sans penser à mal...[2] » ?

Les vers du chef de la Pléiade semblent marquer du ressentiment. Y a-t-il eu entre lui et Rabelais des froissements personnels, comme il en était survenu avec Philibert de Lorme[3] ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que la haute estime dont Rabelais jouissait auprès de ses contemporains les plus illustres, a pu plus d'une fois froisser le poète.

Dans le camp même de la Pléiade, l'auteur de *Pantagruel* comptait cependant, de son vivant, des admirateurs enthousiastes, en premier lieu Joachim du Bellay, l'esprit critique de l'École. En publiant en 1549 sa *Defence et illustration de la langue françoise*, du Bellay, après avoir cité Rabelais comme un des érudits qui ont cultivé le français, lui décerne cet éloge (l. II, ch. XII) : « Toutefois, je te veux bien avertir que tous les sçavans

1. Les *Mémoires* constituent le premier tome de la traduction française de son *Histoire* (Londres, 1734), année 1598.
Voici les termes de l'original : « Postremo omni studio serio omisso se totus vitæ solutæ, ac gulæ mancipavit... ».
2. *Littérature anglaise*, t. IV, p. 55.
3. Voy. H. Clouzot, *Philibert de Lorme*, p. 78 à 80.

hommes de France n'ont point mesprisé leur vulgaire. Celuy qui fait renaistre Aristophane et feint si bien le nez[1] du Lucien[2], en porte bon tesmoignage ».

Et dans la seconde édition de l'*Olive* (1550), il range parmi les poètes du temps :

L'utile doux Rabelais[3].

L'utile-doux Rabelais... et pour cause. *Gargantua* et *Pantagruel* avaient réalisé par avance les théories qu'il recommandait à ses confrères en poésie.

Mais Ronsard, comme ses disciples, manquait précisément de cet instinct linguistique que Rabelais possédait à un si haut degré. On connaît le sort malheureux réservé à ses hellénismes ainsi qu'à ses tentatives de francisation (*probosce* pour *proboscide*, *sciamache* pour *sciomachie*). Des vocables archaïques et dialectaux que l'auteur de la *Franciade* vieillissant avait spécialement recommandés à ses disciples, aucun ne fut adopté, alors que les innovations lexicologiques de Rabelais ont fait pour la plupart fortune et se sont imposées même de son vivant.

Autre contraste ! Tandis que Rabelais s'efforçait, par la forme vivante et par la substantifique moelle de son roman, de plaire à la fois aux foules et aux élites, le poète des *Odes*, enfermé dans sa tour d'ivoire, tâchait de rendre sa pensée de plus en plus sibylline, en la réservant à un petit nombre d'élus.

C'est peut-être dans cet antagonisme littéraire qu'il faut chercher la raison[4] de l'injurieuse « Epitaphe à François Rabelais ».

Opposons à ce trait empoisonné, que l'auteur a d'ailleurs retranché de l'édition définitive de ses *Œuvres*, le témoignage de Pierre Boulanger, médecin poitevin, qui publia dès 1587[5] une épitaphe latine qui anticipe sur le jugement de la postérité :

1. *Feindre le nez*, c'est imiter la finesse.
2. Le *Quintil Horatian*, critique acerbe de la *Defence*, reproche à du Bellay d'avoir évité d'appeler Rabelais par son nom : « Rabelais que tu ne daignes nommer expressément sinon par le nom d'Aristophane ».
3. *Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 146.
4. Bernier, dans ses *Jugements sur les Œuvres de Rabelais* (1697), parlant des rapports de Rabelais et de Ronsard, remarque : « Il se picotoit souvent à Meudon chez les princes de la maison de Lorraine avec Ronsard, qui cependant n'osa l'attaquer qu'après sa mort dans une épitaphe où il le traite fort mal. »
5. A la suite de son livre : *Hippocratis Aphorismorum Paraphrasis poëtica*, Paris, 1587, in-8. L'Epitaphe se trouve à la p. 104. Nous en reproduisons la version de Rathery (*Œuvres de Rabelais*, éd. Burgaud des Marets, t. I, p. 68-69).

Epitaphe de François Rabelais,
Médecin très savant et très facétieux.

« Sous cette pierre est couché le premier des diseurs de bagatelles. Il sera une énigme pour la postérité[1], car quiconque a vécu de son temps, savait à quoi s'en tenir sur ce railleur connu de tous et aimé de tous. Peut-être voudra-t-on voir en lui un bouffon, un farceur qui débitait des bons mots pour attraper de bons repas. Non, non, ce ne fut point un bouffon[2], ni un charlatan de place publique, mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines..., un autre Démocrite qui se riait des vaines terreurs, des espérances non moins vaines du vulgaire et des grands de la terre, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie.

« Et pourtant on n'aurait su trouver un homme plus savant que lui, alors que, laissant la raillerie, il lui plaisait d'aborder les choses sérieuses. Sans affecter l'air rébarbatif d'un docteur, il en avait au besoin la solidité.

« S'agissait-il de résoudre les questions les plus difficiles, vous eussiez dit que la nature avait ouvert pour lui seul son sein mystérieux. Tout ce qu'ont produit la Grèce et l'Italie lui était familier, et ses discours éloquents frappaient d'admiration tous ceux qui n'avaient pas deviné le savant sous ses mordantes railleries et ses ironies magistrales ».

N'est-ce pas là, en raccourci, la réplique aux opinions et aux appréciations des âges ultérieurs sur le génie rabelaisien ?

Quel contraste frappant entre la gravité de ces paroles et le ton burlesque de Ronsard !

Ajoutons-y ce distique d'Estienne Pasquier, qui fait allusion à la bonhomie du grand satirique et à son rire indulgent des faiblesses humaines :

Sic homines, sic et cœlestia numina lusit,
Vix homines, vix ut numina læsa putes.

« Il s'est joué des hommes, il s'est joué des dieux avec tant de bonne grâce, que ni les hommes, ni les dieux n'ont paru blessés par ses traits ».

Facétie finale. — Tout le monde connaît la facétie qu'on attribue à Rabelais à la fin de sa vie, la réponse plaisante qu'il

1. Paroles souvent répétées depuis, de La Bruyère à Sainte-Beuve.
2. Réplique anticipée à Voltaire et à Sainte-Beuve.

aurait faite au page du cardinal du Bellay, venu pour s'enquérir de sa santé : « Je m'en vais chercher un grand peut-être... Tirez le rideau, la farce est jouée[1] ».

C'est à cette répartie badine que fait allusion l'épitaphe de Tahureau :

De Rabelays trespassé

Ce docte nez Rabelais, qui piquoit
Le plus piquans, dort sous la lame icy,
Et de ceux mesmes en mourant se moquoit
Qui de sa mort prenoit quelque soucy[2].

Cette historiette, destinée à témoigner de l'humeur facétieuse que le grand écrivain aurait conservée jusqu'au tombeau, est en contradiction avec tout ce que nous savons de la vie et de la pensée du Maître. Sa vision sereine, sa foi absolue en la perfectibilité du genre humain nous fait entrevoir une fin digne de sa haute intelligence : « Toutes choses prenoit en bonne part, tout acte interpretoit à bien... ». Ces paroles, dans la bouche de son Pantagruel, résument sa propre philosophie. Elles supposent une sage résignation aux décrets de la Providence, aux lois de la nature. Nous aimons à croire que le bon Maître, son dernier jour venu, a été absorbé par des méditations sereines et réconfortantes et que sa fin a dû être semblable à celle de ce « vieil Poëte François nommé Raminagrobis » qui, cette journée suprême venue, rafraîchissait sa mémoire « du doulx pensement on quel jà acquiesçois contemplant, et voyant et ja touchant et goustant le bien et felicité, que le bon Dieu a preparé à ses fideles et esleuz en l'aultre vie et és estat de immortalité » (l. III, ch. XXI) ».

Ces racontars facétieux ne méritent aucune créance. Ce sont, comme la légende d'un Rabelais biberon, des contes inventés de toutes pièces ou tirés du roman rabelaisien. De plus, une de ces reparties — *la farce est jouée* — n'est que la réédition des paroles que les Anciens attribuaient à l'empereur Auguste[3].

1. Cf. *Comédies des Proverbes* (acte III, sc. VII) : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

2. *Les Premières Poésies* de J. Tahureau, Poitiers, 1554, et *Œuvres*, éd. Blanchemain, Paris, 1870.

3. On lit dans une lettre de Gui Patin, du 22 juin 1660, à Falconnet : « Rabelais aurait dit en mourant : Tirez le rideau, la farce est jouée, comme rapporte Freigius, t. I, *Commentaire in Orationes Ciceronis ;* en quoi il imita Auguste qui, au rapport de Suetone, en mourant, demanda à ses amis : Num quid vitæ minimum commode peragisset ? etc. »

Nous partageons, à cet égard, l'avis du poète Guillaume Colletet, premier biographe de Rabelais en français : « Tous ces contes ridicules que l'on a faits de lui, et toutes ces paroles libertines que l'on lui a attribuées, n'ont été que de vaines chimères et de faussetés punissables, inventées pour le rendre plus odieux au monde[1] ».

Le poète. — Les contemporains mettaient Rabelais au nombre des poètes. Les plus insignes poètes du temps le considèrent comme leur digne émule. En 1557, dans une épître de Marot, on lit :

Je ne croy point qu'un Sainct Gelais,
Un Heroet, un Rabelais...

et en 1550, Joachim du Bellay, dans sa pièce « Musagneomachie », où il célèbre la lutte des Muses contre l'ignorance, range Rabelais parmi les

... enfants poëtiques
Qui, en sonnets et cantiques,
Qui, en tragiques sanglots,
Font revivre les antiques
Au sein de la mort encloz.
Salel, Heroet, Saint Gelais,
Les trois favoris des graces,
L'utile doux Rabelais.

Ce jugement ne laisse pas de surprendre. Les vers qui lui appartiennent en propre méritent à peine ce nom, et Heulhard est allé jusqu'à écrire (p. 321) : « Rabelais n'eut pas le sens de la poésie ».

Pourtant, l'auteur de *Pantagruel* fut un vrai poète, mais en prose. Sa phrase rhythmique, sa diction harmonieuse rappellent parfois celles de Platon. Et, à tout prendre, son roman est un vrai poème, l'épopée de la bonne humeur :

1. Le Père Nicéron fait remarquer à son tour (p. 363) : « Il faut mettre au nombre des fables les circonstances ridicules qu'on rapporte de sa mort... Tous ces traits ont été imaginés longtemps après sa mort par des gens, qui ne le connoissoient que suivant les préjugés populaires, et qui ajoutoient une foi entière à ce qu'on avoit débité jusques-là à son desavantage.

« Il n'est en effet personne dont on ait dit plus de mal et contre lequel le déchaînement ait été plus général et plus vif ; mais on peut dire aussi qu'il n'est personne dont on se soit formé des idées plus fausses et plus éloignées de la vérité. »

Mieulx est de ris que de larmes escrire ;
Pource que rire est le propre de l'homme.

En 1711, Dufresny, éditeur du *Mercure galant*, y publia un *Parallele burlesque* entre Rabelais et Homère[1] dont voici l'idée essentielle :

« Je crois pouvoir, sans profanation, comparer le sublime du poète grec avec l'excellent comique de Maître François. Ces deux auteurs ont premièrement cela de commun qu'ils étoient nez pour la Poësie ; il ne manque à Rabelais, pour être grand Poëte, que d'avoir écrit en vers : son livre est un poëme en prose, quoiqu'il n'ait point dit d'abord, *Déesse, chantés Gargantua*, etc... A l'égard d'Homère et de Rabelais, je les crois chacun dans leur genre grands et excellens auteurs ».

Un critique éminent de nos jours s'est pleinement rallié à cette opinion : « Dufresny avait vu juste, et son *Parallèle* n'était point si *burlesque*, puisque, après deux cents ans, on ne saurait mieux faire que d'en reprendre et d'en étendre l'idée.

« Si l'on veut en effet d'un mot définir ou caractériser son œuvre [celle de Rabelais], on n'en trouve pas d'autre, il n'y en a pas d'autre en français que celui de *Poème*. En vérité, c'est un poème que l'épopée bouffonne de Gargantua et de Pantagruel. Elle en a l'apparence et l'allure ; elle en a l'inspiration profonde ; elle en a le charme et la séduction du style : on pourrait dire, on doit dire qu'elle en respire encore et surtout l'enthousiasme ».

Et après avoir établi à son tour un parallèle entre Homère et Rabelais, le critique de conclure : « Ce don de conter auquel on a voulu parfois ramener tout Rabelais, qu'y a-t-il de plus « épique » ? et à ne regarder l'œuvre que du dehors, en ce qu'elle a de plus extérieur, qu'y a-t-il de plus « poétique[2] » ?

L'ÉRUDIT. — Rabelais est à coup sûr un des meilleurs représentants du savoir encyclopédique de la Renaissance. Il était théologien et médecin de profession, juriste et humaniste notoire, ayant des clartés sur la plupart des arts et des sciences de son temps. Il en donne des preuves multiples dans son roman, quand il construit en architecte habile l'Abbaye de Thélème, dirige en stratégiste consommé la guerre picrocholine, manœuvre en

1. Ce parallèle a été plus tard recueilli dans ses *Œuvres*, Paris, 1743.
2. Ferd. Brunetière, *Histoire de la Littérature classique*, t. I, p. 124 à 127.

pilote éprouvé un navire sous la tempête. Tout cela démontre une faculté d'assimilation singulière.

De bonne heure l'étendue de ses connaissances frappa ses amis et admirateurs. Dès 1525, pendant son séjour à Ligugé, son ami Jean Bouchet le qualifie : « ...en toute clergie expert ». Il a complété plus tard, par ses déplacements continuels, ce fonds acquis et, avec sa curiosité inlassable, il était réellement parvenu à une expérience consommée des hommes et des choses.

En 1543, son ami Claude Chappuys, bibliothécaire du roi, dans son *Discours de la Cour*, où il passe en revue tous les personnages qui approchaient le souverain, ajoute :

> Et Rabelais à nul qu'à soy semblable
> Par son sçavoir...[1]

Ses biographes, Antoine Leroy en tête, éblouis par son vaste savoir, lui ont attribué une science universelle. Avec le temps, on finit par voir en lui un prodige, un nouveau Pic de la Mirandole.

Guillaume Colletet, parlant du séjour de Rabelais au couvent de Maillezais, en Poitou, remarque : « Par la force de son esprit et par ses longs travaux, Rabelais s'acquit cette polymathie que peu d'hommes ont possédée ; car il est certain qu'il fut très sçavant humaniste et très profond philosophe, théologien, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, arithméticien, géomètre, astronome, voire mesme peintre et poëte tout ensemble[2] ».

Nous préférons à ces dithyrambes les paroles sobres et équitables d'Estienne Pasquier : « Rabelais ...avoit plus de jugement et doctrine que tous ceux qui escrivirent en nostre langue de son temps[3] ».

Comme Molière, Rabelais prend son bien partout où il le

1. Voy. tout le passage dans Heulhard, *Rabelais*, p. 154 à 156.

2. Et ses éloges furent encore exagérés par les admirateurs ultérieurs. En 1820, De l'Aulnaye ne craindra pas d'écrire : « Rabelais possède, réuni en lui seul, toutes les sciences connues de son temps, et, comme Pic de la Mirandole, il eût pu soutenir une thèse de *omni re scibili*. Il fut médecin, naturaliste, astronome, mathématicien, antiquaire, jurisconsulte, philologue, musicien, poète, physicien, architecte, théologien, mythographe, versé dans l'histoire et la littérature grecque et romaine, dans la science des armes, de la marine et de tous les arts. »

3. *Recherches de la France*, l. VII, ch. XIII. Rappelons les paroles qui précèdent : « Cestuy [Rabelay] ès gayetez qu'il mit en lumiere, se mocquant de toutes choses, se rendit le nonpareil. De ma part, je reconnoistroy franchement avoir l'esprit si folastre, que je ne me lassoy jamais de le lire ; et ne le leu oncques, que je n'y trouvasse matiere de rire, et d'en faire mon profit tout ensemble. »

trouve. Lorsqu'il s'agit de ses auteurs favoris — Pline, Plutarque, Lucien, etc. — il donne à ses emprunts une tournure personnelle, il les recrée pour ainsi dire. Le cumul des autorités vise plutôt à un effet comique, et on ne saurait lui en faire un grief[1]. Les inspirations qu'il puise dans l'œuvre d'autrui portent partout le sceau de son génie.

Amis et ennemis. — Le tempérament optimiste de Rabelais exclut en principe tous sentiments d'animosité. Le *nil mirari* d'Horace était sa devise et lui-même, comme son Pantagruel, « jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalizoit ». Sa bonhomie indulgente ne pouvait donc lui gagner que des amis.

Cependant son roman est, avant tout, la satire des moines et des sorbonnistes contre lesquels l'édition princeps de *Pantagruel* renfermait des attaques non déguisées, aggravées par des citations burlesques de nombreux textes sacrés. Les sorbonnistes s'en étaient émus, avaient censuré et condamné le livre. L'auteur, qui aimait l'audace « jusques au feu exclusivement », s'empressa de remplacer, dans les éditions suivantes, *sorbonniste* par *sophiste*, et d'atténuer certains passages trop compromettants. Mais il ne resta pas moins en butte à la haine des théologiens, des sorbonnagres.

Le plus furieux de ces fanatiques fut un moine de Fontevrault, Gabriel du Puy-Herbault. Dans son *Theotimus*[2], paru à Paris en 1549, il lance contre Rabelais une diatribe fougueuse, où il calomnie atrocement la personne de l'auteur et dénonce ses ouvrages comme dangereux pour la religion.

L'auteur de *Pantagruel* y est désigné comme un monstre pestilentiel, docteur de débauche, plus impie que les athées de Genève : « ...tam impius homo, quam publice suis nefariis libellis pestilens ».

Et plus loin : « Que peut-il manquer à l'absolue perversité de ce Rabelais, lui qui n'a ni la crainte de Dieu ni le respect des

1. Voy. Appendice I : *Prétendus plagiats.*

2. En voici le titre complet : *Theotimus sive de expungendis et tollendis malis libris, præcipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant*, Paris, 1549.

Voy. en dernier lieu, sur l'auteur, Henri Buisson, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance* (1533-1600), Paris, 1922, p. 310 et suiv.

hommes, qui foule aux pieds et tourne en ridicule toutes les choses divines et humaines[1] » ?

Ce fanatisme monacal trouva son pendant dans l'intolérance calviniste. Au début de la prédication nouvelle, Rabelais suivait avec sympathie ces efforts de réforme religieuse par un retour à la simplicité évangélique. Ses deux premiers livres en portent des traces évidentes, qui lui valurent tout d'abord la reconnaissance des réformés. Un des premiers exemplaires de *Gargantua* se trouve mentionné dans l'inventaire des livres d'Olivétan, en septembre 1539.

Théodore de Bèze lui consacre, dans ses *Poëmata juvenilia* (Paris, 1548), un distique admiratif[2], qui disparaît des éditions ultérieures.

Calvin lui-même ne semble pas alors lui avoir été défavorable. C'est par une lettre du grand théologien, du 3 août 1533[3], qu'on apprend qu'au cours de cette année, *Pantagruel* avait été censuré et condamné par la Sorbonne avec plusieurs autres écrits du temps considérés comme obscènes, à savoir : *Pantagruel*, *La Forêt des Amours*[4], et d'autres du même billon[5].

Mais lorsque la Réforme dégénéra, elle aussi, en sectarisme,

1. « Quel Diagoras, continue-t-il, a compris Dieu plus au rebours ? Quel Timon a médit davantage de l'humanité ? Faiseur de bons mots, vivant de sa langue parasite, on le supporte à la rigueur. Mais se damner en même temps, chaque jour, ne faire que se soûler, s'empiffrer, vivre à la grecque... souiller de misérables papiers par des écrits infâmes... lancer la calomnie et l'injure sur tous les ordres indistinctement... comment souffre-t-on cela ? »

Les pages de *Theotimus*, concernant Rabelais, ont été traduites par Heulhard, *ouvr. cité*, p. 265 à 267. Cf. aussi A. Lefranc, dans *Rev. Et. Rab.*, t. IV, p. 339 à 341.

2. Le voici :

Qui sic pacatur, tractantem ut seria vincat :
Seria quum faciet, dic rogo, quantus erit ?

Ainsi rendu par Tahureau en 1554 (*Les premieres Poësies* de Jacques Tahureau, Poitiers, 1554) :

Puisqu'il surpasse en riant
Ceux qui à bon escient
Traictent choses d'importance,
Combien sera-il plus grand
(Je te pry, dis moy) s'il prend
Un œuvre de consequence ?

3. Reproduite d'après l'original (aujourd'hui perdu) par Herminjard, *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, t. III, p. 106.

4. Aucun érudit ne nous a dit jusqu'ici ce que c'était cette *Forêt des Amours*. Ce recueil reste une énigme bibliographique (cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VIII, p. 290-291). S'y trouve également interdit le *Miroir de l'âme pécheresse*, ouvrage connu de Marguerite de Navarre.

5. « ... se pro damnatis libris habuisse obscœnos illos Pantagruelem, Sylvam amorum, et ejus monetæ. »

lorsqu'elle devint à son tour dogmatique par la doctrine de la Prédestination, la négation de la liberté humaine, Rabelais, comme tous les humanistes, s'en éloigna. *Inde iræ.*

Dès 1544, Calvin commence l'attaque dans son traité *Excuses aux Nicodémites* : « Quant aux Lucianiques[1] ou Epicuriens, c'est-à-dire tous contempteurs de Dieu, qui font semblant d'adherer à la parolle, et dedans leurs cueurs s'en moquent, et ne l'estiment non plus qu'une fable ; je n'en ay pas voulu ici parler. Car ce seroit bien temps perdu de les vouloir gaigner par admonition[2] ».

Il reprend son accusation six ans plus tard, en 1550, dans son traité *De Scandalis*. Cette fois Rabelais est directement visé, son nom y figure avec ceux d'autres écrivains de l'époque. En voici le passage essentiel (d'après la traduction française donnée par Calvin la même année) :

« Chacun sçait qu'Agrippa, Villeneuve[3], Dolet et leurs semblables, ont tousjours orgueilleusement contourné l'Evangile : en la fin ils sont tombés en telle rage, que non seulement ils ont desgorgé leurs blasphemes execrables contre Jesus Christ et sa doctrine, mais ont estimé quant à leurs ames, qu'ils ne differoient en rien des chiens et des pourceaux. Les autres, comme Rabelais, Deperius et beaucoup d'autres que je ne nomme pas pour le present, apres avoir gousté l'Evangile, ont été frappés d'un mesme aveuglement. Comment cela est-il advenu, sinon que desja ils avoyent par leur outrecuidance diabolique profané ce gage sainct et sacré de la vie eternelle ? »[4].

C'en était trop. Rabelais perdit patience et la réponse ne se fit pas attendre. Abhorrant le fanatisme d'où qu'il vienne, de Paris ou de Genève, il engloba les deux sectaires — les Puy-Herbaut et les Calvin — dans la même réprobation, en les représentant comme enfants d'Antiphysis, comme monstres contre nature (l. IV, ch. xxxii) : « Depuis elle [Antiphysis,

1. Imitateurs de Lucien, allusion à Rabelais.
2. *Opera*, t. VIII, p. 45.
3. Dans le texte *Villanovanus*, pseudonyme sous lequel le médecin espagnol Michel Servet avait publié en 1553 son *De Christianismi restitutione*, où il contestait la divinité de Jésus-Christ. L'auteur était né en 1509, à *Vilanueva*, en Aragon, Calvin en parle au même endroit : « Il y a certain Hespaignol, nommé Michel Servet, qui contrefait le medecin, se nommant Villeneuve... ». Ce pseudonyme n'a rien de commun avec le « docte *Villanovanus* Françoys », dont parle Rabelais (l. III, ch. xiii). Voy. sur ce dernier, une note de La Monnoye, dans les *Menagiana*, t. II, p. 394, et Christie Copley, *Etienne Dolet*, trad. fr., p. 29-30.
4. *Opera*, t. VI, p. 612.

laquelle de tout temps est partie adverse de nature] engeandra les Matagoz, Cagotz et Papelars, les maniacles[1] *Pistolets*[2], les *demoniacles*[3] *calvins imposteurs de Geneve*[4], les enraigez *Putherbes*, Briffaulx, Caphars, Chattemites, Canibales et aultres Monstres difformes et contrefaicts en despit de Nature ».

La mort même de Rabelais n'assouvit pas le courroux de Calvin. Dans un sermon d'octobre 1555[5], il renouvelle l'attaque :

« Voilà un homme qui par une sotte devotion aura voulu pervertir la verité, et la tourner en mensonge : celuy là doit mourir. Or voici un rustre qui aura des brocards villains contre l'Escriture saincte : comme ce *diable qui s'est nommé Pantagruel*[6], et toutes ces ordures et villenies : tous ceux là ne pretendent point de mettre quelque religion nouvelle, pour dire qu'ils soient abusez en leurs folles phantasies : mais ce sont des chiens enragez qui desgorgent leurs ordures à l'encontre de la majesté de Dieu, et ont voulu pervertir toute religion : faut-il que ceux là soyent espargnez ?... »[7].

Le plus minutieux des biographes de Rabelais, Antoine Leroy, ne compte pas moins de deux cents amis et admirateurs du grand Tourangeau, alors que la liste de ses adversaires ne dépasse pas une demi-douzaine. Parmi ces derniers figurent au premier rang Ramus et Galland, dont la dispute aristotélicienne ébranla en 1551 la Sorbonne. Pierre Galland, fervent partisan d'Aristote, avait mêlé Rabelais à la querelle, qualifiant *Pantagruel*, dans sa réplique à Ramus, de ridicule et grossier (« vernaculos ridiculi Pantagruelis libros »).

On connaît la réplique spirituelle de Rabelais, qui, dans son Prologue de l'Auteur du *Quart livre*, porte le débat des deux sorbonnards devant le conseil des dieux, qui les condamnent à être changés en pierre (tous les deux ne se nommaient-ils pas Pierre ?) et à voir leurs statues, placées « au grand temple de Paris », à côté de celle du traditionnel Pierre du Coignet[8].

1. *Au V^e livre*, ch. XIII, Rabelais donne cette épithète aux *capucingaux*.
2. Qualificatif méprisant donné ici aux moines.
3. Dans son *Excuse aux Nicodemites* (1544), Calvin donne aux libertins l'épithète de *démoniaques*, que Rabelais adresse à son tour à Calvin.
4. Ces mots sont supprimés dans l'édition de Lyon, 1567 et les suivantes, remplacés par *demoniacles chicquanous et racleurs de benefices*.
5. *Opera*, t. XXVII, p. 261.
6. Cf. ci-dessus l'épithète *demoniaque*.
7. Voy. sur les rapports de Calvin et de Rabelais, Doumergue, *Calvin*, t. I, p. 375 à 379, et, en dernier lieu, L. Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, Paris, 1904, p. 402 à 413 et p. 447 à 450.
8. Légiste au service de Philippe Valois, passé à l'état de personnage légendaire

Cette plaisanterie inoffensive des trois Pierre contraste singulièrement avec la riposte violente de l'Antiphysis. C'est que les raisons de cette dernière étaient autrement graves. Les sorties virulentes de Puy-Herbault et de Calvin visaient à la fois la personne et les écrits de Rabelais, la liberté de la pensée et celle de la conscience universelle.

D'ailleurs, le nombre de ces ennemis[1] réels était minime, tandis que celui de ses amis et ses admirateurs est pour ainsi dire infini. La copieuse liste d'Antoine Leroy a été de nos jours singulièrement allongée. Il y en a d'obscurs, de peu ou point connus, que nous laisserons dans l'ombre, mais les plus notoires seront l'objet d'une mention spéciale au cours de ce travail.

Légende rabelaisienne. — La tendance à identifier l'auteur avec les personnages dus à sa fantaisie continue à défrayer la légende rabelaisienne. C'est au XVII^e^ siècle qu'apparaissent nombre d'anecdotes touchant la vie du grand Tourangeau.

Le *Moyen de parvenir* (1611) ouvre la série. Elle se continue dans les dernières éditions des *Bigarrures* de Tabourot[2]. L'édition princeps en est encore dépourvue, mais la réimpression faite à Paris en 1662 en renferme plusieurs, dont quelques-unes tirées de *Pantagruel* même. L'historiette qu'on y raconte de la lamproie, n'est qu'une variante de celle que Michel Scot raconte dans sa *Mensa philosophica* et que Rabelais rapporte lui-même à la fin du chapitre II du *Tiers Livre*. Saint Thomas d'Aquin, invité à la table du roi saint Louis, mangea seul une lamproie destinée au monarque, tout en composant son hymne sur le Saint-Sacrement. La lamproie et l'hymne achevés, il s'écria : *Consummatum est !*

Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux[3], écrites un siècle après la mort de Rabelais, contiennent également plusieurs anecdotes sur son pays et sa personne. La plus connue, le *Quart*

1. On ne s'attend guère à trouver parmi ceux-ci saint François de Sales. Voici cependant ce qu'on lit dans sa lettre du 8 décembre 1610 à un gentilhomme qui allait suivre la cour : « Gardez-vous des mauvais livres et pour rien au monde ne laissez emporter votre esprit après certains écrits que les cervelles foibles admirent à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument, comme *cet infame Rabelais*, et certains autres de nostre aage qui font profession de revoquer tout en doute, de mespriser tout, et se mocquer de toutes les maximes de l'antiquité. »

2. Voy. *Rev. XVI^e^ siècle*, t. II, p. 347 à 348.

3. Cf. Léo Desaivre, « Rabelais et Tallemant des Réaux », dans *Rev. Et. Rab.*, t. IX, p. 444 à 446.

d'heure de Rabelais, a donné lieu à un article du *Dictionnaire* (1750) de Ménage[1].

Ailleurs, comme dans le *Dictionnaire historique* (1673) de Moréri, on identifie Rabelais avec Panurge, en lui attribuant la connaissance de toutes les langues dont l'Escolier fait preuve à sa première rencontre avec Pantagruel[2].

Le Père Nicéron, le plus judicieux de tous les anciens biographes, remarque à ce propos : « Je ne dirai rien des contes qu'on a débités... et de la manière dont on prétend qu'il parvint à parler au chancelier Duprat. Les différents langages qu'on lui a fait tenir au Suisse de ce Magistrat, n'ont d'autre fondement que le chapitre 9 du II[e] livre de son *Pantagruel*, où Panurge demande l'aumône à Pantagruel en quatorze langues différentes et dit ensuite qu'il est natif de Touraine[3] ».

En effet, Rabelais, comme tous les humanistes, ne connaissait que les langues de la Renaissance, le grec, le latin et l'italien. Il n'avait qu'une teinture d'hébreu et ignorait, comme tout son siècle, l'arabe et l'espagnol. Les fragments polyglottes de Panurge sont des morceaux artificiels que le grand satirique a dû recevoir tout faits de savants ou d'étudiants étrangers séjournant à Paris. D'ailleurs, ce curieux épisode polyglotte de Panurge n'est (comme on le sait) qu'une imitation de la *Farce de Pathelin*.

Cette fable, comme la plupart de ses semblables, eut sa place dans toutes les biographies jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. La *Vie de Rabelais* que publia en 1858 le bibliophile Jacob est encore presque entièrement anecdotique. Il faut arriver à l'étude de Rathery, placée en tête de l'édition des *Œuvres* par Burgaud

1. « On appelle ainsi de mauvais momens à passer, semblables à ceux où se trouvoit Rabelais, quand il falloit compter dans les hôtelleries, et qu'il n'avoit pas de quoi payer sa dépense. Voyez à la fin des particularités de sa vie, au-devant de ses Œuvres, le plaisant stratagème dont il s'avisa à Lyon, pour se faire conduire de-là à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, n'ayant plus du tout d'argent pour achever son voyage. »

2. On y lit : « Le chancelier Duprat ayant fait abolir les privilèges de la Faculté de médecine de Montpellier, Rabelais eut l'adresse de les faire révoquer et c'est pour cette raison que ceux qui sont reçus docteur de cette Université portent la robe de Rabelais, qui y est en grande vénération. L'artifice dont il se servit pour avoir audience du chancelier est assez singulier, s'il est vrai. Il s'adressa au uisse de ce chancelier, auquel il parla latin ; celui-ci ayant fait venir un homme qui savoit cette langue, Rabelais lui parla grec, un autre qui entendait le grec ayant paru, il lui parla hébreu, et l'on ajoute qu'il parla encore plusieurs autres langues. »

3. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres* (1727), t. XXXII, p. 390.

des Marets (1857), pour voir la critique appliquée aux divers témoignages concernant la vie de notre auteur.

C'est ainsi que, pendant des siècles, la postérité s'est forgée une image déformée du grand écrivain, image qui allait de pair avec une interprétation forcée de son œuvre.

II

L'ŒUVRE

Pantagruel, Roy des Dipsodes, par M. Alcofrybas Nasier, vit le jour en octobre 1532. Le livret devint vite populaire et se trouva bientôt entre toutes les mains.

Premières mentions. — Dès l'année suivante, ce premier livre du roman rabelaisien figure dans la bibliothèque d'un bourgeois parisien, Jacques Le Gros, qui rédigea, le 25 septembre 1533, son *Inventaire de mes livres à lire*. Entre une centaine d'articles, *Pantagruel* occupe le n° 65. C'était probablement l'acquisition la plus récente[1].

Une autre mention, de la même année (octobre 1533), est la lettre déjà mentionnée de Calvin nous apprenant que *Pantagruel* venait d'être censuré et condamné par la Sorbonne[2].

En 1537, dans la *Grande Généalogie de Frippelippe*, dirigée contre Marot par « ung jeune poëte champestre », *Pantagruel* est cité après Huon de Bordeaux, Merlin, Giglan et Gyron le Courtois, héros d'anciens romans :

> *Pentagruel*, Esopet, Mondeville,
> Qui m'ont compté jusques en ceste ville
> Le demourant de son antique race[3].

1. Voy. notre ouvrage sur *La Langue de Rabelais*, t. I, p. 341.

2. Cf. plus haut, p. 13. — Feu Emile Picot croyait avoir trouvé une autre allusion à *Pantagruel*, dans le *pantagruel* d'une Sottie (*Recueil*, t. III, p. 206), qu'il explique par « la maladie des buveurs ou simplement l'envie de boire ». Mais il faisait erreur. Le terme en question désigne un mal de gorge qui empêche de parler et le nom, avec ce sens, comme la Sottie elle-même, est antérieur à Rabelais. Cf. Marty-Laveaux, *Œuvres de Rabelais*, t. IV, p. 159, et A. Lefranc, *Rev. Et. Rab.*, t. IX, p. 365.

3. Voy. A. Lefranc, *Œuvres de Rabelais*, t. III, p. xxiv.

La même année, le poète réformé Eustorg de Beaulieu fait le premier allusion aux *pantagruelistes*, dans l'*Epistre du coq à l'asne* :

> Car le boire matin porte heur,
> Au dire des *Pantagruelistes*[1].

Deux ans plus tard, *Le Triomphe de tres haulte et puissante Dame verolle* (paru à Lyon en 1539) renferme cette allusion dans la préface : « Je sçay que les ditz verollez tres precieux, comme dit maistre Alcofribas Nasier en ses *pantagruelines hystoires* ».

Une autre preuve du succès rabelaisien est que le nom *Pantagruel* était devenu (comme nous dirions aujourd'hui) une véritable réclame de librairie, du vivant même de l'auteur.

On le trouve sur un opuscule d'Antoine Marcourt, *Le Livre des Marchands*, dont la date est à coup sûr anticipée (la deuxième édition est de 1554)[2]. C'est une satire acerbe contre la Cour papale et contre la vénalité des choses saintes.

Quelques années plus tard, une version originale des *Histoires véritables de Lucien*, entremêlée de souvenirs traditionnels, prend à son tour pour titre : *Panurge, disciple de Pantagruel, avec les prouesses du merveilleux Bringuenarilles*, s. l. n. d. [1537].

Ce curieux opuscule, qui a souvent été mis à contribution par Rabelais lui-même[3], a conservé, dans les quatre réimpressions ultérieures (1538 à 1576), des titres alléchants tirés du roman rabelaisien.

Plus tard, les *Triomphes de l'Abbaye des Conards* nous offrent le récit d'une fête burlesque célébrée à Rouen en 1541. Le personnage, qui mène la pompe funèbre de Marchandise, porte une enseigne sur laquelle figurent ces mots : *Alcofribas le disoit bien*, preuve que le pseudonyme de Rabelais était déjà suffisamment familier au public d'une fête provinciale. En outre, pendant le dîner du *Triomphe des Conards*, « un personnage habillé en ermite, assis sur une chaire, au lieu de Bible, lisoit continuellement la *Cronique Pantagruel*[4] ».

1. *Rev. Et. Rab.*, t. IX, p. 172.
2. En voici le titre complet : *Le Livre des Marchands fort utile à toutes gens*, nouvellement composé par le sire Pentapole, bien expert en tel affaire, *prochain voysin du seigneur Pantagruel*. Imprimé à Corinthe le XXII d'aoust l'an mil cinq cens XXXIII, pet in-8, 24 feuillets. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. III, p. 327.
3. Voy. nos *Problèmes littéraires du XVIe siècle*, Paris, 1927, p. 261 et suiv.
4. Voy. A. Lefranc, dans *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 506.

Finalement, en 1542, parut à Paris le *Songe de Pantagruel*, par le poète berrichon François Habert. Dans ces 600 vers agréables, mais de pensée banale, il n'y a de rabelaisien que les noms de Pantagruel et de Panurge.

Pantagruel voit en songe son père Gargantua qui lui dit :

> ... Je veux qu'en ta mortelle vie
> Ne soit du bien ta pensée asservie :
> Non toutes foys qu'il te soit de mestier,
> Que sans estat soys, ou sans mestier.

Il passe alors en revue les différentes carrières — militaire, commerciale, juridique — en relevant en traits satiriques leurs abus, et finit par lui recommander :

> Ains en l'estat de belle bergerie,
> Estant berger pour toute seigneurie.

Suit l'éloge poétique de la vie pastorale. Cependant, Pantagruel voit dans un autre songe Panurge venant de Babylone, un lis en main, et racontant le tournoi entrepris par le grand « Souldan en Mars », tournoi que Pantagruel préfère à tous ceux des romans de chevalerie :

> Pantagruel (dist il en soubzriant),
> J'ay l'occident passé et l'orient
> Depuis six moys, sans craindre la grimace
> Des Turcs felons...

Dans un troisième songe, Gargantua revient pour conseiller à Pantagruel de se marier. Il conclut ainsi :

> Amy, voila la teneur de mes songes,
> Jugez si c'est verité ou mensonge.
> Quant est de moy, j'ay veu choses songer,
> Dont le songeur n'estoit point mensonger.

Le titre de l'opuscule d'Habert a sans doute suggéré celui des « *Songes drolatiques de Pantagruel*, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre Françoys Rabelais : et derniere œuvre d'iceluy pour la recreation des bons esprits, à Paris, 1565 ».

C'est un recueil de 120 figures en bois, dépourvues de légen-

des. Ces figures grotesques seraient des copies de Pierre Breughel, gravées par Hieronyme Cock et publiées à Anvers[1] après la mort de Rabelais. Le titre est une simple réclame. Si la fantaisie domine dans ces estampes, elle ne semble nullement inspirée de Rabelais[2], encore bien moins s'applique-t-elle à des personnalités déterminées[3].

Après 1542, les mentions de ce genre deviennent plus significatives. Elles rentrent alors dans le cadre des influences rabelaisiennes que nous aborderons plus loin.

Pastiches rabelaisiens. — Le *Disciple de Pantagruel* que nous venons de mentionner, n'a de rabelaisien que le titre. Le premier pastiche qu'on connaisse est les *Chronicques admirables*[4], sans date, mais avant 1534 (comme le prouve un ex-libris de cette date).

C'est un composé de 41 chapitres tirés du texte amplifié des *Chronicques Inestimables*[5] et des chapitres de *Pantagruel*. L'auteur y a ajouté en huit chapitres l'histoire de *Galimassue*[6]. C'est le nom du géant porteur d'une énorme *masse de fer* que les *Grandes Chronicques* attribuent à Gargantua[7].

1. Paul Plan, *Bibliographie*, p. 243.

2. André Blum, *L'Estampe satirique en France pendant les guerres de religion*, Paris, 1915, p. 236 à 240.

3. Les *Songes drolatiques* ont été réimprimés dans le t. IX de l'édition *Variorum*, L'éditeur y voit de prétendus portraits de François Ier, de Henri II, etc.

4. Voici le titre de l'édition princeps : « *Les Chroniques admirables du puissant Gargantua ensemble comme il eut à jamais la fille du Roy de Utopie nommée Badebec, de laquelle il eut ung filz nommé Pantagruel, lequel fut roy des Dipsodes et des Amaurottes. Et comme il a mis à fin un grand geant nommé Gallimassue* ». (S. l. n. d.)

5. Ed. Jacob, Paris, 1872. Cf. K. Knoblauch, *Das Verhältniss der Chronicques admirables zu den Chronicques Inestimables und zu Rabelais*, Würzburg, 1904.

6. Cette histoire de Galimassue rappelle un autre pastiche, aujourd'hui perdu, mais existant encore à l'époque de Du Verdier, qui en donne le titre : *Le très eloquent Pandarnassus, fils du vaillant Galimassue, qui fut transporté en Faerie, par Oberon, lequel y fit de belles vaillances, puis fut amené à Paris par son pere Galimassue là où il tint conclusions publiques et du Triumphe qui lui fut fait après ses desputations.* Imprimé à Lyon, in-8, par Olivier Arnoullet.

Ed. Rigoley de Juvigny, t. VI, p. 457. L'éditeur ajoute : « C'est une mauvaise imitation de *Gargantua* de Rabelais ». Du Verdier place *Pandarnassus* sous la rubrique « Romans vieux et nouveaux », entre Palmarin d'Olive et Paris et la belle Vivienne.

7. Cet opuscule serait l'œuvre de François Girault, auteur d'un pastiche antérieur, *La grande et merveilleuse vie du très puissant Gargantua* (s. l. n. d.), où de vagues allusions se mêlent (comme dans les *Chronicques admirables*) aux emprunts précis faits au roman rabelaisien. Cf. Seymour de Ricci, dans *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 19 à 22 et p. 23 à 28.

Le « Prologue capital », addition du pasticheur, mérite d'être cité pour la liste qu'il donne des romans de chevalerie : « Pour le commencement de ceste vraye cronicque..., nous prendrons Tristan le Lyonnois, Ysaye le Triste, Huon de Bordeaulx, Jourdain de Blaves, Lancelot du Lac, Guerin, Mesquin, Perceval le Galloys, Mabriam, Ogier le Dannoys, les quatre filz Hemon et tous les chevaliers de la Table ronde, et autres semblables dont en y a assez pour approuver la verité de ceste presente hystoire[1] ».

Le plus important de ces pastiches a pour auteur Guillaume des Autelz, que Ronsard célèbre dans son « Elégie sur les troubles d'Amboise » :

...ce docte des Autelz
Qui pour ta gloire[2] a fait des livres immortels.

Cet opuscule porte le titre : *Mytistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon* (Lyon, 1574). C'est une imitation de *Gargantua*[3] d'une extrême platitude. Il suffira d'en citer le début :

« ...Mon pere vint du bas pays de Rusterie en ce royaume icy des Barragouins, où il trouva ma bonne mere, la belle Beatrix... Elle ne craignoit à boire fust à bretequine ou à la levre torse, ou à boire se mettre le nez au verre, ou à la teterelle... ou en chaussepied, ou en une pantoufle, ou en un pot ou en chalumeau que le *Calloyer des isles Hyeres appelle Pantagruelion...* ».

Cette plate imitation de *Pantagruel* eut de singulières destinées : elle fut condamnée par l'Inquisition espagnole en 1582[4], et confondue par Du Verdier avec les *Propos rustiques* de du Fail[5]. En outre, Estienne Pasquier la place maladroitement au même niveau que les *Propos rustiques* de du Fail[6]. Notons finalement que Colletet, dans sa *Vie de des Autelz*[7], ne mentionne pas ce pastiche rabelaisien.

Un autre pastiche est intitulé : *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables du tres valereux Grandgosier,*

1. Plusieurs réimpressions populaires ont été faites à Troyes à partir du XVIIIe siècle. Cf. Paul Plan, p. 28 et suiv.
2. C'est-à-dire de la France.
3. Voy. la *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, fasc. III, p. 63 à 80.
4. Cf. *Indices* publiés par Rausch, p. 445.
5. *Prosopographie*, Lyon, 1604, t. III, fol. 2450.
6. *Lettres*, l. I (à Ronsard) : « Il se trouva peu après Rabelais deux singes... l'un dans ses *Propos rustiques*..., l'autre en son livre des *Fanfreluches* ».
7. *Revue de la Renaissance*, t. VII, p. 193 à 223.

roy de Place-Vuide, traduict du grec africain en françois par Thibaut le Nattier, clerc du lieu des Bargès en Bassigny, Rouen, 1611 (et Paris, 1614)[1].

Le nom de *Thibaut le Nattier*[2] est le pseudonyme de Nicolas de Hory. « C'est du Rabelais alourdi, caricaturé, presque ridicule, c'est Rabelais sans art et sans mesure[3] ».

Ces vingt-trois chapitres suivent de près le roman de Rabelais, mais sans la moindre trace d'esprit ou d'humour. Grandgousier y est envisagé exclusivement comme goinfre. Cette fade parodie est précédée de ces vers « Au lecteur » :

Après que Rabelais fut mort,
Curieux a voulu revivre,
Afin de faire veoir ce livre
Qui resveille le chat qui dort.

Vers la même époque parut à Lyon l'opuscule : *Le Nouveau Panurge avec sa navigation en l'isle imaginaire, son rajeunissement en icelle et le voyage que fit son esprit en l'autre monde.* Il eut trois éditions entre 1615 et 1616.

C'est un pamphlet contre les Protestants du Dauphiné, long et monotone, où l'auteur anonyme (on y a vu à tort Reboul) imite parfois Rabelais, mais assez maladroitement[4].

En somme, aucun de ses pastiches[5] ne mérite l'attention du

1. Ch. Oulmont, dans *Rev. Et. Rab.*, t. VI, p. 196 à 200. Pierre de l'Estoile (*Registres-Journaux*, t. XI, p. 51) note ce livret : « Libelles de Paris, *Id est Fadezes et Mesdisances*, publiées pour la pluspart pendant ma maladie, depuis le 1er sept. jusques à la fin de la présente année 1610 : *Rabelais ressuscité*, fadeze digne de la cervelle d'un yvrogne du B. et qui sent bien son cabaret ».

2. Réimpression par Philomneste Junior (Gustave Brunet), chez Gay, Genève, 1867. Le nom de *Thibaut le Nattier* se lit au chapitre V des *Propos rustiques*. Ce nom est probablement un souvenir de du Fail.

3. Jacques Boulenger, dans *Rev. Et. Rab.*, t. III, p. 408 à 431.

4. Voici le résumé de cette satire virulente contre l'Eglise réformée : Panurge, arrivant à la foire de Beaucaire, y rencontre Taumaste, Epistémon et autres compagnons, qui y étaient venus pour faire emplette de chats. Il part du pays de Salmigondis, fait naufrage, mais un dauphin le sauve miraculeusement et le porte en une île imaginaire. Description de cette île et voyages dans différentes contrées fantaisistes. Descente aux Champs-Elysées et aux Enfers. Voy. *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, 1852, fasc. II, p. 58 à 63.

5. Le Bibliophile Jacob avait annoncé, dans la *Bibliothèque Gauloise*, un volume intitulé *Les Imitateurs de Rabelais*. On y lit : « Ce recueil comprendra divers ouvrages plaisants et ingénieux, composés à l'imitation de Rabelais pendant le XVIe siècle, ouvrages rarissimes qui ne se trouvent plus que dans des collections d'amateurs ». Le projet n'eut pas de suite.

Gustave Brunet, *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais*, Paris, 1841 (notions sommaires sur les imitations, traductions, etc.).

Bibliothèque bibliophilo-facétieuse, Extraits et analyses de divers livres rares et

rabelaisant. Ce sont généralement des parodies insipides et indignes de leur modèle. Nous arrêtons ici ce dénombrement pour y revenir lorsque nous aurons à traiter des pamphlets religieux, catholiques ou protestants, dont certains possèdent une valeur littéraire ou linguistique incontestable.

Influence. — Les premiers livres du roman rabelaisien, à peine parus, ont eu des lecteurs innombrables. Ils étaient accessibles à tous, gens du commun ou lecteurs cultivés, à Paris aussi bien qu'en province. Comme ils apportaient, sous une fiction romanesque, des idées nouvelles, profondes et lumineuses, ils ne laissèrent pas d'exercer sur les contemporains une influence de plus en plus profonde.

Dès 1547, un des meilleurs ouvrages en prose du XVI^e^ siècle, les *Propos rustiques* de du Fail, est directement inspiré de *Gargantua*. L'écrivain breton est tout imprégné de Rabelais (qu'il ne nomme nulle part), et lorsque, une quarantaine d'années plus tard, il publia, à Rennes, ses *Contes d'Eutrapel* (1585), son inspiration rabelaisienne n'a rien perdu de son intensité.

C'est surtout après la mort du grand Tourangeau que son œuvre rayonne. Peu d'auteurs — conteurs ou essayistes, historiens ou moralistes, satiriques ou pamphlétaires — échappent à l'ascendant de son esprit. Il est étrange de voir un critique éminent soutenir que « jamais œuvre plus originale n'a certainement exercé moins d'action... Son influence a été nulle sur ses contemporains, et, avec le mélange unique de ses qualités et de ses défauts, il nous apparaît dans l'histoire contemporaine un de ces maîtres dont l'exemple n'a pas fait école[1] ».

On pourrait, croyons-nous, prendre la contre-partie de ces affirmations. Tout le clan des conteurs, des satiriques et des auteurs de facéties s'inspire de *Pantagruel*, comme d'un modèle inimitable. Grands ou médiocres, célèbres ou obscurs, la plupart des auteurs du temps subissent plus ou moins profondément son influence. L'histoire littéraire connaît peu de noms illustres qui aient joui d'un tel prestige intellectuel.

pantagruéliques, éditée par les frères Gébéodé (G. Brunet et O. Delepierre), Paris, 1852-1854, trois fascicules.

Recueil de pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, en vers et en prose, remises en lumière pour l'esbatement des Pantagruélistes, Paris, 1872-73, 4 vol. pet. in-8.

1. Brunetière, *Histoire de la littérature française classique* (1904), p. 165 et 184.

Cette influence reste entière au cours du XVII^e^ siècle et se prolonge jusqu'à nos jours. La plus grande gloire de Rabelais est d'avoir contribué à la formation intellectuelle d'un La Fontaine et d'un Molière, dignes continuateurs de son esprit et de son œuvre. Mais l'expansion de ses idées ne s'est pas arrêtée là. Elle a franchi sa patrie pour se répandre (grâce aux traductions) en dehors de la France, notamment en Allemagne et en Angleterre. L'influence de Rabelais s'est ainsi exercée dans le temps et dans l'espace.

III

PLAN DE CE TRAVAIL

L'œuvre de Rabelais est d'une rare complexité. Elle reflète deux ou trois civilisations : l'Antiquité classique qui venait alors de renaître sous sa forme authentique, principalement la littérature et la pensée grecques ; le Moyen Age finissant, avec ses créneaux et ses tours, sa scolastique et sa science à moitié fabuleuse ; enfin, la Renaissance italienne, messagère d'une nouvelle architecture, d'un nouvel art militaire, d'une nouvelle forme de la vie sociale.

A cette universalité du fonds s'ajoute la richesse inépuisable d'un vocabulaire fait des souvenirs du passé, des contributions des langues de la Renaissance, le grec et l'italien en premier lieu, ainsi que de nombreux apports des pays de France.

Une pareille œuvre, touffue et lumineuse à la fois, rappelle, par son savoir universel, la *Divine Comédie*, et, par ses aspirations à la perfectibilité, le *Faust* de Gœthe. Mais plus que ce dernier, à cause des siècles écoulés et tout autant que Dante, Rabelais a besoin, pour être approfondi, de guides et d'éclaireurs. De bonne heure, des pionniers intrépides se sont efforcés d'interpréter son œuvre, à l'exemple du Maître lui-même dans sa *Briefve Declaration*. Celle-ci ouvre la série des nombreux commentaires qui, depuis trois siècles, sont venus faciliter la compréhension de l'œuvre rabelaisienne. Malgré des difficultés parfois insurmontables, ces travailleurs passionnés ont montré une patience à la hauteur d'une tâche aussi ardue. Commentateurs, lexicographes, biographes ont rivalisé de zèle et d'ardeur pour rendre accessibles *Gargantua* et *Pantagruel*, et gagner ainsi à Rabelais de nouveaux lecteurs et de nouveaux admirateurs.

D'autre part, des traducteurs insignes, en premier lieu allemands et anglais (et cela dès le XVI^e siècle), ont tâché de la faire connaître à leurs compatriotes par des versions remarquables — comme celles de Fischart (1575) et d'Urquhart (1653) — qui sont à leur tour devenues des monuments littéraires indigènes.

Nous consacrerons la première partie de ce travail à ces Interprètes de Rabelais en France et hors de France.

Allégorisme. — Le grand historien du XVI^e siècle, Jacques-Auguste de Thou, a émis sur le roman rabelaisien cette curieuse appréciation : « Il avait composé un livre très ingénieux, où, avec une liberté de Démocrite et une plaisanterie souvent bouffonne et mordante et *sous des noms imaginaires*, il produisit, comme sur un théâtre, toutes les conditions de la vie humaine et du royaume, et les offrit au rire du peuple[1] ».

Depuis le XVI^e siècle jusqu'à nous, on s'est efforcé de retrouver les personnages de cette prétendue Comédie humaine. Cette source d'erreurs coula abondamment pendant trois siècles. *Gargantua* et *Pantagruel* devinrent des livres à clefs et l'édition des *Œuvres* parue à Amsterdam en 1659 annonce la première sur son titre « une clef du roman ». Depuis, cette clef a été modifiée par les éditeurs ultérieurs jusqu'à A.-L. Sardou (1874-1876), qui a résumé toutes leurs conjectures[2].

Les passages les plus facétieux, les coq-à-l'âne et les galimatias n'ont pas échappé à cette manie allégorisante. L'obscurité a

1. Dans ses mémoires, *De vita sua*, l. VI : « Democritica libertate et scurrili interdum dicacitate, scriptum ingeniosissimum fecit, quo vitæ regnique cunctos ordines quasi in scenam sub fictis nominibus produxit et populo deridendos propinavit ».

2. En voici quelques échantillons :

Anarche (le roi), — François I^er.

Badebec, — la reine Claude, fille de Louis XII ; ou, suivant Le Motteux, Marguerite de Valois, reine de Navarre.

Bringuenarilles, — Charles-Quint.

Entommeures (frère Jean des), — le cardinal de Lorraine, le cardinal du Bellay, Odet de Châtillon, Rabelais lui-même.

Gargamelle, — Marie d'Angleterre, femme de Louis XII ; Anne de Bretagne ; Catherine de Foix (Le Motteux).

Gargantua, — François I^er, Henri d'Albret (Le Motteux).

Grandgousier, — Louis XII, Jean d'Albret (Le Motteux).

Pantagruel, — Henri II.

Panurge, — le cardinal d'Amboise, le cardinal Charles de Lorraine, Jean de Montluc, évêque de Valence, et parfois Rabelais lui-même.

Picrochole, — le souverain du Piémont, Ferdinand Sforce ; Ferdinand d'Aragon ; Charles-Quint (suivant Voltaire).

servi au contraire de stimulant pour le zèle de ces commentateurs à outrance. Dès 1711, Defresny a connu « un Rabelaisien outré qui, dans une tirade de deux cents noms de jeux qu'on apprend à Pantagruel, croyait voir sur chaque mot une explication historique, allégorique et morale[1] ».

En 1735, le Père Nicéron cite un anonyme (p. 401) « qui tâche de faire voir que les *Fanfreluches antidotées* doivent s'entendre de ce qui se passa par rapport à la religion depuis l'an 1414, que commença le concile de Constance, jusques à l'excommunication du roi d'Angleterre Henri VIII, fulminée en 1534 par Clément VII. Mais les explications qu'il en donne sont entièrement forcées et n'y conviennent guère mieux que celles qu'on a donné de certains quatrains de Nostradamus ».

L'allégorisme revêt une forme particulière sous la plume alerte et spirituelle de Ginguené. Celui-ci fit paraître à Paris, en 1791, une brochure : *De l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente*[2]. Ginguené voit dans le roman rabelaisien une suite d'allégories politiques, où le grand écrivain dénonce les abus de la royauté et de l'Eglise. Sous « l'extérieur de la folie », l'œuvre rabelaisienne renfermerait un sens profond, politique et philosophique, qu'il importe de rechercher[3]. Et voilà Ginguené passant successivement en revue la liste civile et l'éducation du roi, la guerre et la paix, le parlement et les ordres judiciaires et religieux, le Pape et son pouvoir, les decrétales et leurs miracles.

En dépit de son parti pris, cette brochure abonde cependant en aperçus ingénieux et piquants. Deux fois réimprimée de nos jours[4], elle mérite l'attention des rabelaisants.

L'abus de l'exégèse, dont certains indices isolés remontent au XVI^e^-XVII^e^ siècle, acquit un singulier développement au XVIII^e^ et trouva, en 1823, son point culminant dans l'édition *Variorum*,

1. Discours cité ci-dessus.

2. La brochure comprend deux parties, la première consacrée à la politique, la deuxième à la religion, chacune divisée en douze chapitres. Ginguené n'a utilisé que le I^er^, le IV^e^ et le V^e^ livres du roman. Les livres II et III, si pleins d'un savoir encyclopédique et où l'on agite de graves problèmes sociaux (comme le mariage), ont été de propos délibéré négligés par l'auteur.

3. Cf. Honoré de Balzac, dans *Revue Parisienne*, n° du 20 août 1840 (p. 225) : « Rabelais a enveloppé, dans son livre immortel, de clairs, de terribles arrêts sur les choses les plus élevées de l'humanité, dans un style à dessein grossier, rustique, plein d'images accusées d'obscénités, par des personnes qui ne connaissent ni les mœurs, ni le langage du témps ».

4. La dernière fois par Henri Martin, Paris, Jouaust, 1879.

où le délire de l'allégorisme s'étale en neuf volumes et l'esprit de système atteint son apogée en même temps que son néant.

Ainsi, pendant trois siècles, l'interprétation historico-allégorique exerça des ravages. Ses progrès et ses excès coïncident avec l'historique même des études rabelaisiennes. Sa longévité, digne d'une meilleure cause, mérite que nous lui réservions un traitement à part.

Influences séculaires. — La seconde partie, la principale de ce travail, sera consacrée à l'action de l'œuvre rabelaisienne sur les contemporains et sur la postérité, tout particulièrement pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Nous y suivrons pas à pas l'influence de la pensée, de l'esprit et du vocabulaire du grand écrivain à travers les âges.

Les auteurs seront groupés par spécialités et chacun fournira l'objet d'une notice appropriée à l'importance de l'influence qu'il aura subie. Conteurs et essayistes, satiriques et facétieux, historiens et moralistes, libertins et libres penseurs, érudits et polygraphes, pamphlétaires et polémistes solliciteront tour à tour notre intérêt.

La liste pourrait être indéfiniment allongée. Nous nous attacherons particulièrement aux noms qui ont laissé des traces dans l'histoire littéraire.

Un des imitateurs de Rabelais les plus féconds, Marnix de Sainte-Aldegonde, mérite surtout de retenir l'attention. Nous suivrons méthodiquement, dans son célèbre *Tableau des differens de la religion* (1599), les multiples vestiges qu'y a laissés l'œuvre du grand écrivain.

PREMIÈRE PARTIE

INTERPRÈTES

Nous avons déjà relevé le caractère complexe et encyclopédique du roman rabelaisien. Par son fonds et par sa forme, une telle œuvre réclamait des gloses, des explications complémentaires. Elle suppose, en effet, pour être comprise, d'amples connaissances en histoire, en droit, en théologie, en médecine, en littérature, en art, en même temps qu'une certaine familiarité avec les langues de la Renaissance, le moyen français et les nuances infinies des parlers provinciaux.

Le lecteur du XVI^e^ siècle n'était pas beaucoup plus avancé, sous ce rapport, que le moderne. Rabelais lui-même nous en fournit la preuve, car il accompagne l'édition définitive de son *Quart livre* (1552) d'un petit recueil lexicologique.

Cette *Briefve Declaration* est ainsi devenue le point de départ de nombreuses publications similaires, parues à diverses époques. Elles représentent autant d'efforts successifs pour nous faire pénétrer plus avant dans la pensée du grand écrivain. Leurs faiblesses et leurs méprises ne doivent pas nous donner le change sur leur valeur réelle et sur les mobiles qui les ont inspirés.

Nous allons examiner cet outillage rabelaisien : commentaires, traductions, glossaires, travaux biographiques et critiques. Une revue sommaire de ces efforts tendus dans les sens les plus divers ne sera pas sans intérêt. En passant rapidement sur leurs défauts, nous insisterons sur leurs mérites réels et incontestables. Ils ont rendu pendant des siècles des services appréciables. Aujourd'hui même ils ne sont pas restés étrangers au progrès des études rabelaisiennes.

Le roman rabelaisien est la première œuvre française de la Renaissance qui ait aussi rapidement acquis une portée européenne.

Dès la mort de Rabelais, son roman se répand dans tous les pays protestants, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, où il inspire des œuvres remarquables, alors qu'il reste à peu près inconnu dans les pays catholiques, l'Italie et l'Espagne.

Il n'est pas impossible de donner les raisons de ces préférences.

L'œuvre rabelaisienne est imprégnée d'un bout à l'autre de la pensée de la Renaissance. Elle respire l'esprit de libre examen, qui a également servi de point de départ à la Réforme. Le souffle généreux qui anime son livre n'a laissé d'empreinte, hors de France, que dans l'âme protestante, travaillée du même besoin de recherche indépendante.

Par contre, la conception rationnaliste de Rabelais, sa critique pénétrante des institutions héritées du passé, ses continuelles aspirations vers l'avenir, ont empêché la diffusion de son livre dans les pays catholiques. Il eût d'ailleurs été dangereux de traduire *Gargantua* vers 1550, alors qu'il était déjà inscrit dans les Index de Rome. Au XVII^e^ siècle, lorsque la France reprit son influence littéraire en Italie, il était trop tard ; le goût régnant était contraire au fond et à la forme de la pensée rabelaisienne.

Quoi qu'il en soit, c'est chez les peuples de la Réforme, particulièrement chez les Anglais et les Allemands, que Rabelais a trouvé une seconde patrie intellectuelle et que son œuvre a été traduite, adaptée, imitée.

Une vingtaine d'années après sa mort, un écrivain strasbourgeois, Jean Fischart, publia en allemand une traduction amplifiée de *Gargantua* (1575), qui compte parmi les monuments littéraires allemands du XVI^e^ siècle.

Au commencement du XVII^e^ siècle, un lexicographe anglais, Randle Cotgrave, s'attacha à expliquer toutes les particularités de la langue de Rabelais, et ce travail considérable (1611) reste encore aujourd'hui une des principales ressources pour l'intelligence de l'œuvre.

Au milieu du même siècle, un médecin écossais, Sir Thomas Urquhart, guidé par Cotgrave, entreprit la traduction anglaise de *Gargantua* et *Pantagruel*, et cette traduction passe pour un chef-d'œuvre.

En 1682 parut à Amsterdam la traduction hollandaise de Rabelais, par un auteur qui se cache sous le pseudonyme de Gall'Italo[1].

Enfin, de nos jours, l'œuvre rabelaisienne a été l'objet d'un commentaire d'une vaste érudition, fruit des longues recherches du savant allemand Gottlob Regis.

Nous allons maintenant étudier les divers interprètes de Rabelais[2], en assignant à chacun la place qu'il mérite dans cet ensemble d'efforts pour la diffusion de son œuvre.

1. En voici le titre : « *Alle de geestige Werke von Mr. Fr. Rabelais* (c'est-à-dire : « Toutes les œuvres spirituelles de M. Fr. Rabelais, Docteur en médecine... avec une clé pour l'interprétation de l'œuvre entière, avec grand soin traduit du français), par Claude Gall'Italo, Amsterdam, 1682 ». La première partie, de 717 pages, contient la vie de Rabelais et la version des trois premiers livres ; la seconde, le reste de l'œuvre.

2. Voy. notre étude sur « Les Interprètes de Rabelais en Angleterre et en Allemagne » (*Rev. Et. Rab.*, t. VII, 1909, p. 137 à 258), Cotgrave, Fischart, Urquhart et Regis.

De l'Aulnaye, dans son édition de Rabelais (1820) et surtout Regis, dans le Supplément du dernier volume de son commentaire (1841), p. 1370 à 1481, ont réuni des jugements et des critiques émis à diverses époques sur l'œuvre rabelaisienne.

CHAPITRE PREMIER

COMMENTATEURS

On a souvent médit des commentaires et des commentateurs. Rabelais est sévère pour les glossateurs du droit, et particulièrement pour Accurse, dont il oppose la glose « tant salle, tant infame et punaise » aux textes des Pandectes, « livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans » (l. II, ch. v).

Montaigne n'est pas beaucoup plus tendre (l. III, ch. XIII) : « Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté ? Le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé. Quand est-il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire ? »

De nos jours, mêmes récriminations. Marty-Laveaux, en citant quelques notes oiseuses du commentaire de Le Duchat, prétend « qu'en plus d'un endroit, nous n'aurons qu'à supprimer les notes, pour éclaircir le texte ».

Simple boutade. Il y a, certes, à prendre et à laisser dans Le Duchat, mais on ne peut contester la valeur historique de son commentaire et son mérite d'avoir été le premier à défricher un champ aussi épineux.

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre bourrée de faits et d'allusions, résumant tout le savoir de l'époque, reflétant les aspects multiples de la société française de la Renaissance, on ne saurait se passer de commentaires. Aussi les essais de ce genre n'ont-ils manqué à aucune époque. Nous allons les passer en revue, en suivant l'ordre chronologique de leur apparition.

I. — Premiers essais

Du vivant de Rabelais, et à partir de 1552, le *Quart livre* porte sur son titre : *Avec une Briefve Declaration d'aulcunes dictions plus obscures contenues en ce dit livre.* Le *Quart livre* est en effet particulièrement riche en néologismes gréco-romains et en termes provinciaux que ce petit lexique tâche de rendre accessible au grand public.

Cet opuscule compte cent quatre-vingts titres, soit mots isolés, soit locutions et phrases. Les termes appartenant à l'antiquité, à l'histoire et à la géographie, sont en majorité. Quelques vocables hébreux et italiens, et finalement toute une série de mots appartenant soit au « languaige corrompu » (comme *biscarié*, équivalent populaire du néologisme *discracié*) ou au « parler vulgaire en Paris » (cf. *si Dieu eust...*), soit aux différents patois[1].

Ce petit groupe dialectal est peut-être l'argument le plus fort en faveur d'une paternité rabelaisienne. Aucun autre écrivain contemporain ne disposait de connaissances linguistiques aussi étendues : langues classiques, italien, patois français. En négligeant d'autres considérations d'ordre secondaire, il est très vraisemblable que Rabelais lui-même soit l'auteur de la *Briefve Declaration*. Elle renferme d'ailleurs quelques renseignements personnels qui confirment cette paternité[2].

Au XVII[e] siècle, Guillaume Colletet, dans la biographie de Jean Passerat (faisant partie de ses *Vies des Poëtes François*), prétend que ce poète satirique[3] aurait écrit un ample commentaire sur Rabelais[4].

1. A savoir : Breton et Normand (cf. *aguyon*) ; Lorrain (cf. *Deu Colas, faillon*) ; Manceau (cf. *Teste Dieu...*) ; Tourangeau (cf. *cahin-caha, marmes, merdigues, ma dia*) ; Poitevin (cf. *croix osannière, ferrements de la messe*).

2. Voy. les titres *Catadupes du Nil* et *Æolipyle*.

3. Edg. von Mojsisovich, dans son travail sur Jean Passerat — *Sein Leben und seine Persönlichkeit*, Halle, 1907 — relève, p. 39 à 45, les traits communs aux œuvres de Rabelais et de Passerat, en établissant ce dont il est redevable au grand satirique.

4. « La lecture de l'œuvre Rabelaisienne lui avoit autrefois plu si fort, et il en avoit tellement approfondi les mystères cachés, que, sur cet ouvrage folâtre, il avoit dressé de doctes commentaires qu'il conservoit curieusement dans son cabinet, et qu'il ne communiquoit qu'à ses plus intimes amis. Mais, comme il vint à examiner sa conscience, et à considérer le peu d'édification ou plutôt le scandale que pouvoit causer cet ouvrage s'il advenoit qu'il fut un jour publié, il se résolut de le supprimer... ».

Auparavant, Guillaume Cop, médecin bâlois et savant helléniste[1], établi à Paris où il mourut en 1538, médecin de François Ier, passa (dit-on dans les *Scaligerana*) la dernière partie de sa vie à commenter Rabelais. Et, s'il faut croire ce qu'en rapporte Huet, évêque d'Avranches, ce commentaire aurait eu le sort du précédent.

Mais hâtons-nous d'arriver à des faits plus positifs.

Un siècle plus tard (et dans l'édition des *Œuvres de Maistre François Rabelais*[2], donnée à Amsterdam en 1663), parut pour la première fois l'*Alphabet de l'Auteur François*, que Le Duchat appelle (d'après la ville où l'édition parut) le *Scoliaste de Hollande*[3]. Paul Plan, se fondant sur une indication chronologique (donnée au mot *turelupin*), le suppose écrit en 1611[4], et Henri Clouzot, ayant trouvé dans les manuscrits de la Collection Dupuy (n° 488) une copie de l'année 1737 intitulée *Explication de certaines dictions prises des œuvres de Fr. Rabelais selon l'ordre alphabétique par Perreau*, copie concordante avec l'*Alphabet de l'Auteur François*, croit pouvoir attribuer ce commentaire à un certain Perreau, « personnage inconnu, mais au courant des moindres traits de mœurs, de coutumes et de langage *en Poitou et en Touraine*[5] ».

Cette assertion est juste, à condition d'en retrancher le nom de la dernière province, les détails s'y rapportant étant simplement empruntés à la *Briefve Declaration*. Celle-ci a servi en effet de modèle à l'*Alphabet*, et son auteur y a puisé à pleines mains, tantôt en abrégeant (cf. l'article *Catadupes*), tantôt en développant, son procédé le plus habituel. Il tire, par exemple, de cet opuscule les termes tourangeaux (*cahin-caha*, *ma dia*, *marmes*, *merdigues*), se contentant d'ajouter après chacun : « *Poitou* ou *Poitevin* », car c'est la seule province qui lui soit familière et qu'il rappelle dans ses explications.

Il fournit d'ailleurs des renseignements intéressants et puisés aux sources, comme en témoignent les termes spéciaux *dragonneaux* ou *mesarins*.

1. Voy. Delaruelle, dans *Rev. du XVIe siècle*, t. IX, p. 54-55.
2. Il se trouve au tome II, p. 868 à 940.
3. Cet *Alphabet* a été reproduit dans les éditions de Le Duchat et dans celle des *Variorum* (t. VIII).
4. *Bibliographie de Rabelais*, Paris, 1904, p. 223.
5. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. IV, p. 72.

Un médecin était seul capable d'écrire de pareilles notices, et ce médecin était originaire du Poitou. Voilà tout ce qu'on saurait affirmer sur l'auteur de l'*Alphabet François*.

C'est cependant dans cet écrit qu'on trouve la première trace d'une interprétation historique, qui suscita tant de tentatives ultérieures. Au mot *Gargantua*, parlant de la jument du géant (l. I, ch. XVII), le glossateur ajoute : « Tout le monde sçait que cette jument est madame d'Estampes, maistresse du roy, qui est la mesme qui fit abattre la forest de Beausse... ».

Après l'*Alphabet François*, nous ne disposons que de renseignements fragmentaires.

Pierre Dupuy (mort en 1651) est l'auteur, croit-on, des *Eclaircissements de quelques endroits difficiles des Œuvres de Rabelais*, ajoutés à l'édition (dite à la *Sphère*) de 1663 (p. 944 à 946).

Gilles Ménage (mort en 1692) voulait donner un Rabelais commenté et avait acquis dans cette intention l'exemplaire de l'érudit François Guyet (mort en 1655), qu'on disait chargé de notes marginales. Seules quelques notes de Ménage sur Rabelais ont paru dans son *Dictionnaire étymologique* (1690) et, après sa mort, ont été recueillies dans les *Menagiana* (Paris, 1693). Mais le savant polygraphe fait cet aveu dans l'Avertissement de ses *Observations sur la langue françoise* (1650) : « Pour Rabelais j'avoue que je l'ai lu plus d'une fois. Rabelais est un mélange de Lucien et d'Aristophane, comme je l'ai dit dans mes poësies grecques... », et dans la liste de ses ouvrages manuscrits (que donnent les *Menagiana*) figure un écrit intitulé : *Observations sur Rabelais*, et resté inconnu.

Huet, évêque d'Avranches (mort en 1721) a laissé des notes (recueillies par Théophile Baudement[1]) sur deux exemplaires lui ayant appartenu (aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale).

Jean Bouhier, conseiller au Parlement, a écrit (vers 1721) des *Remarques sur les quatre premiers livres du Roman satyrique de Maistre Fr. Rabelais, médecin* (aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale)[2].

Voilà les essais fragmentaires ou isolés qui se sont succédés pendant deux siècles pour éclaircir le texte rabelaisien. Si l'on excepte la *Briefve Declaration* et son pendant l'*Alphabet de*

1. Th. Baudement, *Les Rabelais de Huet*, Paris, 1867.

2. Ms. nouv. acquis fr. 4219. Cf. Caillemer, *Les manuscrits Bouhier, Nicaise et Peiresc de la bibliothèque du Palais des arts de Lyon* (Lyon, 1880), p. 44-46.

l'Auteur François, ces tentatives ne dénotent aucun effort sérieux et continu. Il faut arriver au début du XVIII[e] siècle pour trouver le premier commentateur sérieux de Rabelais.

II. — Jacob Le Duchat

De tous les érudits qui se sont efforcés de faciliter l'intelligence de l'œuvre rabelaisienne, si l'on tient compte de l'ardeur au travail, de l'étendue des recherches et de la somme des résultats, c'est à Le Duchat que revient incontestablement la palme. Il est le commentateur par excellence de Rabelais. Depuis deux siècles, tous ceux qui ont marché sur ses traces ont bénéficié de son immense labeur.

Jacob Le Duchat est né à Metz en 1628. La révocation de l'édit de Nantes (1685) le força, comme beaucoup d'autres protestants, à se réfugier en 1700 à Berlin, où il resta jusqu'à sa mort (1735), en qualité de conseiller au Tribunal français de cette ville. Un séjour antérieur à Paris lui avait permis de se documenter sur quelques-uns des écrivains du XVI[e] siècle, tels que d'Aubigné, dont il avait publié à Metz, en 1693, la *Confession de Sancy*.

A partir de son établissement à Berlin, il se consacra entièrement à Rabelais et, en 1711, il fit paraître à Amsterdam, en six tomes, les « *Œuvres de Maître François Rabelais.* Nouvelle édition où l'on a ajouté des remarques historiques et critiques sur tout l'ouvrage ».

Tout en publiant des éditions annotées des écrivains du XV[e] siècle (*Quinze Joyes du mariage*, 1726) et surtout du XVI[e] (*Baron de Fœneste*, 1729 ; *Apologie pour Hérodote*, 1735), Le Duchat n'en continua pas moins ses recherches sur Rabelais, et la réimpression posthume, donnée à Amsterdam en 1741, bénéficia de ces remarques supplémentaires. A cela il faut ajouter, pour embrasser toute l'activité de Le Duchat sur son auteur favori, les nombreuses notes qu'il laissa sur un exemplaire du *Dictionnaire étymologique* de Ménage et qui y furent fondues dans l'édition définitive de 1750[1].

Quel est le plan du commentaire de Le Duchat sur Rabelais ?

1. Voy., sur la vie et l'activité de Le Duchat, le mémoire inséré dans le tome XXXIV[e] de la *Bibliothèque Germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne, de la Suisse et des Pays-Bas*, Amsterdam, 1736, p. 197 à 206 ; et la notice publiée

Il l'a exposé lui-même dans une lettre adressée à Bayle et datée de Berlin, 3 juin 1702[1].

L'édition donnée en 1711[2] par Le Duchat est parfaitement conforme à ses principes : commentaire, avant tout philologique, ou, comme on disait à cette époque, grammatical ; l'histoire mise à contribution, mais interprétation allégorique exclue *a priori*.

Même dans ce cadre ainsi limité, les remarques occupent une place plus grande que l'œuvre elle-même, car, comme l'a dit avec raison un biographe moderne : « Rabelais est un de ces auteurs susceptibles d'avoir un commentaire plus ample que le texte[3] ».

Avant Le Duchat, nous avons montré que ce qu'on avait fait pour l'intelligence de l'œuvre rabelaisienne se réduisait à bien peu de chose, en regard des innombrables difficultés d'ordre historique et philologique qui arrêtent à chaque instant le lecteur. Ce sont ces lacunes qu'il assuma la tâche de combler avec une ardeur et une patience inlassables. Son commentaire, pris dans son ensemble, est un monument d'érudition et de sagacité.

par Haag, *La France protestante*, Paris, 1856. Cf. aussi *Ducatiana ou Remarques de feu M. Le Duchat sur divers sujets d'histoire et de littérature*, recueillis dans les manuscrits et mis en ordre par M. F[ormey], Amsterdam, 1738.

1. « Je trouve que dans Rabelais il y a trois choses à considérer. La première, c'est le Texte, je veux dire le Stile, les vieux mots, et les expressions ironiques, ou celles qui sont proverbiales. La seconde, selon moi, consiste dans le sens historique, qui saute naturellement aux yeux dans son Livre, ou qu'on y peut découvrir par le secours des livres où il a puisé. Et la troisième, enfin, dans le sens mystérieux qu'on croit y être caché partout, mais qu'il n'est de la modestie de personne de prétendre avoir découvert sans de bons garans ; ou, du moins, sans une grande vraisemblance.

« Je me suis arrêté beaucoup à la première de ces trois choses ; l'explication m'en ayant paru la plus sûre, et d'ailleurs très curieuse et nécessaire pour faire voir que Rabelais est partout plein de bon sens...

« A l'égard du sens historique, partout où je crois l'avoir trouvé dans les Auteurs du temps, je le donne avec plaisir ; et même c'est malgré moi, lorsque je n'indique pas les sources où il a puisé certaines matières d'érudition qui se rencontrent fort souvent dans son Roman. Mais en ce qui concerne le sens mystique, qu'on veut qu'il ait enveloppé sous le voile de toutes les aventures qu'il attribue aux personnages du Livre, je me suis bien gardé de m'y arrêter, puisque je me serois rendu ridicule de vouloir ainsi donner mes imaginations pour des veritez... ».

Recueil de lettres de Bayle, par Des Maizeaux, Amsterdam, 1729, t. III, p. 897 à 899. Voy. Appendice II : *Rabelais et Bayle*.

2. Voy. pour tout ce qui touche à cette édition et aux suivantes, la *Bibliographie rabelaisienne* de Paul Plan, p. 226 à 228. La réimpression donnée en 1741 à Amsterdam, chez J. Fred. Bernard (3 vol. in-4°), contient 78 figures de Picart.

3. Beuchot, article *Rabelais* dans la Ire édition de la *Biographie Universelle* de Michaud, Paris, 1815-1828, t. XXXVI, p. 477 à 486 (voy. p. 483).

Il ouvre dignement l'exégèse rabelaisienne, dont il reste jusqu'à nos jours le représentant le plus considérable.

Essayons de nous rendre compte des divers aspects de ce grand travail. La tâche n'est pas facile, attendu que le meilleur du commentaire de Le Duchat est en quelque sorte tombé dans le domaine public et devenu la propriété commune des rabelaisants. Efforçons-nous néanmoins de faire ressortir les côtés les plus saillants.

Sources. — En abordant le commentaire, et en premier lieu les sources, on constate que celles qui dérivent de l'Antiquité et de la Renaissance y sont simplement effleurées. Plutarque et Pline, les deux écrivains favoris de Rabelais, y sont rarement cités ; en général, l'histoire naturelle, qui occupe une place si importante dans l'œuvre et émane en grande partie de Pline, y est presque négligée.

Quant à la Renaissance, Le Duchat cite parfois Folengo et Erasme, mais c'est à peu près tout. Cette partie historique, certainement la plus faible du commentaire, avait besoin d'être reprise et approfondie. Elle l'a été depuis par Gottlob Regis, mais c'est seulement de nos jours que cette recherche des sources a pris un développement important et est devenue réellement féconde[1].

En revanche, le commentaire est suffisamment nourri pour tout ce qui touche à la littérature du XVI^e^ siècle et des siècles antérieurs. Les poètes : Alain Chartier, Villon, Coquillart, Crétin, Marot ; les mystères du XV^e^ siècle, la farce de *Pathelin*, Froissart et le *Roman de la Rose*... y sont largement mis à contribution. De même les anciens romans réimprimés au XVI^e^ siècle, que Le Duchat possède parfaitement et les renvois qui s'y rapportent méritent de retenir l'attention.

Enfin ses notes sur la *Librairie de Saint Victor* (l. II, ch. VII), qui remplissent une quinzaine de pages in-4°, rendent un témoignage éclatant de ses connaissances bibliographiques en littérature du Moyen Age[2].

1. Voy. notre travail : « Les sources modernes du roman de Rabelais » (dans *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 375 à 437).

2. Ces explications des choses rabelaisiennes sont souvent excellentes et puisées aux sources. Celles, par exemple, sur *seraph* (l. I, ch. VIII), *coscosson* (l. I, ch. XXXVII), *tacuin* (l. III, ch. XXXVIII), etc.

Parfois ces gloses ne se trouvent pas à leur véritable place et on finit par les

Provincialismes. — Nous arrivons à la partie la plus solide de ce commentaire, à ses données relatives aux patois[1]. En dehors du Messin que Le Duchat possédait personnellement (on se rappelle qu'il était originaire de Metz), ses notes fournissent un ensemble très nourri sur les termes dialectaux particuliers au roman rabelaisien et en premier lieu sur le tourangeau, l'angevin et le poitevin, qui en forment le fond. Ces notices sont d'autant plus précieuses qu'elles remontent à une époque où l'intérêt de pareilles recherches était généralement ignoré, malgré les efforts isolés des lexicographes antérieurs à Le Duchat, et tout particulièrement de Ménage, dont le *Dictionnaire étymologique* (1690) est l'ouvrage ancien le plus riche en informations dialectales. Le Duchat lui-même en a tiré parti, comme le témoignent ses notes sur le chapitre des jeux de Gargantua, première contribution importante à l'éclaircissement d'un sujet aussi compliqué.

Un autre contingent important de termes dialectaux chez Rabelais dérive du Midi, et principalement de la Gascogne et du Languedoc. Le Duchat n'avait à sa disposition que le petit recueil de la langue toulousaine publié par Doujat, à Toulouse, en 1638, et qu'il cite fréquemment. Mais, dans la majorité des cas, il a dû recueillir oralement ses termes méridionaux, et les résultats ainsi obtenus sont d'autant plus méritoires.

Ces détails suffisent pour montrer l'importance de cette partie du commentaire. Lorsqu'il parut au commencement du xvii[e] siècle, il avait tout le mérite de la nouveauté. Aujourd'hui même il garde une certaine valeur, car, malgré les progrès incessants de la dialectologie, aucune étude spéciale n'est encore venue remplacer ces premières recherches[2].

découvrir là où l'on les attendait le moins. C'est le cas des termes soi-disant allemands : *lans tringue* (l. I, ch. v) et *carous* et *alluz* (l. III, Prol.), qu'il compare avec l'allemand littéraire ou vulgaire, et qui sont des mots suisses que Rabelais a recueillis à Paris de la bouche même des Lansquenets et des Suisses de la garde du roi. Le Duchat le savait très bien et il en a consigné la remarque, en dissertant sur l'origine de *saint Picault*.

1. Voici ce qu'il en dit lui-même dans la préface : « Comme Rabelais... a pris à tâche de faire revivre dans son ouvrage les mots et les façons de parler de nos plus vieux livres, et qu'il en a heureusement employé beaucoup d'autres, soit de son invention ou empruntés de divers patois des provinces de France, j'ai cru qu'à cet égard il méritait d'autant mieux d'être commenté, plus tôt que plus tard, que plusieurs jolies expressions anciennes qui, de son temps, se comprenoient encore aisément, devenoient de jour en jour moins intelligibles. C'est le seul but de mon commentaire ».

2. Voy., à l'heure actuelle, notre *Langue de Rabelais*, t. II, p. 133 à 201 : « Mots de terroir ».

Méthode. — S'il faut louer avec gratitude et presque sans réserve les efforts de notre commentateur dans le domaine dialectal, on est par ailleurs surpris de trouver chez lui un manque total de sentiment critique, une candeur qui désarme. Il est surprenant qu'un érudit, qui a vécu de longues années dans l'intimité du Maître, n'ait pas appris à son école le doute et la défiance. Excellent connaisseur de la langue du XVI^e^ siècle, et tout particulièrement de celle de Rabelais, il se laisse séduire par la lecture d'une traduction anglaise de Gargantua (celle d'Urquhart) et sa confiance aveugle l'expose aux méprises les plus singulières. Au chapitre des jeux de Gargantua, il accumule comme à plaisir les contresens de cette provenance.

Tandis qu'il connaît la plupart des lexicographes — Nicot, Monet, Oudin, Ménage — dont les citations reviennent souvent dans son commentaire, il ignore précisément le lexicographe spécial de Rabelais, l'Anglais Cotgrave, source immédiate d'Urquhart et d'Oudin pour tout ce qui touche le vocabulaire rabelaisien.

Une autre faiblesse de Le Duchat est sa manie étymologisante[1]. Ce travers est d'ailleurs commun à ses contemporains : chacun étymologise à tort et à travers, et se croit appelé à mêler sa voix au concert général. Les étymologies occupent, chez lui, une place absolument prépondérante, et il est superflu d'ajouter que toute cette partie, aujourd'hui si caduque, dépare réellement son commentaire. L'éditeur courageux[2] qui l'a réimprimé de nos jours, aurait pu omettre, sans le moindre scrupule, tout ce verbiage étymologique. Les côtés vraiment méritoires de ce long travail (nous avons essayé de les faire ressortir dans les pages qui précèdent) y auraient certainement gagné. Aucune de ses innombrables hypothèses étymologiques n'a pu résister à l'action du temps et du bon sens. C'est, chez lui, un simple jeu qui l'amuse : si une seule hypothèse ne satisfait pas, il en offre deux, trois, toutes de même qualité, et c'est au lecteur à choisir.

Faut-il encore mentionner ce style traînant, prolixe et languis-

1. Cette manie entraîne Le Duchat jusqu'à modifier (rarement, il est vrai) le texte rabelaisien. C'est ainsi qu'il imprime *bassouer*, pour *baffouer* (l. I, ch. II), et substitue un prétendu *abergeiss* à l'*aberkeids* du Nouveau Prologue du *Quart livre*. Et ces corrections malencontreuses se sont perpétuées jusqu'à nous, à travers La Curne et l'édition *Variorum*.

2. L. Favre, imprimeur niortais, éditeur de Lacurne et de Du Cange. La réimpression de l'édition Le Duchat parut à Niort de 1875 à 1880.

sant, qui finit par lasser le lecteur le plus intrépide ? Il n'est pas non plus particulier à Le Duchat, car on le retrouve chez la plupart des écrivains protestants réfugiés à l'étranger.

Mais que dire d'un dernier grief qu'on a fait au commentaire ? Voltaire dit qu'il nous apprend ce dont on ne se soucie guère et qu'il laisse à désirer ce qu'on serait curieux de connaître. Formulé ainsi, le reproche est certes exagéré et injuste ; mais il n'est pas loin de la vérité lorsqu'on le resserre dans certaines limites. Un seul exemple suffira.

Au LX^e^ chapitre du *Quart livre*, Rabelais cite une centaine de noms de poissons, dont un très grand nombre d'origine patoise et par suite étrangers au lecteur. Le Duchat en explique six ou sept, et parmi ces derniers se trouvent : *homars* et *murenes*, généralement connus.

Tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ses superfluités et ses lacunes, le commentaire de Le Duchat reste cependant jusqu'ici le travail d'ensemble le plus considérable que nous ayons sur l'œuvre de Rabelais.

Stanislas De l'Aunaye, dans son édition des *Œuvres de Rabelais* (éd. 1837, p. 401), lui a rendu un des premiers justice : « Ce grand et beau travail appartient au savant Le Duchat, et lui donne des droits imprescriptibles à la reconnoissance des amis de Rabelais. Son édition est infiniment supérieure à toutes les modernes, et nous ne connaissons que celle de Fezendat, in-8°, qui, plus belle pour le caractère, puisse soutenir la comparaison quant à la pureté du texte. L'érudition répandue dans les notes est immense ; il a vérifié presque toutes les citations de Rabelais ; il éclaircit une multitude de faits qui ont dû lui coûter des recherches infinies ; et cependant il laisse beaucoup à désirer, surtout pour la partie grammaticale, de sorte que l'on peut encore cultiver avec succès le champ qu'il a si bien défriché ».

Charles Brunet tient le même langage dans ses *Recherches bibliographiques et critiques sur l'édition originale de Rabelais* (1852), p. 127 : « Le Duchat s'attacha d'abord au texte et, pour l'épurer, ne négligea rien de ce qu'on peut exiger d'un critique sage et patient. Malheureusement, il lui a manqué plusieurs des éditions originales de son auteur, qui lui auraient été le plus nécessaires et, à leur défaut, il s'est vu forcé de recourir à des réimpressions ou incomplètes ou inexactes... Malgré cela, le texte

de Le Duchat, souvent fort heureusement rétabli, a servi de base à toutes les éditions qui sont venues après les siennes, et il n'y a été fait que fort peu de corrections ».

Enfin, Sainte-Beuve, bon juge, le caractérise en quelques traits : « Il manque à Le Duchat un certain esprit qui fait entrer dans le sens et le génie d'un auteur, et qui découvre des traits fins et ingénieux. De là, son commentaire sur Rabelais a plutôt passé pour l'ouvrage d'un grammairien et d'un scoliaste que d'un interprète habile et pénétrant. Il a beau dire qu'il n'avoit que ce dessein-là, il en devoit prendre un autre[1] ».

Disons, pour conclure, que tous les éléments utiles — références aux auteurs classiques, aux humanistes et aux conteurs de la Renaissance, termes provinciaux — se trouvent contenus comme en germe dans l'édition de Le Duchat. A une époque où tout restait à faire, il a, à lui seul, accompli cette immense besogne qui nécessite de nos jours les efforts combinés de toute une équipe de spécialistes. Ce n'est pas le moindre mérite de ce vaste travail d'offrir aux rabelaisants, après deux siècles, des renseignements utiles et instructifs[2].

III. — École historico-allégorique

Le commentaire de Le Duchat est exclusivement constitué par des notes historiques, littéraires et philologiques. Il s'est formellement interdit cette interprétation allégorique[3] ou mystique que nous avons déjà constatée dans l'*Alphabet de l'Auteur François* et qui garda sa vogue pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

1. Voy. *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 20 (à propos de Mathieu Marais).

2. Il est fâcheux que ce soient précisément les étymologies de Le Duchat, la partie caduque de son commentaire, qui aient été retenues par les lexicographes. On peut en trouver des traces nombreuses dans le *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française* (1858), par Legoarant et notamment dans le *Complément du Dictionnaire de l'Académie* (1845). Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 463-466.

3. Lenglet du Fresnoy (Gordon de Percel) lui reproche cette abstention, dans son livre *De l'usage des Romans* (Amsterdam, 1734, t. II, p. 254) : « Les notes de M. Le Duchat sont plus grammaticales qu'historiques, aussi ne sont-elles pas extrêmement estimées. Cet excellent commentateur auroit dû faire des remarques historiques, critiques et même satyriques. Il y a occasion d'en faire de toutes les sortes dans cet ouvrage, où, parmi un nombre infini de choses très mauvaises, il s'en trouve d'admirables, surtout par rapport à l'histoire de son temps, aux impertinences (« incongruités ») des sciences qu'il y a développées, et sur les mœurs des moines, et même de la nation ».

L'allégorisme était aussi familier à l'Antiquité et au Moyen Age qu'à l'époque de la Renaissance. Rabelais, dans le Prologue de *Gargantua*, s'en moque à l'avance, comme s'il pressentait les applications abusives qu'on en ferait un jour à son œuvre propre. Mais d'autre part, ne semble-t-il pas, pour ainsi dire, provoquer de pareilles interprétations par le début de ce même Prologue où il prétend que « les matieres icy traictées ne sont tant folastres », et qu'il faut « à plus haut sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en gaieté de cœur » ? Il invite donc ses lecteurs à ne pas s'arrêter à la surface, mais « par curieuse leçon et meditation profonde, *rompre l'os et sugcer la substantificque moelle*, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoricques ». Et il poursuit : « Car en icelle lecture bien autre goust trouverez, et *doctrine plus absconse*, laquelle vous revelera de tres hauts sacremens et mysteres horrifiques, tant en ce que concerne nostre religion, que aussi l'estat politicq et vie œconomique ».

Les allégoristes répondirent à l'invitation sans s'apercevoir qu'à l'exemple des comiques de tous les temps, l'auteur avait glissé là une sorte de boniment pour allécher le lecteur. C'est ainsi que le poète burlesque italien Berni, dans son *Orlando Inamorato*, à peu près contemporain de *Gargantua*, prétend, lui aussi, que les ignorants s'amuseront simplement à ses récits romanesques, mais que les esprits éclairés s'attacheront à la doctrine haute et profonde qui se cache sous cette enveloppe :

> Ma voi ch'avete gli intelleti sani,
> Mirate la doctrina che s'asconde
> Sotto queste coperte alte e profonde.

Les commentateurs prirent donc au sérieux les paroles joyeuses du Maître et, se donnant libre carrière, finirent par voir, d'un bout à l'autre de son livre, une suite d'allégories, de travestissements historiques.

C'est cette exégèse alambiquée qui l'emporta malheureusement, après Le Duchat, et elle exerça longtemps son influence néfaste. Elle paralysa pendant près de deux siècles les études rabelaisiennes, en les couvrant d'un brouillard impénétrable.

Pierre-Antoine Le Motteux ouvre cette voie aventureuse. Né à Rouen en 1660, la révocation de l'édit de Nantes le fit passer en

Angleterre, où il s'efforça de vulgariser l'œuvre de Rabelais. Il mourut à Londres d'une manière mystérieuse et tragique[1].

Le Motteux s'était à tel point assimilé l'anglais qu'il composa dans cette langue des tragédies et des comédies, mais il se fit surtout connaître comme traducteur de Rabelais. Il publia d'abord les trois premiers livres, traduits par Urquhart (1693), accompagnés d'une biographie de l'auteur curieuse pour l'époque — « ce Lucien françois, plus grec que le Lucien des Grecs, plus maltraité aussi » — et précédés d'une préface, dans laquelle il indique le plan et la nature de l'œuvre. Dans son commentaire des passages les plus obscurs, il s'efforce de dégager le sens des prétendues allégories qu'il rencontre. Après avoir fait la critique des différentes clefs données avant lui, il propose la sienne : Rabelais aurait eu recours à l'allégorie par crainte du danger et aussi pour être lu davantage. C'est ce commentaire historico-allégorique (traduit en français par César de Missy dans l'édition des *Œuvres de Rabelais* de Paris, 1798), qui constitue une des sources principales de l'exégèse rabelaisienne pour les auteurs de l'édition *Variorum*.

Après Le Motteux, l'abbé Marty, en 1752, publia à Amsterdam un *Rabelais moderne*, « avec des éclaircissements historiques », pour l'intelligence des allégories contenues dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*.

Mais les représentants les plus systématiques de cette interprétation allégorique restent Eloi Johanneau et Esmangart, auteurs de l'édition *Variorum* des *Œuvres de Rabelais*, parue en 1823, en neuf volumes, avec des « remarques de Le Duchat, de Bernier, de Le Motteux, de l'abbé Marty, de Voltaire, de Ginguené, etc., et un nouveau commentaire historique et philologique ».

Dans leur notice, les nouveaux éditeurs font ressortir le mérite de leur entreprise en rapport avec les efforts de leurs devanciers[2]. Mais deux exemples suffiront à illustrer ces hauts mystères.

A propos des *Fanfreluches antidotées*, Le Duchat avait fait

1. Voy., sur Le Motteux, un article de Louis Charlanne, dans la *Revue Bleue* de 1911, 2e semestre, p. 282-286 et 390-398.

2. « Ils se sont surtout appliqués à faire un commentaire historique complet et suivi ; à retrouver dans les mémoires du temps les vrais personnages historiques, grands ou petits, que Rabelais a mis en scène sous des noms burlesques ; à donner la clé de ses nombreuses allusions, devenues de plus en plus énigmatiques, et par la nécessité où était l'auteur de se couvrir du voile de l'allégorie ».

remarquer : « Cette pièce est un panneau tendu par Rabelais à ses lecteurs, qui se piqueront mal à propos de subtilité. Il aurait été lui-même fort embarrassé s'il lui avoit fallu déchiffrer ses *Fanfreluches antidotées*. On a beau dire qu'il les a qualifiées de la sorte, à cause de l'obscurité qu'il y a répandue... il prevoyoit fort bien que ce seroit cette obscurité même qui animeroit davantage les curieux à vouloir en pénétrer le mystère. Tel est le tour d'esprit de certains hommes que plus les difficultés sont grandes, plus ils s'empressent à remporter l'honneur de les avoir surmontées... Pour moi, je tiendrai toujours pour sages ceux qui n'entreprendront pas de les éclaircir. Permis d'y faire des notes grammaticales ; mais huée et dérision éternelles à quiconque y en fera d'historiques et les ayant faites, les publiera ! ».

C'est là le bon sens même. Mais voici l'avis des auteurs de l'édition *Variorum* (t. I, p. 48) : « Quoique Le Duchat, dans son orgueilleuse présomption, parle avec assez de mépris de ceux qui entreprendront d'expliquer les *Fanfreluches antidotées*..., cela ne nous a pas empêchés d'en tenter non seulement l'explication grammaticale, mais historique ». Et une quarantaine de pages leur suffit à peine pour exposer leurs découvertes[1].

Ailleurs, à propos de l'*Isle Farouche*, ils constatent : « On sait que Le Duchat n'entend rien aux explications historiques et allégoriques, et qu'il ne s'en occupe même presque jamais ».

Et la « Tempête » du *Quart livre*, qu'est-elle suivant ces allégorisants ?

Le Motteux y voit les tourments et le martyre des huguenots, causés par la rencontre des Concilipètes au concile de Trente, en 1548 ; les « diables » sont les moines et le clergé, persécuteurs de ce temps-là, et le coup de foudre qui se fait entendre au ciel dans cette Tempête, un coup de foudre du Vatican[2] !

A cela l'édition *Variorum* objecte (t. VI, p. 169) : « L'explication de Le Motteux est ingénieuse, et même vraisemblable ;

1. Une plaquette de 1864 nous offre une imitation burlesque de cette interprétation à outrance : *Protée-Cigale, équation curieuse, discussion mirifique et vérosimiles solutions* de l'Utrum X de la Chresme philosophale des Questions encyclopédiques de Pantagruel, par *G. der Flag, apprentif abstracteur de quintessence*... Tettigopolis (Brest), 1864, in-8° de 71 pages, gravures sur bois. — L'auteur en est Guichon de Grandpont, commissaire général de la Marine.

2. On en trouve un dernier écho chez Jean Fleury, *Rabelais et ses œuvres* (1877), t. II, p. 140 : « Cette Tempête n'est pas un simple ornement poétique... C'est une tempête causée par la disparition d'un culte ».

mais nous sommes persuadés qu'il ne s'agit ici d'une tempête religieuse, de la persécution des protestants et des calvinistes, que c'est une tempête politique que Rabelais a voulu décrire... : ou l'envahissement de la Lorraine et de la Champagne en 1544 par Charles-Quint... ou celui de la Lorraine et de la Flandre, quand il assiégea Metz, en 1552 ».

En poussant à leurs dernières limites les excès de l'interprétation allégorique, Esmangart et Johanneau l'ont compromise à jamais. Mais les protestations spirituelles de De l'Aulnaye, dans la préface de son édition parue en même temps que celle des *Variorum*, n'empêchèrent pas l'allégorisme de continuer à exercer ses ravages et à étouffer, sous son déplorable fatras, la pensée lumineuse et vivante du Maître.

Après avoir montré l'inanité de ces rêveries allégoriques, Charles Brunet conseilla enfin le retour pur et simple à l'étude philologique[1].

Les derniers échos de cette exégèse allégorique résonnent encore çà et là, mais à titre de simple curiosité. La *Revue Britannique* de 1879 a inséré un travail de G. D'Orcet, animé du même esprit[2], et tout récemment (1905), Joséphin Péladan a publié : *Les Secrets des Corporations, La Clé de Rabelais*, où il ne voit dans l'œuvre du Maître que des rébus, des hiéroglyphes, des travestissements historiques.

IV. — Gottlob Regis

L'allégorisme, par sa longue durée, avait acquis une sorte de consécration et fini par s'imposer aux esprits les plus positifs.

1. *Notice sur deux anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua*, Paris, 1834, p. CXXXII.

Qui s'attendrait à retrouver des souvenirs de cette exégèse allégorique jusque dans nos dictionnaires les plus réputés ? Bescherelle en fait mention (v. *Pantagruel*) et Littré n'a pas manqué d'y faire allusion : « *Pantagruélion*, nom plaisant donné par Rabelais au chanvre, parce que Pantagruel représentant un roi de France, probablement Henri II, et la corde de chanvre servant à pendre, le pantagruélion figurait un droit régalien ».

2. Voy. *Revue Britannique* de 1879, p. 214 à 250 et 536 à 567 : « Esthétique, curiosités archéologiques, cryptographiques, Rabelais et les quatre premiers livres de *Pantagruel* ». Suivant cet interprète, le texte de Rabelais ressemble à ces champs de pierres sous chacune desquelles s'abrite un scorpion ». En s'appuyant sur les règles de déchiffrement des cryptographes, il s'efforce de retrouver la clef de l'ouvrage, alors que Rabelais serait le grand maître des corporations ouvrières de son temps.

Le plus important commentaire de Rabelais qui ait suivi l'édition *Variorum*, celui de Gottlob Regis, paru en 1833, ne consacre pas moins de trois cents pages à résumer l'interprétation historico-allégorique[1]. Heureusement, le commentateur allemand possède d'autres mérites pour l'éclaircissement de l'œuvre rabelaisienne.

Gottlob Regis est le type du savant allemand de la première moitié du XIX^e^ siècle. Après avoir traduit Bojardo et Macchiavel, Shakespeare et Swift, il vécut son âge mûr dans l'intimité de Rabelais, en s'efforçant de pénétrer l'esprit de son œuvre. Erudit consciencieux, sachant tirer parti des travaux de ses devanciers, il mit surtout à profit sa propre connaissance des littératures anciennes et modernes, particulièrement d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne. C'est dans cette juxtaposition de pensées analogues ou parallèles, dans ces remarques de littérature comparée, que réside le mérite et l'originalité de son commentaire.

Né à Leipzig en 1791, Regis y étudia le droit, puis il s'adonna plus tard, après son établissement à Breslau, à la philologie moderne. Les littératures anglaise et italienne l'attirèrent tout d'abord, mais bientôt l'étude de Rabelais le captiva et finit par concentrer tous ses efforts jusqu'à sa mort, en 1854.

Jean-Paul Richter, dans son *Introduction à l'esthétique*, avait fait ressortir l'importance d'une traduction de Rabelais avec le texte en regard et avait ajouté que celui qui l'entreprendrait n'aurait même pas besoin d'éclaircir les allusions historiques ou géographiques de l'œuvre, mais aurait simplement à traduire les notes de Le Duchat dans son édition d'Amsterdam, 1741. Ce fut pour Regis un trait de lumière. En reproduisant plus tard, vers 1841, dans son commentaire, ce jugement du célèbre écrivain, il ajoute cette note (p. 1425) : « Ce desideratum de Jean-Paul m'a donné, il y a vingt ans, la première impulsion à l'entreprise actuelle ; j'avais d'abord l'intention d'ajouter le texte, mais des raisons ultérieures m'engagèrent à y renoncer ».

La traduction allemande de Regis parut à Leipzig en 1832. Le premier volume, gros de près de mille pages (exactement neuf cent quatre-vingt-une), contient la traduction du roman, de la *Prognostication*, de l'*Epître du Limousin* et de la *Chresme phi-*

1. Chose curieuse ! Un des derniers traducteurs allemands de Rabelais, F.-A. Gelbcke, s'est encore cru obligé d'ajouter à sa version (1890) un résumé de soixante pages de l' « Interprétation historico-allégorique » (t. II, p. 361 à 421).

losophale. Trois autres volumes, parus entre 1832 et 1841[1], sont remplis de remarques et précédés d'une longue introduction. Tout cela constitue le commentaire proprement dit.

Regis avait accumulé pendant de longues années une masse de matériaux de valeur inégale et puisés aux sources les plus diverses. Il avait commencé par reproduire en allemand les remarques de Le Duchat, dont l'édition in-4° lui avait servi de texte pour sa traduction ; puis il condensa les notes de l'édition *Variorum* avec leur interprétation historico-allégorique ; enfin, il traduisit les remarques de De l'Aulnaye, auquel il emprunta toutes ses vaines curiosités, ses « rabelæsiana », sans oublier ses nombreuses notices bibliographiques (qui occupent parfois deux à trois pages) sur les sujets les plus disparates.

Par bonheur, à ces matériaux, plus ou moins superflus, s'ajoutent des remarques dispersées qui représentent un travail critique considérable sur les sources de Rabelais, à savoir :

1° Sources de l'Antiquité (Lucien, Plutarque, Elien, etc., et surtout Pline), dont les nombreuses citations *in extenso* pourraient remplir un volume ;

2° Sources de la Renaissance (Erasme, Morus, Folengo, Pogge, etc.). Regis traite ensuite des analogies psychologiques que Rabelais offre avec les écrivains du *cinquecento*, tels que Pulci, Berni, Arioste, Tasse, etc. ;

3° Enfin, il étudie les imitations de Rabelais dans l'ancienne littérature dramatique anglaise et chez les écrivains, tels que Burton, Swift, Sterne.

Cet amas de renseignements, où les remarques banales côtoient des recherches personnelles d'une haute valeur, des véritables trouvailles d'ordre psychologique ou linguistique, avait besoin d'un triage sévère pour être mis en œuvre et rendu vraiment utile. Un savant français ou anglais, en abordant cette forêt touffue, y aurait pratiqué de larges éclaircies, en élaguant tout ce qui lui semblait parasite ou caduc, et aurait ainsi mis en lumière nombre d'aperçus nouveaux et pittoresques. Notre commentateur allemand ignorait tout souci d'ordre et de clarté. Il se

1. *Meister Franz Rabelais, der Arzeney Doctoren, Gargantua und Pantagruel, aus dem Französischen, verdeutscht mit Einleitung und Anmerkungen...* durch Gottlob Regis, Leipzig, 1832-1849, 2 tomes en 3 volumes in-8°.

Une réimpression par Wilhelm Weigand parut à Munich et Leipzig, en 1906, en 2 vol., avec une esquisse biographique et une bibliographie par Georg Pfeffer.

borna à déverser ses notes innombrables dans trois gros volumes, imprimés souvent sans alinéas, représentant un total de 1.786 pages, dont la lecture suppose un véritable dévouement. Combien de rabelaisants ont eu le courage de l'entreprendre ? Nous ne saurions le dire, mais leur nombre, en France, doit être infime. Burgaud des Marets a eu peut-être ce courage, mais il s'est arrêté à mi-chemin. Il a glané çà et là quelques épis égarés, mais le terrain de Regis reste à peu près vierge et tient en réserve toutes sortes de surprises.

Nous avons donné ailleurs des exemples de la partie originale de son commentaire. Insistons ici sur son introduction, qui ne compte pas moins de deux cent trente-trois pages, dont une quarantaine au plus sont consacrées à la vie de Rabelais (surtout d'après Nicéron). L'époque de la publication de chaque livre amène Regis à la question controversée du *Cinquième livre*. Il partage l'opinion de ceux qui croient que le fond seul appartient à Rabelais et que, dans son ensemble, l'œuvre posthume a passé par plusieurs mains. Mais Regis, à notre connaissance, est seul à faire ressortir les différences linguistiques de ce cinquième livre avec les autres livres du roman[1]. Suit une revue, assez complète même aujourd'hui, des commentateurs, des traducteurs et des imitateurs de Rabelais. Un tableau synoptique (de l'année 1483 à 1553) clôt cette longue Introduction, qui fournirait en français la matière d'un gros volume et qui se prolonge encore par un supplément d'une centaine de pages contenant des jugements et des opinions sur Rabelais, depuis celles de Calvin jusqu'à celles de Charles Nodier, Coleridge, Jean Paul et Gœthe.

En négligeant ce que Regis a pris à ses devanciers et qui remplit à peu près les deux tiers de son travail, en écartant de même ses nombreuses citations d'auteurs anciens et de la Renaissance, on verra se dégager le mérite réel de son commentaire. Il réside tout particulièrement dans certaines séries de faits d'ordre psychologique, littéraire et linguistique, qu'il a éclairés d'un jour nouveau, grâce à sa méthode de comparaison avec les phénomènes parallèles ou analogiques des littératures romanes et germaniques.

C'est la partie vraiment précieuse de son commentaire[2]. Etouf-

1. Nous en avons cité la liste dans la *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 246, note.
2. Voy., pour des exemples, *ibidem*, t. VII, p. 247 à 257.

fée, comme elle est, par une masse d'inutilités et de hors-d'œuvre, elle est longtemps restée inaccessible et a pu échapper à l'attention des spécialistes. Il n'était pas superflu de faire ressortir les mérites de ce long effort et de rendre ainsi hommage à la mémoire d'un des plus zélés interprètes de l'œuvre rabelaisienne.

V. — Burgaud des Marets

La lignée des érudits rabelaisants se continue dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, époque particulièrement favorable au culte rabelaisien et qui voit paraître nombre d'éditions à la portée du grand public comme à l'usage des érudits.

Celle que Burgaud des Marets publia en 1857[1] chez Didot (réimprimée en 1870), mérite tout particulièrement de nous arrêter.

L'auteur, à la fois patoisant et lettré, érudit et homme de goût, a pourvu son édition de notes sobres et substantielles presque partout satisfaisantes, excellentes parfois de tous points. Par sa forme moins rébarbative et par son commentaire intelligent et instructif, cette édition a gagné à Rabelais des lecteurs innombrables[2].

Tout en mettant à profit ses devanciers, notamment Le Duchat et Regis, Burgaud des Marets garde une note personnelle par la manière dont il sait condenser et éclaircir les matériaux des autres, en y ajoutant presque toujours une remarque critique originale ou piquante.

Doué d'une vaste culture, d'un esprit fin et d'un jugement solide, il est resté le plus utile et le plus sympathique des commentateurs.

Il rachète son insuffisance philologique par l'attention délicate qu'il accorde aux côtés psychologiques de la langue, aux expressions métaphoriques et proverbiales. Là ses notes, amples et documentées, sont souvent admirables de finesse, de savoir, de bon sens[3].

1. *Œuvres de Rabelais, collationnées pour la première fois sur les éditions originales, accompagnées d'un commentaire nouveau*, par MM. Burgaud des Marets et Rathery, Paris, 1857. Plusieurs réimpressions ultérieures.
2. L'auteur de cet ouvrage lui doit sa première initiation au monde rabelaisien.
3. Voy. *Rev. XVI^e siècle*, t. V, p. 95 et suiv.

VI. — Marty-Laveaux

Les *Œuvres de Maistre François Rabelais*, publiées par Charles Marty-Laveaux, éditeur émérite de la *Pléiade*, parurent chez Lemerre de 1868 à 1873, en trois volumes. Le quatrième, contenant le commentaire, ne vit le jour qu'en 1881, et les deux derniers, réservés à l'index-concordance, ne furent publiés par Edmond Huguet qu'en 1902, après la mort de l'auteur.

Sous le rapport du texte, c'est une des meilleures reproductions des éditions originales, mais elle est dépourvue de tout appareil critique[1].

Le commentaire est éclectique. Marty-Laveaux donne un choix de remarques de ses devanciers, en y ajoutant nombre de rapprochements ou d'imitations littéraires qu'il a recueillies personnellement. Sobre et précis, il est à peu près dépourvu d'originalité.

« Expliquer Rabelais, nous dit-il, c'est une grande ambition, mais qui ne demande heureusement ni du génie ni même du talent. Une grande abnégation y suffit. Il faut faire un effort constant pour laisser parler l'auteur ; quand on le connaît bien *dans les coins*, suivant une expression vulgaire, mais qui rend bien notre idée, on s'aperçoit que la pensée, la tournure, le mot qui est obscur en un endroit est presque toujours répété dans un autre sous une forme plus claire. Un patient travail de rapprochement est beaucoup plus efficace que toutes les conjectures ».

Cette idée d'une concordance de la pensée rabelaisienne est excellente. Malheureusement, les deux tiers du lexique lui échappent, en premier lieu les vocables spécifiquement rabelaisiens, ensuite les nombreux termes provinciaux. Aussi ces deux catégories très importantes sont-elles restées à peu près sans éclaircissement. Le *Glossaire* de Marty-Laveaux est un index-concordance plutôt qu'un glossaire proprement dit, il dénote un progrès sensible sous le rapport de la phraséologie. Il n'en est pas de même sous celui du lexique.

1. Ce point de vue est copieusement représenté dans l'édition des bibliophiles par A. de Montaiglon et Louis Lacour, *Les quatre Livres de Maître Fr. Rabelais suivis du Manuscrit du V^e Livre*, Paris, 1868-1872.

VII. — Édition critique

Une ère nouvelle s'ouvrit pour l'œuvre de Rabelais avec la Société des Etudes rabelaisiennes[1], fondée en 1902 par Abel Lefranc, Jacques Boulenger et Henri Clouzot. Une *Revue des Etudes Rabelaisiennes*[2] (1902-1912) précéda la publication d'une édition critique de Rabelais, dont les deux premiers volumes parurent en 1912[3]. Elle a renoué la tradition interrompue depuis Le Duchat et bénéficié des nouvelles ressources de la philologie, de l'histoire sociale et de l'histoire littéraire. On y discerne notamment ces éléments essentiels :

1° La civilisation de la Renaissance dont le roman offre une image fidèle et intégrale ;

2° L'humanisme qui permet de replacer Rabelais dans son milieu scientifique et à son époque de rénovation intellectuelle ;

3° Les traditions populaires qui constituent la trame même du roman rabelaisien ;

4° La littérature du Moyen Age qui a laissé tant de vestiges dans l'œuvre ;

5° La philologie du XVI^e^ siècle et la dialectologie de nos jours pour l'éclaircissement des vocables archaïques et des nombreux termes du terroir qui émaillent le vocabulaire.

L'interprétation reçut, en outre, une nouvelle orientation. L'allégorisme du passé, avec ses procédés arbitraires et stériles, céda définitivement la place à une méthode de recherche réaliste[4] autrement féconde. Inaugurée par Abel Lefranc, cette méthode a déjà fait ses preuves. Elle consiste, non pas à identifier les héros du roman avec des personnages politiques du temps, mais à rechercher dans l'œuvre de Rabelais les données réelles, les

1. Une *Société des Amis et Admirateurs de Rabelais*, fondée à Tours en 1886 et dissoute en 1892, a fait paraître des bulletins de ses six congrès annuels (voy. *Rev. Et Rab.*, t. I, p. 79 à 83), sans résultats appréciables.

2. Elle a été suivie, à partir de 1913, par la *Revue du Seizième Siècle*, où Rabelais et son œuvre continuent à occuper une place d'honneur.

3. *Œuvres de François Rabelais.* Edition critique publiée par Abel Lefranc, Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan, Paris, 1912.

Deux autres volumes, consacrés au deuxième livre du roman, parurent en 1922.

4 Voy., à ce sujet, Bourrilly, « Etat présent des travaux sur Rabelais », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, mai-juin 1906, et Hauser, *Les Sources de l'Histoire de France*, Seizième siècle (1494-1610), p. 72-73.

souvenirs de son enfance, de son ambiance immédiate et de son petit pays du Chinonais.

Les résultats déjà acquis sont intéressants et jettent un jour nouveau sur les procédés de composition du grand Tourangeau.

C'est ainsi que le domaine assigné par Rabelais à Grandgousier, père de Gargantua, n'est autre que la Devinière, domaine de son père. Les opérations et les péripéties de la guerre picrocholine se déroulent sur un espace restreint et dans la proximité même de Chinon[1].

Et Picrochole lui-même ?

L'interprétation de ce personnage va nous faire saisir sur le vif la nouvelle méthode d'investigation en rapport avec les rapprochements fortuits de l'école historico-allégorique.

Bernier croit que Picrochole est le duc de Savoie, dépouillé de ses États par François Ier. Le Motteux opte pour Ferdinand d'Aragon et Voltaire pour Charles-Quint. Ce n'est ni l'un ni l'autre, remarque à son tour Eloy Johanneau, qui se prononce en faveur de Louis Sforce, usurpateur du duché de Milan.

A ces conjectures aventureuses, la méthode réaliste oppose des résultats plus plausibles, qui résultent d'un ensemble de faits concordants.

Une tradition conservée dans la famille triséculaire des Sainte-Marthe (tradition encore vivace au début du XVIIe siècle) prétendait qu'un de leurs aïeux, Gaucher de Sainte-Marthe, avait été ridiculisé par Rabelais sous le nom de Picrochole. Nous en avions le témoignage de Ménage (consigné dans les *Menagiana*, éd. 1729, t. II6, p. 226) : « Messieurs de Sainte-Marthe m'ont dit que le *Picrochole* de Rabelais était leur grand-oncle Jacques de Sainte-Marthe, qui était médecin de Fontevrault ». Mais la Monnoye y contredisait : « Il n'y a nulle apparence, si Rabelais a eu dessein de représenter quelqu'un sous le personnage de Picrochole, que c'eût été un médecin, et un médecin encore tel que celui-là, homme pacifique et sans ambition[2] ».

1. Voy. *Œuvres de Rabelais*, éd. Lefranc, Introduction, p. LII et suiv.

2. Voy. aussi P. de Longuemare, *Une famille d'auteurs aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Les Sainte-Marthe.* Etudes historiques et littéraires, Paris, 1902. Cf. p. 57 : « Quel rapport peut-il exister entre le Picrochole de Rabelais, jeune prince aussi ambitieux qu'écervelé, et le médecin savant, modeste et austère, Gaucher de Sainte-Marthe ? C'est là, évidemment, une erreur de Ménage... ».

Cf. en dernier lieu, Ruutz-Rees, *Charles de Sainte-Marthe* (1512-1555), New-York, 1910.

Or l'enquête approfondie menée à ce sujet par Abel Lefranc[1] est venue au contraire confirmer cette tradition. Elle a permis de constater :

1° Gaucher de Sainte-Marthe était, entre autres titres, seigneur de Lerné (dans le roman, Picrochole est « roy de Lerné ») ;

2° Ce médecin de l'abbesse de Fontevrault était d'un caractère violent et processif (et non pas d'humeur paisible comme le pensait La Monnoye) : « Il estoit fort cholere », affirme un érudit du début du XVII[e] siècle (Notes de Bouchereau) ;

3° Une vieille querelle au sujet de droits fluviaux existait entre Antoine Rabelais, seigneur de Savigny-sur-Loire, père de notre auteur, et Gaucher de Sainte-Marthe, rivalité qui finit par un procès intenté par les riverains de la Loire à Sainte-Marthe, possesseur des pêcheries du Chapeau ;

4° Ce procès dura quatre ans (1532-1536) et le dossier de Lerné (aux Archives de Maine-et-Loire) nous apprend que l'avocat chinonais, envoyé auprès du Parlement pour défendre les intérêts des marchands de la Loire, s'appelait Jean Gallet, proche parent et collègue d'Antoine Rabelais (l' « Ulrich Gallet » du roman) ;

5° Ce n'est pas tout. Le chef des fouaciers — « le bastonnier de la confrerie des fouaciers » — s'appelle dans le roman Marquet. C'était le nom du propre beau-père de Gaucher de Sainte-Marthe, qui, en 1508, avait épousé Marie Marquet, fille de Michel Marquet, receveur général de la Touraine.

Ce dernier détail prête une force probante à des présomptions déjà plausibles et achève de consolider la tradition conservée dans la famille Sainte-Marthe pour l'identification de Picrochole.

Donc, non seulement les personnages de premier plan — *Picrochole* et *Gallet* — mais les comparses eux-mêmes — *Frogier* (nom fréquent en Chinonais) et *Marquet* — sont tirés de l'entourage immédiat de Rabelais. Des réminiscences d'enfance et de jeunesse reviennent ainsi à chaque page dans *Gargantua*, le livre le plus réaliste du roman. Plus tard, des préoccupations d'un ordre plus général — scientifique, social, politique — se substitueront à ces premiers souvenirs. Au *Quart livre* et dans le livre posthume, Rabelais, à l'âge mur, se laissera gagner par le symbolisme du *Songe de Poliphile*, et les navigations de Pantagruel en porteront des traces évidentes. Sous le voile d'une

1. *Œuvres de Rabelais*, éd. Lefranc, Introd., p. LX et suiv.

fiction géographique, le grand écrivain imprimera à sa satire une portée universelle. Les travers sociaux et les préjugés intellectuels y seront tour à tour ridiculisés ou bafoués avec une ironie plus ou moins véhémente. L'allégorie y sera souvent poussée jusqu'au symbole, jusqu'au type. Mais ce symbolisme, cher à la vieillesse de l'auteur, reste foncièrement étranger aux livres composés dans l'âge mûr.

Quel que soit d'ailleurs le point de départ, réaliste ou symbolique, il ne faut pas perdre de vue que Rabelais est avant tout conteur, c'est-à-dire homme d'imagination, et, par suite, qu'il faut largement reconnaître ses droits à la fantaisie et à l'humour. S'il a songé pour Picrochole à Gaucher de Sainte-Marthe, il a vite oublié son original pour faire du roitelet de Lerné un personnage typique, une figure représentative des monarques écervelés, qui, pour des bagatelles, sont prêts à mettre l'univers à feu et à sang. Que ces monarques s'appellent Pyrrhus, Charles-Quint ou Guillaume II, peu importe. Le personnage est de tous les temps et de tous les pays.

De même, si l'embarquement de Pantagruel se fait à Saint-Malo et si le maître-pilote de sa flotte se nomme Jamet Brahier, comme un proche parent de Rabelais, paisible navigateur sur la Loire, nous sortons dès la première escale de la réalité pour nous transporter en pleine Utopie[1].

La fantaisie affleure ainsi partout la réalité, mais l'affleure seulement, pour la transformer à son gré et lui imprimer un caractère d'universalité.

Ajoutons que les protagonistes du roman : Pantagruel, Frère Jean, Panurge, ne sont pas sortis tout formés et d'emblée du cerveau de Rabelais. Ce sont des créations plastiques et complexes qu'il fait évoluer au cours du roman et en quelque sorte sous nos yeux. De là, la vie prodigieuse qui les anime et la profonde originalité inhérente à ces caractères immortels.

Le commentateur de Rabelais doit posséder, comme ces héros, une souplesse sans pareille pour s'accommoder à leurs différentes attitudes et aux multiples conceptions de l'auteur. Si le réalisme domine dans *Gargantua*, des préoccupations d'ordre divers se font jour dans *Pantagruel*, pour aboutir, dans les deux derniers

1. Voy. nos *Problèmes littéraires du XVI^e siècle*, p. 85-90 : Sens du *navigaige*.

livres, à une tournure diamétralement opposée, au symbolisme le plus accusé.

Loin donc d'adopter exclusivement l'une ou l'autre de ces tendances extrêmes, le rabelaisant doit les envisager avec le même esprit dégagé qui, seul, est à même de saisir la complexité et l'universalité de l'œuvre rabelaisienne.

CHAPITRE II

TRADUCTEURS

Le XVI^e^ siècle en France est l'époque par excellence des traductions. Un monde nouveau vient d'être révélé : la littérature grecque d'une part, la renaissance italienne de l'autre. La version d'Homère par Hugues Salel (1545) est un événement, comme celle du *Courtisan* de Castiglione, par Jacques Colin (1537). On sait la fortune brillante réservée au *Plutarque* (1559) d'Amyot, exalté par Montaigne.

C'est également le sort des versions des chefs-d'œuvre français à l'étranger : le *Gargantua* de Fischart compte parmi les monuments littéraires du XVI^e^ siècle, comme la version anglaise des *Essais* par Florio[1].

De l'importance qu'on attribue aux traducteurs découle la théorie de la traduction exposée alors par des écrivains de marque. Estienne Dolet publie en 1540 son traité de la *Maniere de bien traduire d'une langue en autre*, et Joachim du Bellay lui consacre une place à part dans sa *Deffence et illustration* (1549)[2].

1. Voy., sur les traductions de la Renaissance, l'excellent petit livre de Pierre Villey, *Les Sources d'idées au XVI^e^ siècle*, Paris [1912], et, pour les indications bibliographiques, le *Manuel* de Lanson, t. I, ch. VI : Les traducteurs (p. 89 à 140).

2. En voici les règles : « La maniere de bien traduire d'une langue en autre, requiert principalement cinq choses. En premier lieu, il fault que le traducteur entend parfaictement le sens et matiere de l'autheur qu'il traduict...

« La seconde chose qui est requise en traduction, c'est que le traducteur ait parfaicte congnoissance de la langue et de l'autheur qu'il traduist : et soit pareillement excellent en la langue en laquelle il se mect à traduire.

« Le tiers poinct est qu'en traduisant, il ne se fault pas asservir jusques à là que l'on rende mot pour mot...

« La quatriesme regle... il te fault garder d'usurper mots trop approchans du Latin, et peu usitez par le passé ; mais contente toy du commun, sans innover aucunes dictions follement et par curiosité reprehensible...

« La cinquiesme regle... est de si grand vertu, que sans elle toute composition

Ce sont là des vues d'ordre général. Passons maintenant aux traits particuliers qui caractérisent les versions du temps.

Le regretté R. Sturel, en examinant le texte primitif (1545) de la célèbre version de Plutarque par Amyot, y constate des tendances communes aux traducteurs du XVI^e siècle[1], et ces particularités se retrouvent naturellement chez les premiers traducteurs de Rabelais avec en plus une tendance très accusée à amplifier l'original, qui atteint parfois des proportions démesurées.

I. — Jean Fischart

Rabelais et Fischart, quels tempéraments divergents ! L'un, produit de la culture classique de la Renaissance, pondéré, indulgent, véritable représentant du pantagruélisme, idéal de « toute joyeuse perfection » ; l'autre, désordonné, fougueux, réformiste zélé, polémiste et moralisateur à outrance. Deux mondes se trouvent en présence, deux conceptions de la vie profondément différente, l'une universellement humaine, l'autre spécifiquement germanique. Leur amalgame aura pour résultat un livre de « haulte fustaye », touffu, illisible, intraduisible, que n'eût peut-être pas désavoué Maître François, car ce livre, comme le sien, provient de « bon, franc et loyal couraige ». Cependant, quelle que soit l'importance linguistique de Fischart, la haute valeur morale de son œuvre, l'intérêt des renseignements qu'il fournit à l'historien de la civilisation, le *Gargantua* allemand, envisagé dans son ensemble, n'en demeure pas moins une production étrange, dont on chercherait vainement l'équivalent dans une autre littérature. Aussi est-elle restée isolée et n'a-t-elle presque pas exercé d'influence sur son époque.

est lourde et mal plaisante. Mais qu'est-ce qu'elle contient ? rien autre chose que l'observation des nombres oratoires : c'est asçavoir une liaison et assemblement de dictions avec telle doulceur que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, et ne se faschent jamais d'une telle harmonie de langage » (p. 13).

1. A savoir :

1° Additions explicatives (p. 219) : νέμεσις τὶς y est rendu par : « celle deesse Nemesis qui vange les faictz et dictz presomptueux des hommes » ;

2° Traductions développées (p. 233) : τὸ ἄρχεσθαι devient « s'assujettir au vouloir et commandement d'autruy » ;

3° Redoublement d'expressions (p. 236) : τὴν δύναμιν est traduit « sa puissance et son armée ». — Sturel, *Amyot, traducteur de Plutarque*, Paris, 1909.

De nos jours seulement l'attention a été ramenée sur le grand satirique allemand. Ses ouvrages, exhumés et publiés à diverses reprises, ont été l'objet de recherches multiples et de valeur inégale. L'enthousiasme de la première heure semble déjà passé, et on commence à revenir des exagérations et du parti pris, tout particulièrement en ce qui concerne *Gargantua*, l'œuvre capitale de Fischart et la seule qui nous intéresse ici[1].

Né vers 1550 à Mayence, ou plutôt à Strasbourg, Jean Fischart fit ses études d'abord à Worms, ensuite à Bâle, où il devint, en 1574, docteur en droit. Il fit, croit-on, des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas, et, après avoir rempli diverses fonctions juridiques, il mourut vers 1590 à Forbach, dans la charge de bailli.

Tout en possédant, comme Rabelais, un savoir encyclopédique, il était spécialement versé dans la théologie et dans la philosophie ; malheureusement, une érudition, souvent indigeste, étouffe en lui le génie créateur. Son bagage littéraire, assez considérable, se compose surtout d'adaptations, de remaniements d'ouvrages nationaux ou étrangers, auxquels il imprime une tendance moralisatrice.

Une vingtaine d'années après la mort de Rabelais, il entreprit de faire connaître son œuvre à ses compatriotes. Trois ans auparavant, il s'était déjà essayé dans ce genre, en remaniant la *Pantagruéline Prognostication*, sous le titre de « La Grand'mère de tous les almanachs prophétiques » (*Aller Practik Grossmutter*), livre qui parut à Strasbourg en 1572. On y trouve déjà tous les procédés caractéristiques de Fischart : ses jeux de mots et altérations grotesques, ses digressions satiriques et ses réflexions morales[2]. Ces qualités et ces défauts trouveront leur expression définitive dans la traduction amplifiée du premier livre de Rabelais, parue à Strasbourg en 1575[3].

1. Voy. une longue note bibliographique dans notre étude sur Fischart (*Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 207). Rappelons-en seulement la thèse de Besson, *Etude sur Fischart* (Paris, 1889), ouvrage capital, qui consacre une centaine de pages à l'étude comparative de Rabelais et de Fischart.

Ajoutons-y : J. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. fr. par E. Paris, t. V, p. 372 à 378, et t. VI, p. 214 à 226. — Vittoria Buonano, « Fischart e Rabelais » (*Studi di filologia moderna*, t. III, 1910, p. 1 à 108), essai qui montre beaucoup de bonne volonté, mais, dans son ensemble, reste diffus et dépourvu d'originalité.

2. Voy., à cet égard, la thèse citée de Besson, p. 114 à 122.

3. Sous ce titre : « *Affenteurliche und Ungeheurliche Geschichtschrift vom Leben, Rhaten und Thaten der vor langenweilen vollenwolbeschraiten Helden und Herren*

Fischart est intraduisible jusque dans ses titres. Nous essayerons pourtant de donner en français l'équivalent de celui-ci : « Histoire aventureuse et extraordinaire de la Vie, des Faits et Gestes des très célèbres Seigneurs et Héros Grandgousier, Gargantua et Pantagruel, Rois d'Utopie et de Nul-lieu. Transcrit en français par M. François Rabelais, maintenant très joyeusement réglé sur le méridien de l'Allemagne et traduit, à peu près comme on épouille les teigneux, par Huldrich Elloposcleron Reznem[1]... 1575 ».

Ce titre pourrait, à lui seul, donner une idée du style de Fischart et de la méthode qu'il a suivie dans sa version du premier livre de Rabelais (le seul qu'il ait traduit). Tendance à amplifier indéfiniment non seulement les idées des autres, mais les siennes propres, goût excessif des synonymes, tirés de toutes les langues qui lui sont accessibles et surtout de l'allemand.

Remarquons finalement que le mot *Geschichtschrift* de la première édition est remplacé dans les éditions ultérieures par *Geschichtklitterung*, — brouillon historique, — terme qui caractérise assez bien ce *Gargantua*, à la fois traduction et paraphrase à tendance moralisatrice.

Le *Gargantua* de Rabelais se retrouve en effet tout entier dans celui de Fischart, sauf quelques bouts de phrases dénués d'importance, mais la traduction du texte est délayée et comme noyée dans une sorte de commentaire absolument démesuré, fait de digressions, d'amples développements, véritable chevauchée à travers l'histoire, la littérature et la société contemporaines. A chaque instant, le fil de la narration originale est rompu et Fischart se livre à tous les caprices de sa verve. Il reprend ensuite tranquillement sa traduction pour renouveler une page plus loin les mêmes écarts.

Ce caractère particulier de l'œuvre exige une double analyse : l'une se rapportant à la version proprement dite, et l'autre, à la broderie fantaisiste ajoutée au texte rabelaisien. Commençons par cette dernière.

Grandgusier, Gargantoa und Pantagruel, Könige in Utopien und Nienenreich. Etwan von M. Francisco Rabelais Französisch entworfen : Nun aber überschrecklich lustig auf den Teutschen Meridian visirt, und ungefärlich obenhin, wie man den Grindigen lausst, vertirt, Durch Huldrich Elloposcleron Reznem. Si premes, erumpit ; Si laxes, effugit. Anno 1575 ».

1. *Huldrich* est l'équivalent allemand de *Johannes* ; *Elloposcleron*, l'équivalent grec (ἔλλοπος χλῆος, espèce de poisson) de *Fischart* ; et *Reznem*, l'anagramme de *Mentzer*, Mayençais, originaire de Mayence.

A. — *La Paraphrase*

Dans l'avant-propos que Fischart adresse à tous les « *klug-krëpfige*[1] Gargantuisten », il leur annonce sa traduction des « belles mythologi s pantagruélines ou mystères horrifiques », en leur donnant quelques détails sur Rabelais. Il parle de son érudition, de sa science médicale, de sa vie « semblable à celle de Diogène », de son style graveleux et de sa popularité universelle : « Il ne faut pas en vouloir à Rabelais (ajoute-t-il), si, en sa qualité de médecin, il parle naturellement de choses naturelles, ou s'il recommande le *piot* comme remède constant ». Et Fischart de reproduire à cette occasion en allemand l'épitaphe connue de Rabelais (le *bon Biberon*, par Ronsard).

« Quant à la traduction, j'ai entrepris ce travail parce que j'ai vu que certaines gens, dont l'esprit y est absolument impropre, ont assumé cette besogne sans la permission de Minerve et en ont fait une œuvre languissante et sans grâce dans le genre d'un commentaire de Donat ».

On ignore absolument ces essais de traduction antérieurs à Fischart. Celui-ci s'est proposé (suivant la même préface) d'habiller Rabelais à l'allemande, mais sans s'astreindre rigoureusement à la lettre ni à l'ordre de l'original, se contentant d'en donner le sens général. Cependant, quand il prétend avoir « châtré » çà et là son modèle, il ne faut pas le prendre au mot. Non seulement il n'a retranché aucun passage scabreux de l'original, mais encore il en a ajouté plusieurs de son cru, et les « propos torcheculatifs », par exemple, sont chez lui deux fois plus circonstanciés que dans son modèle.

Il a donc voulu habiller Rabelais à l'allemande, ou, comme il le dit sur le titre, le régler « sur le méridien de l'Allemagne ». En d'autres termes, son but n'a pas été de donner une traduction littérale, qui n'eût pas trouvé de lecteurs, mais une paraphrase s'adressant à la bourgeoisie strasbourgeoise, plus ou moins ignorante des choses étrangères. Pour lui rendre accessibles les faits et gestes des héros du roman rabelaisien, il s'est efforcé de les commenter, de les illustrer en quelque sorte par des exemples

1. Probablement au lieu de *klugköpfig* : les « sages » gargantuistes deviennent ainsi des « goitreux » intelligents.

tirés soit de l'histoire nationale, soit de ses vastes lectures. D'autre part, moraliste dans l'âme, il a profité de la moindre allusion de l'original pour censurer les vices et les travers contemporains et offrir ainsi à ses lecteurs bourgeois, en même temps qu'un ouvrage de haute fantaisie, un livre de morale pratique. A ces tendances s'ajoute un penchant irrésistible pour les longues descriptions et les énumérations qui dégénèrent trop souvent en verbiage et en inventaire. Si Fischart en a trouvé le germe dans Rabelais, il faut avouer qu'il a poussé aux dernières limites du grotesque les exemples de l'original[1].

B. — *La Traduction*

On a exagéré les connaissances linguistiques du traducteur, particulièrement en ce qui touche le français. On prétend qu'avant de remanier la *Pantagruéline Prognostication*, il avait écrit en notre langue une *Histoire de notre temps*, et cela en 1567, c'est-à-dire à peu près à l'âge de dix-sept ans. Cette assertion ne résiste pas à l'examen en présence de la connaissance absolument insuffisante du français dont témoigne son œuvre principale, *Gargantua.*

Le contraire eût été d'ailleurs impossible à une époque où manquait encore tout ouvrage auxiliaire. Moins heureux sous ce rapport qu'Urquhart, qui trouvera un siècle plus tard dans Cotgrave un guide incomparable, Fischart n'avait à sa disposition ni une grammaire ni un lexique dont il pût tirer parti. Le premier ouvrage de ce genre, le *Dictionnaire françois-allemand* de Levin Hulsius, paru à Nuremberg en 1596, porte cette inscription : « Non auparavant veu ni imprimé ». Même en France, les ressources linguistiques dont aurait pu disposer

1. Les lignes suivantes de M. Besson renferment l'appréciation la plus judicieuse sur les rapports des deux écrivains et des deux œuvres (p. 112) : « Les critiques allemands sont unanimes à reconnaître que, parmi tous les ouvrages de Fischart, c'est son *Gargantua* qui occupe le premier rang. Or, cette œuvre, nous l'avons vu, est empruntée presque intégralement à Rabelais. Elle a une étendue presque triple de celle du roman français, mais, au fond, de quoi se composent les développements ajoutés par Fischart ? Ce sont des digressions dont quelques-unes assurément sont excellentes en elles-mêmes, mais qui n'ont aucun rapport avec le fond même de l'ouvrage et qui en compromettent l'unité déjà fort relâchée chez Rabelais. Fischart n'a pas enrichi l'œuvre d'un seul épisode nouveau, il a suivi pas à pas son modèle, sans rien changer à la trame du roman. »

l'étranger étaient réduites. La *Grammaire* de Robert Estienne (1557) et le *Dictionnaire* du même savant (revu en 1572 par Thierry) étaient certes très utiles pour apprendre l'usage courant, mais le *Dictionnaire françois-latin* d'Estienne-Thierry était absolument insuffisant pour comprendre la langue exubérante de Rabelais. Ajoutons que Fischart ne pouvait consulter que des éditions défectueuses de l'œuvre rabelaisienne (il n'y en avait pas d'autres de son temps) et qu'il était âgé de vingt-cinq ans au plus lorsqu'il acheva la traduction du premier livre : autant de circonstances défavorables qui rendaient son travail compliqué et pénible.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'il trahisse une connaissance très superficielle du texte original et qu'il reste novice en grammaire, comme le montrent et son interprétation maladroite de la phrase française et ses perpétuelles confusions des nombres[1].

Les bévues et les contresens y fourmillent ; on les rencontre à chaque page, et il faudrait un volume pour en établir le relevé complet et définitif[2].

Ce qui arrête à chaque pas, quand on examine comparativement le texte rabelaisien et son reflet allemand, c'est la langue complexe de Fischart : amalgame de moyen allemand, de patois rhénans, de créations plus ou moins fantaisistes, de termes tirés de tous les idiomes accessibles à l'auteur.

Ce style, exubérant jusqu'à l'extravagance, a été la cause initiale de son oubli. Aujourd'hui que la faveur lui est revenue, c'est vraiment le rabaisser que de le mettre au-dessus de son modèle. Fischart est un grand remueur d'idées et de mots, mais son esprit, quelle qu'en soit la hauteur morale, n'est nullement primesautier : il n'est mis en branle que sous le choc d'une pensée étrangère. Rien d'essentiel dans son œuvre, pour nous en tenir à *Gargantua*, qui ne se trouve déjà chez Rabelais. Sous le rapport du style, il ne l'emporte guère sur son modèle que dans le grotesque ; dans le genre sérieux et élevé, il lui reste manifestement inférieur[3].

1. Ainsi *cent huit* y est confondu avec *huit cents*, *vingt-quatre* avec *quatre-vingts*, *six vingts* avec *vingt-six*, etc.

2. Voy. les exemples donnés dans la *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 222 à 236.

3. Voy. une appréciation peu connue de cette première version dans l'ouvrage de J.-H.-C. Buchon, *Quelques souvenirs des courses en Suisse et dans le pays de Baden*, Paris, 1836, p. 88.

Cette première traduction allemande de *Gargantua* est longtemps demeurée inconnue aux rabelaisants. La première mention s'en trouve dans le *Rabelais réformé* de Bernier (1697), p. 40 : « On en voit [des œuvres de Rabelais] une traduction et impression en allemand dans la bibliothèque Mazarine, faite, dit l'auteur, suivant le génie de la langue par Huldrich Ellopos-deron (lire : Elloposcleron), avec quelques méchantes figures en bois, in-8°, 1608, à Grenfluzim (lire : Grenflug), noms faits à plaisir ».

Cette édition de 1608 est la huitième parue après la mort de Fischart. C'est, semble-t-il, celle que mentionne Nicéron dans sa biographie de Rabelais (1735, t. XXXII, p. 391) : « Ulrich Fischart, Allemand, a fait une traduction allemande de Rabelais sous le nom d'Elloposderos (*sic*) à Grenfluzim (*sic*), ville imaginaire. Ce n'est cependant pas tant une traduction qu'une paraphrase accommodée au goût des Allemands et au génie de leur langue ».

Dans la préface de l'édition de Le Duchat (Amsterdam, 1741), on trouve cette note : « La traduction de Rabelais, entreprise environ l'année 1575, par Ulrich Fischart, ou Poisson dur[1], Allemand, qui prit le nom grec *Elloposcleros*, n'est que du premier livre. Encore n'en est-ce pas tant une traduction qu'une ingénieuse paraphrase accommodée au goût allemande et au génie de cette langue ». La même note a été reproduite par De l'Aulnaye dans la bibliographie de son édition de Rabelais.

Ni les commentateurs ni les biographes modernes de Rabelais n'en ont fait mention, et c'est à M. Besson que revient le mérite d'avoir rappelé l'attention des érudits sur ce premier traducteur de *Gargantua*.

II. — Thomas Urquhart

Né en 1611 à Cromarty, en Ecosse, Sir Thomas Urquhart, ou Urchard, fit ses études à l'Université d'Aberdeen. Médecin, comme Rabelais, il entreprit de longs voyages en France, en Italie, en Espagne. En possession de vastes connaissances, il

1. C'est-à-dire *Fisch-hart*, en grec ἔλλοψ, poisson, et σκληρὸς, dur. Autre interprétation du nom de l'auteur, pendant de celle que nous avons mentionnée plus haut.

trahit souvent, dans ses écrits, des allures pédantesques et excentriques. En dehors de ses *Epigrammes* (1641), la plupart de ses ouvrages portent des titres bizarres, le plus souvent en grec. Tel celui intitulé Ἐσχυβάλαυρον, ou la *Découverte du joyau le plus exquis*, « plus précieux que les diamants enchâssés dans l'or et dont le pareil n'a jamais été vu à aucun âge ».

C'est l'œuvre originale la plus importante d'Urquhart, une sorte d'apologie des grands hommes de l'Ecosse et tout particulièrement du prodigieux Crichton, son héros favori. Le style est une étrange imitation de celui de Rabelais, ou plutôt de ses côtés burlesques, un amalgame du langage de l'Ecolier Limousin et de celui de la Reine de la Quintessence.

L'enthousiasme d'Urquhart pour Rabelais et pour le pantagruélisme se reflète jusque dans sa vie. Sa fin même — il mourut de rire à la nouvelle du rétablissement de Charles II — pourrait grossir la liste des morts bizarres relatées dans *Pantagruel*.

Son œuvre capitale, la traduction des trois premiers livres de Rabelais, parue à Londres, en 1653 et 1693[1], est considérée par un critique anglais récent (qui n'est pas loin d'y voir un chef-d'œuvre[2]) comme unique dans son genre et comme ayant absolument la valeur d'un texte original.

Cette appréciation purement littéraire a besoin d'être complétée par un examen philologique. Il s'agit de préciser les rapports entre l'original et son image réfléchie, d'examiner si leur dépendance est plus ou moins étroite, si l'expression métaphorique est conservée dans la traduction ou affaiblie, si la puissance verbale est égalée ou réduite ; enfin, de relever les malentendus et les bévues dont le traducteur est redevable, soit à ses intermédiaires, soit à sa propre insuffisance[3].

M. Whibley a indiqué en passant quel grand secours Urquhart a tiré de Cotgrave. Il fait à cette occasion un éloge du lexicographe, qu'approuveront pleinement tous ceux qui ont étudié de près « ce faisceau de mots qui n'est pas un dictionnaire, mais une œuvre vivante ».

1. *The first Book of the Works of Mr. Francis Rabelais, Doctor in Physick, containing five Books of the Lives, heroick Deeds and Sayings of Gargantua and his sonne Pantagruel... now faithfully translated into English*, 1653. — *The second Book...* 1653. — *The third Book...* 1693. Ce dernier livre a été publié d'après les papiers posthumes d'Urquhart (mort en 1660).

2. Voy. la réimpression récente d'Urquhart (Londres, 1900), par Ch. Whibley, qui y a ajouté une excellente Introduction que nous avons mise à profit.

3. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 177 à 200.

Les rapports d'Urquhart et de Cotgrave sont si étroits que, là où le *Dictionnaire* est muet, la traduction devient confuse et obscure, cas, il est vrai, assez rares. Parfois, Urquhart garde tels quels les termes français de son texte, ou bien, plus fréquemment, il les fait suivre d'explications.

1. — *Termes de l'original commentés*

Ce procédé est familier à l'anglais, et rappelle les juxtapositions analogues de la Bible et du *Prayer-book*, où les termes latins côtoient leurs équivalents saxons. C'est un moyen de vulgarisation d'une merveilleuse fécondité et il est tout naturel qu'Urquhart s'en soit emparé. Il conserve souvent (on serait tenté de dire trop souvent) dans sa traduction les termes frappants du texte, en les accompagnant d'explications, de définitions, voire de commentaires, à peu près tous empruntés à Cotgrave.

L'explication dans le texte même des termes scientifiques, procédé dont Rabelais s'est servi si rarement, est d'usage fréquent chez Urquhart, et c'est là une caractéristique des deux écrivains et des deux idiomes. Le système explicatif est d'ailleurs celui de tous les traducteurs anglais contemporains qui s'efforcent de rendre l'expression plus sensible en la paraphrasant. John Florio, auteur d'un célèbre dictionnaire italien-anglais (paru en 1598 sous le titre significatif de *A World of words*), l'emploie dans sa traduction des *Essais* de Montaigne, publiée à Londres en 1603[1]. Le traducteur accompagne de leurs définitions les termes techniques contenus dans les *Essais*, spécialement ceux de médecine, alors que l'original se borne à les citer.

2. — *Termes français commentés*

Quant aux termes français commentés, c'est la catégorie la plus nombreuse du lexique d'Urquhart. Si l'admission des termes scientifiques s'imposait en quelque sorte, on ne voit pas bien la raison qui l'a engagé à conserver dans sa version anglaise

1. Réimprimé avec une introduction de Saintsbury, Londres, 1893, 3 vol. in-8°.

tout un stock de mots français d'usage courant. Le cas est singulier, et on trouverait difficilement dans une autre langue un procédé analogue. Ces vocables sont en nombre assez considérable et, pourtant, loin de nuire à la traduction, ils semblent lui donner une saveur particulière. C'est qu'Urquhart a su les présenter d'une manière ingénieuse, en les encadrant d'équivalents familiers et en faisant ainsi oublier au lecteur l'étrangeté du procédé.

3. — *Confusions et non-sens*

Les méprises sont inévitables lorsqu'on tente de transposer dans un autre idiome la langue à la fois si variée et si complexe de Rabelais. Nous relèverons plus loin quelques-unes des difficultés contre lesquelles s'est heurté Cotgrave lui-même, qui savait beaucoup mieux qu'Urquhart le français du XVI^e^ siècle. Toutes les bévues du *Dictionnaire* ont naturellement passé dans la traduction ; mais Urquhart en a ajouté plusieurs de son cru.

4. — *Additions et amplifications*

Urquhart reste généralement fidèle au texte, tout en y intercalant çà et là des explications verbales, des définitions qu'il puise le plus souvent dans Cotgrave. Il affectionne la juxtaposition de deux synonymes anglais[1].

Plus intéressants sont les développements mêlés au texte, les détails amplifiés et enfin les additions proprement dites. Ces amplifications ne sont pas, il est vrai, très nombreuses et elles n'atteignent jamais les proportions fantastiques de celles de Fischart. Le traducteur anglais se borne à développer certaines circonstances secondaires ou à ajouter quelques remarques spirituelles ou grivoises.

A propos du massacre des ennemis, dans le clos de l'abbaye, par frère Jean des Entommeures, Rabelais décrit avec tous les détails anatomiques les effets mortels du bâton du vaillant moine

1. Il traduira par exemple : « A cup of dissimulation, or flaggonal hypocrisie » (pour « pipées à flaccons », l. I, ch. v) ; ou bien : « carved and ingraved », pour « taillé ».

(ch. xxvii). Urquhart, après avoir rendu et les termes techniques du texte et leur valeur en anglais, ajoute quelques lignes de son cru pour caractériser l'état désespéré des blessés.

De même, la douzaine de mots d'amitié dont les gouvernantes gratifient la braguette de Gargantua (l. I, ch. xii) est amplifiée dans la traduction jusqu'à former une véritable priapée.

Ainsi conçue, cette traduction ne passa pas inaperçue en dehors de l'Angleterre. La première édition, celle de 1693, étant arrivée à la connaissance de Bayle, il tâcha, dans une lettre datée de Rotterdam, le 2 juin 1695, d'appeler sur elle l'attention de Le Duchat :

« Je prends la liberté de vous supplier de vous exercer sur *Rabelais*. On l'a imprimé depuis peu en Angleterre, traduit en anglois, avec des notes. C'est l'ouvrage de quelques François qui sont établis à Londres depuis longtemps et qui prétendent être rompus à la lecture de cet Auteur ».

Et un an plus tard, le 9 janvier 1696 :

« Je me souviens, Monsieur, de vous avoir mandé qu'on avoit imprimé à Londres une traduction angloise de *Rabelais*, avec des notes. Quoique vous soiez assez riche de votre propre fonds, je ne laisse pas de croire qu'un bon ouvrier comme vous trouveroit peut-être dans cette édition angloise des matériaux qui profiteroient merveilleusement entre ses mains. Je ne puis vous dire de quelle qualité sont ces notes angloises[1] ».

Ainsi renseigné, Le Duchat prit grand intérêt à la traduction d'Urquhart et s'en servit fréquemment pour son commentaire. Il alla même trop loin dans cette voie, car il lui arriva de prendre des bévues du traducteur pour des éclaircissements dignes d'attention[2].

Voici maintenant ce que dit Nicéron dans sa biographie de Rabelais à propos d'Urquhart (p. 390) : « Le Catalogue de la bibliothèque d'Oxford marque une traduction anglaise du pre-

1. *Lettres de Bayle*, éd. Des Maizeaux, Amsterdam, 1729, t. II, p. 568 et 576.

2. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos du jeu de Gargantua *à la soulle*, Le Duchat cite gravement un contresens évident d'Urquhart, ce qui lui attire cette remontrance de la part d'Eloi Johanneau (éd. *Variorum*, t. I, p. 426) : « Il y a de quoi rire de voir le traducteur du *Rabelais* anglais rendre ce mot par *souiller, salir*, et Le Duchat adopter cette explication ! Cet exemple suffit pour prouver combien ce dernier interprète a tort de s'appuyer aussi souvent qu'il le fait sur l'autorité de la traduction anglaise ».

mier livre imprimé à Londres en 1653, in-8. Je ne sçai si celle-ci a été achevée. Mais il en a été fait depuis une autre de tout l'ouvrage par Th. Urchart, Pierre Le Motteux et d'autres, qui a été publiée à Londres en 1708, in-8, en deux volumes. M. Le Motteux a ajouté une préface et des remarques fort curieuses où il tâche de faire voir que Rabelais a représenté l'histoire de son temps sous une fiction ingénieuse et sous des noms empruntés ».

Ce sont ces « Remarques » — dans lesquelles Le Motteux révélait une foule de prétendues allusions historiques à des personnages et des faits contemporains — qui furent traduites en français par César de Missy et insérées tout d'abord dans le troisième volume de l'édition in-4° de Le Duchat (Amsterdam, 1741). Ce travail est précédé d'une notice, qui précise les circonstances de la publication[1].

Le commentaire de Le Motteux est devenu la pierre angulaire de l'exégèse historico-allégorique, qui semble avoir trouvé son tombeau dans le monument de l'édition *Variorum*.

Disons, pour finir, que les confusions et non-sens, inévitables à cette époque, n'enlèvent presque rien au mérite littéraire et artistique de la traduction d'Urquhart. Ces minuties se perdent complètement dans le courant de la lecture. L'aimable bonhomie du style entraîne le lecteur qui ne soupçonne ni bévues ni contresens. Le traducteur lui a d'ailleurs aplani la route et lui a souvent épargné la peine de se renseigner ailleurs.

Sous le rapport littéraire, cette traduction est probablement celle qu'aurait le mieux goûtée Maître François. L'explication des termes spéciaux et néologiques, il l'avait pratiquée lui-même dans son œuvre et avait eu soin d'ajouter au *Quart livre* un petit glossaire, la *Briefve Declaration*. Le style surtout l'aurait charmé : tantôt savoureux et exubérant, tantôt élevé et rapide, tantôt familier et sans éclat, il reproduit fidèlement la variété et la complexité de texture de l'original. D'ailleurs, l'anglais de la période élisabéthéenne offre la même plasticité, la même liberté d'allures que le français du XVI[e] siècle.

Le tempérament même d'Urquhart était tout rabelaisien. Il avait passé de longues années à méditer l'œuvre du Maître (les

1. Voy. ci-dessus ce que nous avons dit sur le commentaire allégorisant de Le Motteux. Il sera d'ailleurs plus loin question de Le Motteux comme traducteur des deux derniers livres de Rabelais.

deux premiers livres de sa traduction parurent en 1653, le troisième, posthume, en 1693). Il y avait puisé la santé morale, la joie de vivre. Dans sa gratitude, pour rendre accessible cette œuvre à ses compatriotes, il avait mis à son service son profond savoir et son talent supérieur d'écrivain. Aussi mérite-t-il doublement, et par sa manière de vivre et par ses écrits, d'occuper une des premières places dans la phalange des pantagruélistes qui ont pris comme devise de leur vie une « certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites ».

III. — Version hollandaise

Nous avons déjà mentionné la traduction hollandaise des *Œuvres de Rabelais* (Amsterdam, 1682), par un auteur qui se cache sous le pseudonyme de Gall'Italo. C'est un essai fort méritoire pour l'époque, la traduction prenant parfois l'allure d'une adaptation ou d'une amplification.

La liste des jeux de Gargantua, telle qu'elle figure dans cette version, a été de nos jours, en Hollande, le point de départ d'un travail considérable[1] sur les jeux d'enfants chez les différents peuples, commentaire vivant de ce curieux épisode du *Gargantua*.

IV. — Successeurs de Fischart

Nous avons montré comment Fischart entreprit, dès 1575, de couler Rabelais dans un moule allemand. A la fin du XVIII^e^ siècle, un écrivain de même nation, C.-L. Sander, renouvela la tentative[2], sous le pseudonyme du D^r^ Eckstein. En s'inspirant à la fois de Rabelais et de Fischart, il remania curieusement *Gargantua* et *Pantagruel*, en fit une sorte d'adaptation aux circonstances et aux personnages de son époque. Considérant Rabelais en grande partie comme intraduisible, il s'efforça de l'accommoder au goût de ses contemporains. Il lui emprunta le cadre du roman, mais il le remplit de personnages tels que Lavater,

1. A. de Cock et Is. Teirlinck, *Jeux et Amusements des enfants dans la Néerlande méridionale* (en hollandais), Gand, 1902-1908, 8 vol. gr. in-8°.

2. *Gargantua und Pantagruel umgearbeitet nach Rabelais und Fischart*, von D^r^ Eckstein, Hambourg, 1785-1787, 3 vol.

Cagliostro, etc. Un bel esprit hambourgeois, imitateur de la phraséologie pompeuse de Klopstock, prit la place de l'Ecolier limousin. Bref, comme Fischart, Sander adapta plutôt qu'il ne traduisit.

La version de Regis est en réalité la première. Fidèle et exacte, plus exacte même que les traductions qui ont paru depuis[1], elle est le résultat d'une longue étude de la langue de Rabelais. La *Revue des Etudes rabelaisiennes* a publié (t. III, p. 72) une sorte de préface inédite dans laquelle Regis expose les principes qui l'ont guidé dans son travail. Avant tout, la fidélité, et il remarque à ce propos combien l'allemand se trouve dans une situation plus avantageuse que le français moderne, régenté par l'Académie. Pour atteindre cette fidélité absolue, Regis use souvent de la traduction littérale. Pour rendre sensibles les termes archaïques et provinciaux de l'original, il ne recule devant aucune hardiesse. Sa traduction devient d'une lecture parfois pénible. C'est un essai de reconstitution très savant, mais formé de pièces et de morceaux, ce qui rend sa valeur littéraire à peu près nulle.

On a trouvé, dans les papiers posthumes de Regis, des brouillons de cette traduction dans lesquels on peut suivre sa prédilection croissante pour l'archaïsme et tout particulièrement pour la langue de Fischart[2].

Aussi, quel que soit le mérite de cette savante transposition, elle a besoin, pour être comprise, d'un commentaire, presque aussi fréquent que l'original lui-même. Par ce caractère spécial, elle s'adresse aux seuls érudits, et justifie parfaitement les efforts des traducteurs ultérieurs, tout particulièrement de Gelbcke, pour rendre accessible au grand public allemand l'œuvre rabelaisienne.

V. — Successeurs d'Urquhart

Urquhart (on l'a vu) n'avait traduit que les trois premiers livres de Rabelais. Les livres IV et V, ainsi que les petits écrits

1. Voy. plus bas les versions récentes.

2. C'est ainsi que les termes du manuscrit : *Zwiebelschnitte, Muth, Zufriedenheit,* ont été remplacés dans la traduction imprimée par : *Zwiebelschelf, Standmuth, Genügung,* tous équivalents empruntés à Fischart. Voy. d'autres exemples dans l'article de Julius Elias (*Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XXVII, 1888, p. 558 à 566).

de Rabelais, le furent par Pierre Le Motteux, réfugié français (mort à Londres en 1718), dans une langue à la fois moins originale et moins littéraire que celle de son illustre devancier.

Cette version, parfois plus exacte, est complètement dénuée de personnalité et de style[1]. Émaillée de mots vulgaires et populaciers, elle est nettement inférieure à celle d'Urquhart. Le Motteux prend trop de libertés avec son texte : des mots, des phrases, des alinéas entiers y sont ajoutés ou intercalés. C'est une belle infidèle...[2]

La première édition de la traduction complète parut à Londres en 1708. Elle eut trois autres éditions durant le XVIII^e^ siècle (1737, 1750, 1784) et neuf pendant le XIX^e^, entre 1807 et 1900.

Rabelais est devenu, chez les peuples de langue germanique, un des auteurs qu'on n'a pas cessé de lire et d'étudier. Chose d'autant plus admirable qu'il s'agit d'un écrivain dont le texte offre des difficultés réelles à ses compatriotes eux-mêmes. Aussi les efforts pour faciliter l'intelligence de son livre se sont-ils multipliés depuis le XVI^e^ siècle. Inaugurée par Fischart, cette œuvre de vulgarisation fut continuée pendant le XVII^e^ siècle par Cotgrave et par Urquhart, dont les nombreuses éditions attestent le succès constant de sa traduction et ses mérites littéraires.

Ce mouvement ne s'est pas ralenti, bien au contraire, à notre époque. L'Allemagne et l'Angleterre (à laquelle s'est associée récemment l'Amérique) continuent à fournir quelques-uns des meilleurs représentants des études rabelaisiennes. Après l'écrit d'Arnstædt (1865) sur les mérites pédagogiques de Rabelais[3], l'érudit H. Schneegans a donné au grand écrivain une place prépondérante dans son *Histoire de la Satire grottesque* (1894) et suscita, à son tour, nombre de travaux qui ont apporté d'utiles contributions à la langue et aux sources de l'œuvre de Rabelais.

D'autre part, l'Angleterre, dès 1880, a possédé un *Rabelais Club*[4]. M. Charles Whibley a tracé des portraits très réussis de

1. Sous ce titre : *The whole works of Rabelais in two volumes... Done out of French by Sir Thomas Urquhart Knight, M. Motteux and others.* With a large acount of the Life and Works of the Author, particularly an Exploration of the most difficult passages in them. Never before published in any language, London, MDCCVIII.

2. Voy. dans le III^e^ volume de la réimpression récente, une longue notice de Ch. Whibley sur Le Motteux.

3. *François Rabelais und sein* Traité d'Education, Leipzig, 1872.

4. Fondé à Londres, en 1880, par le rabelaisant américain Ch. Leland, Le *Rabelais Club* publia un volume en 1881 (pet. in-4° de 175 pages). La liste des membres

Rabelais et de ses traducteurs, Urquhart et Le Motteux (1904)[1], tandis que M. Arthur Tilley s'est acquis la reconnaissance des rabelaisants par ses études approfondies sur la *Renaissance française* (1904) et par sa belle monographie sur notre auteur (1907).

VI. — Versions récentes

La traduction allemande de Regis, dernièrement réimprimée, a été suivie en 1880 de celle de Gelbcke et tout récemment d'une nouvelle version[2].

En Angleterre, la plus importante traduction est celle du regretté rabelaisant W.-F. Smith, parue à Londres en 1893. Elle est pourvue de notes précieuses, dans lesquelles le traducteur condense, en les complétant, les renseignements de ses devanciers, notamment ceux de Regis et de Burgaud des Marets. Les références à la sainte Ecriture, aux littératures anciennes et italienne sont particulièrement à retenir. L'auteur a tiré profit d'Urquhart, mais il a fait de l'œuvre de Rabelais elle-même une étude approfondie qui donne à sa version et à son commentaire une valeur à part[3].

En Italie[4] et en Espagne[5], comme au Danemark[6], chez les Tchèques[7] et les Magyars[8], le roman rabelaisien commence à être connu par des traductions partielles ou par des recueils de pages choisies. Le jour n'est pas loin où l'œuvre du Maître sera universellement connue comme un des livres qui ont le mieux mérité de l'esprit humain.

comprend trente-sept noms, parmi lesquels deux Français, Edmond About et Victor Hugo. Le volume renferme vingt et un morceaux, en vers et en prose, d'un caractère facétieux. Plusieurs facéties (Ballades de Raminagrobis, de Panurge, etc.) et un seul article sérieux sur les analogies entre la « Tempête » de Rabelais et la pièce du même nom de Shakespeare. Cf. *Revue du XVI^e siècle*, t. I, p. 460.

1. *Litterary Portraits*, Londres, 1904.

2. Par Hegaur et Owlglass, Berlin, 1907.

3. Voy., sur W.-F. Smith, *Rev. XVI^e siècle*, t. V, p. 244, et VII, p. 283.

4. Gennaro Perfetto, *Le opere di Fr. Rabelais, per la prima volta tradotte in lingua italiana*, I. *Gargantua*, Napoli, 1914 (nouveau tirage, 1924). Cf. du même auteur, *Rabelais ed i suoi tempi*, Naples, 1924.

5. E. Barriobero Herran, *Rabelais, Gargantua, prima versione castillana, con un studio critico-biografico, notas y un vocabulario explicativo de algunas palabras ambiguas y nombres emblematicos*, Madrid, 1906 (Bibliotheca classica filologica, 324 pages in-12.

6. S. Broberg, *Mester Fr. Rabelais... fordansket af...* Copenhague, 1884.

7. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VIII, p. 110, et t. IX, p. 173.

8. Ambroise Nemény, *Rabelais et son temps* (en hongrois), Pesth, 1877 (donne une analyse de l'œuvre et consacre un chapitre au pantagruélisme) ; de même Louis Karl, dans ses *Etudes sur la littérature française* (en hongrois), Budapest, 1912, publie une étude d'ensemble sur Rabelais.

CHAPITRE III

LEXICOGRAPHES

Le *Dictionnaire latin-françois* de Robert Estienne parut en 1539. Il resta en vogue près d'un siècle, après avoir subi trois remaniements successifs : en 1549 (du vivant de l'auteur), en 1572 et en 1605. Depuis, les publications lexicographiques se sont développées et multipliées. Nous ne tiendrons compte que de celles qui ont des rapports avec l'œuvre rabelaisienne.

I. — Robert Estienne

Robert Estienne, après avoir publié, en 1532, son célèbre *Thesaurus linguæ latinæ*, avec interprétation française, en tira, sept ans plus tard, un *Dictionnaire françois-latin*, qui est devenu le point de départ de la lexicographie française. Ce livre se ressent de ses origines et de sa destination : il est purement didactique et forcément incomplet. L'auteur lui-même n'en fut pas satisfait et, dix ans plus tard, en 1549, fit imprimer une deuxième édition, qui marque, sous beaucoup de rapports, un progrès réel. Les matériaux y sont de beaucoup plus considérables[1] et les définitions plus circonstanciées.

La préface de cette nouvelle édition nous renseigne sur ces additions :

« Oultre la premiere impression de ce present livre, saches, lecteur, qu'il a esté, en cette seconde, augmenté d'infiniz mots, lesquels, autant

1. La première édition renferme neuf mille mots, la deuxième en contient treize mille. Voy., sur ces différentes éditions, la thèse de E. Brandon, *Robert Estienne et le dictionnaire français au XVI^e siècle*, Baltimore, 1904, p. 70 à 80.

que possible a esté, on a tourné en Latin, fors aucuns auxquelz on n'a point encores trouvé és autheurs mots Latins respondans. Pour lesquelz te prions, si tu leur trouves propres dictions Latines, de nous en advertir. Mesmes aussi d'autant de *mots que tu trouveras és Rommans et bons Autheurs François*, lesquelz aurions omis : a fin que nostre conception quelquefois puisse sortir son effet ».

Quels étaient les *bons Autheurs François* qu'avait consultés Robert Estienne ? Il cite dans sa préface Budé, dont les écrits lui ont fourni un grand nombre d'interprétations, et c'est tout. On peut affirmer avec quelque certitude que les quatre livres déjà parus du roman rabelaisien ont été une de ses sources principales. Il y a puisé non seulement quantité de termes, mais encore certains renseignements qui ne se trouvaient que là[1].

Rabelais a également fourni à Robert Estienne les deux noms propres (employés comme noms communs) qu'il a tirés de son roman[2]. De même, nombre de termes médicaux[3] et toute une série de vocables qui sont familiers à Rabelais[4] et qui manquent à la première édition du *Dictionnaire latin-françois* de 1539. C'est donc une preuve péremptoire que Robert Estienne avait lu dans l'intervalle le roman de Rabelais et en avait fait des extraits pour sa nouvelle édition.

1. Il écrit, par exemple, au mot *Larege* : « Un arbre retirant à ung Pin ou Sapin, *Larix, laricis.* Les Venitiens l'appellent *Larege*, les montagnars la nomment *Melze* ». C'est à peu près ce que dit Rabelais (l. III, ch. LII) : « Vous la nommez [cette espèce d'arbre] *Larix* en Grec et en Latin ; les Alpinois la nomment *Melze* ; les Antenorides et Venitiens, *Larege* ».

2. Il en donne ces explications :

« *Panurge*, c'est-à-dire cault, astut, fin, affecté, rusé. C'est aussi un homme qui se mesle de tout faire, un factotum, un homme qui a esté de tous mestiers.

« *Raminagrobis.* Tragice gravis, alto fastu turgidus. *Faire du Raminagrobis*, incedere magnifice, subnixis alis se inferre, cum fastu incedere vel sese ostentare ».

3. Tels que :

« *Focile.* Le bras de l'homme, depuis le coulde jusques au poignet, est composé de deux os : celuy de dessoubs, qui est le plus gros et le plus long, est appelé... des chirurgiens *Grand focile* ; celui de dessus, qui est le plus court et plus menu, est appelé... des chirurgiens *Petit focile* ou *Focile mineur.*

« *Magdaleon*, faire un *magdaleon.* Cylindrum fingere. Graeci Magdalias vocant, nostri vulgo Magdalem ».

4. Citons-en :

« *Campos, Avoir campos*, Eleutheria agere, vel liberalia.

« *Chiquenaude, Bailler une chiquenaude* [laissé sans traduction].

« *Croquer la Pie, bon pion, piailler, piailleur.* Tous ces mots viennent de πιεῖν, id est bibere.

« *Eolipile*, ou boule d'airain creuse propre à souffler le feu ».

De là également plusieurs autres vocables rabelaisiens qui figurent exclusivement dans cette dernière édition[1].

L'illustre latiniste est ainsi le premier lexicographe qui ait exploité *Gargantua* et *Pantagruel* ; ce n'est que beaucoup plus tard que Cotgrave et Le Duchat ont mis largement à contribution l'œuvre entière.

II. — Randle Cotgrave

On ignore tout détail biographique sur Cotgrave, auteur du célèbre *Dictionarie of the French and English Tongues*, paru à Londres en 1611. C'est le répertoire lexicographique le plus complet qu'on possède sur le XVI^e^ siècle. Il embrasse à la fois la langue parlée, pour laquelle il met à contribution le *Thresor* de Nicot (1606), et la langue littéraire, fruit du dépouillement de tous les auteurs contemporains, grands ou petits, bons ou médiocres. Cotgrave n'indique pas, faute de place, les sources où sont puisées ses nombreuses citations ; cependant, on pourrait restituer quelques fragments de ses vastes lectures[2].

La phraséologie de Cotgrave est la plus riche qu'on ait jamais enregistrée : le nombre des proverbes, locutions et idiotismes qu'il cite est unique dans son genre (le verbe *faire*, par exemple, y occupe sept colonnes in-folio). Qu'on parcoure l'article *droit*, c'est un petit traité juridique qui ne compte pas moins de quinze colonnes ; l'article *veine* résume, dans ses quatre colonnes, plusieurs pages d'anatomie ; quant à l'histoire naturelle, la nomenclature est, chez Cotgrave, d'une richesse vraiment exubérante.

1. Rappelons les suivants :

« *Arraper*, Arripere ». [Terme d'origine languedocienne et qu'on lit uniquement chez Rabelais.]

« *Badault*, *Badelori*, *Badin*, Ineptus ». [Ce triple synonyme est d'abord attesté chez Rabelais.]

« *Bauffrer*, Avide comedere ». [Forme rustique, angevine ou poitevine, qu'on rencontre d'abord chez Rabelais et dès le début de son roman : l. I, ch. IV.]

« *Dousil*, ou *faulset*, ou *broche à mettre à ung muy* ». [Forme dialectale, gasconne, etc., répondant à la forme littéraire *doisil*, attestée d'abord chez Rabelais.]

« *Marmonner* entre ses dents ». [Même remarque.]

2. Il suffit de parcourir, par exemple, les articles *barragouin* et *godemare*, avec les étymologies anecdotiques qui les accompagnent, pour être certain qu'il les a tirés des *Sereés* de Guillaume Bouchet, auquel il doit également les termes d'argot qu'il note par *Barrag(ouin)*. Une lecture attentive pourrait aussi rendre à Noël du Fail *doettes* (« à belles doettes ») et *fesse tondue* ; à Henri Estienne, *badelori* et *godon* ; à d'Aubigné, *assode*, etc.

La définition de ces termes suppose des recherches multiples et la consultation des ouvrages spéciaux.

Le préfacier français de Cotgrave, Loiseau de Fourval, Parisien, en s'adressant « au favorable lecteur françois », l'instruit des circonstances de la publication :

« L'auteur de ce livre (gentilhomme Anglois, à qui son propre Pays et surtout le nostre ont une obligation particuliere qu'ilz ont à peu d'autres), après avoir peniblement veillé et travaillé par plusieurs ans sur cet œuvre, non moins, certes, ingrat que laborieux ; en fin est contraint de le laisser partir de ses mains, plutost vaincu de l'importunité de ses amis et de la necessité que le public en a que satisfait en son âme de son propre ouvrage. Et l'assure que si on l'eust voulu croire, il fut encore après à se tourmenter, pour trouver la signification de telz mots, qui, possible, ne seront jamais plus ouyz en ce monde (quoy que luz) et dont, je croy, il n'y a personne qui ait ouy parler depuis cent ans que luy, tant sa curiosité a esté grande et exacte à lire toute sorte de livres, vieux et nouveaux, et de tous nos dialectes... Il pouvoit bien citer le nom, le livre, la page et le passage ; mais ce n'eut plus icy esté un Dictionnaire, ains un Labirinte... ».

Si on ignore complètement la vie de Cotgrave, on est mieux renseigné sur la genèse de son ouvrage. On a montré tout récemment que le point de départ de son *Dictionnaire* a été une publication analogue de Claude Saint-Liens, ou Claudius Hollyband (comme il se fit appeler pendant son séjour en Angleterre dans la seconde moitié du XVI[e] siècle). Le *Treasury of the French tongue* parut à Londres en 1580, et la deuxième édition de 1593 porte à peu près le titre du livre de Cotgrave : *A Dictionarie French and English.*

Ce *Dictionnaire* de Saint-Liens cite six fois Marot, une fois Rabelais dont il tire mainte expression[1].

Hâtons-nous pourtant d'ajouter qu'entre le travail de Cotgrave et celui de Hollyband, il y a toute la distance qui sépare une publication didactique d'un ouvrage savant longuement et mûrement élaboré. On trouve il est vrai, en germe, chez Hollyband, quelques-uns des caractères qui distinguent à un si haut degré le *Dictionnaire* de son successeur, entre autres des citations isolées de Rabelais et des termes provinciaux, spécialement bourbonnais ; mais tout cela est peu de chose auprès de la masse de

1. Voy. Lucy E. Farrer, *La vie et les œuvres de Claude Sainlien, alias Claudius Hollyband*, Paris, 1908.

renseignements précieux qui a fait de l'ouvrage de Cotgrave une autorité pour les langues française et anglaise du XVI^e^ siècle.

Cotgrave est avant tout le glossateur de Rabelais, son premier et unique interprète dans le domaine de la lexicographie. Les quelques termes rabelaisiens qu'on trouve disséminés dans le *Dictionnaire étymologique* de Ménage, et dont on est en grande partie redevable à Le Duchat, ne sont que des miettes tombées du riche banquet des pantagruélistes. Cotgrave a accueilli Rabelais tout entier : ses termes patois comme ses néologismes gréco-romains, ses tours de phrases et ses locutions proverbiales, ses termes forgés et burlesques, ses exclamations et ses jurons, jusqu'à ses jeux de mots et à ses fautes d'impression. Il est ainsi devenu l'interprète par excellence de son auteur favori et, aux yeux de la postérité, leurs deux noms sont inséparables.

Ce n'est pas que le *Dictionnaire*, en dehors d'une masse de données positives et exactes que tous les rabelaisants ont mis jusqu'ici à profit, ne présente pas nombre de lacunes[1], de superfluités, de méprises. Nous les avons relevées ailleurs[2]. Mais les erreurs étaient alors inévitables dans le domaine de la lexicographie, et il faut tenir compte notamment de l'étendue des sources où l'auteur a puisé.

L'œuvre de Cotgrave a exercé une influence assez sensible sur les lexicographes du XVII^e^ siècle. Oudin et Duez y ont largement puisé, et parfois sans critique. Ses erreurs, reproduites par eux, reçurent ainsi une sorte de consécration et la concordance de ces trois lexicographes ne doit pas nous donner le change lorsqu'il s'agit de constater une erreur manifeste. Le point de départ est Cotgrave, d'où le contresens passa chez Oudin et chez Duez[3].

Ménage ignore Cotgrave, ainsi que Le Duchat, dont les sources lexicographiques sont Nicot, Oudin et Duez. Le Duchat cite pourtant son devancier Hollyband (à propos des termes *mar-*

1. Voy. notre étude sur Cotgrave, dans *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 143 à 163.

2. *Ibidem*, p. 163 à 166 et 166 à 173. Cf. Katheleen Lambley, *The teaching and cultivation of the french language in England during Tudor and Stuart times*, Manchester, 1920, p. 190 à 194.

3. Aux exemples déjà cités ajoutons le suivant :

« *Cabirots*. The sperme or spawne of sturgeon, spread upon bread, and eaten with vinager, oile and pepper ».

Cotgrave confond ici ce terme gascon pour « chevreau » avec *cavial*, caviar (qui manque à son *Dictionnaire*) et cette méprise se retrouve dans les *Recherches Italiennes* d'Ant. Oudin (1642) : « *Cabirots*, œufs d'esturgeon, *seme* ou *ova di sturione* ».

roufle et *verdun*). Entre les vieux commentateurs, De l'Aulnaye est le seul qui ait utilisé Cotgrave dans son glossaire. Parmi les modernes, Burgaud des Marets et Marty-Laveaux l'ont mis souvent à contribution. Ajoutons que, dans la lexicographie contemporaine, le *Dictionnaire général* est le premier qui ait accordé à Cotgrave la place qu'il mérite dans l'ensemble des sources citées à l'historique de la langue.

III. — Antoine Oudin

Au nombre des trois ou quatre philologues du XVII[e] siècle qui ont bien mérité de la lexicographie nationale, il faut mettre Antoine Oudin. La seconde partie de ses *Recherches Françoises et Italiennes* ou *Dictionnaire François-Italien* (1640) est le recueil le plus riche et le plus original du milieu du XVII[e] siècle. Il a mis souvent à contribution Cotgrave, lui empruntant même des contresens, mais son dictionnaire n'en reste pas moins un travail personnel et consciencieux.

Un autre de ses ouvrages — les *Curiositez Françoises* (1642) — garde également sa valeur. Il y a tiré parti de plusieurs auteurs du XVI[e] siècle, du *Moyen de parvenir* (1612) et de la *Comédie des Proverbes* (1615), mais en premier lieu de Rabelais qu'il connaissait de près.

Nous y rencontrons en effet à chaque page des souvenirs de *Gargantua* et de *Pantagruel*[1].

1. Notons au passage les plus importantes de ces phrases et expressions rabelaisiennes, accompagnées d'explications qui peuvent en même temps servir de commentaire :

« *Faire l'Alquemie avec les dents*, manger et gagner de l'argent en même temps, (à côté de) *Faire de l'argent avec les dents*, s'enrichir et faire bonne chère.

« *La venue des arondelles*, le printemps.

« *Maistre Antitus des Cressonnieres*, un badin qui se mesle impertinemment de tout.

« *Avalleur de frimas*, un fainéant.

« *Cracher au bacin*, payer sa part ; bailler de l'argent. Vulg.

« *Le boucon de Lombard*, du poison.

« *Bourrabaquin*, un grand verre et hors d'usage ; *souffler au bourrabaquin*, bien boire.

« *Il est sçavant jusqu'aux dents, il a mangé son Bréviaire*, il est ignorant. Vulg.

« *Fol à vingt-quatre carats*, bien fol, fol outré.

« *Cerveau à bourrelet*, ignorant.

« *Chat fourré*, un juge lasche et paresseux.

« *C'est bien chié, chanté*, nostre vulgaire se sert de ces mots, pour rebuter ou desapprouver le discours d'un autre.

« *Sans compter les femmes et les petits enfans*, c'est pour se mocquer de quel-

La plupart de ces emprunts sont pourvus d'un astérisque et qualifiés de *vulgaires* : « Il faut entendre, remarque l'auteur, que ce ne sont pas des phrases dont on se doive servir qu'en raillant ».

Ces *Curiositez* restent, au XVII^e siècle, un des recueils les plus instructifs pour l'histoire de la langue.

IV. — Pierre Borel

Le recueil de vieux mots par Pierre Borel parut à Paris, en 1655, sous le titre : *Tresor des Recherches et Antiquitez Gauloises*. Il est précédé d'une « Bibliothèque ou Catalogue des anciens Poëtes François, et autres livres dont je me suis servy en cest ouvrage ».

Rabelais y figure, à côté de Pasquier et de « Michel des Montagnes, en ses *Essais* ». Les termes extraits de *Gargantua* et de *Pantagruel* y reviennent fréquemment, accompagnés d'explications sommaires. Parfois, mais très rarement, ces éclaircissements offrent quelque utilité (cf. *friquenelle*).

Ailleurs, il attribue des vocables à Rabelais, qui n'en peut mais[1].

Remarquons que la seconde édition posthume du *Trésor* de Borel, rattachée au *Dictionnaire* de Ménage en 1750, renferme nombre de termes rabelaisiens, accompagnés de leur glose, d'après le commentaire (1711) de Le Duchat[2].

En somme, le recueil de Borel témoigne de plus de bonne volonté que de savoir et d'originalité.

qu'un qui fait des hyperboles, ou rapporte un nombre de choses ou de personnes qui n'est pas croyable.

« *Cotonner le moule du pourpoint*, emplir son estomac. Vulg.

« *Docteur en toute lourdise*, ignorant. C'est une sotte allusion du commun peuple de *toute lourdise* à *théologie*.

« *Un licencié*, c'est une allusion à lict sans ciel, un lict où il n'y a point de ciel de dessus.

« *Un lifrelofre*, un Suisse ; c'est par dérision du son de leur langue.

« *Monsieur piot*, du vin. Vulg.

« *Ubi prenus* ? mot fait à plaisir, ou prendre de l'argent ?

« *Faire le Raminagrobis*, faire l'entendu, faire le maistre.

« *Ruer bien en cuisine*, manger fort bien, estre habile mangeur.

1. Par exemple : « *Saraballes*, sorte d'amples culottes à l'antique (Rabelais) ». Notre lexicographe a certainement confondu ce nom avec *Sarabovites*, sorte de moines vagabonds, qu'on lit uniquement dans Rabelais.

2. L'éditeur le note expressément aux mots *ambrelin*, *bassouer*, *beliner*, *caignardier*, *gayetier*, etc.

V. — Gilles Ménage

Nous avons déjà mentionné l'intérêt que l'œuvre rabelaisienne avait inspiré à Ménage. Il en avait même projeté un commentaire, dont on trouve trace dans ses papiers posthumes, mais dont les seuls vestiges parvenus jusqu'à nous sont les vocables rabelaisiens qu'on lit dans son *Dictionnaire étymologique* (1694). Angevin de naissance, Ménage avait séjourné en 1634 à Poitiers : il a accueilli dans son dictionnaire nombre de termes angevins et poitevins familiers à Rabelais. Il mérite sous ce rapport l'attention des rabelaisants.

VI. — Philibert Le Roux

Philibert Le Roux est l'auteur d'un curieux « *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial* », paru à Amsterdam en 1718, souvent réimprimé, jusqu'en 1786, à Pampelune, c'est-à-dire à Paris.

C'est une des sources principales pour l'étude du vulgaire parisien de la dernière moitié du XVII^e^ siècle, et la suite naturelle des *Curiositez* d'Oudin, qui renseignent sur le même sujet pour la première moitié du siècle. Dans l'Avertissement, l'auteur s'exprime ainsi sur le but de son livre :

« On voit par ce court exposé que le *Dictionnaire comique* contient ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant dans les belles-lettres. Il y a pour les jeunes gens qui ont tant de peine à se défaire du style pesant et emphatique, qu'ils ont puisé dans les écoles, où on ne leur apprend qu'à produire ce qu'on appelle des phrases, des tournures simples, des modèles d'élégance, de pureté et de naturel, sans lesquels il n'y a point de beau style. C'est un flambeau qui éclaire ceux qui sont piqués de l'heureuse curiosité de lire ces Auteurs qui ont paru dans le renouvellement des lettres comme des phénomenes surprenans, et qui, malgré l'ignorance et la barbarie de ces siècles, nous ont transmis dans leurs ouvrages des marques du plus grand génie, et de l'esprit le plus brillant. Qui pourroit lire les Œuvres de Rabelais, de Marot, etc., sans être arrêté à chaque page ? Ceux de Ronsard, de Theophile, de Scarron, n'ont-ils pas besoin d'être expliqués ? Combien de termes qu'on n'y entendroit pas sans cela ? »

Dans la liste des Auteurs et livres « dont on s'est servi pour ce *Dictionnaire* cités par abréviations », figurent pour le XVI^e^ siècle : les *Contes* de Cholières, la *Légende* de Pierre Faifeu, les *Œuvres* de Passerat, les *Œuvres* de Rabelais, les *Œuvres* de Régnier.

Les éclaircissements de Le Roux sur les vocables rabelaisiens sont parfois inexacts (cf. *averlant*, *chiabrena*), souvent transcrits de Le Duchat (cf. *courtibaud*) ; mais les explications originales, amusantes et utiles ne sont pas rares[1].

Maint éclaircissement est instructif (cf. *matassin*), maint autre piquant[2].

Rabelais est fréquemment cité. Voici deux allusions :

« On dit d'un homme, qu'*il ne fut jamais à telles noces*, pour dire qu'il n'a jamais reçu un pareil traitement ; et cela se dit le plus souvent en mauvaise part. Ce proverbe vient des noces de Basché, dont parle Rabelais, où les Chicanous furent battus à coups de gantelets ».

Et au mot *œuvre* : « On dit d'un homme qui mange excessivement, *jamais Gargantua n'y fit œuvre*. On le dit aussi de toutes les choses extraordinaires, quand on les compare à une autre d'un même genre, qui est fameuse ».

Finissons ces extraits par une expression proverbiale se rattachant au nom de Rabelais et qu'on trouve pour la première fois consignée dans ce *Dictionnaire* :

1. En voici quelques extraits :

« *Boire en lancement*. Pour boire sec, à plein verre, beaucoup, boire à l'Allemande, faire la débauche, boire à longs traits. Nous ne buvons que lâchement, non en lancement (Rab., l. II).

« *Compulsoire de buvettes*. Terme bachique, qui signifie jambon, saucisson, ou autres choses de haut goût, propres à altérer un buveur, et à lui faire trouver le vin bon. *Compulsoire de beuvettes* (Rab., l. I).

« *Eau bénite de cave*. Signifie du vin. C'est une manière de parler fort usitée parmi le peuple de Paris.

« *Grippemini*. Pour faire l'action vénérienne, prendre son plaisir avec une femme. Et l'autre gars grimpe sur les laides (Chol., *Contes*, t. I) ».

2. Par exemple :

« *Couillaud*. Pour homme gai, gaillard et réjoui, sans souci, sans chagrin, qui est aussi vaillant à s'escrimer avec le verre qu'avec une femme, un Roger bontems, un drôle frais, éveillé et vigoureux.

On va chez l'Apothicaire,
Qui était un bon *couillaud* (Parn. des Muses.)

« Rabelais a dit en parlant des Auteurs de la Massore, qu'il appelle *Massorethz : bons couillauds* et *beaux cornemuseurs Hebraïques*. Quoique ce terme forme une idée sale, il est ici un mot d'honneur. Les Juifs appeloient *couillauds*, ceux qui parmi eux tenoient la place des Moines, des Abbés et des autres Prélats de l'Eglise Romaine ».

« *Le Quart d'heure de Rabelais.* Manière de parler, qui veut dire souffrance, chagrin, fâcherie, tristesse. C'est le moment durant lequel un hôte fait l'écot, qu'on appelle le *quart d'heure de Rabelais*, parce qu'il faut payer la dépense, et que cela ne fait pas plaisir ».

Le *Dictionnaire comique* de Philibert Le Roux représente le dernier recueil lexicographique où Rabelais tient une place importante et dont les explications présentent quelque intérêt. Les glossaires vont les remplacer.

VII. — Glossaires rabelaisiens

Un des premiers, Stanislas De l'Aulnaye a fait suivre son édition des *Œuvres de Rabelais* (1820) par une série de glossaires, dont l'un énumère les mots latins francisés, et un autre, les mots tirés du grec.

Dans l'édition elzévirienne des *Œuvres de Rabelais* (1867-1874) par Pierre Janet, le glossaire occupe le VII^e^ et dernier volume. Il a été réimprimé à la suite de l'édition Moland (1881).

Enfin, un glossaire-index en deux volumes clôt l'édition de Rabelais par Marty-Laveaux. Il a été publié en 1902, après la mort de l'auteur, par Edmond Huguet. Cet Index-concordance dénote, malgré certaines lacunes, un progrès sous le rapport de la phraséologie, mais les termes rabelaisiens y restent pour la plupart sans explication.

VIII. — Un grammairien rabelaisant

Le premier grammairien qui ait fait de Rabelais un des écrivains classiques du XVI^e^ siècle est un « linguiste » strasbourgeois, Daniel Martin, dans la première moitié du XVII^e^ siècle. Professeur de français à Strasbourg, il a publié en 1619 une grammaire française[1], qui est un effort très sérieux pour illustrer les règles grammaticales à l'aide d'exemples tirés des écrivains du

1. La deuxième édition de 1632 parut sous le titre de : « Μυρηθικον κελτικὸν seu *Grammatica Gallica sententiosis exemplis, ceu fragrantibus floribus reperta... lucubrationibus Danielo Martini Sedanensis, Glossodidascali Argentoratensis* », c'est-à-dire professeur de langues vivantes (comme il s'intitule sur ses livres).

XVI^e-XVII^e siècle. Les citations, nombreuses et variées, appartiennent à la fois aux poètes lyriques et dramatiques, aux romanciers et écrivains satiriques, aux théologiens moralistes, aux historiens, etc.

La liste des ouvrages consultés par notre auteur est sous ce rapport très curieuse et dans le catalogue[1] qu'il en fournit figure : Rabelais, *Medicinæ Doctor, profane facetus.*

Des termes rabelaisiens et même des passages de l'œuvre reviennent fréquemment dans cette *Grammaire*[2].

Les verbes irréguliers sont illustrés par des exemples tirés surtout de Rabelais, à côté d'autres extraits de Ronsard, Régnier, Montaigne.

Cet érudit provincial avait d'ailleurs fait de Rabelais son livre de chevet, et ses publications en portent les traces.

Dans son *Parlement nouveau*, paru à Strasbourg en 1637[3], le chapitre IV, intitulé « Du Cabaretier », renferme des souvenirs rabelaisiens.

Le chapitre XII, « De la Poste », présente ce dialogue entre le garçon du gentilhomme et le maître de poste :

« — Il y a rien pour moy à ce que j'entends.

— Quels saugrenez noms ont donc les gens qu'ils ne sont pas entre ceux-ci. Ton maistre s'appelle-t-il Pluton et sa pensionnaire Proserpine ? Ou bien Aristote, Cicéron, Alquis, Urgande, *Gargamelle, Gargantua* ou *Panurge* ? »

Daniel Martin est resté l'unique grammairien du passé qui ait tiré parti de l'œuvre de Rabelais. Il mourut en 1637, à l'âge de quarante-trois ans.

IX. — Vocables rabelaisiens

On a dressé de nos jours le bilan approximatif de ce dont la langue littéraire est redevable à Rabelais. Ce relevé se chiffre

1. Nous l'avons reproduit dans la *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 468-469.

2. A propos de la prononciation de l'*s*, dans le groupe *st*, Daniel Martin énumère, à la page 32, les mots dans lesquels cet *s* reste sonore : *Callibystri, encornistibuler, pistolandier, vistampenarde*, etc.

3. En voici le titre : *Le Parlement nouveau ou Centurie interlinéaire de devis facétieusement sérieux et sérieusement facétieux...* par Daniel Martin, linguiste. A Strasbourg, 1660.

Cette première édition est aujourd'hui introuvable. La dernière, de 1660, a été réimprimée par Charles Nerlinger sous ce titre : *La Vie à Strasbourg au commencement du XVII^e siècle*, Belfort, 1899.

par centaines de mots[1]. Le grand écrivain a ouvert au vocabulaire trois nouvelles sources qui depuis n'ont cessé de l'enrichir : l'hellénisme, l'italianisme et les termes de terroir.

Ce bilan néologique pourrait facilement être augmenté, si l'on tenait compte de l'immense popularité de l'œuvre rabelaisienne. Un mot nouveau — et le XVI^e^ siècle est par excellence l'époque du néologisme — ne prend pas date en effet de son apparition dans un texte resté isolé, mais bien du moment où son usage est devenu effectif.

Avant Rabelais, Jean Le Maire, le plus illustre des rhétoriqueurs, prodigue des latinismes qui restent confinés dans son œuvre inaccessible aux foules. Certaines de ces innovations ne commencent réellement à exister que sous la plume de Rabelais, dans son livre d'une portée universelle.

Mais, en dehors de ces vocables positifs, Rabelais dispose de tout un stock de termes imaginatifs de son cru. Ces créations verbales, frappées au coin de son génie, ont également joui d'une grande expansion. Nous en avons suivi les vicissitudes depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours, en France aussi bien qu'ailleurs[2]. La version anglaise d'Urquhart (1653-1693) conserve, en effet, ces vocables spécifiquement rabelaisiens que sa grande diffusion a rendus accessibles aux lecteurs anglais. De là maint vocable factice du roman a pénétré en littérature et il n'est pas rare d'en retrouver les traces jusqu'à nos jours[3].

X. — Derniers lexicographes.

Suivant le premier projet du *Dictionnaire de l'Académie française* par Chapelain (projet d'ailleurs abandonné), Rabelais ne

1. Voy. notre *Langue de Rabelais*, t. II, p. 396 et suiv.
2. *Langue de Rabelais*, t. II, p. 400 et suiv., 506 à 509.
3. *Ibidem*, p. 509. Cf. l'*Historical Dictionary* de Murray, v° *matagraboliser*.

Ajoutons en dernier lieu qu'on a souvent attribué à Rabelais des termes qu'on ne retrouve pas dans son œuvre : mais on ne prête qu'aux riches. Voy., à ce sujet, notre article : « Le *Complément du Dictionnaire de l'Académie* et le lexique de Rabelais », dans *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 463 à 466.

Tout récemment, la *Revue du XVI^e^ Siècle*, de 1924 (p. 122), citait l'entrefilet d'un reporter parisien sous le titre : « Les vertus de l'argouanne », qui débute ainsi : « Rabelais... vantait, dans *Gargantua*, les mérites de l'*argouane* ». Or, Rabelais ignore un pareil vocable qui désigne, dans tout le Poitou, un champignon comestible et à Rochefort (Charente-Inférieure), une espèce de chardon (cf. Rolland, *Flore*, t. XI, p. 136). Le dit reporter a certainement confondu l'*eryngion* de Rabelais (l. III, ch. L, et l. IV, ch. LXII) avec son synonyme provindial correspondant.

figurait pas parmi les auteurs qui devaient être cités dans l'ouvrage[1].

Son nom manque, comme tous ceux des auteurs du XVI^e siècle, dans la « Bibliothèque » mise en tête de la deuxième édition du *Dictionnaire françois* de Pierre Richelet[2], paru à Lyon en 1728, en trois volumes in-folio.

En revanche, le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) et notamment celui de *Trévoux* (1704), qui en est la forme amplifiée, ont souvent mis à profit notre auteur.

Le *Dictionnaire historique de l'ancien français* par La Curne de Sainte-Palaye, dont la composition remonte au XVIII^e siècle, mais qui est resté longtemps manuscrit et n'a été imprimé par Louis Favre qu'en 1875-1882, donne, dans sa liste des principaux ouvrages, une place importante aux auteurs du XVI^e siècle. Les *Œuvres de Rabelais* y figurent avec les notes de Le Duchat (Amsterdam, 1711), à côté d'Amyot, d'Aubigné, du Bartas, du Bellay, du Fail, Ronsard, etc[3]. Peu ou point de profit à en tirer en ce qui touche le vocabulaire rabelaisien.

Littré ne cite Rabelais qu'à travers La Curne, d'où certaines leçons erronées. C'est ainsi, pour s'en tenir à un exemple, qu'on y relève une *Isle des Lanternes*, dont il n'est nulle part question dans *Pantagruel* (la donnée est tirée de La Curne qui l'attribue à Rabelais).

Frédéric Godefroy a largement mis à contribution Rabelais dans son *Complément du Dictionnaire de l'ancien français* (1902). De même le *Dictionnaire général* (1890-1900) lui a rendu la place qu'il mérite dans l'ensemble des monuments de la langue.

Finalement, dans le *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, par Edmond Huguet, en cours de publication depuis 1925, Rabelais est fréquemment et abondamment cité, mais les explications sont insuffisantes ou inexactes, l'auteur n'ayant pas tenu compte des progrès réalisés par le vocabulaire rabelaisien dans le premier quart du XX^e siècle.

1. F. Brunot, *Histoire de la langue*, t. III, p. 40-41.

2. L'édition princeps de 1680 contient trois pages de « Table alphabétique de la plupart des Auteurs et des livres cités dans ce Dictionnaire » : aucun écrivain du XVI^e siècle, à l'exception de Belon (« Oyseaux ») et de Dalechamp (« Histoire des plantes »).

3. Sébastien Mercier, dans sa *Néologie* (Paris, 1801), cite souvent Rabelais (par exemple, au mot *grabeler*, mais sous une forme modernisée.

CHAPITRE IV

BIOGRAPHES

La vie de Rabelais présente des lacunes considérables. Nous continuons à ignorer les dates de sa naissance et de sa mort. Le mystère qui entoure la dernière période de sa vie et notamment sa fin a suscité nombre de légendes qui ne cadrent nullement avec la manière de voir et de sentir du grand écrivain. On a surtout forgé un Rabelais à l'image de son livre, en l'identifiant avec tel ou tel personnage de son roman, Panurge ou Frère Jean. De là, nombre d'anecdotes qui n'ont aucun rapport avec les circonstances de sa vie réelle.

Ce sont pourtant ces légendes et ces anecdotes qui ont constitué jusqu'à nos jours la Vie de Rabelais. Le XVI^e^ siècle ne nous offre que des mentions insignifiantes et déjà déformées par la légende ; le XVII^e^ nous vaut les deux premiers biographes de Rabelais, Antoine Le Roy et Guillaume Colletet, tous deux panégyristes, mais intéressants sous le rapport documentaire et psychologique. Si l'on excepte les opinions judicieuses du Père Nicéron (1735), il faut arriver à la seconde moitié du XIX^e^ siècle pour rencontrer la première vie de Rabelais éclairée par la critique des documents contemporains.

I. — Premières notices

Thevet. — Dans ses *Portraits et Vies des hommes illustres* (Paris, 1584, fol. 499), André Thevet, historiographe de Charles IX, n'a tenu compte que des notabilités qu'il a personnellement connues. Mais tandis que Paré et Montaigne font

grand cas de son mérite, Pierre de L'Estoile, en mentionnant sa mort, le qualifie d' « insigne menteur et fort ignorant ».

Dans les *Portraits*, le chapitre XCI est intitulé « Jean Clopinel dict Jean de Meung ». C'est à propos du célèbre auteur du *Roman de la Rose*, « deterré et enterré au cloistre des Jacobins », que Thevet cite un *Testament de Rabelais* : « Il s'en estoit moqué en leur leguant un coffre dans lequel, au lieu d'or, il ne trouvèrent que de l'ardoise[1]. Mais la Court du Parlement, adverti de telle inhumanité, par son arrest le fit remettre en sepulture honorable dans le cloistre du couvent. Je ne doute pas qu'il ne leur ait voulu bailler quelque cassade, ne plus ne moins que *Maistre François Rabelais*, homme rare en doctrine, auquel on fit coucher en laiz articles qui excedoient son pouvoir, et quand on luy demandoit où il puiseroit tout ce qu'il donnoit : Faites, dit-il, comme le barbet, Cherchez, et après avoir dit, *Tirez le rideau, la farce est jouée*, deceda[2] ».

Une dizaine d'années auparavant, dans sa *Cosmographie Universelle* (1575), le fameux voyageur avait mentionné sa rencontre avec Rabelais pendant son séjour à Rome (t. II, fol. 731 v°) : « Il me souvient que, contemplant telles antiquitez à la cour et jardin d'un Seigneur Romain, on me cuyda outrager, disant que j'estois trop hardi et que par adventure j'estois un espion : mais estant ledit seigneur adverty par Rabelais, qui a tant fait parler de luy depuis, de ma curiosité et des voyages par moy faitz, lors j'euz entrée de toutes parts[3] ».

Sainte-Marthe. — Vers la fin du XVI^e^ siècle, en 1598, Scévole de Sainte-Marthe (1536-1623) fit paraître un recueil biographique sous le titre : *Virorum doctrina illustrium qui hoc sœculo in Gallia floruerunt*. Cet ouvrage reparut en 1602 sous le titre modifié : *Gallorum doctrina, illustrium qui nostra patrumque*

1. Les moines, furieux, voulaient déterrer le mort et le jeter hors de leur cloître. — Cette anecdote est rapportée par Jean Bouchet (cf. *Histoire littéraire de la France*, t. XXVIII, p. 438).

2. Voy. ci-dessus, p. 8.

3. Dans cette même *Cosmographie*, t. II, fol. 641 à 644, l. XV, ch. XXIII, Thevet parle « Des hommes qui ont en divers temps illustré la France par leurs escrits » ; « Du temps de François I^er^, restaurateur des bonnes lettres, duquel temps il y a eu une vollée d'hommes sçavans en toutes sciences, comme Grec, Latin et Hebrieu ». Il cite des poètes comme Marot, Salel, etc. ; des savants : Budé, « estonnement de l'univers pour la rareté de son sçavoir en quelque science que ce fut » ; des médecins : Jean Fernel, Houlier, Charpentier, etc.
Mais pas un mot de Rabelais ni des autres conteurs.

memoria floruerunt, Elogia. La dernière édition de 1630 fut traduite par Colletet en 1644 sous le titre plus bref : *Eloges des hommes illustres.*

Ce sont des discours plutôt que des biographies. La première édition renferme soixante-six *Elogia*, la dernière à peu près cent cinquante. Une notice spéciale est consacrée à notre auteur dont nous reproduisons ce passage :

« Après avoir exactement considéré tous les autheurs tant anciens que modernes, Rabelais les méprisa tous pour embrasser le seul Lucien, qu'il trouva le plus conforme à son humeur, et s'adonna tout à fait à l'imiter. Aussi fut ce à son exemple qu'il inventa des fables en François, lesquelles, sous des contes véritablement frivoles et ridicules, et des reveries toutes pures, ne laissent pas de faire avouer au lecteur, que pour docte qu'il soit, cette lecture le rend plus sçavant encore et le divertit agréablement. Mais si les écrits de cet homme facétieux estoient remplis de traits agréables et de picquantes railleries, son entretien ordinaire n'en avoit pas moins...[1] ».

Les frères Sainte-Marthe publièrent à Paris, en 1651, le premier recueil des *Lettres* de Rabelais. Réimprimé à Bruxelles en 1710, cet écrit passa dans l'édition Le Duchat de 1711. La notice biographique, dont elle est précédée, débute par ces lignes caractéristiques : « Ce n'est pas pour entreprendre l'Apologie, ny le Panégyrique de la vie de cet Autheur que l'on publie ses *Epistres*, et l'on n'apprehende pas qu'en luy faisant un Eloge, quelques severes Critiques ne reprochent que plusieurs Sçavans du Siècle dernier ont eu tort de le mettre au rang des hommes de Lettres : Il se peut dire, que si l'intemperance de sa langue, et son humeur folastre et comique eussent pu estre moderés par l'estude des bonnes Lettres, et par la connoissance des Langues qu'il avoit, principalement de la Grecque, dont, au rapport du celebre Budée, il estoit liberalement pourveu, c'eust esté peut-estre un des excellens hommes de son temps... ».

Saint-Romuald. — Les données sur Rabelais consignées (sous l'année 1553) dans le *Trésor chronologique* en trois in-folio

1. Cette notice, avec de légères retouches, est reproduite par l'annaliste franciscain Lucas Wadding, dans le Catalogue des écrivains de l'Ordre, dressé en 1650 : *Scriptores ordinis Minorum.* On sait que Rabelais a passé sa jeunesse dans le couvent des Frères Mineurs de l'Observance, à Fontenay-le-Comte, et qu'il est sorti régulièrement de l'Ordre par l'indult de Clément VII (1524-1525).

(1642-1647) du moine feuillant Pierre de Saint-Romuald, apportent quelques détails utiles, surtout en ce qui concerne le lieu de la mort et de la sépulture de Rabelais[1]. C'est une des sources de Colletet et des biographes postérieurs.

II. — Antoine Le Roy

Cet enthousiaste admirateur de Rabelais était l'arrière-neveu de Nicolas Le Roy, attaché comme Rabelais à la maison du Cardinal du Bellay. Il avait pour amis Gui Patin et Colletet, Naudé et Ménage, tous admirateurs du Maître. Comme professeur de philosophie au collège d'Harcourt, à Paris, il publia en 1639 un in-quarto intitulé : *Floretum Philosophicum, seu Ludus Meudonianus in terminos totius philosophiæ, præmissis diversis Meudonii eulogiis et amplissima Francisci Rabelæsi commendatione*, sorte de lexique des termes de philosophie, dont la longue préface est à peu près entièrement consacrée à une biographie anecdotique et documentaire de Rabelais.

Cet ouvrage a été écrit, nous dit son auteur, dans la bibliothèque même (*in musæo*) de Rabelais et sous l'influence des traditions qu'il avait laissées dans le pays.

Retiré à Meudon, dans la cure même illustrée jadis par Rabelais, Le Roy composa un autre ouvrage resté manuscrit et intitulé : *Elogia Rabelæsina, De vita et gestis magistri Fr. Rabelæsi* (1649). C'est un in-folio, divisé en six livres, où il recueillit tout ce que d'autres ou lui-même avaient écrit sur la vie, les œuvres, la science, l'éloge ou le blâme de l'auteur du *Gargantua*[2]. Le plus curieux est le second livre dans lequel le panégyriste attribue à Rabelais une science universelle, un savoir encyclopédique[3].

1. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 500 à 505. On y lit, entre autres, cette anecdote : « On dit que Rabelais laissa [à sa mort] un papier cachetté où estoient escris ces trois articles : Je dois beaucoup, je n'ay rien vaillant, je donne le reste aux pauvres — voilà mon testament ».

2. Manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale (Mss. latins, nº 8704). La première partie a 421 pages, la deuxième 335. Le Manuscrit est précédé par une *Note* en français sur l'auteur et une *Table* des chapitres. La Bibliothèque de l'Université a acquis en 1903 une bonne copie.

3. Voici le résumé qu'en donne Bernier : « Le second livre contient, en 42 chapitres, son éloge par la profonde connoissance qu'il avoit des langues mortes, des arts libéraux et de toutes les belles disciplines... Il le représente comme un grand Mathematicien, Astrologue, Geometre, Phisionomiste, Prognostiqueur, Jurisconsulte, Orateur, Medecin. Il ajoute... qu'il savoit fort bien l'Histoire des animaux et des

Tout cela est exposé avec une prolixité désespérante, les quelques détails utiles comme noyés dans un verbiage intarissable. Antoine Le Roy a inauguré la série de ces admirateurs aveugles du Maître qui se sont perpétués jusqu'à nous, à travers De l'Aulnaye et le Bibliophile Jacob. Rabelais a eu, avant Shakespeare, ses fanatiques, ses idolâtres. Mais, à l'encontre du poète anglais, chez lui, la science et l'érudition (les deux se confondent souvent au XVI[e] siècle) étaient incontestables, les ressources d'informations inépuisables, la compétence dans les arts (architecture, arts militaire, marine) hors ligne. Son esprit était vaste comme son savoir.

III. — Jean Bernier

Jean Bernier, médecin de Blois, a publié à Paris, en 1697, l'ouvrage intitulé : *Jugement et nouvelles Observations sur les œuvres... de Maître F. Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé*[1]. Le dernier titre fait allusion au livre du Père Garasse : *Le Rabelais reformé par les ministres* (1680). L'auteur y raconte la vie de Rabelais, parle de ses portraits, de ses critiques, amis ou ennemis (par exemple le Père Garasse), de ses écrits apocryphes ou authentiques, de leurs éditions et finalement du sens de *Gargantua* et de *Pantagruel*, en donnant une analyse circonstanciée du roman : « Mais quant au sens caché, ou je n'en dirai rien, ou je n'en écrirai qu'en doutant et, par conjecture, laissant à chacun d'approfondir et d'examiner la Mythologie, parce qu'il est permis à chacun à penser ce qu'il lui plaît sur les choses et sur les causes qu'on ne peut connoître que par conjecture ».

Le principal mérite de la longue préface de Bernier est de nous faire connaître les publications d'Antoine Le Roy. Quant à son commentaire, c'est une suite d'interprétations historiques dans le goût du temps.

plantes, la Musique, la Politique, la Magie naturelle, la Poesie, la Peinture, l'Histoire sainte et profane, la Grammaire : qu'il était Architecte, Pilot et Pied (« guide ») marin. Il va jusqu'à le faire sçavant dans toutes les Manufactures de laine, de soye, d'or, d'argent et d'autres métaux : il le fait Alchimiste, Cavalerisse (« écuyer »), railleur, un vrai maistre Gonin et Chevalier de l'industrie par la pratique des jeux et de tous les gobelets ».

1. En voici le titre complet : *Jugement et Nouvelles Observations sur les œuvres Grecques, Latines, Toscanes et Françoises de M[r] Fr. Rabelais, docteur en medecine, ou le veritable Rabelais reformé*, avec la carte du Chinonois pour l'intelligence de quelques endroits du Roman de cet Auteur. A Paris... 1697. Dans le privilège, l'auteur, nommé *le sieur Saint Honoré*, est le docteur Jean Bernier, de Blois.

IV. — Guillaume Colletet.

Encouragé par Richelieu, Guillaume Colletet (1598-1659) avait entrepris, sous le titre d'*Histoire des Poëtes François*, un ouvrage plein de recherches et de renseignements curieux. Ce précieux manuscrit, qui comptait environ quatre cents biographies, a été détruit dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre, en mai 1871. On n'avait fait paraître qu'un certain nombre de ces notices — à peu près la moitié et des portions d'une trentaine — parmi lesquelles la *Vie de Rabelais*, imprimée en 1867 à Genève, chez Gay Frères, par Gustave Brunet, sous le pseudonyme de Philomneste Junior.

La biographie de Colletet est un panégyrique souvent inspiré des *Elogia Rabelæsina* de son ami Antoine Le Roy. Mais elle contient en outre nombre de données recueillies personnellement par l'auteur et reflétant l'opinion de ses contemporains sur le grand Tourangeau. Le moins curieux n'est pas le début, où Colletet le revendique comme poète, en alléguant les témoignages unanimes du XVI[e] siècle[1], ce qui explique la place qu'il lui donne dans un recueil consacré aux poètes français. Il invoque à ce sujet un argument inattendu : « On garde précieusement à Fontevrault, dit-il, un livre manuscrit de Rabelais qui est un ample recueil de ses diverses poésies, comme je l'ay appris du fils de René Chartier, docteur médecin du roy, qui l'a veu, leu et feuilleté sur les lieux ».

Nous avons donné à plusieurs reprises des extraits intéressants de cette *Vie de Rabelais*, par Colletet. C'est un document qui mérite de retenir l'attention.

V. — Le Père Nicéron

Jean-Pierre Nicéron (1685-1738), Barnabite, avait commencé en 1729 la publication des *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la république des Lettres, avec le catalogue raisonné de leurs ouvrages*. De son vivant parurent trente-neuf volumes. Un quarantième, posthume, est dû à l'Abbé Gou-

1. Voy. ci-dessus, p. 9.

jet, qui y ajouta trois autres volumes (en tout quarante-trois volumes de 1729 à 1745).

Le Père Nicéron est le critique le plus pénétrant du XVIII[e] siècle. Il n'est pas original, mais il utilise ses devanciers avec un discernement qui lui fait d'autant plus honneur qu'il reste à peu près isolé à son époque. Il nous donne, en 1735, sur Rabelais, un article fort judicieux[1], dans lequel il combat les contes débités sur sa vie. En voici un passage (p. 364) : « Qu'on lise ce qu'ont écrit de lui tous ceux qui, sans s'arrêter à des déclamations, ont voulu nous représenter dans quelques détails les particularités de sa vie, on n'y verra qu'une suite de faits ou entièrement faux ou exposés confusément ou altérés par des omissions de choses essentielles ».

Et quant à l'identification arbitraire et grotesque de Rabelais avec certains héros de son roman (p. 365) : « Le *Pantagruel* de Rabelais est la seule chose qui les [biographes] ait engagés à le représenter sous des couleurs si odieuses. Ils se sont imaginés que ce livre étoit une expression fidelle de ses propres sentimens, et qu'il étoit coupable de tous les excès qu'il y a représentés. Mais si, sans s'arrêter à des conjectures arbitraires et sans se laisser prévenir, ils avoient examiné les choses en elles-mêmes, ils en auroient pensé tout autrement ».

Ailleurs, Nicéron relève la différence essentielle entre la bienséance du XVI[e] siècle et celle de son temps, en concluant (p. 367) que les obscénités doivent être rejetées sur la grossièreté du siècle et ne témoignent nullement de la corruption du cœur de Rabelais.

Son discernement se manifeste surtout lorsqu'il proteste contre les interprétations historico-allégoriques si longtemps et si fort en honneur. Il ne se borne pas à en montrer l'inanité, mais il pose en même temps le principe critique qui devrait présider à ces rapprochements, faits si souvent au petit bonheur :

« Ce n'est pas qu'en faisant ainsi la satyre de tant d'états et de conditions différentes, il n'ait aussi marqué plusieurs traits de la vie, ou du caractère des personnes qui vivoient alors ; mais comme il ne nous a pas lui-même expliqué ces sortes d'endroits détachés, toutes les découvertes qu'on peut faire aujourd'hui là-dessus, ne sauroient s'étendre fort loin ; car il ne suffit pas, pour dire que Rabelais a eu

1. Tome XXXII (1735), p. 337 à 408.

certaines personnes en vue, de trouver quelque légère ressemblance entre ces personnes là et les Héros de son Roman, *il faut prouver que ce sont en effet celles qu'il a voulu désigner ; et c'est moins dans les ouvrages historiques de ce temps-là qu'on en peut trouver des preuves, que dans de petits écrits satyriques ou d'autres pièces qui sont ou absolument perdues, ou très-difficiles à déterrer* ».

Le critérium qu'il propose est précisément celui que préconise la méthode réaliste de nos jours, comme nous l'avons montré plus haut, à propos de l'original de Picrochole.

VI. — Notes complémentaires

Les *Particularités et Mœurs de M. François Rabelais*, qu'on lit dans l'édition de Le Duchat (1711), ne sont qu'un ramassis d'anecdotes comme, un siècle et demi plus tard, la Notice historique placée en tête de l'édition de Paul Lacroix (1840), et parue à part sous le titre : *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*. Paris, 1858. Le premier travail biographique sérieux est la notice de E.-J.-B. Rathery, précédant l'édition Burgaud des Marets (1857), et reproduite dans le XLI[e] tome de la *Biographie générale*. L'auteur y met à contribution les documents, accessibles alors, sur le grand écrivain, qu'il envisage à la fois comme humaniste et comme médecin.

Des travaux partiels sont venus depuis éclaircir certaines périodes : Dubouchet a traité *Rabelais à Montpellier* (1887) ; A. Heulhard, ses *Voyages en Italie et son exil à Metz* (1891) ; A. Bertrand, *Rabelais à Lyon* (1894) ; J. Plattard, *L'Adolescence de Rabelais en Poitou* (1923), etc.[1]

1. Le XVII[e] volume des *Œuvres complètes illustrées* d'Anatole France vient de paraître (Paris, 1928). Il contient le texte des conférences sur Rabelais données par l'auteur à Buenos-Ayres, à Montevideo, à Rio-de-Janeiro et à Sao-Paolo, en juin et juillet 1909.

Dans une lettre de décembre 1909 à M[me] Félix Roussel, Anatole France caractérise ainsi ces conférences : « Le manuscrit est inédit et contient un cours élémentaire sur Rabelais ; la biographie est exacte, les citations abondantes... ».

Il conte alternativement la vie de Rabelais et la formation de son roman, qu'il analyse livre par livre. Il croit le V[e] posthume « dans son ensemble l'œuvre de Rabelais ». Les ouvrages qu'il cite de préférence sont ceux de Fleury, de Stapfer, de Marty-Laveaux.

Ces pages, parsemées d'anecdotes et de jugements littéraires, constituent un commentaire spirituel de l'œuvre. En voici la conclusion : « Heureux si j'ai pu contribuer à vous faire trouver Rabelais aussi aimable et bon qu'il est vaste et grand ! ».

La *Revue des Etudes Rabelaisiennes* (1903 à 1912) a apporté nombre de contributions nouvelles sur la vie de Rabelais, qui ont été tout récemment mises en œuvre par H. Clouzot dans la notice biographique accompagnant la réimpression des *Œuvres de Rabelais* publiée par Louis Moland (1920). Là où l'information documentaire fait défaut, l'auteur a parfois recours soit aux traditions orales recueillies au XVI^e^ siècle, soit à des conjectures suggérées par l'œuvre même de Rabelais. La comparaison de cette notice avec celle de Rathery, antérieure d'un demi-siècle, permet d'apprécier le progrès de nos connaissances biographiques sur Rabelais, en même temps que les lacunes et les points obscurs encore trop nombreux de la vie du grand Tourangeau[1].

1. Voir Appendice VI : *Dernières publications.*

Univ. of Arizona Library

CHAPITRE V

CRITIQUES

L'œuvre rabelaisienne a été diversement appréciée au cours des âges. Elle fut tantôt magnifiée et tantôt outragée, éloge et blâme également excessifs. Elle a eu des adversaires et des admirateurs passionnés, des dénigreurs et des panégyristes. Ce sont ces vicissitudes que nous allons exposer, en suivant la fortune du Livre depuis son apparition jusqu'à nos jours.

I. — Seizième siècle

Le XVI[e] siècle est l'époque la plus favorable au génie de Rabelais. Sa tendance à l'universalité est celle de son temps ainsi que sa liberté presque illimitée de pensée et d'expression. Son œuvre de haute envergure n'a jamais été appréciée avec plus d'équité. Tel jugement contemporain reste définitif, par exemple celui d'Estienne Pasquier sur la vision sereine du grand écrivain et son savoir encyclopédique : « Rabelais avoit plus de jugement et de doctrine que tous ceux qui escrivirent en nostre langue de son temps[1] ».

Quant au sens de cette satire universelle, c'est un autre historien contemporain, Jacques-Auguste de Thou, qui l'a le mieux défini, en y voyant le miroir de l'époque, une ample comédie à cent actes divers.

1. Voy. ci-dessus, p. 11. Dans une lettre adressée par Pasquier à Ronsard (la première du II[e] livre des *Lettres*), on lit : « Il n'y a celuy de nous qui ne sçache combien *le docte Rabelais*, en folastrant sagement sur son *Gargantua* et *Pantagruel*, gaigna de grace parmy le peuple ».

Montaigne. — Il est pourtant curieux de constater que le plus grand écrivain de la Renaissance après Rabelais, Montaigne, n'envisage que le côté exclusivement amusant de l'épopée rabelaisienne, pour l'opposer aux livres instructifs comme ceux des historiens. Le passage des *Essais* remonte à 1580 (l. II, ch. x) : « Entre les livres simplement plaisants, je treuve, des modernes, le *Decameron* de Boccace, *Rabelais* et les *Baisers* de Jehan Second, s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse ».

La valeur universellement humaine de la pensée lui échappe aussi bien que les mérites supérieurs du style et de la langue. Désiré Nisard s'en indigne : « Pourquoi Montaigne le range-t-il parmi les auteurs simplement plaisants ? A-t-il voulu dissimuler, par ce jugement dédaigneux, tout ce qu'il a emprunté à Rabelais[1] ? »

Mettre Rabelais au niveau de Boccace et de Jean Second, auteur d'aimables poésies érotiques écrites en un latin de décadence ! Nous voilà loin d'Estienne Pasquier ! Rappelons pourtant cet autre passage significatif des *Essais* (l. I, ch. xxxviii) : « Je n'aime pour moy que des livres ou *plaisants*[2] et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort ».

Quoi qu'il en soit, Montaigne a goûté l'œuvre rabelaisienne et en a retenu (comme on le verra plus loin) des formules typiques. Il a également tiré parti des idées de Rabelais sur l'éducation.

Du Verdier. — Le premier volume de la *Bibliothèque Françoise* de Lacroix du Maine parut à Paris en 1584 et la suite par du Verdier, à Lyon, en 1585. Leur ouvrage commun fut réédité en 1772 par Rigoley de Juvigny en six volumes. La culture littéraire de ces pionniers de la bibliographie est nulle. Leur critère à peu près unique est la religiosité des auteurs, critère surtout particulier à du Verdier. Dans le passage qu'il consacre à Rabelais, sa source exclusive (comme il l'indique lui-même) est la diatribe d'un fanatique, de l' « enraigé Putherbe[3] ». Du Verdier

1. *Histoire de la littérature française*, VI[e] édition, t. I, p. 305.

2. Clément Marot, dans sa préface de l'édition du *Roman de la Rose*, donne la même épithète à cet important monument du Moyen Age : « C'est le *plaisant* livre du *Rommant de la Rose*, lequel fut poetiquement composé par deux nobles Auteurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable sçavoir ».

3. *Bibliothèque*, t. III, p. 669 à 671. Voici le passage relatif à l'autorité du *Theotimus* de Puy-Herbault : « ... ainsi que tesmoigne de luy un bon personnage, non moins pourvu d'erudition que de pieté, à qui tels livres ont esté en horreur... ».

ne connaissait probablement de l'œuvre du Maître que le titre.

D'ailleurs, son jugement sur Villon peut donner une idée de sa compétence littéraire :

« Je m'esmerveille comme Marot a osé louer un si goffe ouvrier et ouvrage, et faire cas de ce qui ne vaut rien : quant à moy, je n'y ay trouvé chose qui vaille[1] ».

Les renseignements de Du Verdier sur Rabelais remontent à l'année 1585. Une vingtaine d'années plus tard, dans sa *Prosopographia* (Lyon, 1603), du Verdier confond le *Cinquième livre* avec le pastiche de *Mytistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon*, et cette confusion a parfois été invoquée, comme argument, contre l'authenticité du livre posthume (t. III, p. 2452) :

« J'ay parlé, dit-il, de François Rabelais dans ma *Bibliotheque* (1585), suivant la commune voix et par ce qu'on peut juger par ses œuvres ; mais la fin qu'il a faict fera juger de luy autrement que l'on n'en parle communement. Quant à ses œuvres, l'on y decouvre un merveilleusement bel esprit. Son malheur est que chacun s'est voulu mesler de Pantagruelliser, et sont sortis plusieurs livres sous son nom, adjoutez à ses œuvres, qui ne sont de luy, comme l'*Isle sonante*, faicte par un Escholier de Valence et autres[2] ».

Rappelons, à propos de ces bibliographes des temps héroïques, ces paroles de Scaliger (dans les *Scaligerana*) : « Telles gens sont les crocheteurs des hommes doctes, qui nous amassent tout. Cela nous sert beaucoup ; il faut qu'il y ait de telles gens ».

II. — Dix-septième siècle

Le roman rabelaisien a joui au XVI^e^ siècle d'une très grande vogue, comme en témoignent les nombreuses éditions des quatre premiers livres publiés du vivant de l'auteur. Après sa mort, sous le titre d'*Œuvres*, parurent une trentaine d'éditions collectives. Au XVII^e^ siècle, en dehors des réimpressions de Jean Martin (Lyon, 1600 à 1608), on ne connaît qu'une édition de Troyes (1613) et les cinq éditions dites « à la Sphère » (1663 à 1691).

1. *Bibliothèque*, t. III, p. 688.
2. Cf. *ibidem*, t. IV, p. 64 : « Guillaume des Autelz, estant à Valence escolier en l'estude du droit, il a escrit, à l'imitation de Rabelais, en son œuvre de *Pantagruel*, un livre en prose, non moins facétieux que de gaillarde invention, contenant dix-sept chapitres, et intitulé *Fanfreluche et Gaudichon* ».

C'est que ce siècle présente des changements profonds, en ce qui touche la critique littéraire et la liberté des écrivains. Les règles de la bienséance et de la mesure diffèrent non moins radicalement. Le goût dominant est diamétralement opposé à celui de l'âge précédent. Aussi, en passant de Pasquier à La Bruyère, n'est-on pas surpris de trouver une opposition complète : un type littéraire uniforme se substitue alors définitivement à la largeur de vues qui caractérise l'époque de la Renaissance.

Mais avant d'arriver à La Bruyère, nous passons par une période de trente ou quarante ans où, si Rabelais a perdu son grand public populaire de lecteurs, il jouit d'une vogue égale et peut-être supérieure à celle de son vivant auprès des lettrés et des curieux, comme Gui Patin, Tallemant des Réaux, etc.[1]

Vieil grognard. — Une curieuse plaquette de 1622, la *Chasse au vieil grognard de l'Antiquité*[2], s'élève contre ceux qui dénigrent le passé. Il ne s'agit nullement (dit-il) de la Grèce, ni de Rome, mais de la France qui, « soubz le regne de ce monarque Loys XIII est parvenue à un hault degré de perfection ».

Le « Vieil grognard » établit donc une comparaison entre ce passé et son temps, envisagé sous les aspects les plus variés. Il passe en revue les rois et la noblesse, la justice, les hommes doctes, et en vient à parler *Des livres* (p. 60-61) dans un langage franchement ironique, car il sort de la bouche d'un *laudator temporis acti*. Considérons ce passage dans le même esprit (p. 61) : « Je ne veux pas pourtant vous tant priser que l'on ne nous reproche qu'en nostre temps nous n'ayons des plus grands qu'y ont escrit obscurement, quand ils ont parlé d'estre emondés et repurgez, et qui peut-estre nous diminueront en gloire... mais il les faut passer comme on passe, dedans le livre de Thevet, Clopinel et Rabelais, pour hommes illustres ».

L'appréciation méprisante n'est pas pour Rabelais[3]. C'est un trait décoché à Ronsard et aux poètes de la Pléiade.

Charles Sorel. — Vers la même époque, Charles Sorel fit paraître son *Berger extravaguant* (Rouen, 1628), où — nous dit

1. Voy. H. Clouzot, « Ballets tirés de Rabelais au XVIIe siècle » (*Rev. Et. Rab.*, t. V, p. 90 à 97).
2. Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, t. III, p. 27 à 66.
3. Comme le pense M. Henri Hauser (*Rev. Et. Rab.*, t. IV, p. 195).

le sous-titre — « parmy des fantaisies amoureuses, on voit les impertinences des romans et de la poësie ». C'est une satire générale du roman du XVII[e] siècle et de la poésie ancienne et moderne[1].

Le berger extravagant, Lysis, fils d'un marchand de soie, a perdu la tête à force de lire les *Astrée* et les *Bergeries* : il s'en va courir les champs, déguisé en berger. Après plusieurs aventures, il tombe aux mains de gens pieux qui le guérissent et le marient.

C'est une sorte de *Don Quichotte* manqué[2].

La troisième partie de ce curieux livre est un commentaire : « Remarques sur les XIII livres du *Berger Extravaguant* où les plus extraordinaires choses qui s'y voyent sont appuyeez de diverses authoritez, et où l'on trouve des recueils de tout ce qu'il y a de remarquable dans les Romans et dans les ouvrages poétiques, avec quelques autres observations tant sur le langage que sur les avantures ».

Ces interminables « Remarques » renferment parfois de précieux détails sur les ouvrages et les mœurs du temps, mais elles sont loin d'apporter un jugement équitable sur les écrivains[3].

Dans *Francion* (1622), le pédantisme de Sorel ne le rend pas plus favorable à la fiction ni à la poésie. Homère et l'Arioste n'y sont pas mieux traités que Rabelais. « C'est au merveilleux, à la fantaisie, à l'imagination qu'il déclare la guerre. Dès les

1. Voy. E. Roy, *La vie et les œuvres de Ch. Sorel* (1602-1674), Paris, 1891, p. 113 à 173.

2. A. Le Breton, *Le Roman au XVIII[e] siècle*, Paris, 1890, p. 31 et suiv.

3. Voici celui qui concerne notre auteur (p. 791) :

« Pour Rabelais il n'est remply que de sots contes, qui sont si monstrueux qu'un homme de bon jugement ne sçauroit avoir la patience de lire tout. Son Gargantua, son Pantagruel, ses Andouilles armées, ce sont toutes niaiseries d'enfant. Outre cela, il me semble que c'est un vray dictionnaire que son livre. S'il parle d'un fou, il mettra toutes les Epithètes que l'on luy peut donner ; s'il parle de jouer, il nommera tous les jeux et il en fait de même de toutes les autres choses. Si l'on vient aussi à parler des Divinations, il vous les dit toutes, et s'il vient à son sujet d'y coudre quelques vieux lambeaux de pedanterie, il le fait sans y establir aucun ordre. Et c'est pour cela que les idiots ont cru qu'il est fort sçavant, voyant qu'il parloit en un langage qu'ils n'entendoient pas... D'ailleurs, tout cela n'est point agréable et le discours n'est rempli que de quolibets de taverne, sans que l'on puisse dire en le lisant : voyla une rencontre qui me plaist. Toutes fois il y a des hommes si sots que d'estimer cet autheur, pource qu'ils croient qu'il a escrit l'histoire de son temps parmy les follateries... Quand cela seroit, ce n'est pas une grande subtilité, et cette histoire n'est guère bien signifiée pour en faire cas. Je serois donc d'avis que Rabelais eust fait une clef pour son livre, afin que la postérité y entendit quelque chose ».

premières pages de son livre, il juge les plus grands poètes, depuis ceux de la Grèce et de Rome jusqu'au Tasse, sans qu'aucun trouve grâce devant lui[1] ».

Plus tard, dans sa *Bibliothèque françoise* (1664), en parlant des Romans comiques, son avis sur Rabelais n'a pas changé : « Entre nos livres François, les *Œuvres de Rabelais* sont des Fables comiques et satyriques où l'on prétend que l'Histoire de son temps estoit figurée. Ces railleries à l'antique sont encore trouvées bonnes de quelques gens, et l'on voit avec plaisir les Commentaires qu'on y a adjoutez à la dernière impression[2] ».

La Bruyère. — Tout le monde connaît le passage célèbre de La Bruyère sur le roman rabelaisien, dans le 1er chapitre de la Ve édition des *Caractères* (1690) :

« Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats ».

On a trop fait état depuis deux siècles de cette critique qui exprime surtout l'incapacité des hommes du XVIIe siècle à goûter la langue et l'esprit gaulois. Le livre de Rabelais est à leurs yeux une énigme, une chimère, un monstre. « Une seule ligne d'un écrivain du XVIe siècle, remarque Gebhard, a bien plus de portée », et il oppose au jugement de La Bruyère l'appréciation déjà citée de Pasquier : « Rabelais avoit plus de jugement...[3] ».

Le roman rabelaisien déborde tous les cadres de la littérature, toutes les catégories du vocabulaire. L'apprécier au point de vue exclusivement littéraire, c'est ne tenir compte que d'un seul de

1. Le Breton, *ouvr. cité*, p. 44.
2. *Bibliothèque Françoise ou Choix et examen des livres François*, Paris, 1664, p. 172 (2e éd., 1667, p. 192).
3. *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, p. 263, note. Rappelons que La Bruyère traite de « barbare » l'architecture gothique.

ses multiples aspects. Rabelais n'est pas seulement un grand écrivain, mais un penseur, un moraliste, un poète, un créateur de types.

Quant à ce que La Bruyère appelle le *charme de la canaille*, un critique récent déclare que « le génie de l'invention comique, l'art et le style du maître écrivain y éclatent *aussi bien* que partout ailleurs ; pour peu qu'on me presse, je dirai : *mieux* qu'ailleurs[1] ».

Bayle. — L'esprit critique le plus considérable du temps ne goûte pas non plus Rabelais : « C'est un livre qui ne me plaît guère ; mais je sais que beaucoup de gens de bien et d'honneur l'ont lu et relu, qu'ils en savent tous les bons endroits, et qu'ils se plaisent à les rapporter quand ils s'entretiennent agréablement avec leurs amis[2] ».

Rabelais, pas plus d'ailleurs que Montaigne, ne figure dans le *Dictionnaire critique* (1697), mais Bayle avait lu *Gargantua* et *Pantagruel* et les souvenirs en reviennent souvent sous sa plume.

Il a d'ailleurs manifesté un intérêt particulier pour l'édition commentée par Le Duchat, comme en témoigne la correspondance entre ces deux érudits[3].

III. — Dix-huitième siècle.

Le XVIII[e] siècle représente, pour Rabelais, une période de défaveur. Le grand effort de Le Duchat, qui marque son début, reste complètement isolé. On essaye, après lui, à deux reprises différentes, de rendre le roman accessible au grand public, mais ces tentatives même témoignent de plus de zèle que de savoir.

1. Paul Stapfer, *Rabelais, sa personne, son génie et son œuvre*, p. 83. Cf. p. 165 : « Plus je lis Rabelais, plus je trouve que les parties grivoises, comprises sans doute dans la portion dédaigneusement laissée à la « canaille », sont les plus exquises d'expression et que la préférence qu'ont toujours eue pour elles la plupart des lecteurs est un choix délicat du goût, non une tentation du démon de la chair ».
Et à la p. 505 : « Il faut débarrasser la critique de l'erreur traditionnelle qui, faisant deux parts dans ce livre extraordinaire, l'une, des beautés fortes et exquises, l'autre des polissonneries et des ordures, déclare la première compromise par le contact de la seconde... Sachons reconnaître que la vraie, la profonde originalité de ce génie, unique dans l'histoire de la littérature, demeure d'avoir été le plus grand philosophe et le plus grand poète de la vie animale, de la chair et du ventre ».

2. *Dictionnaire critique*, v° Garasse.

3. Voy. l'Appendice II : Rabelais et Bayle.

Rabelais expurgé. — Le premier de ces essais de vulgarisation est le *Rabelais moderne*, par l'Abbé de Marsy, paru à Amsterdam en 1752[1]. C'est un Rabelais expurgé, c'est-à-dire débarrassé de tout ce qui lui appartient en propre, de son langage libre et vivant, de ses expressions du terroir.

Cette même année 1752, vit paraître, à Genève, en trois volumes, les *Œuvres choisies de Rabelais*, par l'Abbé Pérau. L'éditeur en retranche tout ce qui lui semble obscène ou de mauvais goût, pour obtenir un Rabelais épuré[2].

Bibliothèque des romans. — La deuxième tentative, faite pour mettre Rabelais à la portée des gens du monde et même des dames, a paru en 1776 dans la *Bibliothèque*[3] *universelle des romans*[4].

Étrange idée que celle de mettre Rabelais à la portée des dames!

Dans le même recueil, tome XXII (p. 225 à 384), on trouve également une longue dissertation sur les Œuvres de Rabelais, caractéristique du goût dominant de l'époque et témoignant d'une complète inintelligence de l'œuvre du grand écrivain.

Toutes ces publications éphémères, symptôme manifeste de décadence du goût public, menaçaient d'affadissement général la littérature du passé. L'épopée rabelaisienne devenait, sous la plume de ces nouveaux abstracteurs, un pastiche d'une platitude extrême. Quant à la critique proprement dite de l'œuvre, c'est celle de la majorité des érudits du XVIIIe siècle et du plus grand écrivain du temps, Voltaire.

1. *Le Rabelais moderne ou les Œuvres de Maître Fr. Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs, avec des éclaircissements pour l'intelligence des allégories contenues dans le Gargantua et le Pantagruel*, Amsterdam, 1752, 6 vol. in-12.

2. *Œuvres choisies de Rabelais*, Genève, 1752, 3 vol. in-12.

3. Cette publication, commencée au mois de juillet 1775 et continuée jusqu'à la fin de l'année 1778, forme 56 parties en 28 vol. in-12. Elle débute par un « Catalogue raisonné de six cents volumes qui doivent être placés dans le Boudoir romanesque de Mme de *** ».

4. On lit à ce sujet dans les *Mélanges d'une grande Bibliothèque*, publiés par le Marquis de Paulmy et A.-C. d'Orville (t. II, p. 779) :

« Au mois de mars de l'année 1776, la *Bibliothèque*, commençant au mois de juillet 1775, donna quelque idée de *Gargantua* et *Pantagruel*, et des autres œuvres comiques et satyriques du fameux *Rabelais*. Quoique cet extrait soit fort abrégé, je crois qu'il peut cependant vous suffire et vous mettre en état de vous passer de lire en entier un Auteur, dont il suffit, pour les Dames, d'avoir une légère connoissance ; car, enfin, Rabelais, en original, est d'un style inintelligible pour elles. Les notes grammaticales ou historiques ne sont guère plus à leur usage ; et quand on a voulu mettre le *Rabelais* entier en bon François, on lui a ôté tout son sel ».

Lenglet-Dufresnoy. — L'érudit abbé Lenglet-Dufresnoy a fait paraître à Paris, en 1734, sous le pseudonyme de Gordon de Percel, deux petits volumes *De l'usage des romans*[1], où il est souvent question du grand Tourangeau.

A propos de contes gras et sales (t. I, p. 7) : « A peine les peut-on supporter dans Rabelais et dans ses confrères sur lesquels les bonnes âmes n'osent jeter les yeux, et que les gens même les plus habiles ne lisent qu'en tremblant ».

Ailleurs, à l'occasion de Giordano Bruno et de son athéisme (t. I, p. 135), il développe longuement ce même point de vue exclusif[2].

Voltaire. — Au fond, Voltaire a peu varié sur le compte de Rabelais. Dans le *Temple du Goût* (1732), le roman rabelaisien devrait être « réduit à un demi-quart tout au plus ». Dans les *Lettres philosophiques* (1734), Rabelais est un philosophe ivre et le premier des bouffons :

« Rabelais, dans son extravagant et inintelligible Livre, a répandu une extrême gaieté et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage : le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, et méprise le livre. On le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avoit tant d'esprit, en aie fait un si misérable usage. *C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse* ».

Sur quoi Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* (1781 à 1790), fait cette remarque (t. II, p. 252) : « Quiconque a lu Rabelais et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appelât-il Voltaire ».

Plus tard, Voltaire revient sur sa première impression dans

1. C. Gordon de Percel, *De l'usage des Romans, où l'on voit leur utilité et leurs différents caractères*, avec une bibliothèque des romans, accompagnée de Remarques critiques sur leur choix et leurs éditions, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12.

2. *Dans la Bibliothèque d'un homme de goût* (1772), Chaudon, sous la rubrique : « Des livres facétieux » (t. II, p. 381), se fait l'écho de Voltaire.

Dans ses *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie* (Berlin, 1756), L.-S. Forney, au chapitre XVI (« Des Romans »), ignore Rabelais et commence par l'*Astrée* pour finir avec *Gil Blas*.

une lettre du 13 oct. 1759 à Mme du Deffand[1]. Mais dans une autre lettre du 12 avril 1760 à la même, tout en se repentant d'en avoir dit trop de mal, il voit à nouveau dans Rabelais « le premier des bons bouffons ».

Dans une autre lettre adressée au prince de Brunswick, il mentionne les Gastrolâtres sous la forme estropiée de *Gastrolacs* : « Qui croirait, remarque de l'Aulnaye (éd. 1837, p. 429), que, dans cette courte lettre, il y a cinq grosses fautes ou infidélités de citations. Et c'est de cette manière que Voltaire a écrit l'histoire... ».

Enfin, dans le *Sottisier*, on peut saisir sur le vif l'incapacité du critique et de son siècle à s'affranchir des préjugés courants : « On admire Marot, Amyot, Rabelais, comme on loue des enfans quand ils disent par hasard quelque chose de bon. On les approuve, parce qu'on méprise leur siècle, et les enfans, parce qu'on n'attend rien de leur âge ».

Certes, on ne saurait demander à Voltaire d'anticiper, en matière littéraire, sur les règles du goût dominant son époque. Mais tout en tenant compte de l'esprit du temps, on est surpris du peu de discernement du grand écrivain qui avait donné à l'histoire une nouvelle orientation. S'il voit en Rabelais un bouffon « au-dessous de Swift », il ne juge guère différemment les autres grandeurs littéraires du passé : Dante était « un fou et son œuvre un monstre », Shakespeare, un barbare, etc. Plus il remonte dans l'histoire, plus son jugement devient étroit et mesquin. Sa critique de la Bible est un pur persiflage et celle d'Homère ne lui cède en rien.

Cependant, à la même époque, Vico en Italie et Herder en Allemagne, scrutant avec pénétration les origines littéraires de l'humanité, saisissaient, l'un le langage imagé de la poésie orientale, et l'autre, le génie collectif des poèmes homériques.

1. « Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra ; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie et qui avoit le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue, qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême ».

CHAPITRE VI

CRITIQUES

(Suite)

Dix-neuvième siècle

La première moitié du XIX^e^ siècle continue généralement, en ce qui touche Rabelais, la tradition littéraire du XVIII^e^. Mais la seconde moitié fait apparaître de plus en plus nettement la portée de son œuvre[1]. Suivons-en la constante progression.

La Harpe. — Dans son *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne* (1799-1805), La Harpe est encore tout imbu des idées littéraires du XVIII^e^ siècle. Le tome V de ce vaste recueil est précédé par une Introduction ou Discours sur l'état des lettres en Europe depuis la fin du siècle qui a suivi celui d'Auguste jusqu'au règne de Louis XIV (en tout, 37 pages). On y lit ce jugement sur notre auteur (p. 29) :

« A l'égard de son talent, on en a dit trop et trop peu. Ceux que rebutoit son langage bizarre et obscur ont laissé là Rabelais comme un insensé ; ceux qui ont travaillé à le déchiffrer ont exalté son mérite en raison qu'il leur avoit coûté à entendre. Au fond, il y a parmi beaucoup de fatras et d'ordure, des traits et même des morceaux pleins d'une verve satirique, originale et piquante, et, après tout, on ne sauroit croire qu'un auteur que La Fontaine lisoit sans cesse, et dont il a souvent profité n'ait été qu'un fou vulgaire ».

1. Voy., sur les nombreuses réimpressions, l'Appendice III : Editeurs et illustrateurs.

PARADOXES DE BAROLE. — Dès le début du siècle, nous rencontrons un ouvrage anonyme : *Les Paradoxes du capitaine Marc, Luc, Loch, Barole par Paul-Hypolite de M...* An X (1802), 4 vol. in-16[1]. L'introduction de 64 pages nous apprend que l'auteur avait lu, avant Rabelais, Sterne, qu'il prend comme modèle. Elle renferme des « Remarques sur quelques ouvrages facétieux et sur Rablais (*sic*) en particulier ».

Après avoir parlé très défavorablement du *Roman comique* de Scarron, « ouvrage le plus pâle et le plus trivial que je connaisse », il ajoute (p. XI) : « Il n'en est point ainsi de *Gargantua* et de *Pantagruel*, le chef-d'œuvre de Rabelais. Cet auteur a le grand mérite d'être original dans notre langue et, si l'on excepte Boccace, car il fut contemporain de l'Arioste, il n'eut d'autres modèles que Lucien et Apulée. Un esprit réellement original et fécond, de vastes connaissances ; l'art de peindre en caricature et de faire ressortir le ridicule et de le saisir partout où il est caché ; un talent prononcé pour la satyre, comme l'atteste l'*Isle Sonnante*, l'endroit de son livre qui en laisse voir les plus fortes empreintes, beaucoup d'esprit naturel, accru de celui des anciens dont il connaissait les ouvrages par les originaux, et surtout une gaieté à toute épreuve. Tels étaient Rabelais et les éléments dont il pouvait disposer pour élever l'édifice monstrueux de *Gargantua* ».

LEMERCIER. — Népomucène Lemercier avait professé à l'Athénée, après La Harpe, un *Cours analytique de littérature* (1817).

Au tome II (p. 72 à 79), il établit une comparaison entre Aristophane et Rabelais : « Quelques écrivains ont aperçu vaguement des points de leur ressemblance ; mais une analyse suivie m'a décelé les rapports de leur physionomies qu'on n'a rapprochées que superficiellement ».

Après une analyse du roman (avec des interprétations historico-allégoriques), l'auteur aboutit à cette conclusion : « C'est un puits de science et d'érudition, recueillies aux meilleures sources. Regrettons que la vieillesse de son style en ait rendu la plus grande partie presque incompréhensible ; félicitons-nous pourtant de ce que son vieil idiome cache l'impudeur de certains mots aux lecteurs honnêtes ».

1. Ouvrage resté inconnu aux bibliographes et même à Brown Barton, qui donne une copieuse bibliographie des imitateurs français de Sterne : *Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911.

Lemercier est aussi l'auteur d'une comédie épique en seize chants, *La Panhypocrisiade ou le Spectacle infernal du XVI^e siècle* (1819). Dans le XI^e chant, les coteaux de Meudon présentent aux spectateurs la demeure de Rabelais, qui, visité par la Raison, lui offre, dans ses miroirs magiques, l'image de l'extravagance du siècle[1].

Restauration. — Deux témoignages suffiront à faire ressortir jusqu'à quel point le génie de Rabelais a pu être méconnu sous la Restauration et son œuvre ignorée ou mal comprise.

Gabriel Peugnot, dans son *Manuel du Bibliophile ou Traité du choix des livres* (Dijon, 1823, t. I, p. 90), rapporte que le Cardinal Antoine Duprat (m. en 1535), « avoit tellement goûté le roman de Rabelais qu'il lui était impossible de s'en passer ; quelque

1. De nos jours, le philosophe-poète Gabriel [Delarue] de Strada (m. en 1902) a fait paraître, sous le titre général d'*Epopée humaine*, une vaste composition épico-lyrique qui va de la Genèse à l'apothéose d'après la mort, œuvre étrange où le surnaturel et le naturel se confondent.

Dans ses trois cycles de civilisation, où alternent des poèmes et des drames en vers, le quatrième drame est intitulé *Rabelais* (1896), avec ce sous-titre : « La France, mère de l'esprit de l'Europe par la méthode de l'expérience ».

L'auteur considère Rabelais (et non pas Bacon) comme le « vrai fondateur » de la méthode expérimentale (chant V^e) :

> Certes, jamais depuis, personne n'affirma
> L'Expérience mieux que ce sage Numa,
> Rabelais. Nul n'en vit plus vaste la portée.
> Rabelais l'a donc bien avant tous constatée.

Le drame se compose d'un prologue (l'aubergiste et le moine), de cinq actes (le Docteur, l'Inquisiteur, le Jésuite, la Cour, la leçon de l'Expérience) et d'un épilogue (Le curé et le père du parti de la Raison).

On lit dans la Préface : « J'aborde Rabelais en tremblant, je l'admire et il me dégoûte. Je le laisse parler comme il a parlé. Je prends plutôt son langage du V^e livre de *Pantagruel*, toujours cynique sans doute, mais qui n'a plus ce bain d'ordures obstinément voulues et savourées ».

Encore récemment, le médecin Alcuin Miliait (D^r William Nicati), auteur d'un gros volume, *Les opérations cardinales de l'esprit humain, Noble Pantagruel* (Paris, 1923, 608 pages), attribue à Rabelais le mérite d'avoir le premier réussi à présenter, sous un voile symbolique, l' « authentique histoire naturelle de l'esprit humain » : « Sa genèse dans le *Gargantua* et le premier *Pantagruel* ; son épreuve par le doute présenté sous l'image de Panurge indécis, au milieu d'un monde de relativités, sur la question de savoir s'il doit se marier ; sa libération par dame Lanterne..., autrement dit par la conscience guide du jugement ».

L'ouvrage est divisé en cinq livres, portant les titres : *Pantagruel liber* (la genèse, l'épreuve, la libération) ; *Pantagruel sapiens* (la pensée, l'apparence, la perspective) ; *Pantagruel socius* (l'art, la religion, la poésie) ; *Pantagruel judex* (les prisons, le temple) ; *Pantagruel militans* (le culte).

L'auteur prétend reconnaître (p. 588), dans l'œuvre de Rabelais, « le plan d'une complète physio-psychologie et physio-philosophie symboliquement développée sous le mythe de Pantagruel ».

Un extrait de cet ouvrage a ultérieurement paru sous le titre : *Rabelais, notre Maître. Son œuvre, sa doctrine, le Pantagruélisme*, Marseille-Paris, 1926, in-16, 248 pages.

part qu'il allât, il avoit toujours son Rabelais sur lui... Cette singulière production dont on lit encore quelques pages avec plaisir...[1] ».

Le *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne*, en trente volumes, consacre au grand écrivain, en 1827, un article de trois pages, extrait du *Dictionnaire historique* de Feller. Bornons-nous à en citer ce passage : « Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pentagruel* (*sic*)... Dans ce livre extravagant, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait ».

Et voici la fin (à l'adresse d'Antoine Le Roy) : « Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement ».

Romantisme. — Avec le romantisme, le ton commence à changer. Dans son *Plan d'une Bibliothèque universelle* (1837), l'éducateur Aimé-Martin[2] ne craint pas d'écrire (p. 309) : « Rabelais, plus puissant et plus grossier que Marot, Titan de la plaisanterie ; esprit mâle, mais dénué de grâce et de passion ; créateur, dans son genre, incapable de tendresse et de sensibilité, doué d'un bon sens brutal, servi par une invention féconde et par une grande variété de style ; a conquis l'admiration des intelligences les plus hautes, qu'il a forcées d'apprécier la grandeur triviale et le luxe grossier de son œuvre ».

Un des plus brillants représentants du Cénacle, Charles Nodier[3], qui, dès 1810, avait projeté un commentaire[4] de l'œuvre rabelaisienne[5], est plein de Rabelais, dont il a tiré, dans

1. L'auteur y annonce un travail sur les *ouvrages* à clef, « où Rabelais a un très long article et où nous discuterons les explications que l'on a données de ses allusions, de ses allégories et des personnages qui y figurent ».

2. Avec le sous-titre : « Etudes des Livres qui peuvent servir à l'histoire littéraire et philosophique du genre humain. Suivi du Catalogue des Chefs-d'œuvre de toutes les langues ».

3. Voy. l'ouvrage récent de Jean Larat, *La Tradition et l'Exotisme dans l'œuvre de Ch. Nodier* (1780-1844), Paris, 1923 (et *Bibliographie critique des œuvres de Ch. Nodier*, 1923). Cf. notamment les pages 272 et suiv.

4. Voy. Paul Lacroix : « Rabelais et son livre jugé par Ch. Nodier » (*Bulletin du Bibliophile de* 1863, p. 531 à 510) et les divers titres dans la *Bibliographie* de Larat.

5. Voici ce qu'il en dit dans une lettre inédite du 16 juillet 1811 (Larat, *Bibliographie*, p. 28) : « Quant au commentaire de Rabelais dont je me suis sérieusement occupé..., je le garderai peut-être longtemps en portefeuille, comme un dépôt facile pour toutes les broutilles d'érudition pédantesque dont je charge ma pauvre mémoire ».

Les sept Châteaux du Roi de Bohême (1830), un copieux pastiche. Le nom et l'œuvre du grand Tourangeau apparaissent fréquemment dans ses nombreux écrits.

En 1808, dans ses *Onomatopées*, il avait cité Rabelais[1]. Dans son *Examen critique des dictionnaires de la langue française* (1828), il redresse d'une manière piquante les fausses attributions de lexicographes sur son auteur favori[2].

A diverses époques et dans diverses revues, il fit paraître de nombreux articles sur Rabelais. Dans un des premiers, il en donne cette caractéristique : « Rabelais peut être regardé comme un des écrivains les plus profonds et les plus universels des temps modernes, avec Erasme et Voltaire, qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi universels que lui ».

Concours académique. — En 1826, l'Académie Française mit au concours la *Littérature française au XVI^e siècle*. Elle couronna deux mémoires : le *Tableau de la Littérature française au XVI^e siècle*, par Saint-Marc Girardin, et les *Etudes sur le XVI^e siècle en France*, par Philarète Chasles.

Sainte-Beuve, au lieu de concourir, avait publié dans le *Globe* (et réuni en volume) son premier livre : *Tableau de la Poésie française et du Théâtre français au XVI^e siècle*, Paris, 1828 (dernière édition définitive par Jules Troubat, 1876).

L'ouvrage de Chasles est écrit dans le genre des anciens éloges académiques : considérations vagues, noyées dans une phraséologie soi-disant philosophique, absence de références et de textes... Les pages qu'il consacre à Rabelais dénotent une complète inintelligence de l'œuvre, de sa portée sociale et documentaire : « monstrueuse épopée ».

Le *Tableau* de Saint-Marc Girardin est mieux conçu, tout en tombant dans la même fâcheuse phraséologie.

Quant au livre de Sainte-Beuve, étant donné son importance, il mérite un examen à part.

1. Voy. aux mots *agripper*, *bélier*, *dronos*, etc.

2. Voici deux de ces rectifications :

« *Papimane, papimanie* (Boiste). Le lexicographe s'appuie de l'autorité de La Fontaine, pour ces deux mots plaisamment inventés, mais qu'il fallait rapporter à Rabelais, leur créateur...

« *Raminagrobis*, homme gros, riche et fier (Wailly). C'est une des mauvaises étymologies de Le Duchat qui a donné lieu à cette mauvaise définition. *Raminagrobis* est un personnage de Rabelais, qui pouvait être fier et même gros : c'était un poète ; quant à riche, c'est une autre affaire. C'est aussi un personnage de La Fontaine, mais ce personnage est un chat. Il faut consulter les classiques ».

LAMARTINE. — Edmond Scherer, évoquant dans un curieux article sur Rabelais les sympathies et les antipathies que le grand écrivain a tour à tour inspirées, distingue deux catégories de lecteurs : les admirateurs enthousiastes et les délicats « qui souffrent à l'idée de cabaret et de cloaque, qui, en lisant Rabelais, prend souvent à la gorge[1] ».

A cette dernière classe appartient à coup sûr Lamartine, qui revient à deux reprises sur Rabelais dans son *Cours familier de littérature* (1856).

On lit dans le VIII[e] Entretien : « L'infâme cynique Rabelais, cet Aristophane gaulois, créant une langue avec de la boue, comme l'antiquité avait créé une Vénus avec l'écume ».

Et dans le XVIII[e] Entretien :

« Nous ne parlerons ici de Rabelais, le génie ordurier du cynisme, le scandale de l'oreille, de l'esprit, du cœur et du goût, le champignon vénéneux et fétide, né du fumier du cloître du moyen âge, le pourceau grognant de la Gaule, non le pourceau du troupeau d'Epicure..., mais le pourceau des moines défroqués, se délectant dans sa bauge immonde et faisant rejaillir avec délices les éclaboussures de sa lie sur le visage, sur les mœurs et sur la langue de son siècle. Rabelais, selon nous, ne représente pas le plaisir, mais l'ordure ; il enivre, mais en infectant. La jeune école littéraire du réalisme, qui s'évertue aujourd'hui à le réhabiliter, ne parviendra qu'à se salir l'imagination sans parvenir à le laver... ».

On pourrait croire que, chez Lamartine, le poète s'est trouvé froissé par les libertés de style du XVI[e] siècle. Il n'en est rien. C'est plutôt à l'instruction superficielle de l'écrivain qu'il faut rapporter des jugements aussi inattendus. Les *Confidences* (1849) nous révèlent à cet égard de singulières impressions intellectuelles, celle-ci, par exemple, sur Montaigne, cet autre grand génie du XVI[e] siècle (p. 316) :

« Montaigne ne peut produire que la stérilité dans l'esprit qui le goûte. Ne rien croire, c'est ne rien faire. Le cynisme des expressions de Montaigne heurtait et froissait la délicatesse de

1. Edm. Scherer, *Etudes sur la littérature contemporaine*, Paris, 1894, t. VI, p. 39 à 86. L'article que Karl Hillebrand (*Zeiten, Völker und Menschen*, t. IV, 1879, p. 309 à 339) consacre à Rabelais, s'inspire d'un point de vue analogue. L'auteur apprécie le grand écrivain d'après le livre de Jean Fleury (1877). Il reproche à Rabelais ses obscénités ; il est en outre choqué par certains procédés de style (énumérations, cumul d'épithètes, etc.), qui représentent précisément des traits littéraires de l'époque.

ma sensibilité. La saleté des mots est une souillure de l'âme. Un mot obscène faisait sur mon esprit la même impression qu'une odeur infecte sur mon odorat... ».

Et que dire de ce jugement sur Dante ? « La *Divine Comédie* n'est pas de la poésie, mais une chronique florentine rimée, laquelle survit grâce à une centaine de beaux vers ».

Aux défaillances de cette critique purement sentimentale, opposons les fortes paroles contemporaines de Lamennais : « Racine... Rousseau... cela me semble gonflé, affecté, faux de sentiment et souvent d'expression... Parlez-moi de Rabelais, voilà mon homme. Que de profondeur, que de verve ! Que Voltaire près de lui est un petit garçon[1] ! »

Sainte-Beuve. — Ce grand critique a peu varié au sujet de Rabelais, et, chose curieuse, il est resté à peu près au point de vue de La Bruyère. Dans son *Tableau de la Poésie du XVI^e^ siècle* (1825), le premier ouvrage qu'il ait publié et qui fut un événement littéraire, il réhabilite Ronsard et la Pléiade, et prononce des jugements dont plusieurs sont demeurés définitifs. Ce n'est malheureusement pas le cas de celui qu'il porte sur Rabelais. Au chapitre « Du roman au XVI^e^ siècle et de Rabelais », il ne craint pas d'écrire : « Ce fut tout à la fois Erasme et Boccace, Reuchlin et Marguerite de Navarre ; ou plutôt de tous ces souvenirs, confondus, digérés et vivifiés au sein d'un génie original, sortit une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscénité, de comique, d'éloquence et de fantaisie, qui rappelle tout sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise ».

Une vingtaine d'années plus tard, cependant, dans une des *Causeries du Lundi* (du 7 oct. 1850), commentant la lettre déjà citée de Voltaire — « Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons » — Sainte-Beuve ajoute (p. 17) : « Oui, Rabelais est un bouffon, mais un bouffon unique, un bouffon homérique ! Ce dernier jugement de Voltaire restera celui de tous les gens de sens et de goût, de ceux qui n'ont point d'ailleurs pour Rabelais une vocation décidée et une prédilection particulière ».

1. Lettre de Lamennais à M. Vitrolles, dans la *Nouvelle Revue* de janvier 1883.

En outre, l'illustre critique recommande, pour la lecture de Rabelais, des précautions inattendues sous sa plume (p. 4) :

« Quand on veut lire tout haut du Rabelais, même devant les hommes (car devant les femmes cela ne se peut pas), on est toujours comme quelqu'un qui veut traverser une vaste place pleine de boue et d'ordures : il s'agit d'enjamber à chaque moment et de traverser sans trop se crotter. C'est difficile ».

Ces réserves de Sainte-Beuve semblent peu sincères à Paul Stapfer[1]. Quoi qu'il en soit, on aurait souhaité de sa part un peu moins de pudibonderie et un peu plus de sens historique. A l'époque où Sainte-Beuve s'arrêtait définitivement à l' « Homère bouffon », Taine avait déjà posé, pour l'appréciation des œuvres du passé, ce principe élémentaire de la critique : « D'arriver par degrés à reproduire en soi-même des sentiments auxquels on était d'abord étranger, de voir qu'un autre homme en un autre temps a dû penser et croire autrement que nous-mêmes, de nous mettre à son point de vue, de le comprendre ».

Brunetière. — Un demi-siècle s'est écoulé entre les *Lundis* de Sainte-Beuve et l'article que Ferdinand Brunetière a consacré en 1900 à Rabelais, dans la *Revue des Deux Mondes*[2]. En voici les idées essentielles.

L'épopée bouffonne de *Gargantua* et *Pantagruel* est essentiellement un poème : « Elle en a l'apparence et l'allure ; elle en a l'inspiration profonde ; elle en a le charme et la séduction du style ».

Le génie de Rabelais, s'abreuvant à toutes les sources, sait fondre et unifier les matériaux les plus disparates : « Jurisprudence ou matière médicale, du grec et du latin, du Plutarque et du Sénèque, du Cicéron et du Platon... joints ensemble ne font toujours que du Rabelais ».

Le critique insiste tout particulièrement sur la conception naturaliste de Rabelais et de son œuvre : « Il n'y a point en nature d'opérations distinguées ni de fonctions inférieures. La nature est partout la nature. La grandeur de la fin, qui est d'entretenir la vie, n'excuse pas seulement la vulgarité des moyens ; elle la transforme, elle l'annoblit, elle la transfigure... Cette

1. Stapfer, *Rabelais*, p. 84.
2. Il a passé à peu près intégralement dans le chapitre correspondant de son *Histoire de la littérature classique*, t. I, 1904. Voy. les pages 124, 135 et 138.

adoration des énergies de la nature, invisible ou présente, circule d'un bout à l'autre de son livre... ».

Observation profonde qui explique le soi-disant cynisme du style ou de la pensée rabelaisienne. Les joyeusetés du roman n'avaient nullement, aux yeux du savant médecin, ce caractère d'incongruité qu'elles ont aux nôtres, saturés par trois siècles de décorum : « Rabelais, dit avec raison Stapfer (p. 85), ne sort jamais de la simple nature, et certains raffinements dont s'amusent les imaginations corrompues, n'ont aucun accès dans la sienne. Il plaisante en médecin joyeux et bien portant, qui connaît la vertu physique et morale d'un rire large et sain. Plus la gaieté de l'homme se rapproche de celle de l'enfant, plus elle est hygiénique pour l'âme et pour le corps. Le fumier de Rabelais fortifie la poitrine. L'énormité même de son impudeur naturelle, semblable à la candeur d'un gros bébé nu, lui ôte toute maligne influence, et il a pu, sans tromper en rien ses lecteurs, inscrire bravement ce petit vers au frontispice de tout son ouvrage :

« Il ne contient mal ny infection ».

Quel pas en avant a fait la critique depuis Sainte-Beuve et quel effort pour pénétrer dans l'intimité de la pensée rabelaisienne !

En somme, Rabelais n'a pas encore rencontré un critique à la hauteur de son génie. Tous ceux qui ont apprécié son œuvre, n'en ont fait ressortir qu'un seul aspect : soit la valeur purement esthétique (La Bruyère), soit le caractère facétieux (Voltaire et Sainte-Beuve), soit le fonds naturaliste (Brunetière). Le livre de Stapfer sur Rabelais (1881) est encore ce que nous possédons de plus judicieux comme jugement d'ensemble sur le grand Tourangeau[1]. Mais la parole définitive avait déjà été dite, il y a près d'un siècle (1836), par Chateaubriand, dans sa magnifique synthèse des génies-mères de l'humanité.

1. Parmi les travaux d'ensemble consacrés à Rabelais dans le premier quart du XX^e siècle, deux ouvrages méritent une mention spéciale :
J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, Paris, 1910 ;
P. Villey, *Rabelais et Marot*, Paris, 1923.
Le premier nous donne, entre autres, un relevé exact et minutieux des sources antiques et humanistiques de l'érudition rabelaisienne : le dernier précise les caractères propres à chacun des livres du roman, faisant ainsi ressortir les idées maîtresses du grand écrivain.

CHAPITRE VII

HORS DE FRANCE

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur la réputation de Rabelais hors de France, bien que la fréquence de ses traductions nous ait renseignés par avance sur la diffusion de son œuvre auprès des grandes nations policées.

Italie. — Les pays catholiques, l'Italie et l'Espagne, nous l'avons déjà dit, sont restés complètement étrangers à l'œuvre rabelaisienne. C'est tout à fait par exception qu'on rencontre le jugement du littérateur italien Jacques Corbinelli, florentin qui vint en France, où Catherine de Médecis l'accueillit avec faveur et où il séjourna plus de vingt-cinq ans. Une de ses lettres (probablement de 1568), adressée à Vincenzo Pinelli, contient cette remarque : « Le maître qui vient me lire les Œuvres de messire François Rabelais, Docteur en médecine, lequel secoue bien la cour du roi François et les princes de ce temps-là (à la manière de Morgant), rien moins qu'un autre Aristophane, très savant en toutes choses et (beau) railleur de tous *ex professo*, mais mal imprimé et corrigé...[1] ».

Néanmoins, si le livre continua à rester inconnu en Italie, le nom de l'auteur, comme ennemi des moines et comme libre penseur, se rencontre sous la plume des orthodoxes ultramontains qui voient en lui un semeur d'hérésies à l'exemple de Luther et de Calvin.

On sait avec quelle véhémence et quelle absence de preuves le moine tourangeau Puy-Herbault avait attaqué Rabelais dans son *Theotimus* (1548). Il trouva en Italie un écho chez le Piémontais

1. Voy. Rajna, dans *Rev. Et. Rab.*, t. I, p. 157 à 165.

Giovanni Botero[1]. Dans son livre *Delle Relazioni universali*, paru à Vicenza en 1595, parlant de l'influence néfaste que les écrits de Rabelais et de Marot ont exercée sur toutes les classes de la société et particulièrement sur la Cour, Botero peint l'homme et l'œuvre en s'inspirant de Puy-Herbault.

Jean Bernier ne manque pas de relever ce manque de bonne foi (p. 53) : « Jean Botero, prenant Rabelais par tous les bouts, la naissance, les biens de fortune, les inclinations, les mœurs et autres endroits, tout cela avec beaucoup d'aigreur et sans preuves, reste d'une foi Punique et Grecque, dont quelques-uns veulent que les Italiens ayent hérité ».

Vers la même époque, un imprimeur d'Asti, publiant une édition expurgée des comédies et farces d'Allione d'Asti, écrites en patois astésan et en français, reprend à son tour dans sa préface les calomnies de Botero sur les effets funestes qu'ont eus en France les œuvres de Rabelais et de Marot[2].

Il est curieux de constater que ces accusations injustifiées ont reparu encore de nos jours en Italie. L'historien ultramontain Cesare Cantù, dans le XV[e] livre de son *Histoire Universelle*, consacre à Rabelais plusieurs pages, où il l'accuse d'extravagance, d'impiété, d'outrage à la religion et à l'église. Peu s'en faut qu'il ne le rende responsable des Guerres de religion.

Allemagne. — Nous avons montré que, dès le XVI[e] siècle, l'œuvre de Rabelais avait commencé à pénétrer en Allemagne. Elle y a toujours joui d'une grande faveur auprès des écrivains les plus fameux :

« Les Allemands sont restés fidèles à l'auteur de *Gargantua* : Wieland l'éleva au premier rang ; Herder le salua comme un précurseur des écrivains du grand siècle ; Gœthe l'appela son ami ; Jean-Paul, tout en lui préférant Fischart, l'étudia, l'imita même avec une telle prédilection qu'il se fit surnommer « le Rabelais de la métaphysique » ; Chamisso avait toujours un *Pantagruel* sur sa table ; Gervinus, qui aimait tant Cervantès, déclara que c'était un fils du curé de Meudon[3] ».

1. Voy., sur l'auteur, D'Orsi, *Giovanni Botero*, *Mondovi*, 1882.
2. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VI, p. 398.
3. Marc-Monnier, *La Réforme*, p. 139. Relevons sur Rabelais satirique quelques pages sympathiques dans un recueil d'essais intitulé : *Democritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen*, par Carl Julius Weber (1767-1832), 7[e] éd. en 12 vol., Stuttgart, 1862. Cf. t. VIII, ch. XVI : « La satire chez les modernes, Italiens, Espagnols, Français » (p. 258 à 263).

Une seule note discordante, non pas en Allemagne, mais dans la Suisse allemande.

Jakob Burckhardt, l'historien de la Renaissance italienne, témoigne une fois de plus de l'incapacité de certains critiques calvinistes à saisir le génie exubérant et sain de Rabelais, génie incompatible avec la sombre doctrine de la prédestination. Après avoir exagéré l'influence de Folengo sur Rabelais, Burckhardt ajoute : « C'est à regret que nous mêlons le nom de Rabelais à notre étude. L'œuvre de ce génie puissant, mais baroque, nous donne à peu près l'idée de ce que serait la Renaissance sans la forme et la beauté[1] ».

Nous ignorons ce que Burckardt entend par la « forme » ; mais, s'il s'agit de la langue, aucun autre écrivain n'est supérieur à Rabelais ; quant à la beauté, qui pourrait nier celle de l'épopée rabelaisienne, « beauté » particulière, comme tout ce qui est unique ? La Renaissance elle-même ne se comprendrait pas sans une œuvre qui a exprimé, en traits lumineux et définitifs, l'aspiration infinie de l'époque, sa soif inextinguible du savoir.

Angleterre. — C'est surtout en Angleterre que le génie de Rabelais a été apprécié et goûté. Francis Bacon l'appelle « le grand railleur de France » (*the great jester of France*).

De nos jours, rappelons le poète, historien et essayiste Robert Southey (1774-1813) et sa principale et plus curieuse production en prose, les sept volumes du *Docteur*. Dans ce livre bizarre et de parti pris décousu, on trouve « un trésor de citations ravissantes extraites de poètes oubliés, de prosateurs inconnus, d'écrivains fantastiques, une guirlande de ces fleurs que le temps ne fane pas, la quintessence de 30.000 volumes[2] ».

On y lit une page curieuse sur les *Pantagruélistes* (t. I, p. 177) :

« Les Pantagruélistes sont plus rares que les poètes. La Grèce a produit trois grands poètes tragiques, mais un seul Aristophane. Les Français n'ont qu'un Rabelais, alors que sept poètes de la Pléiade brillent à leur hémisphère poétique. Et pourtant le lecteur ne saurait en conclure que j'estime le pantagruélisme comme, étant plus rare, supérieur à la poésie. Je considère seulement que tous les plus grands poètes ont possédé une sorte de pantagruélisme dans leurs œuvres,

1. J. Burckhardt, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. fr., t. II, p. 123.
2. Philarète Chasles, *Revue des Deux Mondes* de 1840, p. 593.

et que je crois essentiel à leur grandeur. Nous ne savons pas ce que le monde a perdu avec la disparition des *Margites* d'Homère, nous savons seulement qu'Homère s'y montra Pantagruéliste. Shakespeare a été un Pantagruéliste, de même que Cervantès... ».

Robert Browning, un des plus grands poètes anglais contemporains (1812-1889), est un admirateur de Rabelais, qu'il range avec Molière et Voltaire, parmi les types représentatifs de l'esprit gaulois[1].

Nous avons réservé pour la fin l'opinion du poète et philosophe Samuel Taylor Coleridge (1772-1831). Dans une de ses conférences sur Shakespeare, il exalte notre auteur : « Je place Rabelais avec ces esprits créateurs du monde : Shakespeare, Dante, Cervantès[2] ».

Ce jugement est le pendant de celui de Chateaubriand. La critique en Angleterre, comme en France, aboutit à placer Rabelais parmi les grands génies qui ont illustré la littérature universelle.

1. Dans son poème satirique *Red cotton night cap country* (publié le 23 janv. 1873), le point de départ est un fait divers de l'année 1871. Cf. Karl Schmidt, *Robert Browning's Verhältniss zu Frankreich*, Berlin, 1909.

2. *Notes and lectures on Shakespeare*, t. II, p. 81.

Dans les *Specimens of the Table Talks of Samuel Taylor Coleridge* (IIe éd., 1836, p. 92), on lit également un éloge enthousiaste de Rabelais.

DEUXIÈME PARTIE

LECTEURS ET IMITATEURS

Le premier biographe de Rabelais, Antoine Le Roy, a consacré le IV[e] livre de ses *Rabelæsina Elogia* (1649) aux admirateurs et aux dénigreurs du grand écrivain[1]. Il n'énumère pas moins de deux cents auteurs qui ont tour à tour exalté ou blâmé sa personne et ses écrits. Il va sans dire que nous n'allons pas passer en revue tous les noms de cette liste interminable. Un choix s'impose et nous ne retiendrons que ceux qui ont laissé des traces dans l'histoire littéraire de leur temps.

Même ainsi limitée, la tâche est assez complexe. Les lecteurs et imitateurs de Rabelais embrassent la presque totalité des écrivains insignes du XVI[e] siècle et un grand nombre des auteurs des âges postérieurs. Rangés par spécialités, ils représentent les catégories les plus diverses : Conteurs et Essayistes, Ecrivains facétieux et satiriques, Poètes et Dramaturges, Historiens et Moralistes, Pamphlétaires et Polémistes, Libertins et Erudits, Epistoliers, etc.[2]

Ce n'est pas tout. Il faut encore établir des distinctions : l'étendue de l'influence exercée par Rabelais sur ces divers écrivains

1. Il porte ce titre : « De singulari benevolentia, gratia et auctoritate, quam vivus et mortuus Rabelæsus obtinuit apud clarissimos viros propter jocularem scribendi rationem ».

2. Le tome III de l'édition Le Duchat, de 1741, contient quelques jugements des savants sur Rabelais. Cf. Gottlob Regis, t. III, 1841, p. 1370 à 1481 : « Jugements et témoignages sur Rabelais ». — Fleury, *Rabelais et ses œuvres*, 1877, t. II, ch. XX (p. 510 à 573) : « La réputation de Rabelais ». — Jacques Boulenger, *Rabelais à travers les âges*, Paris, 1926.

Voy., en outre, *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, t. I à X (1903-1912) ; *Tables*, (1924), p. 14 à 20 : « Influences et succès », et *Revue du XVI[e] Siècle*, t. I à XII (1913-1925).

n'a pas été identique. Son action, par exemple, est sensible sur tous les conteurs réalistes de son temps, mais tous ne l'ont pas subie au même degré. Tels, comme Guillaume Bouchet et Nicolas de Cholières, se bornent à lui faire, sans compter, des emprunts purement matériels. Tels autres, comme Des Périers et notamment l'auteur du *Moyen de parvenir*, tout en s'inspirant de Rabelais, conservent une forte originalité : ils recréent, pour ainsi dire, du Rabelais.

Une place intermédiaire est occupée par Noël du Fail, qui sait souvent rester personnel sous l'influence absorbante du Maître.

Voilà pour l'imitation de Rabelais.

En ce qui touche l'action indirecte de son esprit ou de son œuvre, tel lecteur, comme Brantôme ou De la Noue, a gardé de ce contact des souvenirs nombreux, alors que chez d'autres, comme Montaigne ou Tahureau, ces réminiscences sont isolées ou passagères.

PREMIÈRE SECTION

CONTEURS ET ESSAYISTES

Sous la rubrique collective de *Conteurs*, on range généralement, comme faisant suite à Rabelais, des écrivains tels que Noël du Fail, Jacques Tahureau, Nicolas de Cholières, Guillaume Bouchet et Béroalde de Verville. Or l'activité littéraire de ces différents auteurs n'appartient pas tant au genre narratif qu'au dialogue ou à la dissertation. Leur talent ressort de l'érudition aussi bien que de la morale. Bref, ce sont nos premiers essayistes, dont les noms ont été obscurcis par le lustre de celui de Montaigne.

Les *Dialogues* de Tahureau, les premiers en date (1562), ont été suivis des *Discours d'Eutrapel* (1585), l'œuvre principale de du Fail. Les *Matinées* de Cholières (1585), les *Serées* de Bouchet (1584-1597) et surtout le *Moyen de parvenir* (1610), tout en renfermant des éléments narratifs, en hors-d'œuvre, se rattachent plutôt au genre illustré par les *Essais* de Montaigne.

Remarquons cependant que du Fail a débuté par une œuvre franchement narrative, les *Propos rustiques*, et que, dans les *Serées* et le *Moyen de parvenir*, le ton du récit l'emporte. Nous rangerons donc leurs auteurs sous l'étiquette de « conteurs », en même temps que Des Périers, tout en réservant les autres pour la catégorie des « Essayistes ».

CHAPITRE PREMIER

CONTEURS

L'art de conter avait atteint au XV^e^ siècle un haut degré de perfection dans les *Cent Nouvelles nouvelles*. Cette œuvre, achevée en 1462 et parue en 1486, eut jusqu'en 1540 au moins huit réimpressions. Mais elle resta complètement isolée. Le recueil de Des Périers la cite, mais nous ignorons si Rabelais et ses imitateurs l'ont directement connue.

C'est l'auteur de *Pantagruel* (1533) qui inaugure au XVI^e^ siècle le genre narratif et devient le modèle de toute une école de conteurs, commençant par les *Propos rustiques*[1] de du Fail pour aboutir au *Moyen de parvenir* (1610).

Si l'on excepte l'*Heptaméron* (1559) de Marguerite de Navarre et le *Printemps* de son imitateur Jacques Yver[2], gentilhomme poitevin, tous les représentants du genre peuvent être rangés dans l'école rabelaisienne. Tous, ils ont subi plus ou moins fortement l'ascendant de l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

I. — Noël du Fail.

En 1547, parut à Lyon, chez Jean de Tournes, un petit recueil intitulé : *Discours d'aucuns Propos rustiques, facecieux et de*

1. Le recueil de *Contes*, de 1535, du sellier champenois Nicolas de Troyes : *Le Grand parangon des nouvelles nouvelles* (éd. Mabille, 1869), offrirait, lui aussi, des vestiges rabelaisiens, mais la remarque a besoin de confirmation. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 385-386.

2. *Le Printemps d'Yver*, Paris, 1572. Ce livre porte, lui aussi, des traces du roman rabelaisien. A propos de l'assertion que « toute femme est aimable et que nulle n'est digne d'estre aimée », l'auteur d'invoquer « cest arrest prononcé jadis en robe rouge sur le doute de *Panerge* (*sic*), IV^e^ journée, p. 628 de la réimpression dans le *Panthéon littéraire* de 1841. C'est là une allusion à l'arrêt rendu contre le juge Bridoye. A la p. 591 et 648, deux autres souvenirs : « ... ces grans *lifrelofres* qui le cuidoient eschiner avec leurs longs bois » — « Ah, traistre, malheureux, m'as-tu donc donné le *boucon de Lombard* ? »

singuliere recreacion. L'auteur signait « Maistre Leon Ladulfi », anagramme de Noël du Fail, gentilhomme breton. L'opuscule contenait « une batelée de contes rustiques », que l'auteur a notés en écoutant les récits des paysans de son terroir.

C'était là une nouveauté qui devait passer presque inaperçue des contemporains, mais l'année suivante, en 1548, un interpolateur anonyme, angevin, publia à Paris une seconde édition remaniée et augmentée de deux chapitres de son cru[1].

Les *Propos rustiques* sont une œuvre à part dans la littérature du XVI^e^ siècle, la première qui accuse une forte influence rabelaisienne. Du Fail les appelle « Rusticités » (préface des *Baliverneries*) et il en expose l'origine dans ses *Contes d'Eutrapel* (ch. XXXV) : « C'est à ma maison, aux champs, que j'ai accommodée par ces années, et rendue au terme d'une vraie habitation philosophale et de repos... Au bois [me trouverez] faisant rehausser mes fossez, mettre à la ligne mes pourmenoirs et cependant, outre cent musiques d'oiseaux, *une batelée des contes rustiques* par mes ouvriers : desquels sans faire semblant de rien, j'ay autrefois extrait et recueilly en mes tablettes le sujet et grace, communiqué leur propos et mes balivernes au peuple, prenant l'Imprimeur et renversant mon nom de Leon Ladulfi ».

Si le nom de Rabelais n'est nulle part mentionné dans les *Propos*[2], l'influence rabelaisienne y est partout sensible. Les allusions et expressions typiques y abondent. En renvoyant pour les détails à l'œuvre du dernier biographe, contentons-nous de retenir ici ces traits caractéristiques :

1° Expressions rabelaisiennes :

Compulsoires de buvettes (ch. I), « si vous vivez vous aurez de l'aage » (ch. VI), « le bon Thenot mourut l'an et le jour qu'il trepassa » (ch. VIII), etc.

2° Noms propres rabelaisiens :

Pharingues (ch. IV), Laringues (ch. X)[3], Jobelin bridé (ch. VI), Utopie (ch. X), Canariens (ch. XI), Capitaine Tireavant (ch. XI), etc.

1. Un érudit breton, Arthur de la Borderie, a réimprimé, en 1878, le texte original de l'édition princeps et relevé soigneusement les superfétations de l'interpolateur angevin. Tout récemment, Em. Philipot, dans sa *Vie et Œuvre littéraire de Noël du Fail* (1914), a complété et souvent rectifié son devancier.

2. On le lit, par contre, dans les *Discours d'Eutrapel*, ch. XXVI : « ... on leur aprint, à leurs despens, le jeu de la Selle, dont *Rabelais, ce hautain esprit*, n'a fait aucune mention dans son Catalogue ».

3. Cf. *Baliverneries*, ch. III : Laringues et Pharingues.

3° Motifs tirés du roman :

« La grande bataille de ceux du village de Flameaux[1] et ceux de Vindelles[2] » (ch. IX) est un souvenir immédiat de la guerre picrocholine et de ses péripéties : la querelle des bergers de Gargantua avec les fouaciers de Lerné, leur kyrielle d'injures, le gué de Vède (mentionné à plusieurs reprises). Dans le même chapitre : « Veistes vous oncques un chien... » est un rappel du Prologue de *Gargantua*.

Le coq-à-l'âne juridique du chapitre X est inspiré par le plaidoyer des seigneurs Baisecul et Humevesne.

Au chapitre XII, les propos à bâtons rompus de Perrot Claquedens rappellent ceux des « Bien yvres ».

Au dernier chapitre, enfin, l'auteur se met personnellement en scène, sous un pseudonyme, procédé habituel de Maître Alcofribas.

Ainsi du Fail a constamment Rabelais présent à l'esprit. Il ne s'agit pas seulement d'emprunts matériels — noms propres, vocables, expressions, courtes phrases — mais l'inspiration même est toute rabelaisienne. Du Fail lui doit, non seulement sa conception pantagruéliste, son optimisme plein d'indulgence, mais encore des motifs, des épisodes entiers : il ne peut créer qu'à l'instigation de l'esprit du Maître.

La Borderie exagère l'indulgence, à propos de ces nombreux points de contact, lorsqu'il y voit de simples coïncidences, les deux écrivains ayant pu selon lui puiser dans un fonds commun. M. Philipot remarque avec raison (p. 140) : « Du Fail savait littérairement par cœur, comme les classiques, son *Gargantua* et son *Pantagruel*..., il en était imbu ».

A l'encontre de La Borderie, son récent biographe trouve les *Propos rustiques* « imprégnés de pantagruélisme », et il arrive à ce résultat qu' « en somme, du Fail a vu dans l'existence des paysans à peu près les mêmes choses que Rabelais ».

Ceci n'amoindrit nullement le talent personnel du conteur breton. Son œuvre n'est pas une imitation servile, mais intelligente et personnelle. Il n'est pas un « singe de Rabelais » (comme Pasquier l'appelle dans une lettre à Ronsard de 1555), mais un disciple qui fait honneur au maître. Il est même, conclut avec raison son dernier biographe, plus qu'un disciple : « Il est tellement en harmonie avec son maître, qu'il est capable de recréer du Rabelais et de nous donner l'impression d'une imitation lointaine ».

1. Nom topographique imaginaire.
2. *Idem.*

Voilà pour les *Propos rustiques*. Dans les autres écrits de du Fail, les souvenirs sont moins nombreux, sans cesser cependant d'être importants.

Le chapitre III *des Baliverneries* (1548) renferme une imitation du Prologue du *Tiers livre*, et le chapitre V, une allusion à Janotus de Bragmardus qui « eut plus de grace » que les coureurs impertinents dont parle l'auteur.

Les *Contes et Discours d'Eutrapel*, parus à Rennes en 1585, sont en fait des essais entrelardés de contes. Il est question, au chapitre V, des « pauvres verolez precieux » ; au chapitre X, d'un « Frere Fredon » ; au chapitre XIII, l'auteur invoque l'autorité « de ce sçavant homme Panurge », et au chapitre XXXI, il dit d'un marchand drapier de Rennes, appelé Jamet Jan, qu' « il n'estoit pas des amis de Panurge, car il ne prestoit ny ne vendoit rien à credit ».

Voici quelques autres souvenirs :

Le chapitre XV^e^ offre une imitation originale de l'Ecolier Limousin ; le XXIX^e^, intitulé « Propos de marier Eutrapel », est inspiré de « Comment Panurge se conseille à Pantagruel » ; le XXXI^e^ est un rappel du jugement de Seigny Joan (« la fumée du rôt ») ; enfin, dans le XXXIV^e^ l'histoire de Thamous... (« dy leur que le grand Pan est mort ») est un souvenir du *Quart livre*. Du Fail y adopte la curieuse identification proposée par Rabelais entre le dieu Pan et Notre Seigneur[1].

Imprégnée comme elle est de Rabelais, l'œuvre de du Fail n'en reste pas moins originale et méritoire. Les *Propos rustiques* sont une source unique pour la connaissance de l'âme bretonne dans la première moitié du XVI^e^ siècle, alors que, pour la seconde moitié, les *Contes d'Eutrapel* agitent les problèmes sociaux les plus importants du temps : la justice et le langage juridique, le mariage, la tendance latinisante et l'italianisme.

II. — Bonaventure Des Périers.

A la fois poète, penseur et nouvelliste de grand mérite, Des Périers n'a publié en prose de son vivant que le *Cymbalum mundi* (1538), œuvre de philosophie religieuse unique au XVI^e^ siècle.

Le mystère qui entoure sa naissance enveloppe aussi les derniers moments de sa vie. Ses *Poésies*, pas plus que ses autres écrits, ne fournissent aucune clarté à ce sujet.

1. Em. Philipot, *ouvr. cité*, p. 493.

Les *Joyeux Devis* ne parurent qu'après sa mort (1558)[1]. L'éditeur, le poète manceau Jacques Peletier du Mans, ami de Des Périers, ne se fit aucun scrupule d'insérer dans le texte des dates et des faits qui se sont passés après la mort de l'auteur[2].

Ces circonstances ont donné le change aux critiques, depuis La Monnoye (1735) jusqu'à l'abbé Jugé (1907). Partant de ces anachronismes interpolés, ils contestent à Des Périers la paternité des *Joyeux Devis*, pour l'attribuer à Jacques Peletier du Mans, poète et prosateur médiocre, alors que les *Nouvelles Récréations* dénoncent comme auteur l'écrivain le plus artiste que nous connaissions entre Rabelais et Montaigne[3].

Parmi les conteurs du XVI^e^ siècle, Des Périers mérite en effet d'occuper une place à part, à côté et immédiatement après Rabelais. Lui seul a su, comme le maître, situer ses personnages, les suivre dans leurs milieux, observer leurs faits et gestes, et esquisser des tableaux d'un réalisme parfait. Comme Rabelais, il pousse le souci des détails pittoresques jusqu'à tenir compte des particularités linguistiques de ses personnages, de leurs expressions de terroir. Cette notation des provincialismes donne aux *Joyeux Devis* un cachet particulier, une couleur locale multiple et variée.

Il est probable que Des Périers a personnellement connu Rabelais pendant leur séjour commun à Lyon, en 1536[4], mais les *Poésies* n'en contiennent pas trace.

Quoi qu'il en soit, Des Périers a parfaitement goûté les deux premiers livres du roman rabelaisien[5]. Son recueil des *Joyeux Devis* est plein de pantagruélisme.

Sous le rapport du fonds, Des Périers est indépendant de

1. Cette édition contient quatre-vingt-dix nouvelles. Un anonyme ajouta à celle de 1568 trente-neuf autres nouvelles (tirées en partie de l'*Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne).

2. Tels : fin de la nouvelle V (à propos du cocuage) : « Pantagruel le dit bien, mais je ne veux pas en debatre les raisons... », souvenir des paroles de Frère Jean à Panurge (l. III, ch. XXVIII). Or, le *Tiers livre* parut en 1548, après la mort de Des Périers.

Autre anachronisme : la nouvelle LVIII renferme une allusion aux réponses par monosyllables du Frère Fredon, du *V^e^ livre*.

3. Voy., touchant cette question de paternité, notre étude dans les *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle*, Appendice.

4. A l'occasion du banquet donné en l'honneur de Dolet, banquet auquel assistaient entre autres Marot, Rabelais et Des Périers.

5. Félix Frank, éditeur en 1873, du *Cymbalum Mundi*, propose même (à tort, croyons-nous), d'identifier le chien *Pamphagus* du IV^e^ Dialogue avec Rabelais et Abel Lefranc s'est récemment rallié à cette interprétation. Cf. *Œuvres de Rabelais*, t. III, p. LXV.

Rabelais. Rien de commun, par exemple, entre la « Laitière » de Rabelais (conte à peine esquissé) et le récit circonstancié de Des Périers. Mais il a connu et goûté les deux premiers livres parus entre 1533 et 1535, d'où maintes réminiscences et certaines similitudes de style, telle, par exemple, que la première nouvelle qui sert de préambule au recueil, tout imprégnée de *Gargantua* :

« Et vous asseurez que je ne fais pas peu de chose pour vous, en vous donnant de quoy vous resjouir, qui est la meilleure chose que puisse faire l'homme. Le plus gentil enseignement pour la vie, c'est *bene vivere et lœtari*.

« Qu'on ne me vienne non plus faire des difficultez :

« Oh ! ce ne fut pas cestuy-cy qui fit cela, — Oh ! cecy ne fut pas faict en ce cartier-là. — Je l'avoys desja ouy compter ! — Cela fut faict en nostre pays ». Riez seulement et ne vous chaille si ce fut Gaultier, ou si ce fut Garguille. Ne vous souciez point si ce fut à Tours en Berry, ou à Bourges en Tourayne : vous vous tourmenteriez pour neant ».

Ce « Tours en Berry » rappelle la plaisanterie rabelaisienne, « ceulx de Londres en Cahors » (l. I, ch. XIX).

Des phrases typiques : Chascun en sa chascunière (nouv. XIII), beuvant *sicut terra sine aqua* (nouv. LXXXVJ), etc.

Rappelons que la *Prognostication des Prognostications*, « laquelle descouvre l'impudence des prognostiqueurs », qu'on trouve dans le *Recueil des Œuvres de Des Périers* de 1544 en vers, est une imitation de la *Pantagruéline Prognostication* de *Rabelais* (1533).

Les analogies entre les deux écrivains résident dans la même tournure d'esprit (optimisme et allure facétieuse), le même naturel d'expression, le même style alerte et entraînant. Des Périers est un pantagruéliste qui sait rester lui-même :

« Les contes des *Joyeux Devis*, dit Gaston Paris, sont éminemment des produits français. Si une partie des thèmes qu'il traite appartient à ce qu'on a si bien appelé « le matériel roulant » du folklore narratif européen, la mise en œuvre littéraire en est toute française. Les prélats, les curés, les moines, les escoliers, les gentilhommes, les bourgeois, les artisans, les paysans qui jouent devant nous les scènes de cette joyeuse et triviale comédie, sont bien ceux de notre vieille France » [1].

1. *Journal des Savants*, 1895, p. 359 (« La Nouvelle française aux XV^e^ et XVI^e^ siècles »).

III. — Guillaume Bouchet.

Né vers 1513 et mort avant 1597, fils de Jacques Bouchet, imprimeur à Poitiers, Guillaume Bouchet remplit dans la même ville la charge honorifique de juge-consul des marchands ou, comme nous dirions aujourd'hui, de président du tribunal de commerce.

Ce lettré poitevin, grand admirateur de Rabelais, fit paraître son premier livre des *Serées* en 1584, les deux autres (posthumes) virent le jour en 1597-1598 (les trois réunis en 1608). Dans ces *Soirées* poitevines, il disserte sur les sujets les plus disparates : sur le vin, sur l'eau, sur les aliments, sur les juges, les procès et les plaideurs, sur les médecins, sur les voleurs, sur les boiteux et les aveugles, sur les femmes et les filles. Il nous offre des aperçus très curieux, souvent instructifs, sur la vie provinciale dans le dernier tiers du xvi[e] siècle.

Dans ce répertoire copieux d'historiettes et d'observations personnelles, revient fréquemment le nom de Rabelais accompagné des personnages de son roman.

En parlant du vin, premier thème des *Serées* :

« Les esprits estans joyeux et subtilisez, n'enfantent ils pas leurs semblables ? *Rabelais* ne dit pas sans raison :

Furieux est, de bons sens ne jouïst,
Qui boit bon vin, et ne s'en resjouïst ».

A propos des « Songeurs, resveurs et dormeurs » :

« Quelqu'un de la Serée, s'adressant aux ennemis mortels des songes, leur va dire, que *apud Atlanteos*, que Rabelais nomme Atlantiques, on ne songe point... Puis on luy demanda s'il croiroit plutost *ce que dit le docte Rabelais* que Cleon de Daulie Thrasimedes, et de nostre temps le sçavant Villauranus[1] (*sic*) François, oncques ne songerent. Il leur respond, que si tous ces peuples, et ceux qu'ils ont nommez, ne songeoient point, qu'ils n'esperoient donc rien : car toutes nos esperances, disoit-il, que sont ce que resveries et songes ? » (t. III, p. 138).

Ailleurs, parlant « des Nourrices » (*XXIV[e] serée*), Bouchet remarque :

1. Lire : Villanovanus. Voy. ci-dessus, p. 14.

« La nourrice noire a les tetins plus fermes et durs que la blanche... Mais aussi ne voudrois pas que leurs tetins fussent si durs, que les enfans en devinssent camus, comme *Rabelais* et Paré l'asseurent » (t. IV, p. 65).

Le nom de *Pantagruel* est cité à propos du Conte de la Femme entêtée (que son mari corrige en la berçant) :

« Parquoy le mari fit faire un grand berceau à Croutelles, non sans admiration, encores qu'il ne fut pas si grand que celuy de *Pantagruel*... » (t. I, p. 108).

Le nom de *Gargantua* revient à son tour à propos des façons dont les marchands de chevaux accommodent leurs bêtes[1].

A l'occasion de la répartie d'un moine à l'abbé, qui demandait comment il pourrait trouver un bon aumônier parmi les fous de moines, l'auteur d'ajouter :

« Un second *frere Jean des Entomeures* luy va respondre : Et pourquoy ne trouverez vous entre ces fols de moynes un bon aumosnier, aussi bien que nous avons trouvé un bon abbé entre ces fols de moynes ? » (t. V, p. 28).

C'est surtout *Panurge* dont le nom revient le plus souvent.

Dans le conte « Chastiment de l'hostelier qui met de l'eau dans son vin », notre conteur rappelle l'épisode de Panurge chez les Turcs (t. I, p. 26)[2].

L'expression *tour de Panurge* revient plusieurs fois au cours des trois livres de *Serées*[3], qui font du malin compagnon un émule des filous célèbres (t. III, p. 100) : « Que si vous voulez

1. « Un des nostres, qu'estoit venu sur une cavalle, c'est pourquoy il commença à preferer les jumens aux chevaux et, *comme Gargantua*, homme d'esprit, choisit une cavale pour sa monture plutost qu'un cheval... Si est ce, luy expliqua un autre, que les anciens n'ont point tant parlé des femelles que des masles... que si la *jument de Gargantua* a été renommée pour un temps, elle n'a point pourtant esté chantée comme le cheval d'Alexandre » (t. II, p. 224).

2. Plus loin, à propos « des cocus et des cornards » : « Quand on luy demandoit en quelle sorte il vouloit estre marié, il disoit comme les autres Jans. Puis il disoit à ces beaux persuadeurs, que la Fortune avoit plus de lieu et effort au mariage que la prudence, et qu'il suffisoit, sans tant faire des recherches, à yeux clos se laisser conduire au sacrifice, puisqu'il avoit ce malheur pendu au col. Et, *comme dit Panurge*, il se faut mettre en mariage à l'aventure, les yeux bandez, *baissant la teste*, baisant la terre et du demeurant se recommander à Dieu » (t. II, p. 88).

Bouchet y revient dans son conte « des Bossus » (t. III, p. 247), et à la fin de la première *Serée* (t. I, p. 61).

3. Cf. *Serées*, t. I, p. 129 et 133.

parler des larrons, vous ne conterez que de larrecins joyeux de Mercure, qui sentent le bon Patelin, ou le fin *Panurge*, ou le rusé Mattois ».

Nous passons sur les allusions : à *Picrochole*, à propos des soldats vantards (t. IV, p. 129) ; à *Rondibilis*, à l'occasion d'un ventripotent qui, afin de plaire à sa femme, consulte la Faculté pour se faire maigrir (t. IV, p. 161) ; aux chicanoux daubés contre paiement (t. V, p. 58) ; aux *noces de Basché*, mentionnées à plusieurs reprises[1], etc.

Quant aux expressions proprement rabelaisiennes très fréquentes — *purée de septembre* (t. I, p. 35), *lanternes et falots* (t. III, p. 248), etc. — il suffira de renvoyer à leur sujet au V^e^ tome de l'édition Roybet.

On le voit, Guillaume Bouchet, lecteur assidu de Rabelais, n'a pas craint d'y faire de nombreux emprunts pour en émailler les divers propos de ses interlocuteurs. Ces nombreuses allusions contribuent à rendre le tour du récit plus vivant et plus divertissant.

IV. — Le « Moyen de parvenir »

On attribue habituellement cette œuvre étrange à Béroalde de Verville, mais l'écriture sèche et abstraite de ce romancier allégorique contraste singulièrement avec le style débordant de vie et d'entrain du *Moyen de parvenir*. Ces qualités littéraires sont dues (comme nous l'avons montré dans une étude récente[2]) au remanieur du canevas primitif de Béroalde. C'est au même auteur, resté jusqu'ici inconnu, qu'il faut faire remonter l'influence rabelaisienne, psychologique plutôt que littéraire, latente plutôt que manifeste, absolument étrangère aux écrits personnels de Béroalde, mais partout sensible au cours de l'ouvrage.

Rabelais figure parmi les innombrables interlocuteurs du *Moyen de parvenir*. Il y reparaît souvent, mais ses discours, comme ceux des autres personnages, n'ont aucun rapport direct avec ses œuvres, et c'est un des traits humoristiques de cette satire.

1. Voy. *Serées*, t. I, p. 108, et t. IV, p. 203.
2. Dans la II^e^ partie de nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle*.

Son auteur cite, au chapitre XII « le père Rabelais le docte » et raconte à cette occasion une anecdote sur Maître François, médecin du cardinal du Bellay. Ailleurs, ch. XV et LXXVI, il est question du « cheval de Rabelais qui fust passé docteur à Orange... », et de sa « mule », prise pour le cheval de l'Antéchrist. Plus loin, ch. XCIX, une allusion curieuse à « madame la mere de Gargantua », et finalement, au chapitre CIV, la simple mention du nom de Pantagruel.

L'imprécision de ces détails anecdotiques n'empêche pas l'arrangeur du *Moyen de parvenir* d'être littéralement imprégné de Rabelais. Les souvenirs du roman y abondent, mais marqués d'un cachet très personnel. L'auteur se contente d'y puiser une idée qu'il repense à son tour, en l'enrichissant d'historiettes et de variantes de son cru.

Réminiscences et allusions, imitations et suggestions, emprunts proprement dits, nous en avons donné ailleurs[1] de nombreux exemples. Contentons-nous de faire remarquer que l'influence rabelaisienne ne réside pas autant dans les détails que dans l'ensemble du *Moyen de parvenir*. Il représente dans le domaine satirique la dernière production de ce qu'on est convenu d'appeler « l'école de Rabelais », aboutissant ainsi à cette œuvre étrange, mais unique en son genre, où le style narratif a atteint son point culminant.

1. Dans l'étude citée ci-dessus.

CHAPITRE II

ESSAYISTES ET ROMANCIERS

Nous avons déjà reconnu, en certains des conteurs qui précèdent, des essayistes plutôt que des nouvellistes. Mais l'illustre auteur des *Essais* (1580), que Guillaume Bouchet cite avec admiration sous le nom de *Seigneur de la Montagne*[1], eut un devancier en la personne de Jacques Tahureau, dont les *Dialogues* remontent à une trentaine d'années auparavant. C'est donc lui qui mérite de figurer en tête de nos essayistes.

I. — Jacques Tahureau.

Ce précurseur de Ronsard est mort, poitrinaire, à l'âge de 28 ans (1555). Sept ans plus tard parurent les *Dialogues* (1562), qui révélèrent au public un essayiste original et piquant, sous le titre : « *Les Dialogues* de feu Jacques Tahureau, gentilhomme du Mans, non moins profitables que facetieux. Où les vices d'un chascun sont repris fort asprement, pour nous animer davantage à les fuir et à suivre la vertu ».

L'ouvrage posthume eut une certaine vogue, comme en témoignent les nombreuses éditions jusqu'à la fin du XVI[e] siècle. Après un oubli séculaire, l'opuscule fut réédité en 1870 et tout récemment son auteur a été l'objet d'une excellente étude du regretté E. Besch[2], que nous avons mise à contribution.

Tahureau raille tour à tour, dans ses *Dialogues*, les usages

1. Cf. *Serées*, t. V, p. 101 : « Le Seigneur de la Montagne dist qu'il apprint ainsi la langue Latine [comme les Romains, des esclaves parlans à la fois Grec et Latin], son pere ayant esté curieux de ne le faire parler ny hanter pendant sa jeunesse, sinon avec personnes qui ne parloient avec luy autre langage que le Latin ».

2. Voy. *Rev. XVI[e] siècle*, t. VI (1919).

et les préjugés mondains et en premier lieu l'amour, tel qu'il était conçu dans les différents milieux[1] sociaux (courtisans, militaires, écoliers).

La requête du courtisan est tout émaillée d'italianismes, bien que d'une vingtaine d'années antérieure aux *Dialogues du nouveau langage françois italianizé* d'Henri Estienne (1578), dont elle diffère en ce que Tahureau tient l'influence italienne pour légitime et indispensable, tout en blâmant les excès et la redondance[2].

Tahureau s'attaque ensuite aux préjugés traditionnels et aux abus courants, aux avocats et gens de justice, aux médecins, aux magiciens, aux astrologues et alchimistes, aux prétendus philosophes.

C'est une censure, souvent spirituelle, de la société française transformée par l'influence étrangère. Sous le pseudonyme de *Democritic*, railleur déclaré de la folie des hommes, il crible de son ironie *Cosmophile*, défenseur de l'influence étrangère.

C'est un pantagruéliste qui s'applique à des sujets sérieux, qu'il égaye parfois d'un éclat de rire, en mépris des « lourdaus melancholiques ».

Tahureau tient Rabelais en haute estime. Il le prend à témoin de la rareté des gens de bien[3].

Touchant les mièvreries et mignardises amoureuses, il partage l'avis de Frère Jean (p. 107) :

Le Cosmophile. — C'est bien dit, voyés s'il ne semble pas que ce bel ouvrage de lauriers nous semonde pour nous y aller rafraichir, et deviser de quelque gratieus propos.

Le Democritic. — Tu t'abuserois bien, si tu pensois que je t'y allasse recenser ces petits *chiabrenas* et badineries de l'amour...

1. Voici, par exemple, la harangue amoureuse de l'homme d'armes, rompu aux jurons : « Premierement, viendra l'homme de guerre et pour le salut de la Dame la chaussera de premiere abordée, l'un avecques brave par le corps-Dieu, par le sang-Dieu, je renie Dieu, Madame... » (p. 30).

2. « Je ne veux pas toutes fois rejetter beaucoup de bons mots qu'il nous a esté besoin et necessaire d'inventer, ou emprunter des autres langues, puisque desja ils sont receus en la nostre, mais que l'usage en soit plus rare et moderé » (p. 34).

3. « Ciceron, voulant définir un orateur, alla imaginer (ainsi qu'il avoit de bonnes coustumes) une perfection qui est impossible à l'homme, disant *Orator est vir bonus et dicendi peritus*, que nous pouvons ainsi rendre en françois : Un Orateur est un homme de bien, et qui sçait fort bien dire. Je ne sçay où il s'en pourra trouver un tant parfaict auquel on puisse seulement attribuer (si ce n'estoit d'aventure quelque bon et honneste mari) la premiere partie de cette definition. J'en prendray à tesmoin *nostre moins docte que facetieux Rabelais*, disant en ces mots : Gens de bien, Dieu vous sauve et gard, où estes vous, je ne vous peux voir » (p. 71).

A propos d'Erasme (p. 163) :

« Erasme se vante d'avoir fait son traité de la *Louange de Folie* quasi par maniere d'esbat en huit jours, où il a possible plus *matagrabolizé* qu'Acurse en ses vieilles gloses de droit ».

Et contre les écrivains prétentieux et obscurs (p. 168) :

« Quant est de moy, je ne veus point estre si affecté à telle lourdeces enfonceurs de matieres, qui vont querir les choses si *superliquoquentieusement*, qui commencent dès le haut de la mitre Joviale et puis viennent finir soubs la selle percée de Proserpine... ».

Un dernier souvenir (p. 179) :

« Icelui philosophe [Diagore] estoit aussi une fois sus mer où il se leva une fort grande tourmente pour le moins *aussi tempestueuse que celle que Pantagruel, accompagné de son Panurge et frere Jan des Entomeures*, evada à force de boire, de crier et de jurer ».

Concluons avec E. Besch, bon appréciateur de l'action générale exercée par Rabelais sur l'esprit et le style de son jeune disciple[1] :

« Il y a une influence qui domine toutes les autres et qu'on sent partout présente : c'est celle de Rabelais. A cette source, Tahureau n'a pas seulement puisé tel ou tel développement isolé, mais la tournure même de son style, en un mot sa façon de penser, de sentir et d'écrire. C'est qu'ici il n'y avait pas seulement rencontre accidentelle d'opinion, emprunt d'idées ou de thèmes particuliers, utilisation d'une expression notée au passage ; il y avait parité de tendances et conformité d'humeur. Tahureau a conscience d'appartenir à la même lignée gauloise que l'auteur de *Pantagruel* ; aussi est-il nécessairement amené à se faire le disciple de ce maître au génie puissant ».

II. — Montaigne.

L'illustre auteur des *Essais* était un lecteur, plus ou moins assidu, de l'œuvre rabelaisienne, dont il n'envisageait (comme on l'a vu) que le côté amusant. Mais si l'on excepte les idées sur

1. *Rev. du XVI^e siècle*, t. VI, p. 185-186.

l'éducation dont il a tiré directement parti, c'est son style plutôt que sa pensée qui en porte des traces.

C'est dans le roman rabelaisien que Montaigne a pu apprécier la richesse de la langue populaire. Il y a appris « à mettre de la familiarité dans son style et à le retremper à la source populaire[1] ». Il lisait Rabelais avec plaisir et il en a retenu mainte expression typique ou phrase pittoresque[2] :

A propos du pédantisme (l. I, ch. xxv), il cite la maxime de Frere Jean : « *Magis magnos clericos...* ».

Ailleurs (ch. xxxv), il se sert de la formule rabelaisienne : « Chacuns en sa chacuniere ».

On rencontre même deux fois sous sa plume (l. I, ch. xxv, et l. II, ch. xvii), la réserve familière à maître François : « Je suivray *jusques au feu*, mais exclusivement si je puis ».

L'érudit auteur des « Sources des *Essais* » remarque à ce sujet : « Il serait facile de multiplier ces exemples. Démêler avec précision l'influence de Rabelais sur le style de Montaigne est bien difficile, parce que tous les conteurs du siècle ont imité Rabelais. D'une façon générale, on peut dire que ces conteurs semblent avoir aidé Montaigne à mettre plus de familiarité et de vivacité dans ses *Essais* à mesure qu'il avançait ».

Les expressions pittoresques de la langue vulgaire, dont le roman rabelaisien est si abondamment pourvu, ont appris à Montaigne à donner à son propre style de la vie et du mouvement et par là à le « préserver de la grise monotonie qui est toujours l'écueil du style de la philosophie[3] ».

III. — Nicolas de Cholières.

On ignore tout sur la vie de cet écrivain que, récemment, Louis Loviot a essayé de tirer de l'obscurité où il est plongé depuis trois siècles.

Suivant ses conjectures, le seigneur de Cholières serait le même personnage que le chartreux Jean Dagoneau, Mâconnais, d'ori-

1. Voy. Pierre Villey, *Les sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*, Paris, 1908, t. I, p. 204.
2. Idem, *ibidem*, t. II, p. 298-299.
3. Idem, *ibidem*, t. I, p. 204.

gine protestante et avocat. Mais il n'y a rien de suffisamment concluant dans ce rapprochement[1].

Cholières a laissé quatre ouvrages publiés à la fin du XVI^e^ siècle : les *Neuf Matinées* (1585), les *Après-Disnées* (1587)[2], la *Guerre des masles contre les femelles* (1588) et la *Forest nuptiale* (1600). Dans tous ces livres, on sent l'influence de Rabelais, particulièrement dans les deux premiers, qui témoignent d'une érudition assez solide en médecine, en droit, en littérature classique (Pline est souvent cité), mais on y retrouve aussi des souvenirs d'autres auteurs du XVI^e^ siècle (Du Bartas semble être son poète de prédilection). Ce sont des dissertations sur toutes sortes de sujets philosophiques, historiques, scientifiques, etc., où la grasse plaisanterie le dispute à l'érudition.

Ces sujets sont des plus variés et des plus saugrenus : « S'il vaut mieux prendre à femme une laide qu'une belle, S'il faut dormir l'après-dînée, Si le mari peut battre sa femme, Avantage et inconvénients de la barbe », etc.

Prosateur de valeur inégale, tantôt excellent et tantôt détestable, Cholières est imprégné de Rabelais, bien qu'il s'en défende pour la forme : « D'entrer aux gausseries de Rabelais, je ne veux pas (dit-il[3] dans la *Guerre des masles contre les femelles*), d'autant que ce seroit prendre la matiere [il s'agit du mariage] aux cheveux et nous contraindre de rendre gorge ».

Rappelons, dans la II^e^ *Matinée* « Des loix et de la medecine », ce dialogue :

Girolamo. — Vous nous reprochez que nous autres medecins sommes sujets au gain et ahanissons après les escus, et vous autres, Messieurs les legistes ? *Orça, que direz vous à Rabelais ?*

Scipion. — Que c'estoit un sot (sous la protestation que je fais de ne mesparler d'un trepassé), d'autant que je maintiens qu'il faut que l'avocat ait bonnes et belles mains pour prendre escus, *sine quibus je l'estimerois* un niais et un nigaud (t. I, p. 74-75).

La III^e^ *Matinée*, « Des mains des avocats », fait aussi allusion au livre posthume, lorsque, après avoir comparé les avocats aux Harpyes, il ajoute (t. I, p. 115) : « Pour supplement d'icelle je

1. *Revue des Livres anciens*, t. I, 1913, p. 37 à 49.
2. Ces deux ouvrages ont été réimprimés sous le titre : *Œuvres du seigneur de Cholières*, Paris, 1879. Cette édition, préparée par Tricotel, a été publiée par D. Jouaust, avec notes, index, glossaire et une préface de Paul Lacroix.
3. Cité par le bibliophile Jacob, *Œuvres de Cholières*, préface, p. XXI.

vous renvoie à l'Enfer de Marot et à Rabelais sous ses *Raminagrobis* et *Grippeminaus* ayant le mot du guet d'ORÇA, etc. »

En passant aux *Apres-disnées*, voici les paroles pleines de pantagruélisme que l'auteur adresse aux liseurs : « Nous sommes François, nos humeurs sont françois, nos *Apres-disnées* ont esté basties à la françoise. Jouissez de ce mien labeur, attendons mes *Partis Amoureux*[1], que je poursuis le plus diligemment qu'il m'est possible, et vous souvenez que veut la pratique de cest axiome : *Lætari et bene vivere* ».

La dissertation sur le mariage se ressent des consultations de Panurge, « des pantagruelismes panurgiques à la Rabelesque ».

Des allusions non moins précises émaillent le chapitre intitulé « Des barbes[2] ».

Enfin, dans le chapitre « Des pronostics », on rencontre cette phrase d'un Prologue de Rabelais (t. II, p. 314) : « Cela est plus clair que le jour, et, si vous voulez perseverer à la mettre en ny, en bon *hillot*, je vous diray : *Escoutez, que le maulubec vous*, etc. »

Ces souvenirs sont, on le voit, nombreux et variés, mais ils n'épuisent pas la dette de Cholières envers Rabelais. Son troisième ouvrage, *La Guerre des masles contre les femelles* (1588), où il « represente en trois dialogues les prerogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe », n'est pas moins rempli de réminiscences rabelaisiennes, et son éditeur moderne, Paul Lacroix, a pu dire dans la notice qui figure en tête de sa réimpression (1864) : « Le livre de Rabelais a été la source où le seigneur de Cholières puisait à pleines mains... C'est un galant compère qui sait par cœur son *Gargantua* et son *Pantagruel* en manière d'évangile ».

Par la variété des sujets qu'il traite, non sans originalité et humour, Cholières méritait de clore la série des essayistes, qui ont subi au XVI^e^ siècle l'ascendant de l'esprit rabelaisien.

IV. — INFLUENCES POSTÉRIEURES.

L'action prépondérante de Rabelais sur les conteurs réalistes du XVI^e^ siècle, action qui se prolonge jusqu'au début du XVII^e^

1. Ouvrage perdu ou qui n'a jamais été imprimé.
2. *Œuvres*, t. II, p. 238 et 251.

avec le *Moyen de parvenir* (1610), subit par la suite une éclipse assez longue. Nous allons en suivre les diverses vicissitudes.

Charles Sorel. — L'auteur de *Francion* (1622), tout en lisant Rabelais, en méconnaît, dans son *Berger extravaguant* (1627), l'intérêt littéraire et poétique, comme d'ailleurs de toutes les fictions anciennes ou modernes.

Cependant, dans son roman, Sorel imite visiblement Rabelais lorsqu'il décrit les années de collège de son héros ; et, dans un autre de ses écrits, la *Loterie nouvelle*[1], il donne un catalogue de livres imaginaires à l'instar de ceux de la « Librairie de Saint-Victor ».

Antoine Furetière. — Son *Roman bourgeois* (1666) renferme plus d'un souvenir du roman rabelaisien, par exemple à la page 269 de la réimpression Fournier : « Une affaire très épineuse, et qui ne pouvoit estre bien decidée que par le juge *Bridoye* ou par luy ». Ailleurs, un jugement bizarre rendu par le juge ignorant Belastre, se trouve rédigé « en propres termes et en langage chicanourois : « *Jugement des buchettes, rendu au siege de... le 24 septembre* 1644 ».

Plus loin, Furetière donne le « Catalogue des livres de Mythophilacte[2] », entremêlé des titres macaroniques que nous avons cités ailleurs[3], et tout inspiré du Catalogue rabelaisien de la « Librairie de Saint-Victor ». A la fin du roman, il raconte, d'un chien et d'un lièvre, le même apologue que Rabelais rapporte à un renard et à un chien.

Le Sage. — Le plus remarquable romancier du XVIII[e] siècle, Le Sage, semble ignorer Rabelais. Lorsqu'il constitue une bibliothèque dans son château de Lirias, il nous dit (l. X, ch. VII) : « Elle était composée de philosophes, de poëtes, d'historiens, et d'un grand nombre de romans de chevalerie... Je dirais néanmoins, pour ma justification, que je prenais plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris ».

1. Voy. le I[er] tome du *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, par divers auteurs, publié par Ch. de Sercy, Paris, 1658.

2. Allusions à des poètes parasites et gueux, contemporains de l'auteur, tels Monmaur, Mailliet, etc.

3. Voy. *La Langue de Rabelais*, t. II, p. 514.

Rabelais manque donc dans la série de ses livres de chevet.

Quant à son héros de prédilection, Gil Blas, il ne rappelle que de très loin Panurge. Sainte-Beuve en a fait ressortir les traits disparates :

« On a souvent prononcé, à propos de Gil Blas, les noms de Panurge et de Figaro. Mais Panurge, cette création la plus fine du génie de Rabelais, est tout autrement singulier que Gil Blas ; c'est un original bien autrement qualifié et doué d'une fantaisie propre, d'une veine poétique grotesque. En représentant certains côtés de la nature humaine, Panurge les charge, les exagère exprès d'une manière risible. Figaro, qui est plus dans la lignée de Gil Blas, a aussi une verve, un entrain, un *brio* qui tient du lyrique. Gil Blas est plus uni, plus dans le ton habituel de tous. C'est nous-même, encore une fois, qui passons à travers les conditions diverses et les divers âges[1] ».

Diderot. — Il faut arriver à la fin du XVIII[e] siècle pour retrouver l'influence rabelaisienne dans *Jacques le Fataliste et son Maître*, de Diderot, roman inspiré à la fois de Sterne et de Rabelais, écrit en 1773 et publié en 1796. En voici la page la plus significative :

« Jacques n'allait jamais sans une gourde remplie du meilleur ; elle étoit suspendue à l'arçon de sa selle... Dans les cas qui demandoient de la reflexion, son premier mouvement étoit d'interroger sa gourde... Il prétendoit que l'Esprit Saint étoit descendu sur les apôtres dans une gourde ; il appeloit la Pentecôte la fête des gourdes. Il a laissé un petit traité de toutes sortes de divinations, traité profond dans lequel il donne la préférence a la divination de *Bacbuc* ou par la gourde. Il s'inscrit en faux, malgré toute la vénération qu'il lui portoit, contre le curé de Meudon qui interrogeoit la dive Bacbuc par le choc de la panse. « J'aime Rabelais, dit-il, mais j'aime mieux la vérité que Rabelais ». Il l'appelle hérétique *Engastrimute* (*sic*) ; et il prouva par cent raisons, meilleures les unes que les autres, que les vrais oracles de Bacbuc ou de la gourde ne se faisaient entendre que par le goulot. Il compte au rang des sectateurs distingués de Bacbuc, des vrais inspirés de la gourde dans ces derniers siècles, Rabelais, La Fare, Chapelle, Chaulieu, La Fontaine, Molière, Panard, Gallet, Vadé... Il fait la peinture la plus magnifique de l'enthousiasme, de la chaleur, du feu dont les Bacbuciens ou Périgourdins étoient et furent encore saisis de nos jours, lorsque sur la fin du repas, les coudes appuyés sur la table, la dive Bacbuc ou la gourde sacrée leur apparaissoit, étoit déposée au

1. *Causeries du lundi*, 1852, t. II, p. 281.

milieu d'eux, siffloit, jetoit sa coiffe loin d'elle, et couvroit ses adorateurs de son écume prophétique. Son manuscrit est décoré de deux portraits, au bas desquels on lit : *Anacréon et Rabelais, l'un parmi les anciens, l'autre parmi les modernes, souverains pontifes de la gourde.*

« Et Jacques s'est servi du terme *engastrimute ?*

« ... Pourquoi pas, lecteur ? Le capitaine de Jacques était Bacbucien ; il a pu connaître cette expression, et Jacques, qui recueilloit tout ce qu'il disoit, se la rappeler ; mais la vérité, c'est que l'*Engastrimute* est de moi, et qu'on lit sur le texte original : *Ventriloque*[1] ».

Dans sa « Promenade du sceptique », Diderot cite Rabelais à propos des moines qu'il caractérise ainsi (*Œuvres*, t. I, p. 195) : « Orgueilleux, avares, hypocrites, fourbes, vindicatifs, mais surtout querelleurs, ils tiennent du frère Jean des Entommeurs, d'heureuse mémoire, le secret d'assommer leurs ennemis avec le bâton de l'étendard ».

Et dans sa « Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius, intitulé l'*Homme* », il évoque une attitude traditionnelle du Maître (t. II, p. 355) : « Triste ou gay, on est studieux, mais le caractère gai dissipe et distrait. Rabelais, entre deux bouteilles, oublie sa bibliothèque ».

Du Laurens. — Diderot avait la plus haute opinion du roman satirique de cet auteur de second plan, qu'il met au même rang que *Pantagruel* : « Les entretiens de Jacques le Fataliste et de son maître, ouvrage le plus important qui ait paru depuis le *Pantagruel* de maître François Rabelais, est la vie et les aventures du *Compère Mathieu*[2] ».

Mettre ainsi le pastiche à côté du modèle est une de ces exagérations dont Diderot, comme Voltaire, était coutumier. De même que celui-ci considérait Swift comme supérieur à Rabelais, de même Diderot plaçait l'étrange *Tristram Shandy* au-dessus de *Pantagruel*.

Ce curieux roman du *Compère Mathieu* n'est pourtant pas sans mérite. Il parut anonyme en 1766, en trois tomes, sous le titre de : *Le Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'esprit humain*[3].

L'auteur, l'abbé Henri-Joseph du Laurens, dans ses attaques dirigées contre les jésuites et entremêlées d'idées neuves et par-

1. Ed. Assézat, t. V, p. 223 à 225.
2. *Jacques le Fataliste*, p. 283.
3. Nous avons utilisé l'édition de 1797, 4 vol. in-12.

fois hardies, s'inspire à la fois de Rabelais et de Voltaire, auquel on a tout d'abord attribué l'ouvrage.

Le livre est imprégné de Rabelais. Son héros, le Père Jean de Domfront, rappelle le Frère Jehan du Maître, ne serait-ce que par la fréquence de ses jurons[1]. Trois chapitres, du XVII[e] au XIX[e], renferment une relation du voyage de l'Espagnol Diego en l'autre monde, imitation manifeste de l'Enfer d'Epistémon, où les situations sont renversées, les souverains illustres s'y trouvant dans une condition basse et méprisable. Au milieu des saints, Diego découvre Ambroise Paré et Rabelais.

NODIER. — Charles Nodier était un grand admirateur de la littérature du XVI[e] siècle et tout particulièrement de *Gargantua* et de *Pantagruel*. Son *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* (1830) est un pastiche de Sterne, enté sur Rabelais.

Nodier imite et exagère les énumérations de son modèle du XVI[e] siècle : différentes sortes de papillons et de mouches (sur une dizaine de pages) ; une soixantaine d'épithètes données au rouleau de vélin (p. 285 à 287). Ailleurs, dans le morceau intitulé « Navigation », il pastiche le style de maître Alcofribas qu'il avait (nous assure Mérimée) trois fois copié de sa main (p. 221 à 223).

Voici, à titre de spécimen, le dernier alinéa de ce chapitre : « Tumbuctiens sont gens à priser entre tous humains, frisques, guallants, coquarts, bien advenants en leur maintien, bons rencontres et honnestes devis ; aguts, affineurs et desnicheurs de cailles chaperonnées, et voulentiers ayants mieulx cents messes dictes qu'un voyrre de vin bu : au demourant, féaulx subjects, beaux payeurs d'impôts, et furent aussy bons christians que fustes oncques...[2] ».

Nous avons déjà relevé les mérites de Nodier pour faire revivre les grands écrivains du XVI[e] siècle, notamment Des Périers et Rabelais[3].

GAUTIER. — Admirateur passionné de Rabelais, Théophile Gautier savait par cœur le livre du Maître : « Outre mes latins

1. Cf. t. I, p. 217 : « Par la fressure de notre saint père le pape ! » et p. 217 : « Vertu de froc ! »

2. On lit, dans les *Œuvres* de Nodier (t. V, p. 16 à 21), un parallèle entre Rabelais et Sterne.

3. Voy. ci-dessus, p. 113.

décadents, dit-il dans son autobiographie, j'étudiais les vieux auteurs français, Villon et Rabelais surtout, *que j'ai su par cœur*[1] ». Il est permis de ne pas prendre cette assertion à la lettre. Toutefois, les *Grotesques* (1844) s'ouvrent par un parallèle piquant entre Villon et Panurge. D'autres personnages et particulièrement frère Jean des Entomeures, reviennent fréquemment sous sa plume féconde[2]. Sa manière de conter surtout se ressent profondément de celle de Maître François. De toutes ses œuvres, c'est le *Capitaine Fracasse* (1863), composé à la manière de Scarron, qui est comme imprégné de souvenirs[3] rabelaisiens : vocables évocateurs, expressions typiques, jurons. L'inspiration est foncièrement rabelaisienne, et la transposition, tout en restant personnelle, est une véritable joute avec l'original.

Balzac. — Conteur et Tourangeau comme Rabelais, Honoré de Balzac n'a pas cessé de manifester son admiration pour son illustre devancier dans ses romans et ses *Contes drôlatiques* (1832). Contentons-nous, pour les premiers, de renvoyer aux travaux sépciaux[4] et attachons-nous exclusivement aux *Contes drôlatiques*.

Nous avons montré ailleurs[5] que la facture de ce recueil et son style archaïsant ont leur point de départ, non pas dans Rabelais (comme on l'affirme habituellement), mais dans le *Moyen de parvenir*, auquel il doit en même temps certains de ses épisodes les plus connus. Non pas que Maître François en soit absent ; il y joue au contraire un rôle très important, mais ce rôle est d'ordre plutôt lexicologique.

Le Prologue du I^er^ dixain débute par un éloge du Maître :

« Cecy est ung livre de haulte digestion, plein de deduicts de grant goust, espicez pour ces goutteux trez-illustres et beuveurs trez-précieux auxquels s'adressoyt nostre digne compatriote, éternel honneur de Touraine, Françoys Rabelais ».

1. Cf. Béatrix Rava, dans *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 185 à 211, et particulièrement p. 196-197.

2. *Portraits contemporains*, Paris, 1874, p. 5.

3. Rappelons-en ces deux passages (t. I, p. 82, et t. II, p. 102, de l'éd. de 1863) : « *Alcofribas Nasier* ne l'a-t-il pas vue [la vieille] avant de pourtraire sa sibyle de Panzoust ou sa vieille émouchetée par le lion avec une queue de renard ?... Des déformations aussi bizarres que celles des *Songes drôlatiques* du maître *Alcofribas Nasier* ».

4. Cf. Toldo, « Rabelais et Balzac » (*Rev. Et. Rab.*, t. III, p. 117 à 137), et J. Boulenger, *Rabelais à travers les âges*, p. 44 à 49.

5. *Problèmes littéraires du XVI^e siècle*, p. 222 à 227.

Ce prologue, plein de réminiscences rabelaisiennes, finit ainsi :

« *Ores, esbaudissez-vous, mes amours, et gayement lisez tout, à l'aise du corps et des reins, et que le maulubec vous trousque, si vous me reniez après m'avoir lu.* Ces paroles sont de nostre bon maistre Rabelais, auquel nous debvons tous oster nostre bonnet en signe de révérence et honneur, comme prince de toute sapience et de toute comédie ».

Le II[e] dixain, le « Prosne du joyeux curé de Meudon », renferme également nombre de souvenirs puisés à la même source.

L'emploi de vocables rabelaisiens y est fréquent, mais pas autant qu'on veut bien le croire, la majorité du vocabulaire balzacien étant tirée du *Moyen de parvenir*. Le sujet n'y occupe qu'une quinzaine de pages, le reste se perd en digressions perpétuelles à la manière de *Tristram Shandy*.

Voici un relevé à peu près complet de ces souvenirs lexicographiques[1] :

1° Vocables : *gallefreté* (I, 54), *matagraboliser* (I, 64), *chiabrenas* « grimaces » (I, 178), *cardinaliser* « rougir », *liffrelofre*, épithète appliquée aux huguenots (II, 17), *Pille nade jocque fore*, prétendue formule cabalistique (II, 151), *cauquemare* (II, 169), *monochordiser* (II, 178), *circumbilivagination* (I, 181 ; II, 178, et III, 104), *regoubillonner* (III, 104).

2° Expressions typiques : *cotonner le moule de leur pourpoint* (I, 190), *croustelevez très précieux* (I, 162), *musars de Dieu* (II, 176).

3° Equivoques : *occupation* (I, 172), *Beaumont le Vicomte* (III, 265), etc.

En somme, les *Contes drôlatiques* doivent beaucoup moins au roman rabelaisien qu'au *Moyen de parvenir*, qui leur a imprimé sa contexture et son langage. Ce qui n'empêche pas que Balzac reste un esprit éminemment rabelaisien[2] qui prolonge l'influence du Maître jusqu'à l'époque moderne.

1. Nous citons l'édition princeps en trois volumes : *Les Contes drôlatiques, colligez és abbayes de Touraine et mis en lumière par le sieur Balzac pour l'esbatement des Pantagruelistes et non aultres*, Paris, 1852.

2. Suivant Théophile Gautier, qui a connu de près Balzac, celui-ci rappelait la figure conventionnelle du joyeux curé de Meudon par son froc de cachemire blanc, retenu à la ceinture par une cordelière, et par son gros rire pantagruélique : « L'expression habituelle de la figure était une sorte d'hilarité puissante, de joie rabelaisienne et monacale... » (Th. Gautier, *H. de Balzac*, Paris, 1859, p. 9). Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 194-195.

DEUXIÈME SECTION

ÉCRIVAINS FACÉTIEUX ET SATIRIQUES

L'œuvre rabelaisienne, satire universelle des travers de son temps, respire la bonhomie et l'indulgence qui sont, au fond, tout le pantagruélisme. Ce n'est que dans les deux derniers livres, et notamment dans le livre posthume, que l'ironie bienveillante ou humoristique cède la place à la sanglante dérision, au sarcasme impitoyable. Mais les contemporains ne connaissaient que le Rabelais de la première époque, le railleur indulgent aux humaines faiblesses. Aussi, amis ou ennemis lui ont-ils donné le nom de Lucien moderne, comme le parent le plus proche de l'antique ironiste de Samosate[1]. On lui a décerné également le titre de « nouveau Démocrite », par allusion à la profondeur d'idées et à l'optimisme raisonné qu'il partage avec le philosophe grec :

> .....il m'est advis que voy un Democrite,
> Riant des faicts de notre vie humaine,

lit-on en tête de *Pantagruel*, dans le dizain de maître Hugues Salel.

La verve et l'esprit, unis à la bonne humeur, ont fait du roman rabelaisien une source où sont venus s'abreuver les écrivains facétieux et les satiriques de tous les âges.

1. Cette assimilation est tantôt un éloge sous la plume de du Bellay, par exemple, et tantôt un blâme, sous celle d'Henri Estienne.

CHAPITRE PREMIER

ÉCRIVAINS FACÉTIEUX

Passons d'abord en revue les principaux représentants du genre qui ont subi à un degré plus ou moins fort l'action de l'esprit rabelaisien.

I. — Étienne Tabourot.

Étienne Tabourot a été un des plus goûtés, comme le montrent les diverses réimpressions de ses *Bigarrures*, depuis l'édition princeps (1583) jusqu'à la dernière réimpression faite à Paris en 1662 et dont voici le titre : *Les Bigarrures et Touches du Seigneur de Accords*[1] *avec les Apophtegmes du sieur Gaulard et les Escraignes Dijonnoises*[2].

Au milieu de bizarreries et de gravelures fortement pimentées, l'auteur y fait montre d'une érudition très variée, dans le cadre du roman rabelaisien.

Non sans raison, l'Epître de l'Imprimeur, qui accompagne une des premières éditions des *Contes et Discours d'Eutrapel* de du Fail (1585), réunit les noms de « Rabelais et Des Accords, *scientifiques gausseurs* », c'est-à-dire ironistes pleins d'érudition. On est au premier abord un peu surpris de voir mettre ainsi sur la même ligne le maître et le disciple, l'écrivain de génie et le bibelotier littéraire. Mais l'étonnement diminue quand on songe au parti heureux que Tabourot a su tirer de son modèle, et à l'habileté avec laquelle il a encadré et fondu ses emprunts

1. Ce nom est un pseudonyme tiré de la devise *A tous accords*, que Tabourot ajouta plaisamment aux armes parlantes de sa famille : un tambour (*tabour*).

2. Réimpression moderne par Gay, Bruxelles, 1866, 3 vol. in-12.

dans le texte des *Bigarrures*, dont ils constituent ainsi un des côtés les plus attrayants.

C'est, on le sait, un recueil des plus curieux sur les différents jeux d'esprit : rébus, équivoques, allusions, etc.[1] Comme Rabelais n'a pas dédaigné ces petits côtés de la littérature de l'époque, son œuvre ne pouvait manquer de fournir à Tabourot à la fois des illustrations et des exemples.

Dans l'épître liminaire au lecteur, un certain André Pasquet justifie le sujet frivole des *Bigarrures* par l'énumération des grands écrivains de tous les temps qui se sont amusés à traiter des matières légères : Homère, Virgile, Ovide, Lucien..., et, au XVI^e^ siècle : Erasme, la *Folie*..., l'autheur des *Macaroniques*, son œuvre italien-latin, sous le nom de Merlino Coccaio ; l'inimitable Rabelais, son *Gargantua* et *Pantagruel*... ».

Le texte de Tabourot — réflexions et exemples — est souvent tiré de Rabelais. Nous avons relevé ailleurs ces nombreux emprunts qui montrent combien les *Bigarrures* sont pénétrées de l'esprit de Maître François[2]. Des souvenirs de *Gargantua* et de *Pantagruel* se rencontrent aussi dans ses autres écrits.

Sans qu'on puisse le qualifier de disciple insigne de Rabelais, Tabourot n'en reste pas moins un des érudits les plus sympathiques de son temps. Son livre curieux nous fournit plus d'un renseignement utile sur le goût public de l'époque, en même temps qu'il constitue un des derniers témoignages du XVI^e^ siècle sur l'influence féconde de l'œuvre rabelaisienne.

II. — Odde de Triors.

Un gentilhomme dauphinois, Odde de Triors, fit imprimer à Toulouse en 1578 les *Joyeuses Recherches de la langue Toulousaine*[3], composition facétieuse dans laquelle il s'efforce souvent de pasticher Rabelais. « Chaque phrase y révèle — nous dit Gustave Brunet — un imitateur des écrits pantagruéliques[4] ».

Ce grammairien d'occasion insiste sur la nécessité de com-

1. Voy. notre article sur Tabourot, dans *Rev. XVI^e^ Siècle*, t. II, p. 340 à 350.
2. *Ibidem*, p. 349-350.
3. Gustave Brunet, *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais*, Paris, 1841, p. 54.
4. Réimpression par le D^r^ J.-B. Noulet, Toulouse, 1892.

prendre le langage toulousain et sur ses différences avec le provençal, cause de diverses équivoques. De là le devoir pour les nombreux jeunes gens qui arrivent de toutes les parties du monde étudier à l'Université de s'approprier cette connaissance[1].

Et l'auteur d'ajouter toute une série de titres de productions badines, en grande partie imaginaires, comme ceux de la « Librairie de Saint-Victor », tels : « Les Cornemuses de Platon, Le Descrotoir de tristesse, la *Farsa de las gojas quand van a Garonna*, une autre intitulée : *Quand las femmas de Tolosa volen fa nobas lours filhas...* ».

Finissons par ces tercets du sonnet adressé à l'auteur toulousain par F. Monmezan :

Si veux tu quelque fois tracer des faceties,
Pour affranchir ton nom de l'oubli des Furies,
Après avoir touché les poincts plus serieux.

Le Natif de Chinon, oracle en medecine,
Ainsi joyeux tramoit sa Pantagrueline,
Après avoir parlé des flegmes bilieux.

Chicot. — A la fin du XVI^e^ siècle parurent les *Paraboles de Chicquot* (1594), « en forme d'advis sur l'estat du roy de Navarre ». C'est un pamphlet contre Henri IV, mis sous le nom du fameux bouffon, mort deux ans auparavant, et fort prisé par L'Estoile[2], qui l'appelle « le meilleur libelle et plus sublin de la Ligue ». Ecrit dans le style de Rabelais, il y est fait allusion à Frère Jean des Entomeures (p. 31), aux fouaciers de Lerné (p. 39), etc.

Arrêtons-nous au seuil du XVII^e^ siècle, au cours duquel les écrits facétieux renfermant des souvenirs rabelaisiens sont si

1. Voici cette page qui pourrait donner une idée de l'ouvrage : « Laquelle jeunesse, pendant le temps qu'elle seroit en ceste cité et qu'elle devroit estudier bien souvent, ne feroit que revasser, turulututer et *migrobologiser* sur les mots de ce climat et pays, et ne feroit semblablement que *scornifistibuler* les oreilles des uns et des autres disant : Et que veut dire cecy ? Et que veut dire cela ? Et comment s'entend ce mot ? à mont, à val, *barrabin*, *barrabas*, deça, de là, *torche lorgne*, torne, gare, vire, pare...

« Certainement, nobles enfants, je me puis bien vanter d'une chose, hors toutesfois de jactance, c'est qu'en faisant cecy, je ay consumé et *despendu beaucoup plus de vin que d'huile*, ô de par Dieu, je me faus, je voulois dire plus d'huile que de vin... Je vous prie bien fort pour l'amitié que je vous porte, de *vous despoiller de toute affection*, et considerer un peu de près combien de veillées, nuictées et lucubrations il m'a fallu passer pour bien regarder, ruminer, recoler, lire, relire, feuilleter, refeuilleter tant de beaux livres Tolosains... ».

2. *Mémoires-Journaux*, t. VI, p. 132.

nombreux que nous en donnerons plus loin[1] un relevé forcément incomplet. Au XVIIIe siècle, les productions de ce genre ne sont pas moins fréquentes et, quant à l'époque contemporaine, elles donneraient matière à tout un livre.

1. Voy. Appendice IV : *Ecrits facétieux*.

CHAPITRE II

ÉCRIVAINS SATIRIQUES

Le genre satirique a été très fécond au XVI^e^ siècle. La politique, la religion aussi bien que la vie sociale et littéraire y ont donné lieu à de nombreuses productions, dont la simple analyse a fourni la matière de deux excellents volumes de feu Lenient[1]. Plusieurs de ces ouvrages ont subi à différents degrés l'influence de l'œuvre rabelaisienne et nous allons chercher à en dégager les traces dans la satire en prose d'abord, puis dans la satire en vers, pour terminer par les pamphlets politiques et religieux, auxquels nous consacrerons des chapitres à part.

I. — Henri Estienne.

L'*Apologie pour Hérodote* (1566)[2] avait valu à Henri Estienne le surnom de « Pantagruel de Genève ». Tout en dénonçant les abus du catholicisme, il s'attaquait en fait dans ce pamphlet à la religion qu'il « tournoit à la rabelaiserie », comme le lui reprochait Calvin, mais c'est en même temps un recueil d'anecdotes facétieuses et de dicts joyeux.

« Quant à mon stile, dit-il lui-même (t. I, p. 33), s'il n'est point limé, et mesmes si j'ay abusé de quelques termes... ma profession me servira d'excuse... laquelle me contraignoit de distraire mon esprit, voire jusqu'à faire part bien souvent d'une mesme demie heure au langage Grec ou Latin et au François... Il est bien vray que j'ay moi mesmes usé d'aucuns mots nou-

1. *La Satire en France ou la littérature militante au XVI^e^ siècle*, nouv. éd., Paris, 1886, 2 vol.

2. L'édition de Genève (1566) a été réimprimée par Ristelhuber, Paris, 1879.

veaux en ce livre, mais ç'a esté où les vieils defaylloyent : et puis ils sont tels qu'*on voit bien que je les ay forgez à plaisir, pour parler ridiculement des choses ridicules*, qui neanmoins pour les povres abusez sont estimées fort serieuses ».

Il a beau se défendre, dans l'Epitre liminaire de son *Apologie* (p. XII), des « vocables et façons de parler, qui tiennent de la gosserie trop vulgaire », et surtout « des traits *Rabelaitiques* », il en subit malgré lui la séduction.

Il emprunte à son modèle des expressions typiques, comme *Romipetes*[1], pèlerins à Rome ; il forge *papicole* (t. II, p. 309), d'après *papimane*. A propos de Pierre Lizet (t. I, p. 334), il rappelle une bouffonnerie rabelaisienne (l. IV, ch. LII), et à l'occasion « des faux tesmoins » (t. I, p. 340), il fait allusion à l' « escole de tesmoignerie » du livre posthume (ch. XXXI).

On lit dans ses *Dialogues* :

« En quelque *pays de Satin* on appelle *ratepelade* ce que nous appellons chauve souris » (t. I, p. 175).

Ailleurs (t. II, p. 269) : « Estans le soir ensemble en nostre reduict, voulans *cornifistibulizer* (car vous me permettrez d'user de ce mot, pour rire), nous mettons en commun tous les mots ridicules que nous avons ouys ».

Renvoyons à son dernier biographe pour les emprunts particuliers[2]. Henri Estienne, malgré les tournures populaires, les dictons et les idiotismes dont il émaille son style, reste un écrivain médiocre, lourd et diffus. Il n'a su tirer de Rabelais, comme de ses autres sources, que des *curiosa*. Le pantagruélisme n'a eu aucune action sur son esprit, en somme vulgaire et impuissant à s'élever à la sérénité et à l'impartialité. Son attitude intolérante envers la mémoire de Rabelais le prouve suffisamment. Nous y reviendrons.

II. — Satire Ménippée.

Cet immortel pamphlet est d'inspiration foncièrement rabelaisienne. Trois de ses auteurs, les poètes Nicolas Rapin, Jean Passerat et le jurisconsulte Pierre Pitou, lui ont imprimé un

1. Cf. t. I, p. 151 : « Car que dirons-nous des *Romipetes* entre autres ? ».
2. Louis Clément, *Henri Estienne*, Paris, 1878. Voy., aux pages 86 et suiv., les rapports d'Estienne et de Rabelais.

esprit profondément pantagruélique. Les souvenirs rabelaisiens y abondent et ils ont été soigneusement consignés dans une des éditions récentes[1].

A propos du roi d'Espagne (p. 79) : « Quand il sue, ce sont des Diademes ; quand il se mousche, ce sont des Couronnes ; quand il rote, ce sont des Sceptres ; quand il va à ses affaires, ce ne sont que Comtez et Duchez qui lui sortent du corps, tant il en est farcy et remply ».

C'est là une réminiscence de Quaresme prenant (l. IV, ch. XXXII).

La harangue bouffonne de Monsieur le Recteur Roze[2], jadis évêque de Senlis — œuvre de Rapin — est imbue de Rabelais[3], comme la harangue grotesque du sieur de Rieux, député de la noblesse de l'Union — œuvre probablement de Passerat.

Après ces harangues burlesques, l'admirable discours de Monsieur d'Aubray pour le Tiers-Etat[4] — œuvre de Pithou — rappelle en plus d'un passage *Pantagruel*.

Parmi les tableaux étalés sur les degrés de l'escalier du Louvre, d'Aubray ne manque pas de placer l'*Ile de Ruach*, « description augmentée de nouveau depuis le temps de Rabelais ».

Le prodigieux succès de la Ménippée, qui reste la production la plus considérable de la satire politique au XVI^e^ siècle, ne pouvait manquer de provoquer mainte imitation. En voici une assez médiocre : *Le Supplement du Catholicon*, pamphlet paru en 1595 et dont la préface est remplie d'allusions à Rabelais et à son roman.

III. — Agrippa d'Aubigné.

Grand écrivain et homme d'armes insigne, d'Aubigné goûtait fort Rabelais et avait retenu plus d'un trait de sa verve.

1. *Satyre Ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris*, éd. Frank, Oppeln, 1884 (reproduction de l'imprimé de 1594).

2. P. 120 et suiv. de l'édition Frank.

3. « Ledict Roze se leva en colere, et cria en *voix stentorée* : Nous avons desiré autrefois sçavoir les langues hebraïque, grecque et latine, mais nous aurions à present plus de besoin de langue de bœuf salée *qui seroit un bon commentaire* après le pain d'avoine.

« Songez-y, Monsieur le Lieutenant... Vous aymez la soupe grasse et *vous ruez volontiers en cuisine*.

« Monsieur de Nemours... a ses desseins à part, et ressemble *Picrocole*, qui, par discours bien raisonnez, se faict monarque du monde pied à pied (p. 124 et suiv.).

4. P. 142 et suiv.

Ouvrons les *Aventures du Baron de Fœneste*[1]. D'Aubigné, en parlant de la procession de Beaunier, médecin de Niort à Saint-Maixent, remarque (t. II, p. 499 des *Œuvres*) : « Quant à la mule (comme les lieux sont fataux), elle s'alla rendre à la croix ósaniere du cimetere Saint-Mexant, au mesme lieu où fust amassé frere Jean Tappecouë, un grand Jubilé auparavant, comme escrit *Maistre François, autheur excellent* ».

Et ailleurs :

Enay. — Ce qui fut trouvé fort vrai, et vrai le proverbe qui dit que le Diable fait des nopces quand on trompe un Avocat.

Cherbonniere. — Et où peut aller vivre ce pauvre Diable ?

Enay. — Il s'en alla jardinier à la Roche-Boiceau, où les Sergens ne font point d'ordure.

Cherbonniere. — Comment ?

Enay. — Là dedans y a bien pis *qu'aux nopces de Basché ;* je vous en pourrai faire force contes, comme quoi il frotta un sergent de glu, le mit dans de la plume, et puis les bras estendus liez à un baston, avec une mitre et un escriteau portant l'*Antecrist*, au poinct du jour le fit lier sur son cheval, et en cet equipage l'arouta sur le grand chemin. Il fit si grande peur à ceux qui le rencontroient, qu'il fut sans secours jusqu'à la nuit, que son cheval s'estant mis dans la hale de Maulevrier, passa par les boucheries et le laissa prendre au crochet de veaux (t. II, p. 492).

Deux autres souvenirs dans ce même pamphlet (t. I, p. 384 et 557) : « Estans ainsi vestus à la *trotte qui mode*, que faictes vous après pour paroistre ? »

« Le medecin, esveillé en sursaut... s'escrie : *Si tu es de Dieu, parle, si tu es de l'autre, va-t-en !* »

Passons à la *Confession de Sancy*, où l'on rencontre aussi plus d'une allusion[2].

A propos de la réunion des religions, le livre fait mention des trois coups de dés de Bridoye, et ailleurs (t. II, p. 325), en parlant du prince de Bourbon, prédestiné, disait-on, à convertir les monarchies à l'Empire, il ajoute : « Les Venitiens adoroient ce Soleil levant avec telle devotion que, quand il passoit par

1. Nous citons l'édition : A. d'Aubigné, *Œuvres*, éd. Réaume et Caussade, Paris, 1873-1892, 6 vol.

2. *Œuvres*, t. II, p. 234. Voy., sur la *Confession de Sancy* et ses imitations rabelaisiennes, une étude récente de Pierre Villey dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, de 1915, p. 46 et suiv.

leur ville un gentilhomme François, ils couroient à lui de mesme ferveur que les *Papimanes de Rabelais*, crians : L'avez-vous veu ? »

L'épisode de Hans Carvel y est également rappelé (t. II, p. 260) : « Un qui à l'âge de soixante ans espousa une fille de vingt, dont il devint jaloux comme un tygre ou deux, et de jaloux catholiquement cocu, à quoy il apporta toutes les receptes de *Hans Carvel*[1] ».

Enfin, dans l'*Histoire universelle*, sous l'année 1585[2], d'Aubigné ne craint pas d'appliquer au prince de Condé et à sa conquête projetée d'Anjou, la malicieuse réminiscence de Picrochole.

IV. — Gabriel Naudé.

Le bibliographe Gabriel Naudé (1600-1653) était ami intime de Gui Patin. Son *Mascurat ou Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le Cardinal Mazarin*, s. l. n. d. (1650), traite un peu de tout dans un style d'une franchise toute gauloise, où naturellement les souvenirs rabelaisiens abondent.

En parlant de Térence, dont le style ressemble parfois au burlesque (p. 221) : « Pourquoi, remarque-t-il, luy seroit-il permis de mesler avec son Latin toutes ces paroles Arabes ou Cartaginoises, que Messieurs Sam. Petit et Sam. Bochart nous ont à la fin par leurs doctes labeurs rendues intelligibles, plustost qu'à *Panurge* et *Patelin*, le Normand, Breton, Latin, Allemand ? ».

Plus loin, à propos d'une satire en latin macaronique *Arturus de Cressoneriis* (p. 230) : « Beuvons doncque, je te prie, à sa santé, car il me semble aussi bien que tu es plus alteré que *Pantagruel* ».

Et finalement (p. 394) : « Le mouton de Berry, plus beau et plus gras que ceux de *Dindenaut*, ne se vendoit que six blancs... ».

V. — Jean-François Sarrasin.

Le poète Sarrasin (1605-1654), rival de Voiture, a laissé des *Lettres* et des *Vers* « en vieux langage ».

1. Il est également question de *Hans Carvel* dans une des *Lettres* de d'Aubigné (t. I, p. 276 des *Œuvres*).
2. *Histoire Universelle*, éd. de Ruble, t. VI, p. 250.

La *Pompe funèbre de Voiture* (1648), dans laquelle O. Uzanne voit non sans complaisance un « véritable chef-d'œuvre d'esprit badin, d'invention enjouée et de plaisanterie délicate[1] », invite tous les écrivans anciens et modernes à fournir leur part d'éloges ironiques au défunt[2]. Après les Italiens et les Espagnols vient le tour des vieux romanciers : « On y voyoit presque tous ceux qui ont escrit depuis Philippe-Auguste jusques au grand Roy François. Et parce que Voiture avoit pris un singulier plaisir à lire leurs ouvrages et à travailler en leur style, pour l'en recompenser, ils vouloient chroniquer les faits et donner en passant un inventaire des chapitres du roman qu'ils pretendoient en escrire ».

La Table des chapitres de la Grand'Chronique du noble Vetturius donne le contenu des onze premiers chapitres. « C'est là en somme ce que contenoit la matière de ce roman, à laquelle Maistre François Rabelais avoit adjousté sept autres chapitres par la permission de ses devanciers : d'autant, disoit-il, qu'il estoit bien aise de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il avoit receus du mort, et que les choses qu'il avoit à adjouter ne se pouvoient bonnement escrire qu'en *stile Pantagruelique*[3] ».

Voici d'autre part comment débute le IV[e] chant de son poème héroï-comique, *Dulot vaincu ou la défense des bouts rimés* :

> On condamne Chicane afin d'estre punie
> A passer chez *Basché* le reste de sa vie,
> Où *Trudon, maistre Oudart*, et les autres valets
> Chaque jour la battront à coups des gantelets[4].

avec cette note marginale : « Voyez Rabelais, I. IV, chap. XII et suiv., où il raconte de quelle sorte on recevoit les *Chicanoux* chez les seigneurs de Basché[5] ».

1. François Sarrasin, *Œuvres*, Paris, 1656.
2. *Ibidem*, t. I, p. 293.
3. Voy. Albert Mennung, *J.-Fr. Sarrasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*, 1902, t. I, p. 346 à 375 (« Pompe funèbre »).
4. Idem, *ibidem*, t. II, p. 377 à 423 (« Dulot vaincu »).
5. Le sieur de Girac, littérateur et érudit Angoumois, avait engagé une querelle avec l'abbé Costar (1603-1660), au sujet du mérite de son ami Voiture, rabaissé par l'un, exalté par l'autre. Costar répondit aux attaques de Girac par une série d'écrits aujourd'hui bien oubliés, dont l'*Apologie* (1657) :

« Vous dites que... M. de Voiture fit tant d'effort qu'il sua d'ahan et que de cette sueur naquirent les *choux cabus*. Certes, j'ay trouvé cette sueur bien froide, et *Rabelais*, de qui vous avez pris une pensée si ingénieuse, a pû passer autrefois pour un excellent bouffon, maintenant il fait rire bien peu de personnes. Ses railleries sont aussi glacées que ses paroles, dont il parle quelque part, et vouloir les remettre en usage, c'est présenter des viandes froides et réchauffées ».

Ces données trouveront un complément dans les pages de la section suivante consacrées à la poésie satirique. D'ailleurs, la veine rabelaisienne n'a jamais tari. Elle est restée vivante et féconde jusqu'à nos jours.

TROISIÈME SECTION

POÈTES ET DRAMATURGES

Les contemporains, on l'a vu, mettaient Rabelais au nombre des meilleurs poètes de son temps, et Etienne Pasquier a consacré cette opinion. Ce qui n'empêche nullement les dizains que l'auteur de *Gargantua* a placés en tête des livres I et III, ainsi que les vers épars dans le roman, de nous paraître assez médiocres. Disons à leur décharge que le dizain de maître Hugues Salel (1504-1553), en tête du *Pantagruel*, n'est guère meilleur :

> En ce livret, sous plaisant fondement,
> L'utilité a si très bien descrite,
> Qu'il m'est advis que voy un Democrite,
> Riant les faits de nostre vie humaine.

Le fécond rhétoriqueur poitevin Jean Bouchet a plus de grâce et de facilité. A l'épître que lui a envoyée Rabelais et qui traite « des ymaginations qu'on peut avoir attendant chose desirée », il répond par une épître qui contient « la description d'une belle demeure et louenges des messieurs d'Estissac ».

Par contre, l'œuvre de Rabelais abonde en récits dramatiques, en dialogues, en scènes de comédie, où ont largement puisé les auteurs anciens et modernes. La pratique du théâtre, la mise en scène y tiennent également leur rôle. Un auteur qui avait joué, à Montpellier, la « moralle comedie de celuy qui avoit espousé une femme mute » (une des sources du *Médecin malgré lui* de Molière), pouvait parler en homme de métier.

CHAPITRE PREMIER

POÈTES

Si les vers de Rabelais ne tiennent pas, aux yeux de la postérité, une grande place dans la poésie du XVI^e^ siècle, il est intéressant pour nous de rechercher quelles traces ils ont laissées dans les œuvres poétiques de trois siècles.

I. — Poètes du XVI^e^ siècle.

Marot. — Nous avons déjà rappelé les rapports d'amitié entre Rabelais et Marot. Au banquet donné à Lyon en l'honneur de Dolet (1537), les deux écrivains sont au nombre des convives. On lit dans les œuvres du poète une épigramme imitée de Martial et dédiée « A Françoys Rabelais ».

Dans son second Coq-à-l'âne (1535), Marot fait allusion à son illustre ami :

> Non pas que j'oste les practiques
> Des vieilles qui ont si bon cueur :
> Car, comme dit *le grand mocqueur*,
> Elles tiennent bien leur partie.

Le *grand mocqueur*, c'est Rabelais[1].

Marguerite de Navarre. — Le dizain placé en tête du *Tiers livre* est adressé « A l'esprit de la Royne de Navarre ». Quatre ans avant sa mort, Rabelais invite son esprit, contemplatif et

1. *Œuvres de Marot*, éd. Guiffrey, t. III, p. 335. Voyez, aux pages 566-567, les rapports des deux grands écrivains.

platonicien, trop distrait de son corps par la méditation, à reprendre terre.

Cette même année (1546), Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^er^, dans une lettre en vers adressée à son mari le roi de Navarre, fait allusion à *Kyne*, le chien de Gargantua, dans ce même livre (ch. xxxv) :

> . . . . . Quand Cyne courra
> Hastivement, et en riant dira :
> *Pantagruel* a bien prophetisé,
> Car j'ay desja les Mulets advisé
> De cestuy là qui vous avoit promis
> D'estre en trois jours en sa santé remis[1].

Les mulets du roi de Navarre lui annonçaient l'arrivée de son époux, comme la vue du chien de Gargantua avertissait Pantagruel de l'arrivée de son maître[2].

La Pléiade. — La plupart des poètes de la Pléiade étaient des lecteurs de Rabelais[3]. Parmi les plus fervents, il faut compter Joachim du Bellay et Passerat.

Nous avons déjà par deux fois mentionné ce dernier, à l'occasion des commentateurs de Rabelais et de la *Satire Ménippée*. Quant à Joachim du Bellay, on a vu quelle haute idée il avait de celui qu'il appelle tour à tour « l'utile-doux » et le « bon Rabelais[4] ». Nous avons aussi montré le parti qu'il a tiré de l'œuvre rabelaisienne, où certaines théories littéraires et linguistiques de la Pléiade pourraient trouver leur point de départ.

Rappelons en outre la *Petromachie* ou la « Bataille des pierres » (touchant la querelle philosophique entre Pierre Ramus[5] et Pierre Galland), satire inspirée du Prologue de *Pantagruel* :

> Ces Pierres qui se font la guerre
> Dessous la vieille peau d'un lievre
> Et sur la laine d'une chievre.
> . . . . . .

1. *Marguerite des Marguerites des Princesses*, éd. Frank, t. III, p. 237.
2. Voy. A. Lefranc, dans *Rev. Et. Rab.*, t. III, p. 218.
3. Voy. l'index à la fin de la *Langue de la Pléiade*, par Marty-Laveaux, aux noms Baïf, du Bellay, Ronsard, Thyard.
4. Voy. ci-dessus, p. 9, et Chamard, *Joachim du Bellay*, Paris, 1900, p. 67-68, sur les rapports de du Bellay avec Rabelais.
5. Cf. ci-dessus, p. 15.

Ha, je recognois bien le stile,
Que sa douce plume distille,
Il est tout Perionizé
Et quelque peu Tournebizé[1] :
Mais il me semble trop cruel
Contre *le bon Pantagruel.*

Devant cette haute estime pour le génie du Maître, comment admettre (comme on le fait[2] habituellement), que les deux épitaphes latines de du Bellay, portant l'inscription *Pamphagi medici*, s'appliquent à Rabelais ? Cet « Avale-tout », que le poète représente comme un goinfre et un ivrogne, mort hydropique, affligé d'un ventre énorme et ayant mené une vie des plus dissolues ?

... Vasto cui mole gravato
Pro tumulo venter sesquipedalis erat.

Ajoutons toutefois qu'on doit à Baïf deux courtes épitaphes qui ne sont guère plus indulgentes pour Rabelais[3], alors que Thyard se borne à épiloguer sur le nom du grand écrivain[4].

II. — Poésie satirique.

Mathurin Régnier. — La satire sociale est représentée vers la fin du XVI[e] siècle par un grand poète, Mathurin Régnier (1573-1613), qui continue la lignée de Villon et de Marot plutôt que celle de la Pléiade. Son œuvre, un des monuments de la langue, est toute imprégnée de pantagruélisme :

1. C'est-à-dire imité de Périon et de Turnèbe.

2. Encore dans les *Etudes sur Rabelais*, de Thuasne, et tout récemment Abel Lefranc, *Œuvres de Rabelais*, t. III, p. LXV. C'est toujours Rabelais qui représenterait le « Pamphagus » du *Cymbalum Mundi* (v. ci-dessus, p. 132) et le personnage du même nom des trois pièces des *Muses Incognues* ou la *Seille au Beurrier*, attribuées à Béroalde de Verville.

3. *Œuvres*, t. IV, p. 280 et 373. Voici la première :

J'ay, moy, nouveau Democrit,
Ry de tout par maint escrit,
Que sans rire on ne peut lire.
En fin la mort qui tout rit,
Se riant de moy, m'apprit
A rire d'un ris sans rire.

4. *De recta nominum impositione* (1603). On y lit cette étymologie hébraïque du nom de Rabelais : « Famosus ille Rabelez, qui ab hebræis dictionibus *Rab* et *lez* verissime irrisorum principis nomen habuit, quod Gallice dixeris *un maistre mocqueur*... ».

Ménage, en citant ce passage de Thyard, remarque : « La rencontre est plaisante, mais l'étymologie est ridicule ».

« L'illustre satirique ne fit bien souvent qu'enclore dans la forme stricte de son vers la poésie surabondante de maître François, et, si l'on peut ainsi dire avec une justesse triviale, il *mit en bouteille* le vin du tonneau pantagruélique[1] ».

Rabelais, avec lequel il rivalise souvent de génie, est un des maîtres de sa pensée. Dans son œuvre féconde, expressions typiques, descriptions, motifs, sont autant de souvenirs pantagruéliens. Renvoyons pour les détails à son dernier biographe[2], qui nous dit entre autres :

« On ne peut relire le portrait du pédant de la satire X, sans se rappeler aussitôt l'illustre Janotus de Bragmardo, ni celui des vieilles rechignées sans qu'il évoque en vous le souvenir de la Sibylle de Panzoust.

« Brossette a déjà restitué à l'auteur de *Pantagruel* une partie de la description de la robe du pédant et la science du médecin...

« Il faut rendre encore à Rabelais cette petite comédie (*Sat.* X, vers 20 et suiv.) qui rappelle le mot des Chats Fourrés[3] ».

Et M. Vianey de conclure : « Régnier n'a guère été l'Horace français que par le cadre qu'il a choisi ; par ce qu'il a mis dans ce cadre de vraiment excellent, il a été et jusqu'à un certain point seulement le *Rabelais de notre poésie*, c'est-à-dire à la fois le premier en date de nos poètes pittoresques et le premier en date de ceux de nos poètes qui ont connu les mœurs et le caractère des hommes[4] ».

Vauquelin de la Fresnay. — Dans les *Satires* de Vauquelin, qui mériteraient plutôt le titre d'épîtres, on retrouve encore Rabelais, par exemple dans ce passage (*Poésies*, éd. Travers, Caen, 1869, p. 251) :

> Oh, si j'avoy le dous libre pinceau,
> Dont Rabelais a peint, comme en tableau,
> De tous estats la debauche suivie,
> Je depeindroy des *Gripp'minaux* la vie,
> Sans m'espagner.....

1. Sainte-Beuve, *Tableau*, p. 25.
2. J. Vianey, *Mathurin Régnier*, Paris, 1896.
3. *Idem*, p. 136 et 138. « L'honneste homme que c'est », de Régnier, n'est que l'écho de « Ilz sont gens de bien » de Rabelais. Dans cette même satire, X, v. 357 (« Ce rongneux *las-d'aller*... ») et v. 379 (« S'en vindrent du parler à tic tac, *torche lorgne* »).
4. *Idem*, p. 154.

Claude d'Esternod. — Disciple de Régnier, d'Esternod est également nourri de Rabelais. Son *Espadon satyrique* (1619) en contient nombre de souvenirs et d'expressions pittoresques sur lesquels on a récemment appelé l'attention[1].

Du Lorens. — Enfin, les *Satires* (1633) de Jacques du Lorens (1583-1658), rééditées de nos jours par Blanchemain[2], ne manquent pas de puiser, comme leurs devancières, à la source rabelaisienne. Rappelons la satire II, « Le Juge » (p. 53) :

> Juges inférieurs, royaux ou subalternes,
> Dont les chétifs sergens expient le péché
> De la même façon qu'*aux nopces de Basché*...

III. — Poésie bachique.

La beuverie est un des thèmes favoris du roman rabelaisien. Les « Propos des bienyvres » notamment ont abreuvé les poètes bachiques de tous les âges[3].

Le plus connu est Jean Le Houx, dont les *vaux-de-vire* ou chansons à boire, de la fin du XVI^e^ siècle, ont longtemps passé pour l'œuvre perdue[4] d'Olivier Basselin, du début du XVI^e^ siècle. Avocat normand comme son devancier, Le Houx l'a imité, en s'inspirant particulièrement de Rabelais : « Jean Le Houx, nous dit son biographe[5], était nourri de Rabelais et il aimait à transporter dans ses chansons des expressions de l'auteur qu'il avait dévoré étant écolier ».

Les « Propos des bienyvres » émaillent les chansons XXXI, LVI et LXXXIII, où l'on trouve ce couplet :

> T'imitant, compagnon,
> Ne me faut de jambon,
> Pour m'inciter à boire ;
> J'ay bientost avallé,
> Sans d'un sergent sallé
> Attendre un *compulsoire*.

1. Voy. Plattard, *Rev. XVI^e^ Siècle*, t. IX, p. 215.
2. Genève, Gay, 1868.
3. Voy., sur la poésie bachique, Laumonier, *Ronsard, poète lyrique*, Paris, 1909, p. 617 et suiv.
4. A. Gasté, *Vaux-de-vire de Jean Le Houx*, Paris, 1875 (et Rouen, 1901).
5. A. Gasté, p. 176.

La harangue de Janotus de Bragmardo inspire la chanson II :

Certes, *hoc vinum est bonus !*
Du mauvais Latin ne nous chaille ;
Si bien congru n'estoit ce jus,
Le tout ne vaudroit rien qui vaille.
Escolier, j'appris que bon vin
Aide bien au mauvais latin.

Nous passons sur d'autres emprunts d'expressions typiques et de vocables rabelaisiens, en renvoyant aux études d'Armand Gasté et aux diverses éditions qu'il a données de Jean Le Houx.

Saint-Amant. — Les *Œuvres* de Saint-Amant, éditées par Charles Livet en 1855, renferment de nombreuses pièces bachiques écrites d'une verve joyeuse et d'un style coloré. La « Naissance de Pantagruel » (pour une mascarade) est une véritable paraphrase du texte rabelaisien.

IV. — Poésie burlesque.

Le burlesque a fleuri au XVII^e^ siècle comme une réaction contre la gravité trop soutenue du classicisme. Aussi son lexique recherche-t-il les archaïsmes et les termes bas, les uns et les autres exclus de la poésie élevée. Rabelais est l'auteur favori des burlesques. Ils y puisent à pleines mains. Encore clairsemées dans *l'Enéide travestie* de Scarron, les réminiscences abondent chez Charles Coypeau d'Assoucy (1604-1679), qui se décerne à lui-même le titre d' « Empereur du burlesque[1] ».

Ses peintures, pittoresques et réalistes, ne sont pas sans mérite et le grand Corneille, qui lui a demandé les airs pour *Andromède*, fait l'éloge de son *Ovide en belle humeur* (1650) dans un « Sonnet à d'Assoucy[2] ».

Dans ses *Aventures burlesques*[3], comprenant quatre écrits mêlés de vers et de prose (1647 à 1678), les souvenirs de Rabelais sont déjà nombreux[4] ; mais dans son poème principal,

1. Voy., sur d'Assoucy, Pierre Brun, *Autour du XVII^e^ siècle*, Paris, 1901, p. 51 à 73.
2. Corneille, *Œuvres*, éd. des Grands Ecrivains, t. X, p. 124.
3. Ed. Colombey, Paris, 1858.
4. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. IX, p. 437-438.

l'*Ovide en belle humeur* (1650), ils abondent. Nous en avons donné ailleurs le relevé[1].

Dans un autre poème burlesque, *Le Ravissement de Proserpine* (1653), Pluton, s'adressant à Proserpine qu'il vient de délivrer, l'engage à se divertir en lisant Rabelais.

Richer. — L'*Ovide bouffon ou les Métamorphoses travesties en vers burlesques*, par L. Richer, parut à Paris en 1662. Parlant du combat des géants et de Jupin qui lance sa foudre, l'auteur n'oublie pas le héros de Rabelais (p. 18) :

Il le dit, et l'effectua :
Encelade et *Gargantua*
Furent du premier coup de foudre,
Brayes en haut, réduits en poudre.

Berthod. — Ses *Galanteries du Palais* font deux fois allusion à Rabelais[2]. Tout d'abord, à la page 97 :

Et puis entrons dans le Palais,
Où nous verrons que *Rabelais*
N'a point dit tant de railleries,
Qu'il s'y fait de friponneries.

Ensuite, une « belle librairesse » vante les pièces de sa boutique qu'elle débitait en cachette :

Voici les Essais de Montaigne
Monsieur, voici bien votre affaire ;
J'ay tout *Rablays* (sic) et Agrippa,
Sans qu'il y manque un iota.
C'est pour porter à la pochette,
Mais je vous les vends en cachette.

Grandval. — Nicolas Ragot de Grandval, auteur du poème burlesque *Cartouche ou Le Vice puni* (1725), était, nous assure-t-il lui-même, lecteur fervent du roman rabelaisien (chant X) :

Je lis les faits joyeux du bon Pantagruel...

1. *Ibidem*, p. 438 à 441.
2. Nous citons d'après Paul Lacroix, *Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle*, Paris, 1859.

V. — Poésie provinciale.

L'influence de l'œuvre rabelaisienne n'est pas restée confinée à Paris et aux écrivains de la capitale. Elle a rayonné au Sud et à l'Ouest de la France.

Goudelin. — Pierre Goudelin (1579-1649) fit paraître à Toulouse en 1648 un recueil de *Poésies* (stances, ballades, élégies, chants royaux, épigrammes), qui furent très goûtées en leur temps et renferment quelques extraits du suc rabelaisien[1]. Ce jeu de mots, par exemple (p. 141) : « Ta gran Astrologue, que laisso les Astres en loc, et que sense consideraciu de las *Planetos*, ten tousjour las siètos *pla netos* ».

Et dans une épigramme (p. 299), cette allusion au passage connu du *Tiers livre*, ch. xxviii « Quand les neiges... » :

> Couzi, nou te marides pas,
> Tu benes blanc et tout lagaigno ;
> Quand la néau erubis la mountaigno,
> Amour es fret al pays bas.

Gaillard. — Un poète, Auger Gaillard, surnommé « le charron (*roudié*) de Rabastens », a laissé de nombreuses poésies languedociennes et françaises, où l'on trouve le nom de Rabelais, à côté de ceux de Marot, Ronsard, Du Bartas[2].

David Ferrand. — Tout autrement importante est l'action exercée par l'œuvre rabelaisienne sur la *Muse Normande* (1625-1653) du poète rouennais David Ferrand (1590-1660).

Imprimeur et libraire établi à Rouen, David Ferrand prit souvent part aux concours de poésie en l'honneur de la Vierge, connus à Rouen sous le nom de *palinods*.

Il est tout imprégné de Rabelais : souvenirs, suggestions, imitations, lexique. Etant donné l'importance, à la fois linguistique et sociale, de ce recueil de chansons normandes et l'influence prédominante rabelaisienne qui s'y manifeste, il mérite de nous arrêter[3].

1. Voy. Pierre Goudelin, *Œuvres*, éd. Dr J.-B. Noulet, Toulouse, 1887.
2. Voy. *Rev. du XVIe Siècle*, t. VII, p. 175.
3. Nous utilisons l'excellente édition : *La Muse normande de David Ferrand*, publiée d'après les livrets originaux (1625-1653) et l'Inventaire général de 1555,

C'est en 1625 que David Ferrand commença la publication de la *Muse Normande ou Recueil de plusieurs ouvrages facecieux, en langue purinique ou gros normand.* Les livrets se succédèrent annuellement jusqu'en 1653, formant un ensemble de trente et une parties.

Ce recueil présente tout d'abord un intérêt réel pour l'histoire locale : rempli de faits divers, d'anecdotes, d'actualités de l'époque, il fait revivre le vieux Rouen presque en entier.

L'importance linguistique de la *Muse Normande* n'est pas moindre. Son langage est celui du peuple de certains quartiers de Rouen : on donnait alors le nom de *purins* aux ouvriers de la draperie, fort nombreux à une époque où cette industrie était encore très florissante. Mais tout en se servant du parler populaire, David Ferrand, en bon lettré, l'enrichit de toutes les ressources d'une intelligence cultivée.

Parmi les influences qu'il a subies, celle de Rabelais est la plus appréciable. Elle se manifeste aussi bien dans son lexique que dans son style[1].

Nombreux sont, dans *La Muse Normande*, les souvenirs de *Gargantua* et de *Pantagruel*. Rabelais a certainement été une de ses lectures favorites. David Ferrand fait allusion au Maître dans son *Advertissement*, à propos des concours de palinods auxquels ses pièces ont été lues.

Parlant des potins[2], des « chavetiers[3] », personnages fréquents dans sa *Muse*, il ajoute :

> Et qui pour eux prendret la plume,
> Il en faudret faire un volume
> Chant fais pu gros que *Rabelais*...

Ailleurs, dans un « cant ryal », parlant des boniments d'un charlatan ou beau parleur, il mentionne la fameuse « Robe à Rabelais » (t. V, p. 72).

avec Introduction, Notes et Glossaire, par A. Héron, Rouen, 1891 à 1894, 5 vol. in-8. — Parmi les sources, chose bizarre, l'éditeur oublie Rabelais, dont la *Muse Normande* est comme imprégnée ! Il cite souvent la *Comédie de Proverbes*, sans se douter que les rapprochements qu'il en tire remontent également à Rabelais.

1. A l'imitation du Maître, David Ferrand forge parfois des vocables : *drolantibus* et *drolibus*, pour drôle ; *drolifique*, pour drolatique. Les jeux de mots lui sont familiers : *supersticherie*, fusion des synonymes *superstition* et *supercherie* ; *supermellificoquentieux*, merveilleux, forme renforcée d'un vocable rabelaisien, etc.

2. Ce terme, tout d'abord attesté chez David Ferrand, a passé du normand au français.

3. Il leur donne divers noms, parmi lesquels *sabre* et *chabre*, à côté de *chabrenat* et *chabrenaut* (ce dernier passé au français sous la forme *sabrenas*).

Voici maintenant quelques imitations assez transparentes.

Un chant royal où l'auteur se propose de faire voir qu'en « tout ce qui s'entreprend au monde, la fin en est souvent la pire », débute ainsi (t. II, p. 131) :

> Astrologueux qui hapez vo lunettes
> Pour mieux lorgner vos cherches o compas,
> En *épluquant vos plas et vos planettes*,
> Pour composer de nouviaux armanas...

En « épluchant *vos plats et vos planètes* » est un jeu de mots tiré des « Propos des bienyvres », auxquels remonte également cet autre (t. I, p. 15) :

> Le grand fallot, quand il eut beu (biau sire),
> *Tanquam ponsu*, de notte vin nouvel...

Altération de *tanquam sponsus*[1], une des comparaisons bachiques du même dialogue.

David Ferrand appelle les Polonais *lifrelofs* (t. III, p. 68), sobriquet qu'il applique ailleurs au chef des gardes suisses (*ibid.*, p. 175), cette fois en conformité avec l'usage rabelaisien.

Il use fréquemment d'un autre vocable rabelaisien pour exprimer une qualité au degré superlatif : « Su le *superlicoquentieux* et magnifique Festin fait à la reception d'un Fify dans son cors », est le titre d'une de ses Ballades (t. IV, p. 259).

Ferrand ne craint même pas d'emprunter à son modèle ses personnages fameux, par exemple quand il décrit (t. I, p. 87) les premiers instigateurs de la grande rebellion des Rochellais contre les Français en 1628 et du « support » qu'ils espéraient des Anglais, « chets grands *Gargantuas* ».

On sait que Rabelais avait puisé ses noms de géants dans la tradition populaire représentée par la *Chronique gargantuine*, où, à côté de *Gargantua* et *Grandgosier*, figure *Galemelle*, mère de Gargantua, dont il a fait, par besoin de symétrie, *Gargamelle*. David Ferrand ne connaît que le nom traditionnel, encore de son temps vivace à Rouen, avec le sens de « gourmand[2] ».

1. Une des vieilles éditions de la *Muse* donne pourtant : *Tanquam sponsus*, mais l'altération ultérieure peut être intentionnelle. L'éditeur (t. I, p. 193, et t. V, p. 105) cite divers rapprochements postérieurs à Rabelais, sans se douter que celui-ci (qu'il allègue à cette occasion) en est la source immédiate.

2. Ce vocable manque à tous les glossaires du patois normand.

Il en use aussi bien comme nom commun que comme nom propre, et les variantes qu'il en donne ne sont pas sans intérêt pour l'interprétation de la *Chronique gargantuine*, qui renferme précisément nombre de provincialismes de la Basse-Normandie[1].

Le nom de *Galemelle* de la tradition populaire normande a donc la même signification que ceux de *Gargantua* et de *Grandgosier*. Rabelais a tout simplement substitué au provincialisme peu connu *Galemelle* un synonyme plus répandu et par suite plus familier aux lecteurs parisiens.

Ajoutons ces deux autres personnages également tirés du roman : *Gripeminaux* (t. III, p. 3 et 5) et *Raminagrobis* (t. III, p. 66), ce dernier aussi sous la forme abrégée *Minagrobis* (t. III, p. 292), avec le sens de « rapace » et de « fanfaron ».

Un dernier trait pour montrer que l'influence rabelaisienne n'est pas restée pour Ferrand exclusivement d'ordre lexicologique.

On se rappelle l'épisode de la descente aux Enfers d'Epistémon (l. II, ch. xxx) et des étranges métiers qu'il vit faire aux grands hommes et aux héros. Notre poète rouennais s'en inspire lorsqu'il représente les savetiers devenus rois de l'autre monde et justiciers, à leur tour, des gens de justice (t. III, p. 313).

Voilà à peu près l'ensemble des souvenirs rabelaisiens chez David Ferrand. Ils témoignent d'une grande familiarité avec l'œuvre du Maître[2].

VI. — Poésie poissarde.

A l'encontre du burlesque, qui est avant tout une parodie, d'origine et d'allure essentiellement littéraires, le poissard est

1. Voici ces variantes :
1° Nom commun, sous la triple forme, *gallume*, *galume*, *galusme*, gourmand, goulu (t. III, p. 71, 274 ; t. IV, p. 20) ; *galumelle*, même sens (t. IV, p. 228) ;
2° Nom propre donné à un maître de la corporation des savetiers, sous la forme *Gallemelle* (unique mention), *Gallumelle* ou *Galumelle*, l'un et l'autre très fréquents (t. III, p. 108, 162). Ce *galemelle* ou *galumelle*, gorge, remonte à coup sûr à *gale*, jabot, terme dialectal, avec la finale du synonyme *gargamelle*, attesté antérieurement.

2. Dans le volume de vers du poète vendômois Robbé (1714-1792), on trouve une pièce, *Mon Odyssée* (1760), qui fait allusion à la maison du grand satirique devenue après sa mort une hôtellerie (*Rev. Et.-Rab.*, t. III, p. 305) :

Ce lieu qui devroit être un temple
En une taverne est changé.
Vas, vas, Chinon, tu n'est pas digne
D'avoir produit cet homme insigne...

l'image de la vie des basses classes parisiennes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

L'initiateur du genre, Jean-Joseph Vadé (1719-1757), a eu plusieurs imitateurs. L'auteur anonyme des sept chants des *Porcherons* (1773) pastiche le blason de Triboulet (l. III, ch. XXXVIII), à propos du dicton :

Le monde est plein de fous...

« Il y en a tant et tant qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici les différentes espèces de fous que le monde renferme :

Fou folatrant, fou lunatique,
Fou chimérique, fou fantastique,
Fou jovial, fou gracieux,
Fou courtisan, fou amoureux... »

Le plus connu des imitateurs de Vadé, L'Ecluse (1711-1792), dont les écrits poissards ont souvent été imprimés avec ceux de son modèle[1], dit à son tour dans le *Déjeuner de la Rapée* (1748, p. 80 de l'éd. Didot) :

Allez, que *Gargantua* vous bouche !

Ailleurs, dans l' « Extrait de l'Inventaire des meubles et effets trouvés dans le Magasin d'une des Harangères de la Halle », il énumère une vingtaine de titres d'ouvrages, souvenirs de la « Librairie de Saint-Victor ».

Et plus loin (p. 108 à 112), entre les rares curiosités trouvées dans un magasin des Halles, il n'oublie pas de mentionner : « La lisière qui a servi à promener *Gargantua*, et les deux pendans que *Gargantua* mit aux deux oreilles de sa jument ».

VII. — Poètes modernes.

La Fontaine. — Le plus naturel et le plus vivant des poètes du XVIIe siècle, La Fontaine, a été un fervent disciple de Rabelais. N'écrit-il pas, dans une lettre adressée à Saint-Evremont, le 18 décembre 1687 ? : « J'oubliois *Maistre François*, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent [Voiture] et celui de maître Clément [Marot] ».

1. Belle édition publiée par Didot, Paris, 1796.

Et deux ans plus tard, dans une autre lettre au prince de Conti, en octobre 1689 : « Y a-t-il encore au monde des Voiture et des Malherbe ? Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit *Maître François dans son livre*[1] ».

Il affirme encore ses prédilections dans l' « Avertissement » qui précède les *Contes et Nouvelles* (1664) : « Le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les *Cent Nouvelles nouvelles*, les vieilles traductions de Boccace et des *Amadis*, Rabelais, nos anciens poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles ».

Les sujets de ses *Contes* d'ailleurs sont souvent tirés du roman rabelaisien : « L'anneau de Hans Carvel » porte comme sous-titre : « Conte tiré de Rabelais » ; « Dindenault et Panurge », qui était tout d'abord inclus dans l'*Abbesse malade*, commence ainsi :

> Je le répète, et dis, vaille qui vaille,
> Le monde n'est que franche moutonnaille.
> . . . . . .
> Qu'un seul mouton se jette à la rivière,
> Vous ne verrez nulle âme moutonnière
> Rester au bord ; toutes se noient à tas.
> *Maître François en conte un plaisant cas.*

« Le Diable de Papefiguière » débute aussi par un hommage au grand Tourangeau :

> *Maître François* dit que Papimanie
> Est un pays où les gens sont heureux ;
> Le vrai dormir ne fut fait que pour eux.

C'est dans ce conte que figure le mot *touselle*[2], nom languedocien d'une variété de froment qu'on cultive dans le Midi et

1. Cf. Lettre à Mme de Bouillon, de nov. 1687 : « Je ne suis bon non plus que Perrin Dandin, que quand les parties sont lasses de contester ».

2. Dialogue entre le diable et le paysan :

> Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
> Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux,
> Je crois qu'il faut les couvrir de *touselle*,
> Car c'est un grain qui vient fort aisément.
> — Je ne connois ce grain-là nullement,
> Dit le lutin. Comment dis-tu ?... *Touselle* ?...
> Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
> De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :
> *Touselle*, soit ! *Touselle*, de par Dieu !
> J'en suis content...

dont l'épi est sans barbe, c'est-à-dire tondu (sens propre du vocable méridional). Le fabuliste a pris le terme à Rabelais[1].

L'éloge du Cocuage, dans la *Coupe enchantée*, est imité de Rabelais (l. III, ch. xxviii).

Les *Fables* renferment également de nombreux souvenirs, que l'on trouvera relevés dans l'édition des Grands Ecrivains. Contentons-nous de rappeler ici : Rodilardus (l. II, fabl. 2, et l. III, fabl. 18) ; Messer Gaster (l. III, fabl. 2) ; « O ma coignée » (l. V, fabl. 1) ; Messire Jean Chouart (l. VII, fabl. 11) ; Raminagrobis (l. VII, fabl. 16, et l. XII, fabl. 5) et Grippeminaud, Robin Mouton (l. IX, fabl. 18), etc.

Nombreuses allusions rabelaisiennes dans la « Laitière et le pot au lait » (l. VII, fabl. 11) : Picrochole, Pyrrhus, la laitière...

Dans le « Rat et l'huître » (l. VIII, fabl. 9), autres souvenirs des conquêtes imaginaires de l'ennemi de Gargantua :

> J'ai passé les déserts, mais *nous n'y beumes point.*

Et plus loin :

> N'estant pas de ces Rats qui, les livres rongeants,
> Se font *savans jusques aux dens.*

Faisons aussi abstraction des tours de pensée, des expressions typiques et des vocables que La Fontaine a tirés de Rabelais. Ils ont été relevés par les commentateurs de la dernière grande édition.

La Fontaine, comme Molière, partageait le large panthéisme de Rabelais, sa foi dans la bonté de la nature et le libre développement de toutes les facultés humaines aussi bien physiques que morales[2]. Ajoutons que cette imitation reste toujours libre et naturelle :

> Mon imitation n'est point un esclavage ;
> Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

1. Voy., à ce sujet, notre *Histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais*, p. 309 à 310.

Voy., sur La Fontaine et Rabelais, un fragment de mémoire inédit d'A. Cavens (*Rev. XVI^e Siècle*, t. IX, p. 175-179).

Chénier. — André Chénier avait également lu Rabelais et retenu plus d'un trait de son roman. Parmi les fragments récemment publiés[1], on trouve le plan d'une description de tempête qui s'inspire de celle de Rabelais[2].

Théophile Gautier. — L'auteur des *Émaux et Camées* (1852) associe Rabelais à ses vieux auteurs de prédilection (Clopinel, Rutebeuf, Villon, Marot), par ce bel éloge :

> Rabelais, cet Homère moqueur,
> Dont le sarcasme, aigu comme un poignard, au cœur
> De chaque vice plonge, et des foudres du pape
> N'ayant cure, l'atteint sous la pourpre ou la chape :
> Car nous aimons tous deux les tours hardis et forts,
> Mais naïfs cependant et placés sans efforts,
> L'originalité, la puissance comique
> Qu'on trouve en ces bouquins à couverture antique,
> Dont la marge a jauni sous les doigts studieux
> De vingt commentateurs, nos patients aïeux[3].

Victor Hugo. — Rabelais était tenu en haute estime dans le cénacle des romantiques.

Alfred de Vigny, dont Pierre Gauthier a trouvé un exemplaire de *Gargantua* et *Pantagruel* annoté de sa main, est tout plein de Rabelais, en écrivant *Stello* (1822)[4].

Dans sa lettre à Sainte-Beuve (3 avril 1829), en le remerciant de l'envoi de son *Joseph Delorme*, il disait : « Vos vers, votre prose, vos élégies, vos sonnets m'enchantent, me ravissent comme André Chénier et La Fontaine, comme Young et Rabelais ».

Vigny admirait à la fois le bon sens du grand Tourangeau et son penchant à l'allégorisme qui se manifeste dans ses récits symboliques (Chats fourrés, etc.).

Quant à Victor Hugo, il range le maître entre les quatorze génies qui ont honoré l'humanité, et dans sa pièce « Les Mages » des *Contemplations* (1856), il fait vibrer la lyre en son honneur :

1. Ed. Paul Dimof, Paris, Delagrave, t. I, p. 171.
2. Voy. *Rev. du XVI^e Siècle*, t. II, p. 199.
3. Cité *ibidem*, t. X, p. 188, article de Béatrix Rava sur « Rabelais et Théophile Gautier ».
4. Ernest Dupuy, dans *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1903, p. 411. Cf. aussi Marc Citoleux : *Alfred de Vigny, Persistances classiques et affinités étrangères*, Paris, 1924, p. 556 à 558.

Et voilà les prêtres du rire...

. . . . . .

Entre Démocrite et Térence,
Rabelais que nul ne comprit ;
Il berce Adam pour qu'il s'endorme.
Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit.

Hâtons-nous d'ajouter que Victor Hugo juge Rabelais sans l'avoir beaucoup fréquenté[1].

1. Jacques Boulenger, dans *Rev. Et. Rab.*, t. II, p. 202 à 224. Conclusion : « Il est impossible de trouver dans les cinquante-huit volumes de Victor Hugo un seul jugement précis sur *Gargantua* et *Pantagruel* ».

CHAPITRE II

DRAMATURGES

Suivons maintenant, à travers les âges, les traces que le roman rabelaisien a laissées dans le domaine dramatique.

I. — Premiers vestiges.

Plusieurs auteurs de l'ancien théâtre s'en inspirent ou y font allusion.

François d'Amboise. — Cet écrivain a introduit, parmi les personnages de sa comédie *Les Napolitaines*, Maistre *Gaster*, « extravagant escornifleur », et voici comment il le décrit (acte I, sc. IV) : « On m'appelle *Gaster*, je fais tout pour le ventre. *Gaster* est le premier maistre aux arts et aux arbaletes... ».

Lasphrise. — Marc Papillon, dit le capitaine Lasphrise (d'après le nom d'un fief qu'il possédait en Touraine), a écrit, sous le titre de *Gaillardises* (1597), des vers pleins de verve et de cynisme. Tourangeau comme Rabelais, il nous a laissé en trois sonnets les témoignages de son admiration pour son illustre compatriote. Dans le premier, il engage son ami Viart à ne parler « de debas, de livres ou de procès »,

Sinon du passe-humain, l'unique Rabelais...

Dans le deuxième, après avoir énuméré ses écrivains favoris, les Marot, les Ronsard, les du Bellay, etc., il ne manque d'ajouter :

N'oubliant *Rabelais* qui est sans compagnon.

Le troisième, composé « contre un Poëte mesdisant de Rabelais », débute ainsi :

> Ta docte Muse avant que blasmer le doux rire
> *Du divin Rabelais* descoupant quelque abus...[1]

Lasphrise a aussi écrit, en 1597, une *Nouvelle tragi-comique* où l'on trouve, comme personnage, *Ambrelin*, laquais, et *Chicanoux*, qui s'exprime presque dans les mêmes termes que les rouges-museaux de Rabelais :

> Tels coups sont nos moissons, c'est nostre bien urgent,
> Nous nous faisons frotter pour avoir de l'argent[2].

Troterel. — Le sieur Pierre Troterel est l'auteur des *Corrivaux* (1612), une des meilleures comédies de l'ancien théâtre. A la 1re scène du IIIe acte, on lit ces vantardises du bouffon Bragard, gros mangeur s'il en fut :

> ... Je suis descendu du *fils de Gargamelle*,
> Qui mangeoit son potage avecques une pelle ;
> Et de l'autre costé, qu'on nomme maternel,
> Je tire mon estoc *du bon Pantagruel*,
> Qui ne buvoit jamais que dedans une jade,
> Encor estoit ce alors qu'il se trouvoit malade...

Discret. — L.-C. Discret, dans sa pièce *Alizon* (1638), fait courtiser, puis épouser la vieille Alizon Fleurie par un vieux bourgeois de Paris, M. Karolu. La commère est bien loin de faire fi de Rabelais (acte I, sc. iv) :

> Si n'ay-je jamais leu que *Rablais* et Marot,
> Dont à peine à present me souviens je d'un mot.
> Ces modernes autheurs ne me plaisent à lire
> S'ils n'ont dans leurs romans le petit mot pour rire.

Montluc. — La plus importante production d'Adrien de Montluc, comte de Cramail (1568-1646), est la *Comédie des Proverbes*[3]. Cette œuvre, devenue une des sources du vocabulaire,

1. Voy. Vaganay, *Rev. Et. Rab.*, t. II, p. 46 à 48.
2. Cf. *Ancien Théâtre*, éd. Jannet, t. VII, p. 481.
3. La première édition remonte (suivant les Frères Parfaict) à 1616, la deuxième, à 1633. Cette dernière a été largement mise à contribution par Ant. Oudin dans ses *Curiositez Françoises* (1640). De nos jours, la pièce a été deux fois réimprimée : dans le t. IX de l'*Ancien Théâtre* (1857) et dans le *Théâtre français au XVIe et XVIIe siècles*, d'Ed. Fournier (1871).

témoigne non seulement d'une certaine adresse littéraire, mais aussi d'une curieuse familiarité avec le trésor de la parémiologie nationale. En même temps que de nombreux proverbes et expressions proverbiales, appartenant au courant oral de son temps, elle révèle d'abondantes lectures, parmi lesquelles l'œuvre de Rabelais occupe une place prépondérante.

« Sur un canevas à l'italienne, mais très léger, ne tenant que trois actes et formé d'un enlèvement et d'un travesti, elle brode un ou deux milliers de proverbes[1] », et ce nombre n'a rien d'exagéré si l'on prend ici *proverbe* au sens le plus large, englobant à la fois les dictons vulgaires proprement dits ainsi que les comparaisons et les expressions proverbiales.

Aucun de ceux qui ont traité de cette *Comédie*[2] n'a soufflé mot de ses sources, en dehors naturellement du trésor oral. Adrien de Montluc, lecteur assidu des œuvres comiques et plaisantes, connaissait cependant à fond *Gargantua* et *Pantagruel*, dont presque chaque page de sa *Comédie* porte des traces[3].

Le docteur Thesaurus, pédant de la pièce, a, comme Sancho Pança, la bouche fleurie de proverbes qu'il dégoise à tort et à travers :

« Là, là, Alizon ! selon la jambe le bras, selon le bras la saignée ; qui bien gaigne et bien despend n'a que faire de bourse à mettre son argent ; *à petit mercier petit panier*, à petit trou petite cheville. Il faut faire petite vie, et qu'elle dure, et ne pas *manger son bled en verd* ny son pain blanc le premier ; qui va piane va sane, et qui va sane va lontane, qui va lontane va bene ; petit à petit l'oiseau fait son nid ; *maille à maille on fait haubergeon* » (acte I, sc. IV).

Il connaît à fond son Rabelais :

Thesaurus. Parlez haut, brunette, m'amie de bon cœur. Sçavez-vous dire la bonne aventure ?

Florinde. Ouy dea, mon bon seigneur. Mais donnez-moy donc la pièce blanche, ou bien je ne vous diray rien.

1. Lintilhac, *Histoire générale du Théâtre français*, t. II, p. 104 à 105.

2. Frères Parfaict, *Histoire générale du Théâtre françois depuis ses origines jusqu'en 1721*, Paris, 1734-1739, t. IV, p. 215 à 236 (simple analyse avec des extraits). — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, Paris, 1740 et suiv., t. I, p. 282 à 283 (mentionne la *Comédie*, à propos des ouvrages sur les Proverbes). — G. Duplessis, *Bibliographie parémiologique*, Paris, 1847, p. 172 à 173. — E. Lintilhac, *ouvr. cité*, t. II, p. 404 à 405.

3. Voy., pour la concordance de ces passages (que nous citons en italiques), avec ceux du texte rabelaisien, le *Glossaire-Index* de l'édition Marty-Laveaux, t. V et VI, Paris, 1902-1903.

THESAURUS. *Très volontiers, dit Panurge.* Ma bonne amie, la voilà plus viste que vous ne me l'avez demandée (acte III, sc. III).

Et ailleurs, il répète les paroles ironiques du maître, en se servant d'une phrase des contes populaires :

FIERABRAS. C'est à faire à des niais de croire ces gens-là ; ils sont devins comme des vaches : ils devinent tout ce qu'ils voyent.
THESAURUS. *Si vous ne le voulez croire, ne le croyez pas ; pour moy, j'ayme mieux le croire que d'y aller voir.* C'est pourquoy je m'en vais attendre la grace de Dieu. Il n'y a si bonne compagnie qui ne se separe. Adieu seias ; je me recommande, seigneur capitaine (acte III, sc. III).

De même, sa femme Macée :

« Vous soyez le très bien venu, comme en vostre maison de l'*isle de Bouchard* » (acte I, sc. V).
« Monsieur, vous nous obligez si fort à faire estime de vous que vous nous pouvez *commander aussi absolument que le roy à son sergent et la royne à son enfant* » (acte III, sc. VII).

La servante Alizon, qui représente le bon sens du populaire, puise souvent à la même source :

THESAURUS. Si Fierabras sçavoit ma deconvenue, il seroit icy il y a longtemps, ou en chemin, pour leur tailler des croupieres ; si le bonheur nous en eust tant voulu qu'il se fust rencontré à la meslée, il en eust mangé plus de six cents avec un grain de sel.
ALIZON. *Sans compter les femmes et les petits enfans* (acte I, sc. V).

Ce capitaine Fierabras lui-même, dont le nom était déjà proverbial[1], n'oublie pas, en menaçant ses ennemis, de citer, parmi les preux du passé, le nom du géant rabelaisien (acte II, sc. II) : « ...tous aussi grans que les *Gargantuas* et les Briarées à cent bras... ».

Le domestique Bertrand, comme son patron lui-même, ne lui cède en rien sous ce rapport :

« Aux voleurs ! aux voleurs ! on enlève la fille du docteur comme un tresor. Je ne sçay si elle se mocque ou si c'est tout de bon, mais *elle crie comme un aveugle qui a perdu son baston* » (acte I, sc. III).

1. Cf. acte II, sc. I : « C'est le vaillant *Fierabras*, general des regimens de Tartarie, Moscovie et autres ».

Le gentilhomme Lydias, qui aime Florinde, fille du docteur Thesaurus, est, lui aussi, plein de souvenirs de maître François :

« Enfin, chere Florinde, nous sommes plus heureux que sages d'avoir cueilly la rose parmy de si dangereuses espines ; aussi est-ce dans les plus grands périls que l'on fait connoistre ce qu'on a dans le ventre. On dit bien vray quand on dit qu'il ne faut pas vendre sa bonne fortune, et que jamais honteux n'eut belle amie, car *qui ne s'aventure n'a ni cheval ny mule* » (acte II, sc. III).

Enfin, un autre personnage, Alaigre, domestique de Lydias, n'en est pas moins pourvu[1].

Voilà le relevé des principaux emprunts qu'Adrien de Montluc a faits à Rabelais. Ils témoignent d'une connaissance assez intime de l'œuvre du maître et font en même temps ressortir le caractère à la fois littéraire et populaire des matériaux mis en œuvre dans la *Comédie des Proverbes*[2].

II. — Molière.

Rabelais a été un des pères intellectuels de notre grand comique : même conception de la nature humaine, même mépris de l'hypocrisie sous toutes ses formes. La verve moliéresque est foncièrement semblable à celle de Rabelais. Nulle part l'auteur du *Misanthrope* n'a prononcé le nom de son devancier de la Renaissance, mais son œuvre nous fournit des preuves irrécusables d'une lecture assidue et d'une profonde admiration. *Gargantua* et *Pantagruel* étaient ses livres de chevet.

1. « Comme j'ay passé auprès de luy, *plus malicieux qu'un vieux singe*, il m'a tendu sa grande jambe d'allouette, et m'a fait donner du nez en terre ; puis, me *regardant comme un chien qui emporte un os*, il m'a dit : Bon, bon, tu as le nez cassé ; je ne demandois pas mieux » (acte II, sc. III).

« Et toy, *tu joue desjà des balligouinsses comme un singe qui demembre des escrevisses*. Morbleu ! *quel avaloir de pois gris !* » (*ibidem*).

« Pour moy, *j'ai beu tanquam sponsus*, j'en ay jusques au goulot. *Que sert-il de boire si on ne s'en sent ?* » (*ibidem*).

« Je suis fort aisé à nourrir *quand je suis saoul, je ne demande qu'à dormir ; c'est un saut que j'aime bien à faire, de la table au lict* » (*ibidem*).

« Tu es grand astrologue, tu t'y connois comme une truye en fine espice et pourceau en poivre ; *tu ferois mieux les plats nets que tu ne connois les planettes*. Mais ne disputons sur l'astrologie, et troussons vistement bagage » (acte III, sc. VII).

2. La comédie des *Empiriques* (1698), de Palaprat, est précédée d'un discours où l'on lit un curieux passage sur la vertu mirifique du *pantagruelion*, plante favorite de Pantagruel.

L'édition récente des Grands Ecrivains a relevé, dans son commentaire, les scènes où l'on retrouve des emprunts évidents à Rabelais. Molière a exploité surtout le *Tiers livre*, le plus riche en éléments comiques.

L'Avare, acte II, sc. I : La Flèche : « Je vous vois, Monsieur, ne vous déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit *Panurge* pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché et *mangeant son blé en herbe* ».

Allusion au livre III, ch. II.

L'École des Femmes, v. 118 à 122 :

> A ce bel argument, à ce discours profond,
> Ce que *Pantagruel* à Panurge répond...

Le Médecin malgré lui (acte III, sc. VI) a sa source dans la « morale comedie de la femme mute », esquissée en quelques lignes par Rabelais.

Tartuffe, touchant le fichu d'Elvire (acte III, sc. III) :

« Je taste vostre habit, l'étoffe en est mouelleuse... » rappelle les façons de Panurge avec la dame parisienne (l. II, ch. XVI) : « Cest ouvrage est-il de Flandres ou de Haynault ? »

Le docteur pyrrhonien Marphurius, du *Mariage forcé* (sc. VIII), rappelle le philosophe sceptique Trouillogan, consulté par Panurge sur le fait du mariage.

Mais encore une fois, ce qui rattache Molière à la grande lignée inaugurée dans notre littérature par Jean de Meung et continuée par Rabelais, c'est le naturalisme et l'absolue confiance dans l'excellence de la nature humaine.

Racine. — On sait que *Les Plaideurs* (1668) renferment plus d'un souvenir rabelaisien. Les principaux personnages — le juge Dandin et le plaideur Chicaneau — sont de vieilles connaissances, et ce passage du discours de l'Intimé, à propos des coups de bâton :

> « ... Et si dans la province
> Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
> Mon père pour sa part en emboursoit dix neuf ».

est une réminiscence spirituelle du l. II, ch. IV.

III. — Successeurs de Molière.

Regnard. — « On sent dans ses verts, dit Sainte-Beuve, comme un rejaillissement de l'esprit de Rabelais[1] ». Cependant, dans sa V^e^ *Épitre*, c'est tout au plus s'il mentionne :

Le défenseur du clos vanté par Rabelais.

Beaumarchais. — Le théâtre de Beaumarchais ne témoigne pas d'une lecture beaucoup plus assidue de Rabelais.

Dans le *Mariage de Figaro*, il cite une locution devenue proverbiale (acte IV, sc. VI) : « Voyez les moutons de Panurge... » ; et, dans le *Barbier*, le portrait de Bartholo est calqué sur celui du Frère Jean : « C'est un beau, gros, court, jeune... ».

Rostand. — De nos jours, Edmond Rostand a mis à contribution la richesse du vocabulaire rabelaisien dans son *Cyrano* (1897) et notamment dans *Chanteclair* (1912).

Le grand nombre de pièces de théâtre ou de ballets qu'on a tirés à diverses époques du roman rabelaisien pourrait fournir matière à une bibliographie spéciale[2].

1. *Lundis*, t. VII, p. 4.
2. On en trouvera de fréquentes mentions dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*. Voir la *Table* (1924) de cette *Revue*.

QUATRIÈME SECTION

HISTORIENS ET MORALISTES

Ceux qui, comme Montaigne, n'ont vu dans l'œuvre de Rabelais qu'une production simplement romanesque, c'est-à-dire amusante, se sont lourdement trompés, comme d'ailleurs l'école des commentateurs qui n'y ont trouvé que des allusions historiques sous un voile allégorique. *Gargantua* et *Pantagruel* sont des œuvres infiniment complexes, où le badinage côtoie un savoir très étendu, où la satire sociale embrasse toutes les classes et tous les milieux. C'est précisément cette fusion de la science et du comique sous toutes les formes qui donne au roman rabelaisien sa saveur particulière et sa portée universelle. Les historiens y ont puisé à pleines mains.

Entre les moralistes de la Renaissance, Rabelais mérite d'occuper une place d'honneur. Il agite, dans son roman, les problèmes sociaux les plus importants de son temps et de tous les temps. L'éducation, la guerre, le mariage jouent, dans son œuvre, un rôle capital, qui lui a valu la faveur marquée dont elle jouit aux yeux des moralistes.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIENS

Le roman rabelaisien est l'image la plus complète et la plus fidèle de la société française à l'époque de la Renaissance. C'est un tableau où l'héritage du passé se fond avec les acquisitions nouvelles du progrès social et intellectuel de la nation. Le génie aux vastes horizons de Rabelais, son savoir immense et son aptitude unique à tout s'assimiler lui ont permis d'édifier une synthèse aux amples contours, où ne manque presque aucun fait saillant de la civilisation de son temps.

La politique, comme les autres facteurs sociaux, y joue son rôle avec ses larges vues touchant la guerre et la paix, la colonisation et l'administration des peuples vaincus.

Le XVI^e^ siècle compte les plus insignes représentants de l'histoire politique et sociale et leur lignée ne s'interrompt pas jusqu'à Voltaire, qui a su imprimer aux recherches historiques une nouvelle orientation. Plusieurs — et non des moindres — ont subi l'influence rabelaisienne.

I. — Pasquier.

Le jurisconsulte Estienne Pasquier (1529-1615), l'historien le plus savant et le plus judicieux de son époque, a le premier apprécié dignement le génie de Rabelais et entrevu la portée de son œuvre. Toute sa vie, il a nourri pour la mémoire du grand Tourangeau un véritable culte.

Jeune encore, il s'en inspire, en écrivant une facétie en cinquante articles, où des termes de jurisprudence sont burlesquement appliqués à des plaisanteries libertines. Les « *Ordonnances*

generales d'amour, envoyées au seigneur baron de Myrelingues, chevalier des isles Hieres », constituent une critique piquante du règlement de l'Abbaye de Thélème.

A l'article 2, il s'agit de fonder une société sous l'autorité de Genius, archiprêtre d'amour : « Ceste nostre republique sera désormais appelé le *Couvent de la Charité*, dont les supposts seront dicts et nommés confreres, auxquels tous nous enjoignons sur toutes choses de vasquer au contentement des uns et des autres ».

Ce badinage sent l'effort et l'on s'explique que ces *Ordonnances d'amour* n'aient pas trouvé place dans les *Œuvres complètes* de leur auteur[1].

Pasquier a constamment Rabelais à la mémoire, depuis son *Dialogue d'Alexandre et Rabelais* (« en ce pourparler, l'autheur, par forme de paradoxe, excuse tous les defauts que l'on impute au roy Alexandre »), jusqu'à ses *Lettres* (1586-1619), où il est souvent question du « docte Rabelais », jusqu'aux épitaphes latines où il lui donne le nom de « Démocrite français » :

Franciscus Rabelæsius.
Ille ego Gallorum Gallus Democritus illo
Gratius aut si quid Gallia progenuit,
Sic homines, sic et cælestia Numina lusi,
Vix homines, vix ut Numina lœsa putes...

jusqu'au *Liber Iconum* (1586), recueil de 156 petites pièces pour la plupart distiques, dont quinze sont consacrées aux écrivains du XVI[e] siècle, entre lesquels Rabelais, qu'il appelle :

Nugarum pater artifexque mirus,

un merveilleux ouvrier de facéties.

Enfin, dans ses *Recherches de la France*, dont les livres se succédèrent jusqu'à sa mort, le nom de Rabelais revient volontiers sous sa plume. Nous en avons déjà cité maints passages. En voici un moins connu où il invoque le témoignage du maître à l'occasion « du nouvel ordre de Pratique judiciaire que nos ancestres enterent sur le droit civil de Rome » :

« Ayant banny la barbarie qui se trouvoit en l'exercice d'iceluy (Droict romain), et meslé l'elegance du stile et les bonnes lettres avec

1. Amsterdam, 1723, deux vol. in-fol.

ce Droict, je ne fais aucune doute qu'estant revestu de ceste belle robbe, ce ne nous soit un bel appas, pour en continuer l'estude. Il me souvient que le *Lucian de nostre temps* disoit en quelque endroit de ses œuvres que ce Droict estoit une belle robbe brodée de fange, entendant par ce mot de fange, les gloses qui sont aux environs des textes ; quant à moy, je pense plus veritablement parler, quand, voyant le fruit qui en vient, je la diray estre une robbe d'argent brodée d'or, singulierement en ce temps icy, auquel je voy tant de beaux esprits l'avoir enrichy » (l. IX, ch. XXXVIII).

Et lorsque, après sa mort, la mémoire de Pasquier sera furieusement attaquée par Garasse, c'est ce faible pour Rabelais que le fougueux jésuite reprochera en premier lieu à notre historien.

II. — Brantome.

On ne saurait imaginer deux auteurs plus diamétralement opposés que Pasquier et Brantôme. L'un, érudit, à l'esprit judicieux et pondéré, écrivain correct et laborieux ; l'autre, au savoir médiocre, au tempérament fougueux et amoral, au style abondant et naturel.

Retiré, à l'âge de 40 ans, dans son château de Rochemond, Brantôme s'occupa entre 1584 et 1604 à mettre en ordre ses papiers. Mémorialiste et anecdotier plutôt qu'historien, il recueille tout ce qui se présente avec la plus parfaite indifférence morale. Ses écrits, qui témoignent de son immense curiosité, nous offrent un tableau piquant et animé de toute une partie de la vie sociale du temps. Les traits de mœurs y abondent, aussi bien que les coutumes et les croyances. C'est un document du plus haut intérêt pour l'histoire de la civilisation de la Renaissance.

Ces deux historiens ont pourtant un trait commun : leur admiration pour Rabelais. Comme Pasquier, Brantôme en est pénétré. Elle va chez lui jusqu'à la vénération filiale : « ...nostre bon pere Rabelais... » ou « nostre bon maistre Rabelais ». Le nom du grand écrivain revient si souvent sous sa plume[1], et tout particulièrement dans ses *Vies des grands capitaines* (1580-1590),

1. *Œuvres*, éd. L. Lalanne, Paris, 1864-1882, 12 vol. — Le même, *Brantôme, sa vie et son œuvre*, 1896.

que certains passages ont échappé à la sagacité de son dernier éditeur[1].

Relevons les plus frappants de ces souvenirs rabelaisiens.

A propos de Charles Quint :

« Sans notre grand roy Françoys, voire sous son ombre seulement, cet empereur fust venu aisement à ce dessaing [c'est-à-dire réduire toute la chrétienté]. Et tant de petitz princes et potentatz qui s'y feussent voulu opposer, il en eust autant abbattu comme des quilles ; et leur puissance n'eust eu plus de vertu que celle des *petitz diablotins de Rabelais*[2] qui ne peuvent [par leur pissat] que greller et geller les choux et persil d'un jardin » (t. I, p. 40 des *Œuvres*).

En parlant du marquis de Pescayre :

« S'estant mis sur d'autres discours..., ledict marquis luy dict [à François Ier], venant sur ses ambitions et dessaings qu'il avoit eu tant sur l'Italie, pour l'en avertir, que l'Italie certes estoit fort bon, aisé et plaisant païs pour le conquester et y demeurer, mais malaisé et dangereux à le conserver et garder, et s'y sauver.

« Ces mots me font souvenir de ceux que dit Pantagruel, *dans nostre maistre Rabelais*, de la bonne ville de Paris, que c'estoit une fort bonne ville pour vivre, mais non pas pour y mourir[3]. Je le croy » (t. I, p. 189).

A propos du concordat entre François Ier et le pape Léon pour abolir les élections ecclésiastiques :

« De ce temps là ne se trouvoit guieres [de la suffisance] dans les cloistres, n'y de sçavoir non plus, qui leur estoit deffendu *in statutis ordinis* ; je m'en rapporte à ce qu'en dict le bon frere Jehan *dans le livre de nostre bon pere Rabelais*, sinon à s'amuser et à faire leurs offices et prieres... » (t. III, p. 106)[4].

Le maréchal de Tavannes, un des auteurs de la Saint-Barthélemy, conte au roi son projet pour l'extermination des hérétiques, lorsqu'un des personnages présents s'écrie : « Voylà *le*

1. En voici un exemple :
Brantôme racontant la prétendue vertu de l'incombustible et l'expérience qu'en a faite Jules César, Lalanne fait remarquer : « Ce conte n'a certainement pas été inventé par Brantôme, je ne sais où il l'a pris ». Or, on le lit à peu près dans les mêmes termes dans le ch. LII du *Tiers livre*.
2. Cf. Rabelais, *Œuvres*, l. IV, ch. XLV.
3. Rabelais, l. II, ch. VII.
4. *Idem*, l. I, ch. XXXIX.

discours du roy Picrochole, de Rabellais, ou de la femme du pot au laict » (t. V, p. 120).

Parlant des princes et seigneurs si glorieux qu'ils méprisent parents, amis et serviteurs[1] :

« Je les envoye tous aux enfers *de M. nostre maistre Rabelais*, où il les faict si pauvres et malotrus haires, que l'on en aura la raison là bas ; que s'il y descendoit jamais, il leur donroit tous les jours cent nazardes pour une miette de pain » (t. VI, p. 53).

Frère Jehan des Entommeures est invoqué à propos d'un bravache espagnol (t. VI, p. 45), sur le sujet des duels (t. VI, p. 242) et des rodomontades espagnoles (t. VII, p. 155).

Dans les « Sermens et jurons espagnols » (t. VII, p. 194), Rabelais fournit le tour qu'un cordelier joue à un jacobin (l. III, ch. XXIII), en dépit du langage castillan qu'il met dans la bouche du cordelier.

En citant « la maxime qu'une femme, aussitost qu'elle est veufve, devient plus grasse et en bon poinct », il renvoie (t. VII, p. 168) à « l'apologue de l'asne et du cheval qui est dans Rabelais » (l. V, ch. VIII).

Enfin, le nom de Panurge est deux fois cité, à propos des dames qui ont failli à leur honneur (t. IX, p. 152) et d'une loi d'Héliogabale qu'aucune vierge ne soit obligée à la virginité (t. IX, p. 690).

Ce relevé est loin d'être complet et nous renvoyons à l'édition Lalanne pour les passages trop étendus ou pour les traits secondaires. Il suffit néanmoins pour faire ressortir l'intérêt capital que Brantôme porte à l'œuvre du Maître. C'est son livre favori, la source principale qui alimente sa pensée et où il puise sa connaissance assez fruste de l'Antiquité.

III. — L'Estoille.

Passionné de vieux livres, de manuscrits, d'estampes, de pamphlets, assez indifférent en matière de religion et modéré en politique, Pierre de l'Estoille est le type du collectionneur lettré : « Ce Parisien, amoureux de Paris, pouvait se flatter de le voir

1. Cf. l. II, ch. XXX.

à une heure choisie à souhait pour un curieux : Henri III, la Ligue, Henri IV ; quelle variété dans le tragique, le bouffon, la grandeur même !... L'Estoille a tout vu et tout fixé dans ses cahiers. Il a très heureusement défini son œuvre le *Magasin de mes curiosités*. Il y renferme le soir, pour en jouir, tout ce qu'il a recueilli le matin, dans la rue, au sermon, dans la foule, partout où il y a quelque chose à voir, à observer. Cette enquête au jour le jour est d'un prix inestimable pour l'histoire, elle ne lui fournit pas seulement de précieux éléments de vérité, mais ces dehors pittoresques qui replacent dans leur milieu choses et personnages ; elle lui conserve ces mots qui peignent, une attitude prise sur le vif, un geste, tout le réel de la vie passée[1] ».

Les *Registres-Journaux* (1576-1610) contiennent (suivant la propre définition de l'auteur) un « Amas de divers Escrits, Discours, Pasquils, Sornettes, Poësies de toutes sortes, semées et divulguées en cest an 1585 sur le subject de la Ligue[2] ». Rien de surprenant que Rabelais occupe quelques casiers du magasin.

Voici un coq-à-l'âne, dans lequel Arnault raconte à Thoni ce qu'il a appris de la Ligue (t. II, p. 269, déc. 1583) :

> Il pourra quelque monstre naistre
> Après ce long traitté de paix.
> As tu point veu, dans *Rabelais*,
> Le cruel combat des Andouilles ?
> J'ay leu, au livre de Quenouilles,
> Qu'on peut ung Roy deposseder.

Ailleurs (t. IV, p. 378), il est question des « Pourtraictz de plusieurs hommes illustres[3] : « *François Rabelais*, de Chinon en Tourainne, medecin du Cardinal du Bellay, excellent en sa profession, rare en doctrine, facetieux et raillard, ayant quitté l'habit de cordelier, mourut curé de Meudon lez Paris. Il a traduit les Aphorismes d'Hippocrate ».

Et sous l'année 1600 :

1. Crozals, dans *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, t. III, p. 545.
2. Edition des Bibliophiles par Brunet, Paris, 1875-1884, 11 vol.
3. *Pourtraictz de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France deja l'an 1500 jusques après* (1601). Briefs Eloges des hommes illustres desquels les pourtraictz sont icy representez par Gabriel Michel Angevin, avocat en Parlement ».

« En ce mois de juing (1600) mourust, à Paris, en son couvent des Augustins, l'Augustin Montanus, le jour de la Feste-Dieu, qui estoit le jour qu'il avoit tousjours en la bouche pour designer une bone chere : « Ce sera, disoit-il, à jeudi, jour de la Feste-Dieu ». Au reste, un *vrai moine de Rabelais*, clerc jusques aux dents, en matiere de Breviaire, qui lui servoit de tirouer pour l'appetit qu'il avoit tousjours ouvert, comme la gibessiere d'un avocat, principalement à la bouteille » (t. VII, p. 235).

Dernières allusions au *Quart livre*, ch. XI (t. XI, p. 195) :

« Ledit Justel m'a fait voir aussi l'Apologie nouvelle du Roy d'Angleterre, imprimée à Londres, in-16° longuet, par Jean Norton, intitulée : *Apologia pro juramento fidelitatis*, etc., en laquelle il accoustre mal le Pape et l'appelle *Antichristum romanum et Monarchum babylonicum ;* comme aussi tous ses supposts et confidens Cardinaux, Jesuites, et autres de ceste farine, principalement le cardinal Bellarmin, desguisé sous le nom de Tortus.

« ...En latin assez bon pour un Roy, et de tant plus rare est à estimer, que nous sommes en un siecle où il est monstrueux de voir un Roy docte, qu'il estoit, *au tems de Rabelais*, un moine sçavant » (t. XI, p. 195)[1].

Et c'est ainsi que les allusions et les renseignements[2] se succèdent dans cet immense bric-à-brac historique, bibliographique, satirique, offrant aux chercheurs une mine inépuisable de curiosités et d'informations utiles.

IV. — Historiens modernes.

Michelet. — Il suffira de rappeler les pages lumineuses que Michelet a consacrées à la Renaissance[3]. La vision prophétique y côtoie le paradoxe, mais l'intuition l'emporte et la vérité s'en dégage avec force et clarté.

Il faut ajouter à ces pages universellement connues quelques fragments inédits retrouvés dans ses papiers posthumes[4].

1. Dans un autre endroit, il cite cette réplique de Chicot au Roi (t. IX, p. 115) : « ... vos *Suisses*, les peres desquelz estoyent *saucisses*, comme l'ouys dire un jour à un grand docteur... ».
2. Sous janv. 1609, L'Estoille reproduit la lettre (alors inédite) de Rabelais à Antoine Hullot.
3. *Histoire de France*, t. VII. Ce tome date de 1857.
4. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. VI, p. 115, et *Rev. XVI^e Siècle*, t. II, p. 19 à 29.

Michelet n'a jamais changé d'avis sur Rabelais, il a varié sur Montaigne.

Sa comparaison de Rabelais avec Dante est simplement antithétique : l'un regarde vers le passé, l'autre « cingle à l'est vers les terres inconnues ».

Michelet ne reconnaît au XVI^e^ siècle que deux grands écrivains : « l'immense, le fécond Rabelais, le fort, le lumineux Calvin[1] ».

Ecoutons l'oracle :

« Rabelais. Quel homme et qu'était-il ? Demandez plutôt ce qu'il n'était pas. Homme de toute étude, de tout art, de toute langue, le véritable Pan-ourgos, agent universel dans les sciences et dans les affaires, qui fut tout et fut propre à tout, qui contient le génie du siècle et le déborde à tout instant[2] ».

Et sur l'œuvre :

« *Gargantua.* Quel livre ! le sphinx ou la chimère, un monstre à cent langues, un chaos harmonique, une farce de portée infinie, une ivresse lucide à merveille, une folie profondément sage.

« *Pantagruel.* Rabelais a recueilli la sagesse au courant populaire des vieux patois, des dictons, des proverbes, des farces d'étudiants, dans la bouche des simples et des fous.

« Et, à travers ces folies, apparaissent dans leur grandeur et le génie du siècle et sa force prophétique. Où il ne trouve encore, il entrevoit, il promet, il dirige. Dans la forêt des songes, on voit sous chaque feuille des fruits que cueillera l'avenir. Tout ce livre est le rameau d'or[3] ».

Comme éducateur, Michelet estime Rabelais supérieur à Montaigne et à Rousseau, mais son jugement est dominé par ses idées démocratiques. Rousseau élève un gentilhomme, Rabelais élève un roi, un bon géant : « Et le peuple, qui se charge de l'élever[4] ? »

1. *Histoire de France*, t. X, p. 7.
2. *Ibidem*, p. 354.
3. *Ibidem*, p. 355.
4. Voy., pour plus de détails, H. Schnurer, *Les Jugements littéraires de Michelet*, Paris, 1923, p. 53 à 55, et Appendice.

CHAPITRE II

MORALISTES

I. — De la Noue.

François de la Noue (1531-1591), insigne capitaine protestant, a écrit ses *Discours politiques et littéraires* (Bâle, 1587) pendant sa captivité dans la forteresse de Limbourg. Il y a déposé le fruit de son expérience de la vie, de ses lectures et de ses méditations avec une louable modération et dans un style condensé, mais vif et mouvementé.

Rabelais semble avoir été un de ses auteurs favoris, mais il le cite souvent de mémoire comme par exemple dans ce passage du III[e] *Discours* (p. 199), à propos des dépenses excessives de ses contemporains en habits et en bâtiments :

« Quand frere Jean des Antomeures (lequel a esté un des plus braves Moynes moynans de son temps) entroit en ces maisons et chasteaux si superbes, où il voyoit maigre cuisine, il souloit dire : « Hé, que servent tant de belles tours, galleries, chambres, salles et cabinets : veu que les marmites sont si froides, et les caves si vuides ? Par la digne pantoufle du Pape (car c'estoit son serment accoustumé), j'aimerois mieux habiter sous petit toict, et ouïr de ma chambre l'harmonie des broches, sentir l'odeur du rost, et voir mon bufet reparé d'un trophée de flacons, pots et gobelets, que demeurer en ces grans palais à faire de belles promenades, et me curer les dents à jeun, à la Napolitaine ».

La Noue, on le voit, paraphrase plutôt qu'il ne reproduit le texte original.

C'est toujours de mémoire qu'il cite ce détail de la vie de Panurge. Parlant « des maux procedans de la vanité de ceux

qui pensent estre riches ayant beaucoup d'or » — XIII[e] *Discours* de la pierre philosophale — La Noue remarque :

« Aujourd'hui il y a mille vanitez, qui esmeuvent les hommes vains à s'apauvrir en un jour. Rabelais dit que Panurge en ses voyages d'Italie apprint plus de soixante et dix huit inventions pour recouvrer argent : mais après qu'il eut quelque temps hanté les François et les Espagnols, il sçavoit plus de cent magnifiques manieres pour le despendre : qui fut occasion que tousjours il mangeoit son bled en herbe, laquelle bonne coustume est encore bien pratiquée entre nous ».

C'est à cette occasion qu'il compare le Pape à un alchimiste, à cause de l'or subtilisé de France à Rome, mais sans mentionner le nom de Rabelais.

Voici quelques autres réminiscences tout aussi vagues :

Dans les IV[e] et VI[e] *Discours*, il fait allusion à l'épisode des Chicanoux daubés aux noces de Basché (l. IV, ch. XIII et XV).

Au XXV[e] *Discours*, il soutient « Que toute personne, selon sa capacité et vocation, peut user de la contemplation ». Il trace alors un parallèle entre la vie ecclésiastique du passé et celle de son temps, « les moineries modernes et leurs contemplations » (p. 640).

Concluons avec son dernier biographe[1] : « De la Noue ne partage pas du tout la haine farouche des réformés pour Rabelais ; au contraire, à en juger par le nombre et la nature des citations et des allusions [*des Discours politiques et littéraires*], il ressort que le gros rire de Pantagruel ait plus d'une fois mis en gaieté ce puritain bon enfant ».

II. — Jean de l'Espine.

Le théologien moraliste Jean de l'Espine, mort en 1597, est l'auteur d'une règle de vie pratique, portant le titre : « *Les Excellens Discours* de Jean de l'Espine, Angevin, touchant le repos et contentement de l'Esprit, contenans infinie doctrine et fermes consolations à toutes sortes de personnes affligées, en ces derniers temps, Paris, 1588 ».

Chacun de ses sept chapitres ou discours vise un défaut :

1. Voy. H. Hauser, *François de la Noue*, Paris, 1892, p. 144. Cf. *Rev. XVI[e] Siècle*, t. VII, p. 167 (J. Plattard).

l'avarice, l'ambition, la colère, l'envie, la volupté, la curiosité et la crainte. Dans celui consacré à la colère, l'Espine s'en prend violemment au culte exagéré que ses contemporains avaient du point d'honneur, en alléguant pour ses exemples Froissart et Comynes. C'est à cette occasion qu'il cite Rabelais et la guerre picrocholine pour montrer la futilité des causes de beaucoup de querelles.

Son lexique s'en ressent également[1].

Pascal. — L'auteur des *Provinciales* ne lisait pas Rabelais. Les quelques réminiscences qu'on relève sous sa plume — les *Chats-fourrés*, les *Chemins qui marchent* — il les devait probablement à des conversations. Quant à la fameuse définition de Dieu qu'on lit à la fois chez Rabelais (l. III, ch. xiii) et dans les *Pensées* — l'image de l'infini représenté par un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part — elle se trouve chez Gerson, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, dans le *Roman de la Rose*, etc.[2] Pascal avait le choix.

III. — La querelle des femmes.

A partir de 1540, la plupart des écrivains contemporains de Rabelais se sont trouvés entraînés à la fameuse controverse sur l'amour et les femmes[3]. Un problème social aussi important ne pouvait laisser indifférent l'auteur de *Pantagruel*, qui a fait entrer dans son roman les idées dominantes de son époque.

L'enquête sur le mariage au *Tiers livre* (1546) répond à ces préoccupations. On sait que la femme y est fort maltraitée, notamment au chapitre xxxii, qui porte ce titre : « Comment Rondibilis declare coqüage estre naturellement des appennages de mariage ». On y lit, entre autres, ce passage : « Certes Platon ne sçait en quel rang il les [femmes] doibve colloquer, ou des animaus raisonnables, ou des bestes brutes ».

Cette boutade provoqua aussitôt des ripostes. Cinq ans plus

1. Voy. Louis Hogu, *Jean de l'Espine, moraliste et théologien* (1505-1597). Sa vie, son œuvre, ses idées, Paris, 1913. Appendice : Notes lexicographiques, p. 175 à 178.
2. Voy. *Rev. Et. Rab.*, t. V, p. 264 à 267.
3. A. Lefranc, *Grands écrivains français de la Renaissance*, Paris, 1914, p. 251 à 289 : « Le tiers livre de Pantagruel et la querelle des femmes ». Nous y renvoyons pour les extraits des textes de ces apologistes.

tard, en 1551, Jean de Tournes, auteur d'une belle édition de la *Divine Comédie* (1547), s'empressa de répliquer à Rabelais, dans un opuscule intitulé : « *La Louenge des Femmes.* Invention extraite du Commentaire de *Pantagruel* sur l'Androgyne de Platon ». C'est un essai de conciliation des idées de *Pantagruel* et de la *Parfaicte Amye* (1542) de Heroet, une tentative de codification de l'amour platonicien. L'épître liminaire est en prose rabelaisienne.

Quatre ans plus tard, en 1565, Françoys Billon, ancien secrétaire de Guillaume du Bellay en Piémont, fit paraître *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe feminin.*

C'est un panégyrique des femmes exposé sous forme allégorique et à grand renfort de termes militaires. On y parle de forts et de bastions, d'escarmouches et de butin. Après les traits décochés à Platon, Erasme et Boccace, le tour de Rabelais arrive (p. 19) : Billon l'identifie avec Rondibilis, le désigne comme « le guidon des Pantagruelistes... gens de myse satirique », le vray Philosophe du Tonneau, etc.

Le dernier ouvrage de ce genre est celui de Jean de Marconville, gentilhomme Percheron : *De la bonté et mauvaisetié des femmes*, Paris, 1566. Il s'inspire souvent de Rabelais (cf. les chapitres XIII et XVI). Ailleurs, il cite (p. 52) la « Requeste d'une Abbesse à un Pape par laquelle elle le demandoit qu'il fust permis aux femmes de se confesser les unes aux autres et ne dire plus leurs secrets et confessions aux hommes ». Avec cette curieuse référence : *Rab. en son* 3, c'est-à-dire : Rabelais en son *Tiers livre.*

CINQUIÈME SECTION

POLÉMISTES ET PAMPHLÉTAIRES

L'esprit d'intolérance est incompatible avec le pantagruélisme. La bonté et l'indulgence naturelles de Rabelais ne sont faites pour aucun fanatisme, d'où qu'il vienne, de Rome ou de Genève. Qu'il s'agisse d'Homenas, l'évêque des Papimanes, ou des « demoniacles » Calvin, il les réprouve avec la même horreur.

La polémique des réformés est longtemps restée sans réplique du côté adverse. S'attaquant avec l'ardeur des néophytes aux bases mêmes du catholicisme, ils ne s'aperçurent pas qu'ils sapaient les assises de la religion elle-même. De là, la réserve des théologiens.

Le XVI[e] siècle est l'époque par excellence des guerres de religion, et par suite du sectarisme. Huguenots et papistes se combattent avec acharnement. Les uns et les autres trouvent dans l'œuvre rabelaisienne un véritable arsenal où ils puisent à pleines mains.

CHAPITRE PREMIER

POLÉMISTES PROTESTANTS

L'exemple vient des protestants, mais avant de songer à en faire une arme de combat, leurs polémistes s'en prennent violemment au pantagruélisme. Rabelais, dans ses premiers livres, incline manifestement, comme tous les humanistes, à une réforme religieuse, à la Réforme tout court et non pas à ses déviations instaurées par Luther et Calvin. Lorsque le pape de Genève prétend imposer sa doctrine de la prédestination, Rabelais s'en détache définitivement, s'attirant ainsi ses poursuites et sa haine. Nous avons relevé les phases de ce ressentiment qui vont de 1544 jusqu'à la mort de Rabelais et au delà.

Ces attaques virulentes du chef de la Réforme furent reprises par ses partisans de Genève ou de Paris, et parmi ces derniers, les deux Estienne, excellents humanistes, se montrèrent les plus intolérants. Le cas mérite de nous arrêter.

I. — Robert Estienne.

Persécuté par les théologiens de la Sorbonne, Robert Estienne quitta Paris vers 1550 et se réfugia à Genève, auprès de Calvin. Il y publia, en 1553, des commentaires sur les Évangiles : *In Evangelium Matthœi... commentarii.* Comme Calvin ne voyait en Rabelais qu'un impie et un athée, Robert Estienne s'empressa de se faire son écho. Le savant homme, qui a tant souffert lui-même de l'intolérance sorbonnique, n'hésite pas à réclamer pour d'autres le bûcher. Dans la préface même de ses *Commentaires*, il demande le feu pour le blasphémateur et l'athée Rabelais, en

même temps que pour son livre maudit : « ut liber ille maledicti ac blasphemi conviciatoris cum authore cremaretur[1] ».

Quelques années auparavant, le célèbre imprimeur avait tenu Rabelais en haute estime et avait largement mis à contribution les trois premiers livres du roman pour la deuxième édition de son *Dictionnaire*[2] (1549).

II. — Henri Estienne.

Le cas est encore plus frappant pour son fils Henri Estienne. Cet illustre philologue, lecteur assidu de Rabelais jusqu'à s'approprier certains de ses procédés de style[3], s'est attiré, par son *Apologie pour Hérodote* (1566), le surnom de « Rabelais de Genève ». C'est cependant dans cette œuvre qu'il s'attaque à la mémoire du grand écrivain.

Suivant lui, on rencontre deux sortes de blasphémateurs (t. I, p. 188) : « Les uns sont du tout *atheistes*, qui s'appellent aujourd'hui deistes... » Après « ce meschant Lucrece qui a nié toute providence », Estienne nomme Rabelais et Des Périers :

« Je parleray maintenant de ceux qui ne se contentent de proferer leurs blasphemes haut et clair entre leurs semblables ou en presence d'autres aussi, auxquels ils s'efforcent de faire despit en despitant Dieu, ou bien d'en remplir les banquets et compagnies joyeuses (où ils font couler les dicts blasphemes sous pretexte de gosserie et rencontres facetieuses), mais, afin que tout le monde en puisse estre tesmoins, les font imprimer. Qui est donc celuy qui ne sçait que notre siecle a faict revivre un Lucian en un *François Rabelais*, en matiere d'escrits brocardans toute sorte de religion ? Qui ne sçait quel contempteur et mocqueur de Dieu a esté Bonaventure des Periers, et quels temoinages il en a rendu par ses livres ?... » (t. I, p. 189).

Brunetière fait remarquer que ce qui indigne Estienne contre l'auteur de *Pantagruel*, ce ne sont pas autant ses prétendus brocards contre toute sorte de religion, « mais c'est bien plus encore cette énorme gaieté qui jaillit, comme d'un tonneau débondé, de la verve du grand conteur[4] ».

1. Voy. tout le passage dans *Rev. XVI^e Siècle*, t. I, p. 260-261.
2. Voy. ci-dessus, p. 79.
3. *Ibidem*, p. 156.
4. *Littérature française classique*, t. I, p. 493.

D'autre part, le dernier biographe d'Henri Estienne a parfaitement saisi les raisons psychologiques de cette profonde antipathie de l'ardent polémiste contre le grand railleur :

« Nous aimerions à croire que Henri Estienne avait mieux compris le rire et la pensée de Rabelais. Mais non ! Il était trop de son milieu pour laisser tomber les jugements sans appel qu'on rendait autour de lui. Dans une note qu'il a écrite pour lui seul et où, par conséquent, il se livre à nous, Henri Estienne s'étonne que Joachim du Bellay ait employé cette expression à laquelle l'autre n'attachait pas sans doute d'importance : « *le bon Rabelais* ». Lui, aurait évidemment préféré : *le méchant Rabelais*. Ce que nous nommerions le « rabelaisianisme », il le rattachait à ce qu'il appelait le *lucianisme* ; mais ce nom était pour lui le synonyme exact d'*athéisme*[1] ».

Ce n'est pas tout. D'après les Notes extraites par Cramer des Registres du Consistoire de l'Église de Genève, le Livre de Rabelais est proscrit dans les collèges de Genève et même chez les libraires de la ville, surtout à cause de son indépendance de pensée[2].

Malgré ces prohibitions, le roman de Rabelais continua à jouir d'une faveur particulière auprès de reformés insignes. On a vu la haute estime où le tinrent un d'Aubigné et un de La Noue qui lui demandèrent d'insuffler la vie et la gaieté à leurs pensées austères.

III. — Libelles huguenots.

La polémique protestante contre les dogmes, les institutions et les croyances du catholicisme a commencé de bonne heure et a produit des œuvres d'une valeur inégale avant d'aboutir au

1. Louis Clément, *Henri Estienne*, p. 91.

2. 6 février 1570. — Un écolier, Lucas Copin, fils du ministre défunt Michel Copin, est « renvoyé par Messieurs pour avoir abusé en ses estudes de plusieurs livres prophanes, comme *Rabelex* (sic) et Catulle, oultre plusieurs aultres ».

25 février 1573. — « Bastien Jacques s'est presenté demandant la Cene lui estre remise, qui lui a esté defendue pour s'estre aidé à imprimer à Montluel *un livre de Rabelais* du tout profane, et reconnoit sa faute. La Cene lui a esté remise ».

29 mars 1575. — « Jacques Omblex, *pour avoir tenu un livre du Pantagruel et le Rabelais*, et icelui avoir lu. De quoi interrogé, dit qu'il l'avoit vu en mains du P. Paramel..., mais qu'il l'a rendu à Jean Chappuys son cousin. Remontrance et defense de la Cene ». — Cramer, *Notes extraites des Registres du Consistoire de Genève*, Genève, 1853, in-4°.

vaste *Tableau des differens de la Religion* de Marnix de Sainte-Aldegonde, monument de dialectique et de langue, auquel nous consacrerons une étude spéciale.

Le premier libelle[1] protestant a suivi de près l'apparition de *Pantagruel* (1532), et chose curieuse ! cet opuscule porte déjà trace d'influence rabelaisienne. Il s'agit de l'opuscule très rare, *Le Livre des Marchands* (Neufchâtel, 1533), dont l'auteur anonyme s'intitule « prochain voysin du seigneur Pantagruel », faisant ainsi allusion au premier livre de Rabelais qui venait de paraître[2].

Calvin lui-même lança plusieurs pamphlets théologiques, dont le plus important est son *Traité des Reliques* (1540). Mais c'est son disciple Pierre Viret qui, par une série de livres populaires, fit pénétrer jusqu'aux campagnes les idées et la doctrine de la Réforme.

On lui attribue *Les Satires chrestiennes de la Cuisine Papale* (Genève, 1560). A coup sûr l'auteur de ce célèbre pamphlet était un lecteur assidu de Rabelais, dont les souvenirs émaillent « cette confuse macédoine poétique, culinaire et religieuse, qui tient à la fois de l'épopée bouffonne, du coq-à-l'âne et de la farce[3] ».

Voici quelques allusions rabelaisiennes :

> Pastissiers reverendissimes,
> Cardinaux eloquentissimes,
> Les *Gran-gousiers* inquisiteurs
> De la Foy... (p. 30).

> Assez et me souvient
> Que Cagots ont pour Dieu, Foy, Loy,
> Un satan leur Pape et leur Roy,
> Et ce mot *Gaster*[4] pour devise (p. 38).

> Amis de la table seconde,
> Amis flatteurs de tout le monde
> Sont *Gelasins* et souls de rire... (p. 43).

> Allons à Monsieur Sainct Trottin,
> Ha Monsieur, sainct *Alipantin*... (p. 92).

1. Voy., pour la bibliographie de ces libelles, la notice placée par Dufour (en tête de sa réédition du *Catéchisme et la Confession de foi* de Calvin), sur les livres imprimés à Genève et à Neufchâtel dans les premiers temps de la Réforme (1533-(1540), Genève, 1878. — Cf. Lenient, *La Satire en France au XVI^e Siècle*, t. II, p. 170 et suiv.

2. Cf. ci-dessus, p. 20.

3. Lenient, *La Satire en France*, t. I, p. 211.

4. Avec cette note marginale : « La devise *Gaster*, c'est-à-dire ventre ».

Et finalement (p. 96) :

O *Papimanes*, Martin[1] gale
Pieça le dessus de vos crestes.

Nous faisons ici abstraction des vocables rabelaisiens qui y sont nombreux[2] et des jeux de mots comme (p. 24) :

Bordeliers (ha c'est mal escrire)
Cordeliers, autrement Mineurs,
Avec Jacopins, bons buveurs...

Ces divers ouvrages de polémique ne sont pas restés sans action sur le *Tableau* de Marnix, qui, les couronnant tous, a donné à la controverse protestante son œuvre définitive.

1. C'est-à-dire Martin Luther.
2. Par exemple : *vieilles sempiterneuses* (p. 47), une *vervecine spatule* (p. 73), *breviaire* de *haulte gresse* (p. 63), *chopiner theologalement*, *matheologien*, *trupelu*, etc.

CHAPITRE II

PAMPHLÉTAIRES CATHOLIQUES

Les réformés s'efforcèrent, dès le début de leur campagne, de s'adresser aux masses populaires, en adoptant leur langage et leur manière de sentir. De plus, pour intéresser les foules, ils n'hésitèrent pas à user de plaisanteries et de gaudrioles, en mettant à contribution des ouvrages profanes et en premier lieu le livre de Rabelais, ce que ne manque pas de leur reprocher Artus Désiré, l'auteur du virulent libelle catholique *Le Confiteor aux Huguenots rebelles de ce temps* (1622) :

> Parmy vous l'on faict tant de cas
> De Rabelais et tant d'estime
> De Marot avecques sa rime,
> Qu'auprès d'eux l'on ne cognoist pas[1]...

Toute autre a été la marche des controversistes catholiques qui s'en sont tenus à des attaques isolées, sans grande portée d'ailleurs, en latin ou dans un français inaccessible aux masses. Ce n'est qu'au XVII[e] siècle que les Garasse et les Reboul reprirent les procédés des réformés, en s'efforçant d'intéresser les foules par un exposé souvent grossier, mais parfois piquant, en puisant (comme leurs adversaires) au tonneau pantagruélique.

Mais avant d'y arriver, mentionnons une tentative isolée.

I. — Guillaume Postel.

Florimond de Rémond appelle Postel « la plus grande âme et l'esprit le plus rare que nostre aage ait produit[2] ».

1. Cité par Douen, *Le Psautier huguenot*, t. I, p. 546.
2. *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, p. 227.

C'était en fait un arabisant de mérite, mais exalté et visionnaire. Dans son *Alcorani seu Mahometi legis et Cenevangelistarum concordiæ liber* (1543), il s'efforce de prouver la conformité du Coran[1] avec la doctrine des Luthériens ou *Cenevangelistes*, c'est-à-dire des Évangélistes vains ou frivoles. On y lit cette sortie inattendue contre Rabelais et Des Périers, que Calvin reprendra sept ans plus tard (p. 72) : « Quelques-uns ont fait même de leur impiété une profession publique. Je n'en veux d'autre preuve que le détestable traité de Villanovanus[2] *Des trois Prophetes*, *Cymbalum mundi*, le *Pantagruel* et les *Nouvelles Isles*[3], dont les auteurs étaient autrefois les chefs du parti luthérien[4] ».

Deux pages plus loin, Postel mentionne l'Abbaye de Thélème et son auteur Rabelais, qu'il appelle cette fois « fléau du Christ » (*Christomastix*).

Cette attaque précède de plusieurs années la virulente diatribe de Putherbe (1549), qui a d'ailleurs emprunté à Postel certains de ses arguments, par exemple celui de l'intimité entre Rabelais et les cardinaux. Putherbe s'en indigne, mais Postel l'avait fait avant lui.

II. — Guillaume Reboul.

Le premier pamphlétaire catholique qui ait vraiment tiré parti de l'œuvre rabelaisienne, c'est le Nîmois Guillaume Reboul (1560-1611)[5], dont trois pamphlets, tour à tour violents ou facétieux, méritent d'être mentionnés.

La Cabale des Reformez tirée nouvellement du puits de Democrite, par L. D. C., Montpellier, 1597[6], toute imbue de souvenirs rabelaisiens, débute ainsi :

1. Cf. Garasse, *Le Rabelais reformé*, p. 38 : « Luther approuve tellement en ses Colloques la doctrine de l'Alcoran, qu'il l'estime plus asseurée que celle qu'on enseigne dans l'Église romaine ».

2. Allusion à Michel Servet, Espagnol, qui a publié, sous le nom de Villanovanus, son *Christianismi restitutio* (1553), dont on ne connaît que deux exemplaires.

3. Allusion à la *Navigation de Panurge, disciple de Pantagruel és isles inconnues et estranges*, pastiche lucianesque paru à la suite de *Pantagruel* (1537 et suiv.).

4. En voici le texte : « Facit fidem impie vivendi et more brutorum quicquid collibitum est sequendi omnium consuetudo, non paucorum etiam publica impietatis professio, id arguit nefarius tractatus Villanovani de tribus Prophetis, Cymbalum mundi, Pantagruellus et Novæ insulæ, quorum authores olim erant Cenevangelistarum antesignani ».

5. Albert Puech, *Le pamphlétaire Guillaume Reboul*, Nîmes, 1889.

6. La *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse* (1852, fasc. I) en donne une réimpression.

« Belle, grande, sainte et venerable, fut jadis l'assemblée des Dieux, convoquez sur le different du *Roy Prestan et de l'Empereur Soliman et pour veoir aux coignées perdues*. Grandes furent les peines et sueurs, enormes les corvées et travaux de leur postillon Mercure, à l'execution de leurs mandemens.

« Mais de combien plus belle, plus grande, plus saincte, plus venerable et authentique fut le autre hier l'assemblée des Peres consistoriaux de la ville de Nismes, rapiecez de tous estats, pour minuter la revanche d'un je ne sçay quel Salmonée ».

Nous passons sur les expressions rabelaisiennes assez fréquentes (cf. p. 13 et 18) pour arriver à l'Ornement du Temple des Réformés :

« Aiant dressé ma veue contre le plus haut du Temple des Reformez, j'y vey une belle, grande et spatieuse Lanterne, laquelle, pendue à corde, me sembloit se mouvoir perpetuellement. Alors creus-je fortement estre au *pays des Lanternois*, et que c'estoit la royne des Lanternes, que le soleil, la lune et les animaux, et tous les Lanterniers adorent. Toutes fois encores en voulus je estre de tous points resolu et à cet effet je demande à mon Her-Petter[1] que ce pouvoit estre ? Luy par honneur tirant le chapeau, et la regardant d'un œil reformé : « C'est la sacrée Lanterne, ce dit-il, laquelle guida jadis le *bon Pantagruel au voyage de la dive Bouteille*, laquelle de main en main, non toutesfois sans grand mystere, par le moyen de l'Eglise Invisible, invisiblement est parvenue jusques à nous et par nous est employée aux mesmes usages ». Il fut interrompu par *Dom Jean de Caquerolles*, le plus jeune de leurs *pastophores*[2] ».

Et la fin de la harangue du Capitaine Consistorial (p. 127) : « Je vous en eusse discouru plus au long, mais ce cruel parfum de Monsieur nostre chiard me gaste les poulmons. *Sainct Alipantin, quelle civette !* J'ay dict ».

Dans *Les Actes du synode universel de la sainte Reformation*, tenu à Montpellier le 15 de may 1598 (Montpellier, 1599), citons la harangue du ministre Falguieiroles, demandant vengeance de la Cabale (p. 153) :

« Et sur la fin du jeu, vous souvient-il... de tant d'Anagrammes sur mon nom, qui doit pousser les plus patients à l'extremité ? A ce souvenir, permettez moy au moins, Messieurs, que je creve à force de

1. Grand zélateur de la Réformation, espèce d'Homenas réformé, dont l'auteur décrit plus loin (p. 15) les traits.

2. On y lit également des expressions et des vocables rabelaisiens, tel *carminiforme* qui revient souvent (p. 13 et *passim*).

pleurer : *Zalas, zalas, zalas ; bous, bous, bous, bous, bous, bous, bous ;* hay, hay, hay, hay ; gna, gna, gna ; trun, trun, trun ».

Enfin, dans *Le premier acte du synode nocturne des tribades Lemans, Unelmanes, Propetides, à la ruine des biens, vie et honneur de Calianthe* (s. l.) 1608[1], l'imitation de Rabelais est encore plus sensible, surtout dans le Prologue[2].

Guillaume Reboul, on le voit, a largement puisé au tonneau Rabelaisien, mais plus peut-être pour parodier l'usage qu'en avaient fait les réformés que par une prédilection personnelle pour l'œuvre du Maître.

III. — François Garasse.

Le célèbre François Garasse (1585-1631), de la Compagnie de Jésus, est le type du pamphlétaire qui ne recule devant aucune effronterie, qui dispose d'un vocabulaire d'injures inépuisable, qui utilise tous les langages, excepté celui des honnêtes gens. Tout écrivain qui ne pense pas comme lui est un libertin, c'est-à-dire un athée, un scélérat. Quelques-uns des plus grands noms de l'histoire sont ainsi traînés dans la boue avec un sang-gêne qui n'a d'égal que l'ignorance de ce révérend père. Les ennemis de son ordre, il en fait des ennemis de Dieu, des corrupteurs du genre humain. Il s'attaque aussi bien aux Gallicans qu'aux Huguenots, avant de lancer ses sanglantes invectives contre les libertins[3].

Son premier libelle — *Le Rabelais reformé par les ministres et*

1. Pièce réimprimée dans la *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, et par Gay, Genève, 1862.

2. « Et vous, trepelus, biberons infatigables et sempiternels, quelle fortune fortunante avez-vous couruë ?... Et n'estoient ils pas bien de loisir, ces diables Censorins... que d'alambiquer l'elixir de leurs terrestres et pesans esprits à rabaniser, *metagraboliser, grabeler et canabasser* les dicts, faicts et gestes de ceux qui ne leur appartenoient en rien, ne ressemblans à autres qu'à eux mesmes...

« Mais quoy ? Il semble à vous voir que vous pensiez que mes parolles sont baies, certes non pas d'aquo ? *Mal sainct Anthoni bous arape, mal de terre bous bire, le malancis de Biterne bous trigosse*, si iou ne disi la berta...

« Ouy, je vous affie, c'est quelque chose, et du plus *superlificoquentieux*. Escoutez donc, *viedazes*, escoutez que dict le paillard. *Ventre sur ventre ? Quelles trinquenailles, quels gallefretiers !* »

3. Cf. Charles Nisard, *Les Gladiateurs de la République des Lettres aux XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles*, Paris, 1860, t. II, p. 207 à 378. Voy. A. Lefranc, dans *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 492 à 499.

notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, reponse aux bouffonneries inserées dans son livre La Vocation des pasteurs — parut à Paris en 1619. Ce titre demande explication. Garasse veut à tout prix trouver de l'analogie entre Gargantua et le traité du pasteur du Moulin (p. 8) :

« J'appelle cet ouvrage *Le Rabelais reformé*, pour ce que c'est sur les idées de Rabelais que du Moulin s'est tellement formé, qu'il en retient les inventions, les sornettes et les locutions entieres, ainsi que vous verrez au progrez de ce livre ».

Avant de tenir sa promesse — et on verra au prix de quelle escobarderie — l'auteur a composé une biographie rimée de Rabelais, où certains détails (inconnus par ailleurs) paraissent de pure invention[1].

Antoine Leroy, dans ses *Rabelæsinæ Elogia* (I^re^ partie, p. 297) a déjà relevé les boutades du révérend Père. On sait qu'à Rome, Rabelais, attaché comme médecin au cardinal du Bellay, jouissait de la considération générale et vivait dans l'intimité des plus hauts prélats. Quant à la prétendue farce jouée à Poitiers, il faut y voir une simple transposition : en fait, c'est à Montpellier que Rabelais a joué avec plusieurs amis la farce de la *Femme mute* (l. III, ch. XXXIII).

Passons maintenant aux détails touchant le roman et le voca-

1. En voici quelques strophes :

Je pris naissance dans Chinon :
Là fut mon lot et mon partage,
Et luy donnay plus de renom,
Que Didon n'en donne à Cartage.

Commençant de faire à Poitiers
Une farce et un dialogue,
Je fus ouy fort volontiers,
Et cet œuvre me mit en vogue.

Après avoir fait force tours
Je fus las d'esprit et en somme,
Rodant par tout, *et menant l'ours*,
Voulut voir que c'est que [de] Rome...

Là je fis grand nombre d'amis,
Et vis des choses fort plaisantes,
Comme sont celles que j'ay ouïs
Au traicté des *Isles sonantes*,

Des cardingaux, des chats fourrez,
Du papegaut, de ses sonnettes,
Des moynegaux tous embourrez,
Et autres semblables sornettes...

bulaire rabelaisien, qui témoignent d'une étude curieusement attentive de l'œuvre du Maître.

L'esprit de du Moulin commence par insinuer à Garasse dans l'Epître liminaire, qu'il s'est formé à l'école de « trois bouffons archibouffons et maistres des mocqueurs, ayant pour son partage l'impieté de Lucian, la rage de Calvin et les sornettes de Rabelais ».

Allusion appuyée d'exemple :

« Vous dictes que nous faisons des Esveques du pays d'Utopie, c'est pour rendre la chose ridicule, n'y ayant point d'Utopie au monde, que dans les escrits du brave Chancelier Thomas Morus, et *dans la lettre de Gargantua*, qui datte ses Missives de ce pays d'Utopie, et c'est de là que vous en avez cognoissance. Pour faire le conte entier, vous deviez y adjouster le Royaume de *Malgabins*[1], les Iles flottantes, les villes Songeardes, les regions de la Lune, les *Apedephres*[2] (sic), et tous les lieux que vous avez fréquentés dans la *Cosmographie de Rabelais*, et du livre nommé *Mundus idem et alter*...

« Vostre centre c'est la bouffonnerie, vostre visée l'Athéisme, vos meilleures locutions puisées des comédies, vos phrases prises de la taverne, vos inventions empruntées de Rabelais... » (p. 68 à 71).

> Car, en tout Rabelais, il n'est lieu ni recoing
> Dont le sieur du Moulin n'ait entière practique.
> . . . . . .
> Mais surtout il sçait bien l'*Isle de Papegaux*,
> Et les fables qu'y faict *Braguibus* le prud'homme.
> Il sçait parfaitement tous les discours nigaux,
> Qui sont là racontés contre la cour de Rome...

Ces extraits témoignent, de la part du révérend père, d'une étude minutieuse du roman rabelaisien. Il s'en défend de toutes ses forces et, malgré l'évidence, écrit dans son *Apologie* de 1624 (p. 121) : « Quant à Rabelais, j'ay dit, escrit, publié, prenant le ciel à tesmoin, ce que je fais encore derechef, que je n'ay leu jamais trois pages entieres ».

Cette affirmation ne vaut pas d'être prise au sérieux, non plus que les dénégations analogues du pamphlétaire sur la paternité du *Banquet de sept Sages* (1617), publié sous le pseudonyme de sieur d'Espineuil gentilhomme picard.

1. Probablement pour « isle de *Ganabins* ».
2. Cf. plus loin :

> *Panurge, Grandgosier, Panigon*, Teravant,
> Après vostre *Apedephre* (*sic*) et Isles des Sornettes...

c'est-à-dire Panigon, Tervagant (ce dernier inconnu à Rabelais)... isle des Apedephtes...

Ce premier en date de ses ouvrages de polémique est déjà imprégné de rabelaisianisme[1]. Nous pouvons conclure avec Bernier, qu'il n'y a [dans *Gargantua* et *Pantagruel*] « ni chapitre, ni feuille, ni coin, ni recoin qu'il n'ait veu, et qu'il ne se soit pas assimilé au point d'en émailler tous ses écrits[2] ».

Trois ans après le *Rabelais reformé*, Garasse fit paraître un gros pamphlet : *La Recherche des Recherches et autres œuvres de M. Estienne Pasquier, pour la défense de nos roys contre les outrages, calomnies et autres impertinences dudit autheur*, Paris, 1622.

Ce volume de près de mille pages est divisé en cinq livres : le Médisant, l'Impertinent, l'Ignorant, le Libertin, le Glorieux. Et chacun de ces livres est une kyrielle d'injures interminables.

Ce qui choque surtout Garasse, c'est l'admiration de Pasquier pour Rabelais et les éloges que l'historien lui a décernés dans son œuvre.

Il lui reproche de l'avoir loué en même temps que Clément Marot et Théodore de Bèze, « sçavoir un athée, un bouffon et un heretique », et il continue ainsi sa diatribe contre Rabelais :

« Cependant vous ne faites point de conscience de lire et relire les livres de Rabelais, dont la lecture est nommement deffendue par le Concile de Trente, mais à cela j'attens que vous me repondiez que c'est pour rire que vous le lisiez... Vostre troisiesme proposition estoit que jamais vous n'avez leu Rabelais sans y apprendre et sans y profiter : ayant concedé les premisses, je distingue la consequence ; pour y apprendre du bien, de l'honneur, de la vertu, de la science ? Je le nie, aussi n'estoit ce pas ce que vous cherchiez en vos estudes : pour y apprendre des bouffonneries, des niaiseries, des blasphemes, des impietés, des sottises ? Je vous l'accorde, car tel estoit le but de vostre lecture, et vous appellez cela profiter... d'autant que vous y avez appris d'où vient le mot *Briborium*[3], de *Triboulemesnage*[4], de *Raminagrobis* et d'autres semblables mysteres d'iniquité » (p. 952).

1. Voici ce qu'en dit Lenient, *La Satire en France* (t. II, p. 209) : « Tout ce bric-à-brac satirique rappelle certains inventaires de Rabelais. Garasse se serait-il égaré un jour dans la *Bibliothèque de Saint-Victor*, dans l'île des *Ferrements*, ou dans les cuisines des Gastrolâtres ? Aurait-il hanté ces mauvais lieux ? Il jure ses grands dieux que non : mais nous ne sommes pas forcés de l'en croire sur parole. Un pieux mensonge ne lui coûtait guère : il le prouva en attestant, sur l'honneur, qu'il n'était pas l'auteur du *Banquet des Sages* ».

2. *Rabelais reformé*, 1694, p. 54.

3. C'est-à-dire *Brimborion*.

4. Forme altérée de *Triboulletinales*, fête de fous, de Triboulet (avec la fin de *Saturnales*), vocable forgé qu'on lit au *Tiers livre* (ch. XXXVIII) : « Si raison estoit pourquoy jadis en Rome les Quirinales on nommoit la geste des folz, justement en France on pourroit instituer les *Triboulletinales* ».

La riposte à ce torrent d'injures se fit un peu attendre. Mais en 1627, les fils de Pasquier firent paraître l'*Antigarasse*, pour venger la mémoire de leur père.

Dans la section II du premier livre (p. 30 à 48), l'auteur établit un « Parallèle entre François Garasse, qui vivoit l'an 1624, avec François Rabelais, qui vivoit l'an 1530, tirez mot à mot des actions et humeurs bouffonnesques de l'un et de l'autre ».

Mais il s'empresse d'ajouter : « Je ne crains qu'une chose : sçavoir est que Garasse ne reçoive trop d'honneur de ce parallèle, et plus qu'il ne merite, car c'est proprement comparer Thersite à un singe... ».

Cette publication se termine par un « double dictionnaire d'injures du Reverend Pere Garasse contre la memoire de feu Estienne Pasquier ».

Nous arrêtons ici ce que nous avions à dire de l'activité polémique du Père Garasse, avant la publication en 1623 de sa *Doctrine curieuse*. Celle-ci a une portée plus générale, car elle vise tout un groupe d'écrivains, les libertins, et c'est à leur occasion que nous y reviendrons.

SIXIÈME SECTION

LIBERTINS ET ÉRUDITS

Rabelais a-t-il été chrétien, déiste, libre penseur ou athée ? Amis et ennemis lui ont attribué tour à tour ces titres. Il est vrai que l'accusation d'athéisme a été lancée contre lui par un Calvin ou un Puy-Herbault, aux yeux desquels était *athée* tout écrivain qui ne partageait pas les doctrines intransigeantes de l'un ou les pratiques cultuelles de l'autre. Leur insinuation d'épicuréisme vise le libre penseur qu'était à coup sûr Rabelais, son esprit répugnant naturellement aux dévotions et aux dogmes.

Son attitude sceptique a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec celle de son « père spirituel », Erasme, dont la pensée religieuse a fait dernièrement l'objet de recherches approfondies[1].

Tout récemment, Abel Lefranc, scrutant certains chapitres du *Pantagruel*, a cru retrouver la « pensée secrète » de Rabelais[2]. En suivant la recommandation du Maître lui-même, de « rompre l'os et sugcer la substantificque moëlle », il est arrivé à cette conclusion que Rabelais ne croit guère au miracle évangélique et, par suite, au christianisme, qu'il est ce qu'on appelle de nos jours, un déiste, un libre-penseur. Le but caché de son œuvre aurait échappé à la masse des lecteurs par son flux de joyeusetés.

S'il est permis de donner un avis dans une question aussi grave, nous dirions que pour nous Rabelais était sincèrement et profondément religieux.

On a trop longtemps confondu ce terme avec celui de

1. Voy. J.-B. Pineau, *Erasme, sa pensée religieuse*, Paris, 1923.

2. *Œuvres de Rabelais*, t. III (1923), p. XL à LXIX. Cf. P. Villey dans la *Revue d'hist. litt. de la France* de 1924, p. 528 à 536, et J. Plattard, *Etat présent des études rabelaisiennes*, Paris, 1927, p. 78 à 82.

« croyant » ou « pratiquant », au bénéfice de deux ou trois religions dominantes, également dogmatiques et exclusives.

Que restait-il au sage sinon de s'en affranchir, surtout à une époque de sanglantes mêlées religieuses, où le fanatisme sévissait dans les deux camps ? Cet affranchissement ne l'empêchait guère, bien au contraire, de rester « religieux », au sens le plus élevé du mot. Nous croyons qu'il aurait volontiers souscrit à cette pensée épigrammatique de Schiller (*Tablettes votives*) : « Tu me demandes quelle religion je professe ? — Aucune de celles que tu me nommes. — Et pourquoi aucune ? — Par religion ».

CHAPITRE PREMIER

LIBERTINS

En 1545, lorsque Calvin fait paraître son traité *Contre les Libertins*[1], il nous donne l'explication du terme (p. 53) : « Ceste secte se nomme *Libertins*. Et contrefont tant les spirituelz, qu'ilz ne tiennent conte de la saincte parolle de Dieu, non plus que de fables, sinon quand bon leur semble, et quand ilz la peuvent depraver, pour la faire servir par force à leurs opinions diaboliques ».

Et plus loin (p. 162) : « Tout le but de ceux cy [des Libertins] est de mesler le ciel et la terre, aneantir toute religion, effacer toutes congnoissances, et ne laisser nulle difference entre les hommes et les bestes ».

En somme, pour Calvin, *libertin* est synonyme d'incrédule, d'impie[2].

Il est curieux de remarquer que le terme manque à Rabelais et à Montaigne, tous deux sceptiques et partisans de la philosophie naturelle. Il faut arriver, pour le rencontrer, au Père Garasse, qui nous donne ou prétend nous donner le portrait et les mœurs des libertins de son temps, ainsi que la composition de leur bibliothèque.

On sait que le fougueux pamphlétaire, après s'être attaqué au pasteur Du Moulin et à Estienne Pasquier, publia à Paris en 1623 son ouvrage capital intitulé :

La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou pretendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Estat,

1. Dans *Opera*, t. VII, p. 145-252.

2. F.-T. Perrens, *Les Libertins en France au XVII^e siècle*, Paris, 1899. — Henri Busson, *Les Sources et le Développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance* (1533-1600), Paris, 1922. Cf. sur Rabelais, p. 179 à 192 et 274 à 276 (négation des miracles en les parodiant).

à la Religion et aux bonnes Mœurs, combattue et renversée par le Pere François Garasse, de la Compagnie de Jesus (in-4°, 1.025 pages sans les tables et préfaces).

Sous le nom de *beaux esprits*, Garasse englobe tous ceux qui ne pensent pas comme les jésuites : les athées, les huguenots, les gallicans, les libertins ou libres-penseurs, qu'il distingue cependant des impies[1].

Garasse fait aussi des distinguo quand il nous donne la composition de la bibliothèque des libertins, où il établit trois rangs (I. VIII, sect. x) :

« Le premier contient le Pomponace, le Paracelse et Machiavel... Le second rang contient Hierosme Cardan, Charron et Lucilio Vanino...

« Le troisieme ordre qui se void en la bibliotheque des Libertins sont des livres qui concernent non seulement la creance, mais qui touchent aussi les moines, et sont des ouvrages d'une si horrible impudicité que j'ay honte d'en parler clairement.

« Outre et pardessus ces trois ordres de livres, les Libertins ont en main le *Rabelais comme l'enchiridion du libertinage*[2]. Ce vaurien ne merite pas la peine qu'on en parle : je dis seulement que : pour le bien qualifier, il faut dire de luy que c'est la peste et la gangrene de la devotion. Il est impossible d'en lire une page sans danger d'offenser Dieu mortellement, je dis quand meme il ne soit point deffendu par les censures ecclesiastiques. *Je proteste en conscience que je n'en ay jamais leu quatre lignes de suite*[3] ; mais à voir ce qui est rapporté de luy dans les œuvres de maistre Estienne Pasquier, lesquelles j'ay assez diligemment feuilletées, j'estime que Rabelais est un très maudit et pernicieux escrivain, qui succe peu à peu l'esprit de pieté, qui desrobe insensiblement l'homme de soy mesme, qui aneantit le sentiment de religion, en un mot Κλεπτοάγιος, Ψυχοκλέπτης, qui fait plus de degast en France par ses bouffonneries que Calvin par ses nouveautez. Et nos Atheistes, si on ne leur couppe les racines, empruntans la malice de l'un et l'insensibilité de l'autre, y adjoustans l'impudicité de leur creu, sont sur le point de nous faire voir d'estranges et horribles malheurs ».

1. « J'appelle *Libertins* nos yvrongnets, mouscherons de tavernes, esprits insensibles à la pieté, qui n'ont autre Dieu que leur ventre, qui sont enroolez en ceste maudite confrerie qui s'appelle la *Confrerie des bouteilles*.

« J'appelle *Impies* et *Atheistes* ceux qui sont plus avancez en malice, qui ont l'impudence de proferer d'horribles blasphemes contre Dieu, qui commettent des brutalitez abominables, qui publient par sonnets leurs execrables forfaicts, qui font de Paris une Gomorrhe... » (l. I, sect. VI).

2. Cf. *Doctrine curieuse*, p. 445 : « Nos nouveaux Atheistes estiment... que jadis les hommes furent plus grands qu'ils sont maintenant, qu'il y eut des hommes de dix-huit coudées, que cela ressemble *les faloteries de Pantagruel et Gargantua* ».

3. Voy., sur ce pieux mensonge, ce que nous avons dit ci-dessus.

Ce père jésuite attribue ainsi aux libertins des maximes auxquelles ils n'ont jamais pensé, il altère les textes qu'il cite, il invente des accusations sanglantes. Il s'acharne surtout contre le poète Théophile de Viau (1590-1626), qu'il charge de toutes les infamies[1].

1. On vient de publier le dossier de son procès fameux, où l'on peut suivre les péripéties angoissantes du poète et le fanatisme de ses persécuteurs, en premier lieu François Garasse.

Voy. Frédéric Lachèvre, *Le libertinage devant le Parlement de Paris*. Le procès du poète Théophile de Viau (11 juill. 1623-1er sept. 1625), Paris, 1909, 2 vol. in-4°. — *Bibliographie des recueils de poésies libres et satiriques publiés de 1600 à 1626*, Paris, 1914.

CHAPITRE II

ÉRUDITS

L'universalité était la qualité maîtresse de Rabelais et sa science encyclopédique frappait tous ceux qui l'approchaient[1]. Nous en avons déjà cité divers témoignages. Rappelons encore celui-ci.

Le rhétoriqueur poitevin Jean Bouchet fut un des premiers à relever ce savoir universel de Rabelais, qu'il aimait à rencontrer dans le cénacle des beaux esprits groupés autour de l'évêque de Maillezais :

> ...il aime gens lettrés,
> En Grec, Latin et François bien estrés
> A deviser d'histoire ou theologie :
> Dont tu es l'un, car *en toute clergie*
> *Tu es expert...*[2]

Nous envisagerons tour à tour le médecin, le naturaliste, le savant.

I. — Médecins.

Rabelais a de bonne heure attiré l'attention de ses contemporains par son savoir étendu. Dolet, dans ses *Commentaires sur la langue latine* (1538), le cite parmi les six médecins français les plus en vue de son temps[3], à côté de Symphorien Champier, Jacques Dubois (Jacobus Sylvius), Jean Ruel et Jean Cop. A l'occasion du banquet que des amis offrirent à Dolet en 1538, à Lyon, on y vit réunis « tous ceux que nous appelons à bon droit

1. Voy. ci-dessus, p. 11.
2. Jean Bouchet avait adopté le surnom de « Traverseur de voyes perilleuses », que Rabelais donne à son grand voyageur Xenomanes.
3. *Commentarii*, t. I, col. 1156 (cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VIII, p. 373).

les lumières de la France : Budé, Marot et François Rabelais, l'honneur et la gloire de l'art de la médecine, qui peut rappeler et rendre à la vie ceux qui sont déjà arrivés au seuil même de Pluton[1] ».

L'auteur de la satire latine de 1555, *Sylvius ocreatus*, dirigée contre le médecin Jacques Dubois, y a placé ce magnifique éloge posthume de Rabelais médecin, son contemporain : « Toute la France connaissait ton habileté dans notre art, car il n'y a personne de si ignorant qui ne te paye un tribut éclatant d'éloges et de regrets et qui ne proclame que la médecine est morte avec toi[2] ».

Un autre médecin fameux, Jean de Mayerne, surnommé Turquet, a rimé le quatrain final de l'Edition du *V^e^ livre* (1564), qui décerne un brevet d'immortalité à Rabelais.

A propos de la fameuse robe de Rabelais, nous avons mentionné ailleurs la facétie de 1622 des femmes de Montpellier qui y voyaient le palladium de leur ville assiégée par Louis XIII[3].

Les médecins ont de tout temps tenu Rabelais en haute estime. Jean Bernier, médecin de Blois, est l'auteur de curieuses *Observations sur les œuvres de M. Fr. Rabelais* (1694), dont nous avons déjà parlé[4].

Le savant médecin Louis Guyon, dans ses *Diverses Leçons* (1576), a écrit une apologie « pour medecins calumniez faussement » (l. II, ch. xxx). Après avoir cité les médecins anciens et modernes, distingués à la fois par leur science et par leur piété, il porte ce jugement équitable sur Rabelais :

« Aucuns ne pourront alleguer Rabelais medecin, qu'on juge tantost Atheiste, tantost Lutherien. Je respond qu'il est bien malaisé de juger de ces choses pour comprendre son intention, mesmement par gens qui n'ont du sçavoir ny le jugement solide. Mais qui prendra garde de près, trouvera que c'est un Democrite qui se rit de toutes les actions humaines, ou un Lucien qui se mocque des abus qui se commettent entre les hommes, mais il n'a jamais touché à ce qui concerne l'Eglise Apostolique et Romaine. Neanmoins je suis d'opinion, pour le meil-

1. *Doleti Carmina*, Lyon, 1538, p. 62 :
Rabelæsus, honor et gloria certa
Artis Pæoniæ, qui vel de limine Ditis
Exstinctos revocare potest et reddere luci.
2. Voy. Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie*, p. 154-156.
3. Voy. Appendice IV : *Ecrits facétieux*.
4. Voy. ci-dessus, p. 95.

leur, et pour la difficulté qu'il y a de concevoir son intention, qu'il ne doit estre leu ny receu, aussi est il censuré par le Concile de Trente » (p. 389).

Le médecin le plus connu du XVI^e^ siècle, Laurent Joubert, auteur des *Erreurs populaires et Propos vulgaires touchant la medecine et le regime de santé* (Bordeaux, 1579), fait à propos du pucelage « très difficile à garder », allusion à l'anneau de Hans Carvel, épisode du roman rabelaisien (I. III, ch. XXVIII).

Mais le médecin qui a le plus vécu dans l'intimité de la pensée rabelaisienne, c'est Gui Patin, fameux épistolier et esprit caustique sur lequel nous reviendrons.

II. — Naturalistes.

On sait quelle place prépondérante l'histoire naturelle occupe dans l'œuvre de Rabelais. Les notions y sont à tel point abondantes et variées que, réunies et classées, elles permettent une vue d'ensemble sur l'évolution historique des sciences de la nature[1]. Aussi les naturalistes anciens et modernes ont-ils souvent admiré cette mise en œuvre.

Belon. — Dès l'apparition du *Quart livre* (1552), peu de temps avant la mort de Rabelais, le manceau Pierre Belon[2], un des fondateurs de l'ichtyologie au XVI^e^ siècle, se délecte à la lecture du banquet des Gastrolâtres, qui lui suggère maint nom provincial de poisson.

Dans son *Histoire de la nature des oyseaulx*, parue en 1555, c'est-à-dire trois ans après l'édition intégrale du *Quart livre*, Belon, après avoir donné quelques menus des banquets de l'époque, ajoute ces paroles significatives (p. 65) : « Nous n'avons entreprins nommer tout ce qu'on pourroit bien nombrer entre les mets des festins, toutes fois que qui le voudroit lire, le trouvera au Quatriesme de *Pantagruël*, au lieu où il parle des Gastrolates (*sic*). Quant à nostre part, nous estimons que les

1. Voy. notre *Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, 1921.

2. Le Dr Paul Delaunay vient de donner la première biographie documentée du célèbre naturaliste de la Renaissance : *L'aventureuse existence de Pierre Belon, du Mans*, Paris, 1926.

autres nations ne sçauroyent tant nommer de mets en leur langue, que les Françoys ».

Non seulement Belon avait goûté la lecture de Rabelais, mais il semble avoir pris la liste des noms de poissons donnés par maître François comme point de départ de ses propres recherches sur les poissons de l'Océan. En voici une preuve.

Entre autres appellations Rabelais relate dans son *Catalogue*, le curieux nom provincial de *gracieux Seigneur*, c'est-à-dire gras seigneur, en patois de la Haute-Bretagne. Ce terme est absolument isolé et on ne le trouve que chez Rabelais et Belon.

On a l'impression que ce nom, comme plusieurs autres d'origine provinciale, aurait manqué au livre du naturaliste manceau, s'il ne les avait lus auparavant dans le *Catalogue* des Gastrolâtres[1].

Rondelet. — Rabelais a certainement connu de près Guillaume Rondelet (1507-1556), l'illustre médecin, chancelier de la Faculté de Montpellier. Le 18 octobre 1530, maître François assista à la première leçon d'anatomie dirigée par Rondelet[2] et, pendant les huit années qui suivirent, il revint souvent dans cette ville.

Une tradition ancienne identifie le « maistre Rondibilis » du *Tiers Livre* (ch. xxxi à xxxiv) avec le médecin Rondelet et il est piquant de voir un historien aussi grave que le président de

1. On lit dans la *Revue du XVI^e siècle*, sous la signature du D^r Delaunay :

« Cet argument de M. Sainéan me paraît insuffisant, étant donné que Belon, « nourri en jeunesse » au milieu des pêcheurs bretons, avait pu connaître le cycloptère bien avant d'avoir lu *Pantagruel*.. » (Cf. aussi, du même, *Pierre Belon naturaliste*, t. II, p. 90).

Et dans sa biographie de Belon, le même savant ne cite, à la page 4, que le commencement de la description que Belon donne du *gracieux seigneur*. S'il avait pris soin de lire la partie finale, le D^r Delaunay aurait été moins affirmatif sur la connaissance que Belon aurait personnellement possédée de ce poisson. Voici cette fin :

« Pour ceste cause, si quelque païsant en a rencontré un, il va incontinent le presenter à son seigneur pour singularité ; ilz [les Bretons] n'ont en ce païs poisson de mer dont l'on face tant d'estime. Nous avons esté nourriz en jeunesse et appris la langue du païs [de Bretagne] et hanté les rivages. *Toutes fois ne nous est lors advenu en avoir veu onc un tout seul. Pourquoy ce qu'en escrivons, n'est que par l'avoir ouy raconter* ».

Donc, Pierre Belon, ce savant ichtyologue qui avait été élevé en Bretagne, qui s'était initié au bas-breton et avait exploré le littoral du pays, ne connaissait le *gracieux seigneur* que par ouï-dire, n'en ayant jamais vu un seul exemplaire. Peut-on demander confirmation plus certaine de ce que nous avançons ci-dessus dans le texte ?

2. Voy. notre *Histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais*, p. 272 à 274, où on trouvera les renvois correspondants.

Thou prendre cette attribution au sérieux et faire un grief à Rabelais d'avoir traité légèrement son ancien ami et de l'avoir presque ridiculisé dans son ouvrage folâtre[1].

De nos jours, Georges Cuvier s'est fait une idée bien différente : « Rabelais parle de Rondelet dans son grand ouvrage, sous le nom de *Rondibilis*. Il l'estimait sans doute, car tous les discours qu'il lui attribue sont pleins de bon sens et de sagesse[2] ».

Ces discours sont en effet tellement judicieux que quelques critiques inclinent à les attribuer plutôt à Rabelais lui-même, désigné comme *Rondibilis*, c'est-à-dire rondelet, personne bien en chair, qualificatif démenti cependant par son portrait.

III. — Savants et Voyageurs.

Complétons ces données par quelques renseignements accessoires touchant des savants et des voyageurs qui ont fait mention de Rabelais et de son œuvre.

Fontenelle. — Dans son *Histoire des Oracles* (1686)[3], à propos des Sorts (p. 139), Fontenelle fait allusion à Rabelais :

« Icy mon auteur [Van Dale, dont l'ouvrage de Fontenelle n'est qu'un remaniement] se souvient que Rabelais a parlé de Sorts Virgilianes que Panurge va consulter sur son mariage, et il trouve cet endroit du Livre aussi sçavant qu'il est agreable et badin. Il dit que les bagatelles et les sotises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. Je n'ay point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un *Traité des Oracles*, plein de science et d'érudition ».

Léry. — L'*Histoire d'un voyage en terre du Brésil* par Léry a eu plusieurs éditions au xvi[e] siècle et a été rééditée de nos jours par Paul Gaffarel (1888). L'érudit voyageur n'ignorait pas Rabelais, qu'il cite à plusieurs reprises au cours de sa relation. En

1. Thuani *Historia sui temporis*, tome XXXVIII, anno 1566 (voir le passage dans notre *Hist. naturelle*, p. 273).

2. *Histoire des Sciences naturelles*, Paris, 1841, t. II, p. 77.

3. Edition critique publiée par Louis Maigron, Paris, 1908. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VI, p. 362 à 367.

voici deux passages. Le premier est dirigé contre Thevet, à propos de la chair des prisonniers assommés, « non rostie comme viande chez nous » (t. II, p. 49) :

« Tellement que ces choses n'estans non plus vrayes que le *conte de Rabelais* touchant Panurge, qui eschappa de la broche tout lardé et demi cuict, il est aisé à juger que ceux qui font tels contes sont ignorants, lesquels n'ont jamais eu cognoissance des choses qu'ils mettent en avant ».

Le second passage (p. 158) vise les *Rabeliotes* — les Rabelaisiens, dirons-nous aujourd'hui — « qui jasent et se moquent ordinairement sur terre, les pieds sous la table, des naufrages..., leur gaudisserie fust changée en horribles espouvantemens... ».

SEPTIÈME SECTION

ÉPISTOLIERS

On possède de Rabelais quelques lettres écrites d'Italie (déc. 1535-févr. 1536), adressées à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Ce sont des lettres d'affaires écrites dans un style terne et compassé, qui contraste avec le charme d'écriture de son roman. Une seule lettre — celle adressée de Saint-Ayl le 1er mars [1542] à Ant. Hullot, bailli d'Orléans — rappelle la tournure familière de son esprit par son ton joyeux et ses nombreuses allusions pantagruélines.

I. — Premiers épistoliers.

Pasquier. — Au XVIe siècle, Etienne Pasquier est un des premiers écrivains dont on ait publié des lettres. Son recueil (1619) n'embrasse pas moins de vingt-deux livres, répartis en trois volumes, où il agite la plupart des questions d'ordre social et littéraire de son temps. Nous avons cité à plusieurs reprises les opinions qu'il émet sur notre auteur et sur la valeur de son œuvre.

Guez de Balzac. — Les *Œuvres* de ce grand épistolier de France (1594-1654) ont paru à Paris en 1665 en deux volumes in-folio. Les allusions à Rabelais y sont fréquentes. Rappelons celles-ci :

A M. Chapelain, 20 dec. 1638, à propos d'un poème historique en latin de Saint-Blancat (t. I, p. 770) :

« Son nouveau Poëme est tel que vous m'escrivez et dans l'idée du genre sublime ; si ce n'est qu'il va quelquefois au delà, et tombe dans l'extremité vicieuse, comme par exemple en ces deux vers qui m'estonnerent la premiere fois, et me firent rire la seconde :

Ille ore horrendum lituis respondet aperto,
Obscuratque tubas vagitu et tympana terret.

« Bon Dieu ! quelle representation de M. le Dauphin au berceau : il me semble plutost d'y voir *Pantagruel* ou *Gargantua*, qui espouvante sa pauvre norrice. Quelle voix, bon Dieu ! qui fait plus de bruit que les tambours et qui est plus esclatante que les trompettes ! »

Dans une autre lettre au même, 6 janvier 1638, il revient sur sa critique du poème de Saint-Blancat et de ses imitations des anciens : « Outre leur mérite que je considère, j'y ay quelque sorte d'interest, parce que j'y suis nommé *magni Balzacius oris*, si toutefois il entend par là que j'aye l'eloquence de Ciceron et non pas *la gueule de Gargantua* ».

Chapelain. — Dans les *Lettres*[1] du poète Jean Chapelain (1595-1674), il est parfois question de Rabelais et de son livre.

Le 6 janvier 1639, en s'adressant à M. Bouchard à Rome (t. I, p. 359) :

« Je suis espouvanté de ces quarante ou cinquante langues dans lesquelles vous avez fait chanter la memoire de vostre héros. J'ay peur que vous n'y ayés employé tous les dialectes d'Italie, et que vous ne m'ayés appresté à lire et à deschiffrer des vers en des idiosmes *que Panurge ne sçavoit pas*, comme qui diroit le Padouan, le Bergamasque et le Sicilien. Si vous estes demeuré dans les langues generalles, je ne sçay où vous avez trouvé des gens qui parlent et riment en Moscovite, Tartare, Japonois, Mexicain et Peruvien. Postel, s'il revivoit, ne pourroit pas vous satisfaire sur une telle multitude... ».

II. — Gui Patin.

Ce doyen de la Faculté de Paris (1601-1672) était un esprit caustique et bizarre, dont les *Lettres* sont pleines de détails curieux sur les affaires contemporaines. Ménage l'appelle « le médecin le plus gaillard de son temps », et Vigneul-Marville le caractérise ainsi dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature* (1700, t. I, p. 25) :

« Gui Patin étoit satirique depuis la tête jusqu'aux pieds : son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chaussures, ses bottines, tout cela faisoit nargue à la mode et le pro-

1. Ed. Tamizey de Larroque, Paris, 1880, 2 vol.

cès à la vanité. Il avoit dans le visage l'air de Ciceron et dans l'esprit le caractère de Rabelais ».

C'est ce qui fait dire à son tour à Sainte-Beuve : « Sa verve est tout à fait rabelaisienne[1] ».

Gui Patin a pour bête noire, après les moines et les jésuites, le clan des apothicaires qu'il voudrait anéantir. Comme Rabelais, il puise largement dans Pline : « C'est une grande merveille dans laquelle il fait bon pêcher[2] ».

Et parmi les modernes (lettre à M. Salins, docteur en médecine à Beaune, du 27 mars 1655) :

« Vostre livre de Marot n'est point mauvais ; gardez-le bien et le cachez de peur que les moines ne vous le dérobent et ne le brûlent. Mettez-le avec M. François Rabelès (*sic*), le *Catholicon d'Espagne*, la *Republique* de Bodin, les *Politiques* de Lipse, les *Essais* de Montaigne et la *Sagesse* de Charron[3], la *Doctrine curieuse* du père Garasse, la *Recherches des Recherches*, etc. Voilà des livres qui sont capables de prendre le monde par le nez ; j'en excepte les deux derniers qui sont bons à autre chose. Ne les negligez point et en faites une petite bibliothèque, laquelle soit *a reductis et extra insidias monachorum* ».

Mais suivons le développement de son culte rabelaisien au cours des ans[4] :

6 févr. 1634, à M. Belin, médecin de Troye. — « Je vous envoie un livre nouveau plein de paradoxes assez gentils, et souhaite qu'en sa lecture il vous donne du divertissement : j'attendois tousjours à l'avoir pour vous écrire, mais le privilège nous a retardé. *Dans le milieu dudit livre vous trouverez le portrait de M. François, auteur du Pantagruelisme*, que M. votre petit frère m'a demandé pour vous ».

20 février 1649, à Charles Spon. — « On dit [de Mazarin] que s'il est obligé de sortir de France [comme j'espère qu'il sera bref], qu'il n'ira pas à Rome, où il auroit aussitôt le pape pour ennemi et pour juge... mais que pour éviter cet orage, il ira plutôt à Venise, où il a

1. *Causeries du Lundi*, t. VIII (deux articles sur Gui Patin).

2. Et ailleurs : « L'*Histoire de Pline* est un des plus beaux livres du monde : c'est pourquoi il a été nommé la *Bibliothèque des pauvres*. Si l'on y met Aristote avec lui, c'est une bibliothèque presque complète. Si l'on ajoute Plutarque et Sénèque, toute la famille des bons livres y sera, père et mère, aîné et cadet ».

3. Cf. sur la *Sagesse*, dans une lettre du 2 juin 1660 : « livre divin ».

4. Nous utilisons tour à tour l'édition : *Lettres de Gui Patin*, éd. Reveillé-Parize, Paris, 1846, 3 vol. — Armand Brette, *La France au milieu du XVII^e siècle* (1648-1661) *d'après la correspondance de Gui Patin*, Paris, 1901. — Gui Patin, *Lettres* (1630-1672), nouvelle édition par le D^r Paul Triaire, Paris, 1900 (seul volume paru).

de l'argent et de bonnes nippes qu'il a envoyées par ci-devant, avec lesquels il se défendra *comme frère Jean fit dans Rabelais* avec le bâton de la croix, contre les ennemis qui vendangeoient les clos de Seuillé[1] ».

30 août 1655, à Charles Spon. — « *L'Histoire de l'Eglise*, de M. A. Godeau, est en beaux termes. Il est habile homme, mais il n'a pas pêché au fond, il n'a pas touché aux grandes vérités, et n'a osé ; aussi n'en eut-il jamais le privilège : il a fait *comme les moutons de Dindenaut*, dans Rabelais, *sequutus est antecedentium gregem* ».

24 mai 1658, à Spon. — « Dites moi, s'il vous plaît, *tu qui es* πανεπιστήμων mais tout naturellement savant que celui de l'*Auteur françois*, combien qu'il en sût plus que Panurge, quelle différence mettez-vous entre les deux livres que Galien a fait *de compositione medicamentorum ?...* »

3 janv. 1659, à Falconnet. — « Guénaut, avec deux autres médecins et trois chirurgiens, sont enfermés à Saint-Maur, à deux lieues d'ici (c'est où Rabelais était moine vers l'an 1532, et où il a fait les deux premiers livres de son Pantagruelisme). Excusez cette paranthèse ! je ne l'y ai mise que pour l'amour du personnage, qui valoit bien tout seul trois douzaines de moines ».

6 mai 1660, à Falconnet. — « M. Blondel espère avoir arrêt samedi prochain, et il me semble qu'il s'en tient tout assuré, *nihilominus tamen dubia semper fuit et anceps alea judiciorum.* C'est pourquoi Bridoye, grand maître en l'art de chicane, à ce que dit l'*Auteur françois*, jugeoit les procès à trois dés ou à l'étiquette du sac ».

Ces fréquentes allusions de Gui Patin témoignent d'une grande intimité avec l'œuvre rabelaisienne vers laquelle le portait son tempérament satirique et jovial. Il y trouvait ample matière pour alimenter son humeur caustique.

1. Cf. lettre du 2 déc. 1650, à Falconnet. — [Le festin donné à l'honneur de son décanat et auquel assistèrent trente-six de ses collègues avait eu lieu dans sa chambre dont il décrit les tableaux] : « Par dessus la tapisserie se voyoient curieusement les tableaux d'Erasme, des deux Scaliger, père et fils, de Casaubon, Muret, Montaigne, Charron, Grotius, Heinsius, Saumaise, Fernel, de Thou et nostre bon ami M. G. Naudé... Il y avoit encore le portrait de trois excellens hommes, de feu M. de Sales, évêque de Genève, M. l'évêque du Bellay, mon bon ami Justus Lipsius et enfin de *François Rabelais*, duquel autrefois on m'a voulu donner vingt pistoles. Que dites-vous de cet assemblage ? Mes invités n'estoient-ils pas en bonne compagnie ? »

III. — Piron.

Dans la correspondance du poète Alexis Piron (1689-1775) avec M^lle^ de Bar, sa future femme, les allusions à Rabelais ne sont pas rares[1].

Cette M^lle^ de Bar était fort savante. Les anciens auteurs faisaient ses délices ; ses livres favoris étaient le *Roman de la Rose*, Villon, Rabelais, *Perceforest*[2]...

Dans une lettre du 26 juillet 1740, où il est question de Voltaire auquel Piron se croyait sincèrement, sinon supérieur, au moins égal, il dit : « J'ai tâté son jeu assez pour ne le guère craindre. Il est avantageux en diable et demi, et prompt à l'offensive. Patience ! *disoit Panurge*, je vous gâterai *mon Dindenaut* qu'il n'y manquera rien[3] ».

IV. — Madame de Sévigné.

Dans les *Lettres* de Madame de Sévigné (1626-1696), on relève plus d'une allusion à l'œuvre de Rabelais. On sait que la célèbre épistolière se faisait lire Rabelais, et qu'elle en a retenu plus d'un trait : « Mon fils, écrit-elle dans sa lettre à M^me^ de Grignan du 5 juillet 1671, nous a lu des chapitres du Rabelais à mourir de rire... ».

Et quelques mois après (4 nov. 1671) :

« J'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui levent ma charpente, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou... On songe à ce bel effet de la Providence qui fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui pour 12 sous veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour 100.000 ecus. « O trop heureux ceux qui plantent des choux, quand ils ont un pied en terre, l'autre n'en est pas loin ! ». Je tiens ceci d'un bon auteur[4] ».

1. Piron, *Œuvres posthumes (Prose et Vers), accompagnées de la correspondance à Piron, par Mademoiselle de Bar*, publiées par Honoré Bonhomme, Paris, 1888.
2. Lettre de 1753.
3. Et dans une autre lettre de 1753 :
« Quoique vous m'ayez donné si cruellement du dessous, je ne puis desavouer ma chere tante, que vous n'ayez excellemment bien jugé. Salomon ne vous va qu'au gras de la jambe, et *le grand Pantagruel* ne décida pas plus sagement *entre messieurs Baisecul et Humevesne* ».
4. Cf. Rabelais, l. IV, ch. xviii.

Elle fait allusion sans fausse pruderie à l'anneau d'Hans Carvel dans une lettre de 1685[1], et à l'Abbaye de Thélème, dans une autre du 18 septembre 1689, à Mme de Grignan : « Vous voulez savoir notre vie, ma chère enfant... Nous soupons à huit heures ; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir ; ils s'en vont [le père et le fils] à dix heures ; et je ne me couche guère que vers minuit. Voilà à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : *Sainte liberté*, ou *Fais ce que tu voudras*[2] » !

V. — Flaubert.

Gustave Flaubert a été un fervent admirateur de Rabelais. Il écrit dans sa lettre de juin 1844 : « Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet, ce sont Montaigne, Rabelais, Régnier, La Bruyère et Le Sage ».

Dans une autre lettre du 13 septembre 1838 à Ernest Chevalier[3] : « Je lis toujours Rabelais et j'y ai adjoint Montaigne. Je me propose même de faire plus tard sur ces deux hommes une étude spéciale de philosophie et de littérature ».

Cette étude a été retrouvée dans les papiers posthumes[4], et l'éditeur la place entre 1838 et 1842. Ce fragment de jeunesse, dépourvu d'originalité, est une analyse du *Pantagruel*, précédée et suivie de réflexions sur Rabelais, « le père de cette littérature naïve et franche de Molière et de La Fontaine », œuvre « unique, parce qu'elle est à elle seule l'expression d'un siècle, d'une époque... ».

Sa correspondance fourmille de jugements sur Rabelais et de souvenirs de son œuvre[5].

Dans une lettre adressée à Louis Bouilhet, le 28 décembre 1852, il pastiche son style[6] pour arriver, dans sa lettre de fin août 1853[7], à ce jugement définitif, qui met le Maître au nombre des grands génies de l'humanité :

1. Mme de Sévigné, *Lettres*, éd. des Grands Ecrivains, t. VII, p. 341.
2. Cf. Lettre du 8 oct. 1688, à la même : « Il est écrit sur tous les appartements : *Fais ce que voudras ; vive la sainte liberté !* »
3. *Correspondance*, t. I, p. 16.
4. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 368 à 380.
5. Voy. les citations dans l'étude de H. Patry, « Rabelais et Flaubert », dans *Rev. Et. Rab.*, t. V, p. 27-39. Cf. t. VIII, p. 94-95, et t. X, 288-290.
6. *Correspondance*, t. II, p. 32-35.
7. *Ibidem*, t. II, p. 304.

« Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de faire rêver. Aussi, les très belles œuvres ont ce caractère : elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles ; quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme des bois, tristes comme les déserts, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Gœthe m'apparaissent impitoyables. Cela est sans fond, infini, multiple. Par de petites ouvertures, on aperçoit des précipices ; il y a du noir en bas, du vertige, et cependant quelque chose de singulièrement doux plane sur l'ensemble ! C'est l'idéal de la lumière, le sourire du soleil, et c'est calme ! c'est calme ! et c'est fort ! »

SECTION COMPLÉMENTAIRE

HORS DE FRANCE

CHAPITRE PREMIER

SUISSE ET BELGIQUE

Essayons maintenant de suivre l'influence rabelaisienne hors de France, dans les pays de langue française tout d'abord, ensuite parmi les nations anglo-saxonnes et protestantes, chez lesquelles son œuvre a trouvé des admirateurs et des imitateurs.

I. — Suisse.

Le roman rabelaisien eut de bonne heure accès dans la Suisse romande, où il gagna de nombreux lecteurs dans toutes les classes, y compris les théologiens, comme Olivétan et Théodore de Bèze. Ce dernier a même exprimé par un de ses *juvenilia* son admiration pour le Maître[1].

Nous ne reviendrons pas sur l'antagonisme entre Calvin et Rabelais, dû tout autant à cette popularité de l'œuvre à Genève qu'au changement d'attitude du grand Tourangeau en présence des doctrines excessives du calvinisme. D'ailleurs, après la mort de Rabelais, nous avons vu les pamphlets dirigés contre l'Eglise romaine recourir à son livre comme à un arsenal de combat inépuisable. Le plus important de ces libelles, *Les Satyres chrestiennes* (1560), est imprégné de souvenirs rabelaisiens.

1. Voy. ci-dessus, p. 13.

Nous avons également donné des preuves de la diffusion du roman parmi la jeunesse de la Suisse française et des rigueurs que le Synode se crut souvent obligé d'exercer contre cette popularité[1].

Mais en dehors de la polémique religieuse et de l'influence purement intellectuelle, le roman a laissé peu de traces dans la littérature romande du temps. Rappelons cependant un cas isolé, celui de l'historien suisse François Bonivard. Le célèbre prieur de Saint-Victor, prisonnier à Chillon de 1530 à 1536, est aussi l'auteur d'un *Advis et Devis des langues*, paru en 1563, où il est souvent question de l'Ecolier Limousin[2].

Depuis le XVI^e^ siècle, le pantagruélisme semble avoir cédé la place au rigorisme calviniste et être resté ainsi étranger aux générations ultérieures.

II. — Belgique.

Le XVI^e^ siècle, dans les Flandres, s'ouvre par l'œuvre du plus grand des rhétoriqueurs, Jean Le Maire de Belges, et se clôt par le gigantesque pamphlet de Marnix.

C'est seulement de nos jours qu'un poète belge de grand talent, Charles de Coster (1827-1879), a essayé de renouveler la veine pantagruélique par une œuvre, *La légende de Till Ulenspiegel* (1868), qui occupe une des premières places dans le patrimoine littéraire de la Belgique française.

L'auteur s'est longuement préparé pour l'écrire.

Après avoir savouré les écrivains du XVI^e^ siècle, notamment les chroniqueurs, il s'est assimilé les chefs-d'œuvre de la littérature moderne, principalement le *Faust* de Gœthe. Il s'est efforcé ensuite de fondre ces divers éléments dans sa *Légende de Till Ulenspiegel*, où il combine heureusement l'archaïque et le moderne, l'histoire et la poésie, en les vivifiant de l'âme même du peuple flamand à travers les âges. De là, ce mélange de tendresse et d'ironie, de pitié et de bonne humeur, de rire et de larmes. C'est une idéalisation pittoresque de la vie populaire.

De Coster a formé sa langue souple et abondante, volontairement archaïsante, à la bonne école des vieux écrivains, à celle

1. Voy. ci-dessus, p. 202.
2. Voy. notre *Langue de Rabelais*, t. II, p. 505.

de Marnix plutôt qu'à celle de Rabelais. Mais comme les polémistes protestants des XVI^e^-XVII^e^ siècles, il a nourri de la moelle rabelaisienne sa verve satirique et vengeresse. Le souffle du grand Tourangeau s'y fait sentir dans les parties vivantes et joyeuses sans qu'on puisse préciser la part qui lui revient dans cette résurrection poétique du passé de tout un peuple[1].

1. Les scènes de beuverie et de ripaille y abondent. Voici ce qu'en pense un compatriote de l'auteur : « Le vocabulaire ordurier de ses héros est plein d'allusions à la gourmandise. Lamme y devient un personnage de premier plan et comme une seconde incarnation de la race. Il n'est soucieux que du gîte et du couvert et s'emplit comme une outre. Ses rêves, comme ses désirs, ont quelque chose de gargantuesque ; avec cela, l'humeur plaisante et le parler sentencieux de Sancho Panza. Rabelais et Cervantès n'ont, semble-t-il, cessé de hanter l'imagination exubérante de son créateur ». — M. Wilmotte, *La Culture française en Belgique*, Paris, 1912, p. 317.

CHAPITRE II

ALLEMAGNE, ANGLETERRE ET AMÉRIQUE

Nous avons déjà montré la grande faveur dont l'œuvre rabelaisienne a toujours joui dans les pays protestants, en Allemagne et surtout en Angleterre, alors qu'elle est restée inconnue ou proscrite chez les peuples catholiques. Nous allons compléter ces données générales par quelques influences particulières d'ordre littéraire.

I. — Allemagne.

Gœthe. — Dans sa jeunesse, Gœthe mettait Rabelais au nombre de ses auteurs favoris. Dans son âge mûr et en pleine époque révolutionnaire, l'illustre poète projetait d'écrire un roman « tout à fait étrange et merveilleux », en s'inspirant de *Pantagruel*. Cette nouvelle politico-satirique, restée à l'état de fragment, parut en 1837, après la mort de son auteur, sous le titre : *Le Voyage des fils de Mégaprazon*. Deux de ces fils portent des noms rabelaisiens : Epistémon et Panurge, et le morceau, tel que nous le possédons, est censé continuer le périple des Pantagruélistes. A l'inverse du roman, il montre le pays des Papefigues ou Protestants florissant, « celui des Papimanes ou Catholiques » abandonné, tandis que « l'île des Monarcomanes », inconnue à Epistémon et désignant la France révolutionnaire, est détruite par des forces volcaniques, c'est-à-dire par la Révolution. La lettre de Mégaprazon à ses fils est calquée sur celle de Gargantua à Pantagruel.

Voilà la substance de cette nouvelle posthume, en somme assez

médiocre, mais qui retire un certain lustre du rapprochement des deux grands écrivains[1].

Heine. — Le génie de Heine est parfois apparenté à celui de l'auteur de *Gargantua :* « Il a hérité souvent du gros et joyeux rire de Rabelais ; il y a quelque chose de pantagruélique dans quelques-unes de ses peintures[2]... ». Et dans une lettre du 10 février 1832 : « On a dit en plaisantant, écrit-il, que c'étaient des classiques qui, par haine contre *Notre-Dame de Paris,* roman romantique de Victor Hugo, avaient voulu s'en prendre à l'église elle-même et y mettre le feu. On a donc fait revoir le jour aux anciennes plaisanteries de Rabelais sur les cloches de cette cathédrale[3] ».

Schopenhauer. — On connaît la prédilection du philosophe allemand pour les moralistes français du XVI^e^-XVII^e^ siècle, Montaigne, La Rochefoucauld, surtout Charron. Sa bibliothèque contenait également un Rabelais, qu'il cite dans ses *Memorabilia* et vers la fin de son œuvre capitale, *Le Monde comme volonté et représentation.*

II. — Angleterre.

L'influence de Rabelais sur la littérature anglaise de la période élisabethéenne a été très sensible. Mais cette action n'est appréciable qu'un demi-siècle après l'apparition des deux premiers livres et, comme le remarque Upham[4], elle se manifeste plutôt par le style et l'esprit de Rabelais que par son savoir ou ses idées. C'est le genre satirique de Nashe à Swift qui en porte de bonne heure l'empreinte, et nous allons voir que nombre d'écrivains illustres en ont subi l'ascendant au cours des âges.

Une question préliminaire se pose. Des exemplaires du roman de Rabelais se rencontrent de bonne heure en Angleterre, soit en français soit en une version du XVI^e^ siècle. Un maître de Cam-

1. Voy. nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle,* Paris, 1927, p. 90 à 93.
2. G.-A. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande,* Paris, 1891, t. III, p. 369.
3. *De la France,* p. 55.
4. Alfred Horatio Upham, *The French influence in English literature from the accession of Elisabeth to the Restoration,* New-York, 1908.
Sidney Lee, *The French Renaissance in England. An account of the literary relations of English and French in the XVI century,* Oxford, 1910.

bridge, mort en 1546, possédait parmi ses livres un *Gargantua Gallica*, estimé 2 pences[1], mais il est impossible de décider s'il s'agit du héros du livret populaire ou de celui de Rabelais, non plus que dans cette mention de la *Brief and necessary instruction* (1572), où l'auteur blâme, entre autres écrits anglais de l'époque, *The witless devices of Gargantua*.

Il faut arriver à l'année 1590 pour trouver la première allusion certaine à l'œuvre rabelaisienne. Un libelle anonyme de cette date, *An almond for a parrot*, mentionne le « *merry man Rablays*, qui a dédié plusieurs de ses ouvrages à l'âme de feu la reine de Navarre ».

Dans la IV[e] satire de John Donne, vers 1597, on lit cette allusion à Panurge, grand linguiste bien que pauvre d'argent :

> Nay, your Apostles were
> Good pretty Linguists, so Panurgus was,
> Yet a poor gentleman...

Ailleurs, on trouve une allusion aux « paroles gelées » de Rabelais.

Arrivons aux influences positives.

1. — *Thomas Nashe.*

Ennemi déclaré du pédantisme et du puritanisme (1567-1601), Nashe est un véritable imitateur de Rabelais. Son adversaire, l'érudit Gabriel Harvey, déplore son style « coulé dans le moule fantaisiste de Rabelais », et il ajoute : « Pauvre que je suis, d'être entré en lice contre un *Gargantuiste* qui va m'avaler tout crû dans une salade ».

Comme Rabelais, ce spirituel pamphlétaire, un des pères de la prose anglaise, a une prédilection pour le langage pittoresque du peuple. Les procédés stylistiques de Rabelais lui sont familiers : cumul de vocables, synonymes, termes forgés, etc. Sous le rapport de la forme et du vocabulaire, la phrase de Nashe est comme calquée sur celle de Rabelais[2].

1. Voy. *Rev. XVI[e] Siècle*, t. I, p. 261.
2. Voy. des exemples dans *Rev. Et Rab.*, t. I, p. 8 à 11 (article de Marcel Schwob).

2. — *William Shakespeare.*

Shakespeare avait probablement lu Rabelais dans l'original, car sa connaissance du français est attestée par les scènes d'*Henri V*, écrites dans cette langue. De là des allusions fréquentes[1].

Dans *Peines d'amour perdues*, vers 1591, le personnage du pédant Holoferne est inspiré de Tubal Holopherne, le premier précepteur de Gargantua, qui lui fit apprendre l'ABC au rebours. Dans Shakespeare, maître Holoferne, avec son jargon latinisateur, enseigne aux élèves le rudiment.

Allusion à la bouche de Gargantua dans *Comme il vous plaira* (acte III, sc. II) : « You must borrow me Gargantua's mouth ».

Dans la première scène d'*Othello*, Jago dit à Brabantio : « Your daughter and the Moor are now making the beast with two backs », souvenir rabelaisien[2].

3. — *Francis Bacon.*

Le chancelier Bacon connaissait bien son Rabelais, « le grand comique de France (*the great jester of France*) ». Dans ses *Apophthegmes* (1610), l'illustre écrivain cite, en l'abrégeant, l'épisode du juge Bridoye.

Au début de son *Avancement des Sciences*, version anglaise de son *De augmentis scientiarum* (1638), on retrouve la comparaison de Socrate et des silènes ou boîtes d'apothicaire, directement inspirée du Prologue de *Gargantua*. Plus loin, il est fait deux fois mention de certains ouvrages de la Bibliothèque de Saint-Victor, dont le catalogue fantaisiste fournit aussi une allusion dans l'essai « De l'unité en religion » : « There is a Master of scoffing that in his Catalogue of Books of a fained Library sets down the Title of a Booke, *The Morris Daunce of Hereticks* », la « Morisque des Hereticques ».

1. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. I, p. 1 à 12 (Ch. Whibley, « Rabelais en Angleterre ») ; p. 217 à 219 (W.-F. Smith, « Rabelais et Shakespeare ») ; t. III, p. 80 à 83 (Bourgeois, « Rabelais en Angleterre »), etc. ; t. IX, p. 282 à 285 (Sainéan, « Shakespeare et Rabelais »).

2. Voy., pour d'autres allusions, l'ouvrage cité d'Upham, p. 234 à 236.

4. — *Laurence Sterne.*

Pour écrire son roman de *Tristram Shandy*[1] (1759), Sterne, un des maîtres de la prose anglaise, a exploité nombre d'écrivains du XVI^e^ siècle[2], et en premier lieu Rabelais et l'auteur du *Moyen de parvenir*. Il est redevable à ce dernier de la facture même de son roman, de son allure étrange, de ses exagérations et excentricités dont l'ensemble constitue l'humour[3].

Ce grand humoriste est imbu de Rabelais, qu'il admire et vénère. Au cours de l'entretien du père de Shandy et de l'oncle Toby sur le Temps et l'Éternité, il invoque des témoignages solennels : « Par les cendres de *mon cher Rabelais* et de mon plus cher Cervantès ! »

Les souvenirs rabelaisiens abondent sous sa plume, parfois même dans leur forme originale.

Rappelons ces quelques réminiscences :

A propos du nez camus du bisaïeul : « Le nez de mon bisaïeul était absolument pareil au nez de tous les hommes, femmes et enfants que Pantagruel trouva habitant l'*île d'Ennasin*. Soit dit en passant, si vous voulez savoir le moyen de se naturaliser chez un peuple si camus, il faut lire le livre ; — le découvrir de vous-même vous ne le pouvez pas. — Il était fait Monsieur, comme un as de trèfle » (l. III, ch. LXXVI).

Suit un « long chapitre des nez », où Sterne invoque l'autorité d'Ambroise Paré, « chirurgien en chef et raccommodeur de nez de François I^er^ de France[4] ».

A ce souvenir de *Gargantua* (l. I, ch. XL), l'auteur ajoute : « J'ai à rapporter un dialogue entre mon père et mon oncle Toby sur la solution de Prignitz, Scroderus, Ambroise Paré, *Panocrate* (*sic*) *et Grandgousier*[5] ».

1. Nous citons la version française de Léon de Wailly : *Vie et opinions de Tristram Shandy*, Paris, s. d.

2. Cf. John Ferriar, *illustrations of Sterne*, London, 1812, t. I, ch. II (liste des écrivains satiriques auxquels Sterne a fait des emprunts).

3. Nous avons développé ailleurs ces rapports intimes entre Sterne et le *Moyen de parvenir*. Voy. nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle* (1927), p. 220 à 221.

4. « Or Ambroise Paré convainquit mon père... que la longueur et la beauté du nez étaient dues simplement à l'état mou et flasque de la gorge de la nourrice... en s'y enfonçant, dit Paré, comme dans du beurre, le nez était fortifié, nourri, engraissé, rafraîchi, restauré, et en voie de perpétuelle croissance » (l. III, ch. LXXXII).

5. Et plus loin : « Pourquoi le nez d'un homme est-il plus long que celui d'un autre, si ce n'est parce que Dieu l'a voulu ainsi ? — C'est la *solution de Grandgousier*, dit mon père » (l. III, ch. LXXXII).

Le *shandéisme* ou la philosophie de Sterne n'est qu'un écho du pantagruélisme : « Le vrai *Shandéisme*... dilate le cœur et les poumons... Si on me laissait, comme à Sancho Pança, le choix de mon royaume..., ce serait un royaume de sujets riant de tout cœur... ; j'ajouterais à ma prière, que Dieu voulût faire à mes sujets la grâce d'être aussi sages qu'ils seraient gais » (l. IV, ch. CVIII).

Le chapitre CXLIV du V^e^ livre débute par une allusion au Prologue de *Pantagruel* : « Cinquante mille panerées de diables (non pas ceux de l'archevêque de Benavent, je parle de ceux de Rabelais[1]) ».

Et quelques pages plus loin, pour définir, si faire se peut, un théologien polémiste, l'auteur de citer textuellement une grande partie du chapitre XXXV de *Gargantua*.

Enfin, le chapitre CCXLVII du livre VIII débute par une imitation d'un passage du nouveau Prologue du *Quart livre* : « Gens de bien, Dieu vous saulve et guard !.. ».

Nous laissons de côté les imitations de style : longues énumérations, kyrielle d'épithètes, etc. Au livre IX, chapitre CCCIV, à propos de deux pages laissées en blanc, Sterne de répéter une kyrielle d'injures rabelaisiennes :

« Pourquoi donc l'avoir laissé ainsi ? Et ici, sans attendre ma réponse, on m'appellera averlan, faictneant... chie-en-lict — et d'autant d'autres surnoms dégoûtants, que jamais les fouaciers de Lerné en jetèrent au nez des bergers du roi Gargantua ».

Sterne est resté fidèle à Rabelais jusqu'à la fin de sa vie. On a retrouvé parmi ses papiers posthumes un « Fragment » dans le goût rabelaisien (dont il n'a écrit que les deux premiers chapitres). Les personnages sont ceux de Rabelais : Panurge, Épistemon, Gymnaste, mais le fond renferme des allusions contemporaines[2].

On sait quelle influence considérable *Tristram Shandy* a exercée en France au XVIII^e^ siècle[3] (Diderot) et au XIX^e^ (Nodier). Rap-

1. « La meilleure description que j'en aie jamais lue, capitaine Shandy, répartit Yorrick, c'est celle qui est faite de deux d'entre eux dans le récit du *combat singulier entre Gymnaste et le capitaine Tripet* : je l'ai là dans ma poche. — Je voudrais bien l'entendre, dit vivement mon oncle Toby. — Vous l'entendrez, dit Yorrick... Il tira un livre de la poche droite de son habit, et lut ou fit semblant de lire ce qui suit » (l. V, ch. CXLVI).

2. Sterne, *Works*, éd. James Brown, London, 1873, t. IV, p. 341 à 346.

3. Voy. F. Brown Barton, *Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e^ siècle*, Paris, 1911.

pelons cet excellent jugement du critique romantique sur Sterne et son modèle :

« La gaieté de Rabelais est celle d'un enfant turbulent qui brise ses jouets les plus précieux pour en mettre les ressorts à nu. La gaieté de Sterne est celle d'un barbon un peu morose, qui s'amuse à faire jouer des pantins. Ce qui domine en Rabelais, c'est une hilarité effrenée, et je n'ai pas d'autre expression pour la définir. Ce qui domine en Sterne, c'est un sentiment amer de déception de l'âme qui se manifeste tour à tour par des rires ou par des larmes, et sous l'éxpansion duquel on devine toujours les tortures poignantes de quelque angoisse déguisée[1] ».

5. — *Jonathan Swift.*

Le plus grand écrivain anglais après Shakespeare, Jonathan Swift, a souvent mis à contribution Rabelais, un de ses auteurs préférés[2]. *Les Voyages de Gulliver* (1726) lui doivent plusieurs incidents.

Au livre I^er^, chapitre v : « Comment il sauva du feu le palais de l'Empereur Blefuscu ». Allusion à Rabelais (l. I, ch. xvii).

Au livre II, chapitre v : « Les occupations des académiciens du Lagado » rappellent celles des officiers de la Quinte (l. V, ch. xxii).

Plus loin, au chapitre viii, l'auteur évoque les personnages illustres du passé (souvenir de Rabelais, l. II, ch. xxx).

Dans ses autres écrits, on rencontre maint témoignage d'une lecture assidue de Rabelais. On lit, par exemple, dans sa Réponse à un pamphlétaire[3] :

« Quant à votre projet de produire les dix mille livres sterlings, il est tout aussi vain que celui de Rabelais, à savoir de tirer du vent du derrière d'un âne mort ».

Et dans un article publié dans l'*Examiner*[4] :

« Je me rappelle également l'histoire du géant de Rabelais qui se nourrissait habituellement de moulins, mais fut malheu-

1. *Œuvres* de Ch. Nodier, Bruxelles, 1832, t. V, p. 13.
2. Swift, *The prose works* edited by Temple Scott, London, 1899 et suiv.
Cf. Sybil Goulding, *Swift en France. Essai sur la fortune et l'influence de Swift en France au XVIII^e^ siècle, suivi d'un aperçu au cours du XIX^e^*, Paris, 1924.
3. *Works*, t. VII, p. 114.
4. *Ibidem*, t. IX, p. 119.

reusement étouffé par un morceau de beurre frais, devant un fourneau chaud ». (Cf. Rabelais, l. IV, ch. XVII).

Enfin, dans les *Mémoires de Martinus Scriblerus*, auxquels Swift a collaboré avec d'autres pamphlétaires, il est question de la naissance et de l'éducation de Pantagruel[1].

Il reste pourtant un contraste frappant entre la bonne humeur optimiste et large de Rabelais et l'humeur indignée et sèche du satirique anglais.

On a souvent tracé un parallèle entre les deux grands satiriques. Voltaire l'a essayé à plusieurs reprises et, de nos jours, Taine. Voici le premier parallèle de Voltaire : « L'ingénu Docteur Swift qu'on appelle le Rabelais de l'Angleterre... On lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeler de ce nom. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer son ouvrage, le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais et méprise le livre... M. Swift est Rabelais dans son bon sens et vivant en bonne compagnie : il n'a pas, à la vérité, la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre curé de Meudon[2] ».

6. — *Oliver Goldsmith.*

Ce poète et romancier anglais (1728-1774) est surtout connu comme auteur du *Vicaire de Wakefield* (1766), mais il a écrit, outre des poèmes, divers ouvrages de circonstance, où il est parfois question de Rabelais.

Il le cite, avec Cervantès, comme un des auteurs dont l'humour risque de périr dans une traduction, tout essai de rendre son esprit dans une autre langue étant sujet à de graves difficultés[3].

Cette dernière assertion est juste, mais la version anglaise d'Urquhart rend parfaitement l'humour du roman rabelaisien.

Ailleurs, Goldsmith mentionne le personnage de Pantagruel, qui avale une chimère pour son petit déjeuner. Il emploie Panurge comme nom de guerre et cite le « Quart d'heure de

1. Voy. Rigaud, *La Querelle des anciens et des modernes*, p. 337.
2. Voltaire, *Œuvres*, éd. Moland, t. XI, p. 190.
3. Nous citons d'après A.-L. Sells, *Les Sources françaises de Goldsmith*, Paris, 1904, p. 34.

Rabelais ». A l'encontre de Sterne et de Swift, il ne connaît, comme on le voit, de Rabelais, que la légende et l'anecdote postérieures à l'œuvre.

7. — *Robert Dallington.*

Dallington, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France, publia à Londres, en 1598, *The view of Fraunce*, ouvrage traduit récemment par E. Emerique sous le titre : *Un aperçu de la France telle qu'elle était en* 1598 (Versailles, 1892).

L'auteur, véritable gallophobe, prodigue les mauvais propos, à chaque occasion, sur les mœurs, sur le caractère du peuple français, sur son goût pour la danse, sur les jeux ou sports, etc. Il appuie ses appréciations de citations plus ou moins exactes tirées de César, de Commynes, de du Haillan, etc. Les auteurs le plus souvent allégués sont : Du Fail (celui des *Mémoires*), De la Noue et Rabelais, ce dernier mentionné dans trois endroits, toujours pour soutenir des opinions défavorables.

Parlant du luxe des habitations, déploré déjà par de La Noue (p. 23) : « Je suis pour ma part de l'avis du *Frère Jean des Entommeures* qui, voyant un grand palais, des salons splendides, de très belles galleries, des chambres très grandes et des offices bien entendus, tandis que d'autre part les cuisines étant très pauvres, les cheminées très froides et les celliers très à sec, dit : « Un beau chasteau à faire de belles promenades et me curer mes dens à jeun, à la Napolitaine ».

A propos des effets désastreux des factions (p. 56) : « L'embrasement des tours de vos voisins vous touche de près, car votre tour est prochain. *Et comme a dit Rabelais :* « Un fol enseigne bien un sage ».

Et finalement touchant le service des guerres (p. 106) : « Je ne veux pour le moment que rappeler le raisonnement de ce Français, qui s'estimait un homme de grande sagesse, et qui s'efforçait de prouver que le service et le soldat aussi étaient meilleurs en France qu'en Angleterre, parce que, disait-il : « Nous avons plus de vieux capitaines en France que vous en Angleterre ». Cela est beaucoup comme le *raisonnement de Rabelais* qui vou-

lait prouver que l'ivrognerie est meilleure pour le corps que la médecine, parce qu'il y a plus de vieux ivrognes que de vieux médecins ».

III. — Amérique.

Rabelais a trouvé de nos jours au Nouveau-Monde des lecteurs fervents et des admirateurs enthousiastes. Son œuvre y est devenue une source d'inspiration pour la poésie humoristique et elle y a suscité des travaux méritoires[1].

En tête des rabelaisiens américains se détache Leland, poète humoriste et fondateur du « Rabelais-Club ».

Charles Godfroy Leland (1824-1903), autodidacte, essaya de traduire Villon à l'âge de quinze ans. Jeune encore, comme il le raconte dans son autobiographie, il fit la connaissance du roman rabelaisien dans la version d'Urquhart. Avec quel enthousiasme, il nous le dit en parlant de cette première lecture à la dérobée, qui fut pour lui une véritable révélation, « plus qu'un Apocalypse, son chemin de Damas, le grand événement de sa vie ».

Cette sympathie pour le grand Tourangeau ne fit que grandir. Leland était persuadé que toute la philosophie de la vie se trouvait chez Rabelais : « Comprendre et sentir Rabelais, c'est en soi une preuve qu'on appartient à un ordre supérieur, la vraie aristocratie de l'intelligence ».

Deux de ses ouvrages sont imprégnés de la substantifique moelle.

Le premier en date, *Meister Karl's Sketch-Book* (1835), renferme « les remarques décousues d'un courrier, guide artistique et littéraire, et ses réflexions sur les livres et les pays qu'il traverse avec ses voyageurs[2] ». Les souvenirs de Rabelais et ses procédés de style y abondent. Le morceau capital, la Chanson des bons compagnons (*The song of good Fellows*), est une profession de foi pantagruélique.

1. Voy. W.-A.-R. Kerr, « Les études de Rabelais parues en Amérique » (dans *Rev. Et. Rab.*, t. II, p. 49 à 50).

Les idées pédagogiques de Rabelais ont été reprises avec rententissement aux Etats-Unis, pays où les études sur l'éducation sont le plus en faveur. Voy. la préface de Compayré à la *Pédagogie de Rabelais*, par A. Coutaud, (Paris, 1899).

2. Voy. H.-C. Wright, « Un rabelaisant américain » (*Rev. XVI^e siècle*, t. I, p. 454-464), excellent mémoire dont nous avons emprunté les données essentielles.

Le deuxième écrit, *Han's Breitmann's Ballads* (1871), est une parfaite incarnation de l'esprit rabelaisien. Le poème le plus célèbre du recueil, « Hans Beitmann's Party », semble inspiré des « Propos des bienyvres » : « C'est l'épopée en miniature de l'ivrognerie et du chahut, le *Gargantua* en délire[1] ».

En 1880, se trouvant à Londres, Leland y fonda le *Rabelais-Club*, qui a compté parmi ses adhérents plusieurs rabelaisants de marque : Sir Walter Besant[2], R.-C. Christie, W.-F. Smith[3], etc.

Ce qui intéresse Leland, dans l'œuvre rabelaisienne, ce n'est pas autant l'humanisme et la doctrine que le débordement de la vie, l'exubérance de l'activité. Il se sent plus attiré par l'industrieux Panurge et par l'infatigable Frère Jean que par le sage Pantagruel, sans que cela l'empêche de s'assimiler la quintessence du pantagruélisme, dont il reste une des figures les plus marquantes.

Bornons-nous à ces noms représentatifs en renvoyant pour les influences secondaires aux travaux spéciaux déjà cités d'Upham et de Sydney Lee.

Rabelais est toujours hautement estimé en Amérique et surtout en Angleterre, où les critiques les plus éminents s'accordent à voir en lui un des grands génies de l'humanité. Son œuvre, traduite et commentée, continue à exercer son influence séculaire.

1. *Idem, ibidem.*

2. Dans son volume d'extraits, *Readings in Rabelais* (1883), Besant n'hésite pas à dire que « les idées pédagogiques de Rabelais conviennent à tous les âges de l'humanité, qu'elles seront lues avec profit jusqu'à ce que nous venions à l'âge d'or, et alors (ajoute-t-il), nous serons tous élevés comme l'ont été Gargantua et Pantagruel ».

3. Cf. ci-dessus, p. 75.

CONCLUSION

Nous voici arrivé au bout de notre tâche.

Après une appréciation sommaire de l'homme et de l'œuvre, nous avons essayé de montrer les efforts méritoires tentés pour arriver à l'intelligence du roman rabelaisien, aussi bien en France que hors de France.

Nous avons ensuite passé en revue la phalange des imitateurs et lecteurs de Rabelais qui présente, dans sa diversité, les noms les plus illustres de la littérature, en France aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre.

Ce double point de vue fait ressortir la haute valeur d'une œuvre qui, dès son apparition, s'est imposée à l'admiration universelle et dont les vicissitudes à travers les âges se confondent avec celles de l'esprit critique lui-même, avec ses progrès et sa décadence.

Sous une forme facétieuse, les vues profondes de Rabelais sur les origines souvent futiles des guerres, sur les procès interminables et la rigueur procédurière de son temps, sur le mariage et le pédantisme, ont laissé des traces ineffaçables. Les types qu'il a créés — Panurge, Frère Jean, Pantagruel surtout — se sont imposés à la mémoire de ses contemporains et de la postérité. Certains épisodes du roman, comme la Guerre picrocholine, l'Ecolier Limousin et la Bibliothèque de Saint-Victor, ont si vivement frappé l'imagination qu'ils sont devenus une mine d'imitations.

Rabelais a ainsi tour à tour agi comme animateur et comme flambeau. Son livre a été tantôt un ferment d'idées et tantôt une source de toute gaîté. On peut en suivre l'influence plus ou moins sensible jusqu'à nos jours

Cette action quatre fois séculaire ne saurait être comparée qu'à celle de Montaigne. Sainte-Beuve nous a présenté, aux funérailles de l'auteur des *Essais*, « ce convoi idéal et comme perpétuel que la postérité lui fait incessamment[1] ». On pourrait dresser un cortège de noms tout aussi imposant — et nous l'avons tenté dans les pages précédentes — qui proclameraient, au cours des siècles, l'immortalité du pantagruélisme.

1. *Port-Royal*, 2e éd., t. II, p. 450.

APPENDICES

I

PRÉTENDUS PLAGIATS

A Rabelais érudit[1] se rattache le reproche (fait surtout de nos jours) de s'être approprié, et encore de seconde main, les dires des auteurs de l'Antiquité, ainsi que certaines pièces en vers tirées des écrivains de son temps. Nous avons fait justice de la première imputation, en faisant ressortir la manière originale dont il tire parti de ses auteurs favoris : Pline, Lucien, Plutarque. S'il emprunte au premier la substantifique moelle, il la féconde et l'enrichit de sa propre expérience ; il tire des autres plutôt des *curiosa* et des anecdotes qu'il encadre ingénieusement dans son récit[2].

Quant aux prétendus « plagiats », dont il est redevable à un Saint-Gelais ou à un Crétin, il ne faut pas oublier qu'ils étaient reconnaissables à tout lecteur du XVI^e^ siècle, et que cette manière de les insérer dans son propre texte faisait partie des habitudes littéraires du temps. Nous en avons donné ailleurs des exemples significatifs[3].

Nous avons montré, d'autre part, combien on a exagéré les emprunts que Rabelais aurait faits aux *Macaronées* de Folengo et aux auteurs italiens du *Quattrocento* : Boccace, Tasse, Arioste. Il a souvent puisé son inspiration dans la littérature indigène, comme la *Farce de Pathelin*, mais ce sont là des allusions ou des suggestions que l'auteur lui-même ne manque pas de signaler comme telles[4].

Mais, avant tout, il ne faut pas oublier le caractère spécial du

1. Voy. ci-dessus, p. 10 à 12.
2. Voy. notre *Langue de Rabelais*, t. I, p. 7 et suiv.
3. Cf. nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle*, 1927, p. VII, 67, etc.
4. Voy. *La Langue de Rabelais*, p. 3 et suiv., et p. 11 et suiv.

roman rabelaisien. Le cumul des autorités que l'auteur y entasse — comme ses cumuls verbaux — tend habituellement à produire un effet comique. Tel, par exemple, ce passage du *Gargantua*, chapitre III, pour prouver « comment Gargantua fut onze mois porté au ventre de sa mere » :

> Messieurs les anciens Pantagruelistes ont conformé ce que je dis, et ont declairé non seulement possible, mais aussi legitime, l'enfant né de femme l'unziesme moys après la mort de son mary.
> Hippocrates, lib. *De alimento.*
> Pline, lib. vij. cap. v.
> Plaute, in *Cistellaria.*
> Marcus Varro, en la satyre inscripte *Le Testament*, allegant l'autorité d'Aristoteles à ce propos.
> Censorinus, lib. *De die natali.*
> Aristoteles, libr. vij. cap. iij. et iiij. *De nat. animalium.*
> Gellius, lib. iij. cap. XXVJ. Servius in Egl., exposant ce metre de Virgile : *Matri longa decem*, etc.
> Et mille autres folz. Le nombre desquelz a esté par les legistes acreu, ff[1]. *De suis et legit.* l.[2] *Intestato*, § fi.
> Et in *Autent. De restitut. et ea que parit in xj. mense.*
> D'abondant en ont chaffourré leur robidilardicque loy Gallus ff. de lib. et posthu. et s. septimo. ff. de stat. homi. et quelques aultres, que pour le present dire n'ause.

L'auteur accumule les témoignages des médecins, des philosophes, des naturalistes, des savants, des auteurs comiques, des jurisconsultes, etc. Quelques-uns se trouvent déjà groupés chez les anciens compilateurs comme Aulu-Gelle ; mais n'oublions pas que Rabelais connaissait parfaitement les sources antiques non seulement de la théologie et de la médecine, mais aussi du droit. D'ailleurs, cet étalage est purement burlesque comme la thèse elle-même qu'il s'agit de défendre.

Brunetière fait remarquer à ce propos : « Rabelais a puisé partout avec la liberté qui lui vaudrait de nos jours l'accusation du plagiat éhonté[3] ». Et il cite à l'appui l'exemple de « verbocination latiale » de l'Écolier Limousin que Rabelais aurait emprunté à Tory et la pièce en vers de Saint-Gelais qui figure dans l' « Énigme trouvé ès fondemens de l'Abbaye des Thelemites ». Or, le spécimen latinisant de Tory courait le Quartier Latin et la

1. C'est l'abréviation désignant le *Digeste*, recueil de lois publiées par Justinien en 533.
2. C'est-à-dire « loi ».
3. *Histoire de la littérature classique*, t. I, p. 128-129.

pièce en vers de Saint-Gelais était familière à tous les lecteurs contemporains de Rabelais.

Brunetière atténue d'ailleurs lui-même la portée de son jugement exagéré : « On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de contester à Rabelais l'étendue ni la variété de son érudition, et, on le répète, elle est énorme. Mais pourquoi ne dirions-nous pas qu'il en fait évidemment parade avec l'intention de nous éblouir ? »

Pour parler en connaissance de cause d'une matière aussi délicate et complexe, il importe avant tout de ne pas confondre l'emprunt matériel — qui seul constitue de nos jours le plagiat — avec la source d'inspiration ou la simple suggestion. C'est ce qui arrive constamment à un compilateur qui a récemment abordé, sans préparation suffisante, un sujet aussi grave. Les témoignages de seconde et de troisième main qu'il cite à l'appui ne font que confirmer le caractère superficiel de son enquête[1]. Reconnaissons qu'il n'est pas seul de nos jours à encourir le reproche. Les dénicheurs de sources livresques ont souvent fait fausse route dans leurs recherches comparatives des œuvres littéraires de l'Antiquité et de la Renaissance[2].

1. Georges Maurevert, *Le Livre des Plagiats*, Paris, 1920. Cf. pour Rabelais, p. 31 à 33.

2. Voir notre étude « Les Sources modernes du Roman de Rabelais » (*Rev. Et. Rab.*, t. X, p. 375 à 437).

II

RABELAIS ET BAYLE

Bayle, tout en citant le roman de Rabelais, ne cache pas (on l'a vu) que l'auteur le laisse indifférent. Cela ne l'empêche guère de s'intéresser à l'œuvre du Maître. Le Duchat qui projetait, à la fin du XVII[e] siècle, son édition commentée de Rabelais, avait échangé avec Bayle plusieurs lettres qui nous intéressent particulièrement. Elles vont de juin 1695 à juin 1702 et se trouvent dans le recueil des *Lettres de Bayle* publié en 1729 à Amsterdam par Des Maizeaux (t. II et III).

Nous avons déjà cité celle datée de Berlin 3 juin 1702, que Le Duchat avait adressée à Bayle et dans laquelle il lui exposait le plan de sa prochaine édition des œuvres de Rabelais. Dans deux lettres datées de Rotterdam (2 juin 1695 et 3 janv. 1696), Bayle, à son tour, appelle l'attention de Le Duchat sur la version d'Urquhart, parue à Londres en 1694 par les soins de Le Motteux.

Enfin, voici une troisième lettre de Bayle à Le Duchat (Rotterdam, 11 juin 1702) :

> Je ne doute point que Rabelais n'ait eu en vue principalement Jules II, dont l'humeur guerriere avoit fait dire bien des choses, non seulement à Budé et à Jean le Maire de Belges, mais aussi à beaucoup d'autres Ecrivains du tems. — On attend avec impatience votre Rabelais. Plusieurs curieux de Paris m'en ont demandé des nouvelles. Hâtez-vous donc, Monsieur, de le publier. Le Plan, que vous me marquez, me paroit très bien entendu.

Bayle avait lu Rabelais et en avait conservé des souvenirs[1]. On lit au nom de *Buridan* de son *Dictionnaire critique :*

1. Il cite souvent les *Lettres* de Rabelais. Cf. *Dictionnaire critique*, éd. 1820, en 16 volumes, Table et t. VI, p. 437, 491 ; t. XIII, p. 523.

En ce qui concerne le sophisme appelé l'*âne de Buridan*, ce pourroit bien n'être autre chose que le *pont aux ânes de logique*, mentionné par Rabelais (l. 2, ch. 28), où incertain s'il doit, ou décrire le combat entre Pantagruel et les géans, ou en omettre le récit, il invoque Thalie et Calliope, et les prie de le tirer de ce mauvais pas. Au ch. 3 du même livre, Gargantua, déjà vieux, est représenté dans un embarras tout pareil, ne sachant s'il devoit ou pleurer pour le deuil de sa femme Badebec, morte en couche, ou rire pour la joie de son fils nouveau-né. De côté et d'autre, dit Rabelais, le bonhomme avait arguments *sophistiques*, qui le suffoquoient, mais il ne les pouvoit soudre, et par ce moyen demeuroit empestré comme la souris empegée, ou un milan pris au lacet.

Et dans une de ses lettres inédites, datée du 6 octobre 1674 et adressée à Vincent Minutoli, professeur de grec et d'histoire à Genève, à propos des disputes des théologiens de Salamanque, Bayle écrit : « Ce docteur qui crie et se débat si fort, quel sujet a-t-il de se mettre tant en colère ? Monsieur, nous repondroit-on, c'est pour un point le plus scientifique de l'école « *Qœritur enim utrum lapis per potentiam obedientialem sit elevabilis ad visionem beatificam, aut utrum existentia Dei sic dependeat a possibilitate muscœ, ut facta muscâ impossibili, Deus non futurus esset* ». Si par hasard la dispute ne portoit pas sur l'une ou sur l'autre de ces deux questions, ce seroit au moins sur quelque sujet de semblable importance, peut-être sur quelques-uns des problèmes[1] que l'ingénieux Rabelais a mis en avant pour se moquer de la pedanterie de l'École[2] ».

1. Bayle fait ici allusion à la première des questions de la *Chresme philosophale*, pièce attribuée à Rabelais.

2. Voy. Emile Gigas, *Choix de la Correspondance inédite de Bayle* (1670-1706), Copenhague, 1890, p. 37 à 39.

III

ÉDITEURS ET ILLUSTRATEURS

(1858-1922)

La première moitié du XIX^e^ siècle continue en ce qui touche Rabelais, la stérilité du XVIII^e^. C'est seulement dans la seconde moitié que les éditions de Rabelais se multiplient, à l'usage des érudits comme du grand public[1]. Nous avons déjà cité les plus importantes, celle de Burgaud des Marets, de Marty-Laveaux, ainsi que l'édition savante (encore en cours de publication) de la Société des Études Rabelaisiennes.

Il nous reste à parler de quelques pionniers qui les ont précédés.

Pierre Jannet. — Vers 1850, l'intérêt pour Rabelais et son œuvre grandit véritablement. La *Bibliothèque elzévirienne*, fondée en 1853 par Pierre Jannet, a beaucoup contribué à la diffusion des œuvres des XV^e^ et XVI^e^ siècles. En moins d'un demi-siècle (1853-1898), elle a publié 171 volumes, parmi lesquels l'*Ancien Théâtre français*, d'Aubigné, Brantôme, les *Cent Nouvelles nouvelles*, Guillaume Coquillart, Des Périers, Du Fail,

1. Pourtant, le grand écrivain est encore loin d'être universellement connu. En voici un exemple typique.

Em. Cosquin, l'érudit le plus versé dans la littérature des contes européens et asiatiques, n'avait qu'une vague idée de Rabelais, dont l'œuvre offre pourtant la synthèse des traditions populaires de la Renaissance. Son étude sur le « Conte du chat et de la chandelle » est suivie d'un excursus sur les versions françaises de *Salomon et Marcoul*, du XII^e^ ou XIII^e^ siècle. Or voici ce qu'il écrit (*Romania*, t. XL, 1911, p. 373, note) : « C'est évidemment à un *Salomon et Marcoul* de cette catégorie que Rabelais a emprunté le *dit* et *contredit* que Kemble (*Anglo-Saxon Dialogues of Salomon and Saturn*, London, 1848, p. 82) *nous fait connaître* : Qui trop s'aventure... ».

Que dirait-on d'un folkloriste anglais, auquel un Français ferait découvrir un texte de Shakespeare ?

l'*Évangile des Quenouilles*, les *Poésies françaises des XV*e *et XVI*e *siècles*, Rabelais, Régnier, Ronsard, Villon.

Paul Lacroix. — Un des ouvriers les plus féconds dans cette voie de bonne vulgarisation fut Paul Lacroix (1806-1884), dit le *Bibliophile Jacob*, grand amateur de vieux livres, dont il possédait une connaissance plus variée que profonde. Ses éditions de Rabelais[1], de Des Périers, des *Œuvres françaises* de Calvin, du *Moyen de parvenir*, etc., ont rendu des services.

Rabelais, notamment, l'a préoccupé toute sa vie. Jeune encore, en 1827, il avait publié les *Œuvres de Rabelais*, accompagnées de notes explicatives[2]. En 1840, il fit paraître, dans la bibliothèque Charpentier, une édition populaire commencée par Labitte, « augmentée de deux chapitres inédits du *V*e *livre* d'après le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi », qu'il avait découvert cette année même[3]. Il a édité, en outre, la *Chronique de Gargantua* (1868) et le *Disciple de Pantagruel* (1875).

Paul Lacroix a longtemps travaillé à un commentaire explicatif de Rabelais, dont la *Bibliothèque de Saint-Victor* (1862) (en collaboration avec Gustave Brunet) serait un fragment[4]. Il s'était assimilé la langue du XVIe siècle jusqu'à pouvoir écrire un pastiche en style rabelaisien[5].

Montaiglon. — Anatole de Montaiglon, érudit et lettré, a bien mérité du XVIe siècle et notamment de Rabelais. Il a édité le recueil en treize volumes des *Poésies françaises des XV*e *et XVI*e *siècles, morales, facétieuses, historiques* (1855-1878), trésor de pièces rares et curieuses. En collaboration avec Louis Lacour, il a publié une édition critique des *Œuvres de Rabelais*, où figure pour la première fois la reproduction du Manuscrit du *V*e *livre* (1868-1873). Le troisième et dernier volume renferme une Table

1. Les « *Œuvres de Rabelais...* avec les variantes, des notes et un glossaire », parurent de 1858 à 1872, en deux volumes (le deuxième posthume). Un troisième, annoncé, n'a jamais vu le jour. Le même ouvrage a été publié en 7 vol. in-12 dans la collection Jannet-Picart.

2. Paris, 1827, 5 vol. in-16.

3. Voy. aussi son *Etude biographique sur le V*e *livre du Pantagruel*, Paris, 1881 (paru d'abord dans le *Livre* de 1881).

4. Cf. la préface de cet ouvrage.

5. *Mémoires de messire Jean de Laval*, comte de Chateaubriand, écrits par lui-même en 1548 et publiés pour la première fois, avec un avant-propos, Genève, Gay, 1868. Le pasticheur donne dans l'appendice : « Les Gaietez de Rabelais à Rome ».

analytique et les Variantes. La notice destinée à cet ouvrage n'a paru qu'en anglais[1].

Jusqu'à la fin de sa vie Montaiglon garda la même admiration pour son auteur favori, témoin ce sonnet, le premier d'une plaquette peu connue (*François Rabelais Tourangeau*, Tours, 25 juin 1880), publiée à l'occasion de l'inauguration à Tours de la statue de Rabelais par Henri Dumaige :

This was a man (Shakespeare)

Ceux qui de Rabelais font un vieux faune ivrogne
Sont des sots. Il n'avait pas le nez purpurin ;
C'était un philosophe, un Caton Censorin ;
Il avait un visage et non pas une trogne.

Son siècle était perdu de vermine et de rogne,
Et, pour le fustiger avec le fouet d'airain
De son rire sonore, amer et souverain,
Ce fut au satirique une rude besogne.

Sans les grosses gaîtés de son propos salé,
Son temps n'eut pas permis et n'eut pas avalé
Ce qu'il avait à dire et des grands et de Rome ;

Mais quand on l'a compris, quand on l'a pénétré,
Ce n'est pas seulement un savant, un lettré,
Un styliste, un penseur. C'est bien plus, c'est un homme.

Ajoutons à ces aperçus bibliographiques quelques mots sur l'iconographie rabelaisienne.

Après l'édition *Variorum* (1823-1826), ornée de 12 dessins romantiques d'Achille Devéria, c'est Gustave Doré qui inaugura, au XIX^e^ siècle, l'illustration de Rabelais. La première édition (texte Barré) parut en 1854, in-8 à deux colonnes, et en 1872 en deux grands in-folio. L'artiste voit ses personnages par un prisme grossissant jusqu'à l'hallucination, mais il ne mérite pas le reproche d'avoir mal compris Rabelais. C'est le meilleur — on pourrait dire le seul — commentaire par le crayon du texte rabelaisien[2].

1. *Master Francis Rabelais five books*, translated into english by Sir Thomas Urquhart and Peter Ant. Le Motteux, with and Introduction by A. de Montaiglon, London, 1892, 2 vol. gr. in-8°. L'Introduction occupe les pages XV à XLVI.

2. Dernière édition : *Rabelais, Œuvres, avec 60 compositions, 250 en-têtes, 240 culs-de-lampe*, etc., par G. Doré, 2 vol. in-4° (Garnier).

La copieuse et humoristique illustration d'Albert Robida (Paris, 1886) est plutôt caricaturale[1].

La plus soignée est celle de Jules Garnier (Paris, 1897, 2 vol. in-4°), le premier volume contenant le texte (éd. Montaiglon) ; le deuxième, les planches, au nombre de 160 : héliogravures en couleur avec légendes au bas de chaque planche[2].

Après la série d'eaux-fortes de Félix Bracquemond (ajoutées à l'édition de Marty-Laveaux, Lemerre, 1882), citons encore deux éditions illustrées récentes :

En 1921 parut, chez l'éditeur d'art Léon Pichon, une édition illustrée de *Gargantua* (texte de l'édition Lefranc) in-4° carré, imprimé sur deux colonnes, orné de 60 grandes compositions, de lettrines et de culs-de-lampe, dessinés et gravés sur bois par Hermann Paul. L'artiste, sans s'attarder à des restitutions archéologiques, s'attache à faire revivre les divers types de la vie sociale de la Renaissance : le manant, le soudard, le moine, le théologien. Avec un grand talent de dessinateur et de graveur, il a créé, pour ce premier livre du roman, l'atmosphère qui lui convenait. Un livre de main de maître.

En 1922, l'éditeur G. Crès a fait paraître une nouvelle édition illustrée de Rabelais : *Gargantua et Pantagruel*. Texte transcrit et annoté par Henri Clouzot et illustré de 525 vignettes par Joseph Hémard, 1 vol. in-4° de IV-820 pages. Les illustrations, abondantes et variées, débordent d'humour sans tomber dans la charge[3].

1. *Rabelais, Œuvres, avec 600 illustrations en noir et en couleur*, par Robida, Paris, 1886, 2 vol. in-4° (Tallandier).

2. Cf. la brochure d'Hugues Le Roux, *L'Œuvre de Rabelais, par Jules Garnier*. Catalogue illustré, Paris, s. d., in-8°, 61 pages. L'auteur cite et apprécie, dans la préface, les autres artistes qui ont illustré Rabelais.

Armand Silvestre, *Le Nu dans Rabelais, d'après Jules Garnier*. Illustration de Japhet (Paris, 1892), in-8°, avec 32 planches hors-texte et de nombreux dessins dans le texte. Avant-propos par Armand Silvestre. Notice sur chaque tableau.

3. Quant aux portraits de Rabelais (dont aucun n'est authentique), voy. la rubrique *Iconographie* de la *Table de la Revue des Etudes Rabelaisiennes* (1923), ainsi que l'examen critique d'ensemble que vient d'en faire H. Clouzot dans l'Appendice du volume de J. Boulenger, *Rabelais à travers les âges* (1925).

IV

ÉCRITS FACÉTIEUX

(XVII^e siècle)

Le nombre des publications ou pièces facétieuses parues au XVII^e siècle est infini[1]. Parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous, nous ne retiendrons que les écrits empreints de souvenirs rabelaisiens.

CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE. — L'auteur de cette facétie (1622) fait allusion à diverses reprises à Rabelais, par exemple dans la IV^e journée (propos torcheculatifs) et dans la VIII^e, où il est question de la « haquenée de Gargantua ».

TABARIN. — Comme les autres artistes de la rue, le célèbre farceur Jean Salomon, que son manteau de serge verte a fait surnommer Tabarin, divertissait les badauds sur le Pont-Neuf et ses abords.

Le Recueil des *Œuvres tabariniques* parut de 1612 à 1623[2]. Parmi les « questions tabariniques », plusieurs sont puisées dans Rabelais[3].

Dans les *Fantaisies* de Tabarin, les emprunts semblent plutôt tirés de la légende gargantuine. Mais la « Descente de Tabarin aux Enfers » (1621) est du meilleur Rabelais :

Il vint en la place où l'on faisoit les esbahys, proche les champs Elisiens, place fort célèbre et renommée par les anciens, où l'on exerce après la mort ce qu'on a exercé durant la vie...

1. Voy. Emile Picot, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron de Rothschild*, Paris, 1894 à 1920, 5 vol. in-8°. Répertoire des plus riches en pièces facétieuses dont plusieurs furent réimprimées dans les *Variétés historiques* d'Ed. Fournier.

2. *Œuvres complètes de Tabarin avec les Rencontres, Fantaisies et Coq-à-l'âne facétieux du baron de Gratelard*, éd. Gustave Brunet, Paris, 1858.

3. Cf. question 21, 22, 27, etc.

Dans cette place, Rabelais estoit monté sur un théâtre et, comme président des farceurs, entretenoit un grand nombre d'assistans qui y venoient de toutes parts pour y entendre ses sornettes...

Tabarin vint saluer Rabelais qui le receut avec un fort bon visage... Il l'entretint de diverses paroles : premièrement, si sa robe, qui est à Montpellier, n'est pas bien deschirée ; s'il est vray ce qu'on disoit en enfer du cristal de roche, qu'il est si fort que les instrumens d'Archimedes ne le peussent renverser... (t. II, p. 328).

Dernier écho : les « *Arrests admirables et authentiques du sieur Tabarin* prononcez en la place Dauphine le 14e jour de ce present mois » (1623) empruntent à la *Pantagruéline Prognostication* une énumération des gens de bas état (t. II, p. 449).

Bruscambille. — Le champenois Deslauriers, dit Bruscambille, farceur des rois Henri IV et Louis XIII, a publié ses saillies sous le titre : *Plaisantes idées, Fantaisies et Imaginations, Paradoxes et Prologues*, Paris, 1619[1].

Ces pièces, souvent spirituelles et piquantes, débordent de gravelures et de trivialités. Deslauriers avait lu Rabelais et en avait beaucoup retenu. En voici une preuve tirée de la « Première harangue de Midas » :

« Continuez, nobles esprits, en mangeant des chapons de Loudun et du Mans, à lire *les heureux et admirables voyages de ce sublime personnage Rabelais*, mais si la fiebvre (qui vous puisse sangler) vous prenoit, n'en bruslez pas les Commentaires[2] comme fit ce niaiz de Passerat (p. 8) ».

Gaultier Garguille. — Les plus habiles farceurs au début du xvii[e] siècle étaient Turlupin, sobriquet du comédien Henri Legrand (1585-1634), Gros Guillaume et surtout Gaultier Garguille, surnom de Hugues Guéru, dit Fléchelles (1573-1633).

Ce trio célèbre, qui exhibait ses farces dans les spectacles de la foire et sur des tréteaux de carrefour, amusa les foules pendant un demi-siècle, soit à la Porte Saint-Jacques, soit à l'Hôtel de Bourgogne.

Les *Chansons de Gaultier-Garguille*, parues en 1632, ont été réimprimées par Ed. Fournier en 1858. On y trouve cette allu-

1. Une seconde édition parut cinq ans plus tard à Rouen : *Les Œuvres de Bruscambille*, contenant ses Fantaisies, Imaginations et Paradoxes et autres Discours comiques, Rouen, 1626.

2. Voy. ci-dessus, p. 37.

sion à Rabelais dans une pièce facétieuse (p. 141) : « ... le bonnet d'un fin drap d'escarlate jaune extraicte de la brayette du deffunt maistre François Rabelais ».

Moulinet. — *Les facéticux Devis et plaisants Contes* (1612) du sieur de Moulinet, comédien, attribués à tort à Charles Sorel, imitent à la fois, dans le dialogue des convives, les « Propos des bienyvres » de Rabelais et ceux de du Fail (« De Perrot et Claquedent ») des *Propos rustiques*[1].

Pamphlets. — L'*Isle des Hermaphrodites*, paru en 1605, pamphlet facétieux dirigé contre la Cour d'Henri III, ne fait qu'une vague allusion au roman rabelaisien : « Nous leur avons permis et permettons d'avoir dès maintenant et à toujours quelque langue ou jargon de quelque nom étrange comme Mésopotamique, *Pantagruélique* et autres ». On sait que l'Estoille, dans son Journal d'Henri IV (1595-1607), n'a pas manqué de signaler cette curieuse publication qu'il désigne par « petit libelle qui estoit assez bien fait... ».

Un autre pamphlet porte ce titre : « *La plaisante nouvelle apportée sur tout ce qui se passe en la guerre de Piedmont*, avec la Harangue du capitaine Picotin faicte au duc de Savoye sur le mescontentement des soldats françois, Beziers, 1615 ». Cette harangue est modelée sur celle des gouverneurs de Picrochole (I. 1[er], ch. XXXIII)[2].

1. Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. VII, p. 382, 468 et 518.

2. Ed. Fournier a réimprimé ce pamphlet dans ses *Variétés historiques* (t. VI, p. 279 à 356). Le même recueil reproduit nombre de pièces facétieuses, remontant au début du XVII[e] siècle, aux allusions rabelaisiennes plus ou moins transparentes. Telles, les *Relais ou Purgatoire des bouchers* (s. l. n. d.), la *Grande division entre les femmes et les filles de Montpellier* (1622), où il est question de la « robe de Rabelais », fréquemment renouvelée, tous les docteurs reçus à Montpellier en ayant constamment emporté des lambeaux, etc. Piron prit cette toge fameuse pour sujet d'une épigramme :

... la robe mémorable
Qui fut un harnois honorable
Tant que Rabelais l'eut sur lui,
Mais qui, par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

V

UN RABELAISIEN

Marnix de Sainte-Aldegonde

et son *Tableau des différends de la Religion* (1599)

Polémistes protestants et pamphlétaires catholiques — on l'a vu — les uns dès la première heure, les autres tardivement, ont eu également recours à l'œuvre rabelaisienne pour en tirer des éléments comiques ou burlesques, des vocables ou des tours rabelaisiens.

Les uns et les autres se sont efforcés d'exploiter les ressources et le pittoresque de la langue populaire pour intéresser les foules et leur rendre accessibles des vérités supérieures.

Ce n'est pas tout. Chacun de ces auteurs, en marchant sur les brisées de Rabelais, s'est ingénié à forger des mots ou à obtenir des effets comiques. Ces équivoques, ces créations verbales n'ont jamais été recueillies ou relevées et elles mériteraient de l'être. Une pareille tâche dépasse néanmoins de beaucoup les efforts individuels, la plupart de ces libelles étant généralement très rares et parfois inaccessibles.

Parmi ces publications tendancieuses, en très grande partie éphémères et aujourd'hui presque complètement oubliées, il s'en rencontre pourtant une qui, par ses proportions considérables et par sa valeur linguistique, mérite d'arrêter l'attention de l'investigateur. C'est l'énorme pamphlet de Marnix, qui clôt le XVI^e^ siècle et possède pour nous l'avantage de résumer avec talent les nombreux opuscules et ouvrages de polémique qui l'ont précédé.

Nous essaierons d'en faire ressortir la forte originalité dans

la pensée et dans la forme, bien que, sur ce dernier point, l'auteur se soit assimilé les vocables et les tournures des écrivains antérieurs, et en premier lieu de Rabelais.

I. — L'Homme.

Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, de père et mère originaires des Pays-Bas, est mort à Leyde en 1598, âgé de soixante ans. Sa famille était de souche savoisienne.

Ses parents, catholiques, l'envoyèrent compléter son éducation à Genève où, sous la direction des maîtres comme Calvin et Théodore de Bèze, les hautes études littéraires marchaient de pair avec l'enseignement de la théologie. Marnix s'y adonna également au droit et y acquit cette vaste culture qui le distingua de ses contemporains. Il possédait les langues anciennes (hébreu, grec, latin) aussi bien que les modernes (italien, espagnol, flamand et français). C'est à ces deux dernières et au latin qu'il a confié les fruits de sa pensée et de son érudition.

Rentré dans les Pays-Bas, après avoir passé plusieurs années dans une retraite studieuse, où il se consacra aux travaux théologiques et au culte de la poésie nationale, il commença dès 1566 sa vie politique. Elle fut suivie bientôt d'un exil en Frise, où il rédigea en 1569 sa *Ruche de la sainte Eglise*, satire qui contenait en germe son pamphlet capital, le *Tableau des differens de la Religion* (1599).

1. — *Caractéristique générale.*

L'historien américain John Morley, en faisant ressortir, en termes heureux, les multiples aptitudes de Marnix, a tracé ce portrait d'ensemble qui mérite d'être retenu[1] :

« Sainte-Aldegonde fut l'un des hommes les plus marquants de son siècle. Il rappelle la grandeur des héros antiques. C'était un poète d'une vigoureuse imagination ; un prosateur dont le style ne fut surpassé par celui d'aucun de ses contemporains ;

1. *Fondation de la République des Provinces-Unies. La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle*, trad. fr., Bruxelles, 1869, 4 vol.

un diplomate sur l'habileté et la délicatesse duquel Guillaume d'Orange se reposa constamment, au milieu des négociations les plus importantes et les plus difficiles ; un orateur qui, dans maintes grandes occasions politiques, fixa l'attention de l'Europe par ses discours ; un guerrier dont la bravoure se signala sur plus d'un champ de bataille, dans plus d'une mêlée ardente; un théologien si versé dans la polémique religieuse que, comme la suite de sa vie le fera ressortir, il pouvait tenir tête victorieusement à une assemblée d'évêques, sur leur propre terrain ; c'était enfin un savant si consommé que, non seulement il parlait et écrivait les langues classiques et plusieurs langues modernes, mais qu'il traduisit les Psaumes de David de l'hébreu en vers flamands, pour l'usage du peuple, et fut, vers la fin de sa carrière, chargé par les Etats Généraux de la République batave de traduire toutes les Écritures, œuvre que la mort ne lui donna pas le temps d'achever ».

Envisageons maintenant de plus près les divers aspects que présente l'activité de ce grand homme[1].

2. — *Le poète.*

Marnix composa vers 1569 en flamand son *Wilhelmus Lied* (Chant de Guillaume de Nassau), devenu hymne national, d'une grande portée politique. L'amour de Dieu et de la patrie y sont exprimés en termes ardents et pathétiques.

En dehors de quelques poésies latines de circonstance, Marnix a traduit en 1580 en vers néerlandais les *Psaumes* de David : « Cette version des Psaumes, écrit Bayle, ne fut point reçue à l'usage de l'Église. Il se piqua de ne se servir que de mots flamands, et il prit le contrepied des autres poëtes de sa nation qui fourroient dans leurs ouvrages une infinité de termes pris du françois. Sa traduction étoit meilleure que celle que l'on chantoit

1. Nos sources :
Bayle, dans son *Dictionnaire critique* (1697), article copieux et intéressant.
Edgar Quinet, *Fondation de la République des Provinces-Unies* (Paris, 1854), panégyrique du champion du protestantisme.
Albert Lacroix et François Van Meenen, *Notices biographiques et bibliographiques sur Philippe de Marnix*, Bruxelles, 1858.
Herman Van den Linden, article *Marnix*, dans la *Biographie nationale de Belgique*, t. XIII (1894-1895, p. 800 à 843).
Œuvres, éd. Alb. Lacroix, Bruxelles, 1857-1860, 7 vol.

dans les Églises, mais elle ne la débusqua point pour cela. C'est ainsi qu'en France la vieille version de Marot et de Theodore de Bèze s'est maintenue contre celle de M. Conrart que quelques-uns vouloient introduire ».

3. — *Le politique.*

Marnix fut l'un des confédérés les plus actifs et les plus influents ligués contre le gouvernement espagnol aux Pays-Bas. Gouverneur de Delft et de Rotterdam, jeté en prison en 1573 (où il fut retenu jusqu'en 1574), conseiller d'État en 1577, député à la Diète de Worms en 1578, ambassadeur en France, chargé d'offrir le trône des Pays-Bas à François de Valois, duc d'Anjou et d'Alençon, bourgmestre de la ville d'Anvers en 1583, cet ami et confident de Guillaume d'Orange a mis au service de sa patrie ses talents d'écrivain, d'orateur et d'homme d'action. Ses lettres, ses discours, ses pamphlets politiques remplissent plusieurs volumes de ses *Œuvres*. Il fut le fondateur de la république hollandaise et le dernier défenseur de la Belgique.

4. — *L'érudit.*

Marnix témoigne, notamment dans ses écrits théologiques, d'une érudition remarquable. Il est également versé dans l'histoire religieuse et profane, dans le droit civil et canonique ; il possède les langues anciennes et modernes ; sa culture littéraire est très étendue. La sainte Écriture, les Pères et l'histoire générale sont les arsenaux où il puise indéfiniment les arguments de sa polémique.

Ces ressources lui permettaient d'écrire avec la même compétence sur les sujets les plus divers : religion, politique et diplomatie, droit, etc. Son traité sur l'éducation de la jeunesse — *Ratio instituendæ juventutis* — montre même à quel point il était au courant des problèmes sociaux les plus importants de son temps. Cet opuscule est plein de vues originales et mérite encore aujourd'hui d'être médité.

5. — *Le théologien.*

Deux grands ouvrages de polémique sont sortis de la plume de Sainte-Aldegonde :

La Ruche de la sainte Église romaine, parue en 1569, sous le pseudonyme d'Isaac Rabbotenu, a joui aussitôt d'un immense succès, comme en témoignent les nombreuses éditions et traductions.

Cette satire, pleine de verve et d'érudition, accable de sarcasmes tout ce qui tient au culte romain : les sacrements, la discipline, la tradition, le clergé, le pape. Elle renferme déjà les principaux arguments de l'œuvre capitale de l'auteur dont voici le titre complet :

Tableau des differens de la religion, traictant de l'Eglise, du nom, definition, marques, chef[1], *proprietez, conditions, foy, et doctrines d'icelle, auquel comme en un tableau sont proposez et examinez les argumens, raisons, allegations, et disputes, qui aujourd'huy sont en debat, entre ceux que l'on nomme Catholiques d'une part, et ceux que l'on appelle Reformez ou Evangeliques de l'autre*, recueilly et composé par Philippe de Marnix, etc., Leyde, 1599.

Marnix y travailla dès l'année 1591 et le manuscrit en partie inachevé fut publié après sa mort[2].

Mentionnons en dernier lieu son *Traicté du sacrement de la saincte Cene du Seigneur* (Leyde, 1599), paru d'abord en latin en 1580. Cet ouvrage se distingue des précédents par un ton exclusivement élevé et édifiant, par la noblesse et la pureté de sa langue où l'on chercherait vainement les traces de Rabelais.

Disciple de Calvin, Marnix est un croyant, et un croyant passionné, comme tous les théologiens du xvi[e] siècle. Sa polémique est agressive et impitoyable : il attaque les rites, les cérémonies, les usages et les doctrines de l'Église catholique, sans s'apercevoir qu'il sape ainsi la base même du christianisme.

Un érudit protestant de nos jours, qui a écrit un travail spécial sur Marnix théologien, fait ainsi ressortir l'âpreté sectaire du pamphlétaire : « La poésie des choses religieuses lui échappe

1. Marque apposée par les drapiers sur la pièce achevée (à chef).
2. Le tome I parut à Leyde en 1599, le tome II, à La Rochelle, 1601-1605.

complètement : il ne tient aucun compte des aspirations de l'âme humaine au suprasensible. La polémique de Marnix est souvent haineuse, implacable ; elle se complaît dans les histoires scandaleuses des moines et des prêtres et ne dédaigne pas assez les absurdités des légendes et des miracles. Elle oublie les services de l'Église du Moyen-Age, son rôle pédagogique et la grandeur de ses institutions pour ne voir que les petits côtés des choses, les fautes et les faiblesses des hommes[1] ».

6. — *L'écrivain.*

Marnix n'a pas été jusqu'ici apprécié à sa juste valeur. L'usage fréquent qu'il a fait de ses devanciers, notamment de Rabelais, a donné le change aux critiques qui n'ont vu en lui qu'un « plagiaire[2] » ou un imitateur servile.

Il s'agit, au contraire, d'un écrivain de race qui, tout en s'assimilant le style des autres, sait rester personnel. Il imite Rabelais avec originalité et va jusqu'à créer du Rabelais, tel le mythe de la *Peincture chalemitique* ou Quintessence du mercure sublimé (t. II, p. 350 et suiv.) qui pourrait donner une idée de son style et de ses procédés de composition.

Nous reviendrons sur ces qualités d'écrivain[3] et de polémiste, ainsi que sur la richesse du vocabulaire, un des derniers monuments linguistiques du XVI^e^ siècle.

1. Jacques Leser, *Essai théologique sur Marnix*, thèse de la Faculté de Strasbourg, 1863.

2. Delboulle, dans la *Revue de l'Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 440 à 443 : « Marnix de Sainte-Aldegonde, plagiaire de Rabelais ». Cf. *Rev. Et. Rab.*, t. IV, p. 224 (H. Pirenne), et t. VI, p. 64 (Gustave Cohen).

L'unique travail philologique, consacré jusqu'ici à Marnix, est la thèse de Gosselinus Oosterhof sur *La Vie littéraire de Marnix de Sainte-Aldegonde et son Tableau des differens de la religion*, Lille, 1909. Nous y reviendrons plus loin.

3. C'est Marnix plutôt que Rabelais qui a inspiré Charles de Coster (1827-1879), le père des lettres belges, dans sa *Légende d'Ulenspiegel* (1868), cette « Bible nationale du peuple belge » (Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge*, Bruxelles, 1913, p. 216 à 226).

Excellent connaisseur des chroniqueurs flamands du XVI^e^ siècle, dont Coster imite habilement la couleur historique et la diction naïve. Il a condensé divers éléments d'inspiration et de style en « une œuvre merveilleuse, un livre puissant où palpite le cœur de la patrie, où se retrouve l'âme de la race, où sont retracées les vertus des ancêtres et les luttes pour la conquête des libertés essentielles » (Liebrecht). Voy. aussi ci-dessus p. 232 à 233.

II. — L'Œuvre.

Le *Tableau* de Marnix, qui clôt le XVI^e^ siècle, met fin en même temps à la période la plus féconde de la polémique protestante, celle dont le succès immense est fait surtout de sarcasmes et de railleries. Ces éléments comiques (tirés en grande partie de Rabelais) se rencontrent à chaque page du *Tableau*. Marnix, en procédant ainsi, s'est efforcé de vivifier ses arguments, d'égayer une matière aride et d'amuser ses lecteurs. La satire tourne l'adversaire en ridicule et le rire devient un instrument de prosélytisme[1].

Excellent moyen de propagande, remarque Bayle : « Une infinité de gens se divertirent à l'examen de ce *Tableau* et se confirmèrent dans leur créance plus fortement que par la lecture des œuvres de Calvin ».

Marnix a tiré les matériaux de son grandiose monument, non seulement de son inépuisable érudition théologique, mais aussi, en ce qui regarde le style satirique et le vocabulaire comique, de tous les écrivains antérieurs. Nous allons les passer en revue et faire à chacun la part qui lui revient.

1. — *Calvin.*

Marnix doit à son ancien maître de Genève ses connaissances théologiques et surtout la rigueur logique de son argumentation, de sa dialectique. La terminologie latine, créée par Calvin, a naturellement passé à tous ses disciples.

Marnix a hérité, en outre, l'attitude implacable du réformateur envers ses adversaires et contradicteurs. Un des derniers écrits qui soit sorti de sa plume, la *Reponse apologétique* (1598), est dirigé contre les libertins flamands, de même qu'une quarantaine d'années auparavant, Calvin avait lancé son traité contre les *Libertins spirituels* de Genève. Intransigeant comme son modèle, il va jusqu'à soutenir que « quelques-uns de ces hérétiques méritent d'être exterminés pour conserver et l'Église et la République ». Ses ennemis n'ont pas manqué de lui reprocher amèrement ce trait d'intolérance.

1. Cf. André Blum, *L'Estampe satirique en France pendant les guerres de religion*, Paris, 1915, p. 84.

2. — *Rabelais.*

On a vu que, dès l'apparition de *Pantagruel* en 1532, l'auteur anonyme d'un des premiers libelles protestants s'est empressé d'en adopter le nom à titre de réclame. Cette faveur a continué jusqu'aux premières attaques de Calvin (1544).

La bibliothèque d'Olivétan, le premier traducteur de la Bible, contenait, entre autres, les œuvres de Rabelais[1]. Sa version s'en ressent : « La Bible de 1535 révèle cet humour naïf, qui a fait d'Olivétan un des fondateurs de la langue française entre Rabelais et Calvin, plus près de Rabelais par le style, plus près de Calvin par la pensée[2]. »

Même après les attaques du fougueux réformateur, Rabelais continua à être assez répandu dans les milieux protestants, comme en témoignent les mentions extraites du Registre du Consistoire genevois pendant les années 1570 à 1575, textes que nous avons déjà cités[3].

Quant aux Pays-Bas, l'influence de Rabelais sur la noblesse du pays, au cours de la seconde moitié du XVI[e] siècle, est confirmée par deux témoignages[4] :

Le 22 mars 1567, le prévôt Morillon écrit à Granvelle que le sire d'Escaubecque « avoit faict grand mal et conduict, avec une patenostre au col et *ung Pantagruel en la main*, toutes les menées et presches tenues au quartier de Lille, de La Leuwe et la Bassée ».

L'année suivante, lors de la confiscation des biens du comte d'Egmont, on trouva, parmi les rares volumes lui ayant appartenu : « Un livre estant le cincquiesme et dernier livre de *Pantagruel* ».

A son tour, Marnix n'a pas échappé à l'influence littéraire de Rabelais, et c'est la plus forte qu'il ait subie. Elle est à tel point absorbante qu'à première vue on a pu croire à une simple transposition, à des emprunts purement matériels.

1. Herminjard, *Correspondance*, t. III, p. 14. Voici le titre de la version d'Olivétan : *La Bible qui est toute la Saincte Escripture, en laquelle sont contenuz le Vieil Testament et le Nouveau, translatez en Françoys, le Vieil de l'Ebrieu, le Nouveau du Grec.* Neufchastel, 1535, in-fol. goth.
2. Doumergue, *Calvin*, t. I, p. 121.
3. Voy. ci-dessus, p. 202.
4. Cités par H. Pirenne, dans *Rev. Et. Rab.*, t. IV, p. 225.

Le roman de Rabelais a été son livre préféré. Il se l'est assimilé au point d'en user comme d'un avoir propre, comme d'un bien personnel, mais ces nombreux souvenirs il a su les encadrer dans l'ensemble, sans la moindre disparate. Le lecteur, loin d'en être choqué, est charmé de s'instruire et de s'amuser à la fois. Et c'est cé qui fit le succès de ce dernier grand pamphlet protestant.

L'influence de Rabelais, dans le *Tableau*, est d'ailleurs si considérable, elle revêt des aspects si multiples qu'elle exige un traitement à part.

3. — *Pierre Viret.*

Il est malaisé de préciser la part qui revient à Viret dans la satire et le style de Marnix. Les ouvrages de cet apôtre de la Réforme dans le Midi de la France sont aujourd'hui difficilement accessibles[1], et aucun travail spécial n'est venu faciliter la tâche du philologue. De plus, l'étude volumineuse récente du pasteur Jean Barnaud[2] est exclusivement littéraire et biographique. Une seule page (657 à 658) est consacrée, sans l'approfondir, à l'étude de la langue de Viret. Quant au style, André Sayous le caractérise ainsi : « Le réformateur Viret jouit, dans son temps, d'une vogue populaire. Un fonds de lecture inépuisable, une connaissance nullement superficielle de l'antiquité, de ses littératures et de son histoire, quelque imagination, beaucoup d'esprit et un remarquable talent de style pour mettre en usage ces trésors ; voilà de quoi faire vivre un auteur, et Viret pourtant est plus mort que beaucoup d'autres nés infiniment moins viables[3] ».

Il n'est pas sans intérêt de relever que Viret, comme Calvin, se plaît à agrémenter la polémique par la raillerie et il en donne les raisons dans ses *Disputations chrestiennes* de 1544 (p. 57) : « S'il leur semble [aux théologiens sérieux] qu'il faille traiter telle matiere en plus grande gravité et modestie, je ne nie pas

1. C'est ainsi que des *Disputations chrestiennes*, la III^e^ partie seulement se trouve à la Mazarine et à Sainte-Geneviève, cette dernière cependant particulièrement riche en ouvrages théologiques.

2. *Pierre Viret, sa vie et son œuvre* (1511-1571), Saint-Amans (Tarn), 1911, un vol. de 703 pages.

3. A. Sayous, *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, 2^e^ éd., Paris, 1881, t. I, p. 194.

qu'on ne sauroit traiter la parole de Dieu en trop grande honneur et reverence, mais je voudrois bien aussi qu'ils eussent la consideration que la parole de Dieu n'est pas tellement severe qu'*elle n'aie ses ironies, farceries, jeux honnestes, brocards et dictons à sa gravité et majesté* ».

De même, l'avis au lecteur des *Satires chrestiennes* (1560), attribuées également à Viret, revendique l'emploi de la facétie pour la polémique religieuse : « Lors me souvint des vers d'Horace : Qu'est-ce qui empesche que celui qui rit ne dise la verité ? Et de ce fait, il est certain que la verité se doit enseigner par divers moyens, de sorte que non seulement elle peut estre reçue par demonstration et graves authoritez, mais aussi, sous la couverture de quelques faceties ».

Ce recours à des procédés comiques, qui trouvera une plus large application dans le *Tableau*, est déjà assez accusé dans les *Satires chrestiennes*, pour que Marnix en tire nombre de termes et d'équivoques[1].

4. — *Henri Estienne.*

L'*Apologie pour Herodote* (1566), le célèbre pamphlet d'Henri Estienne qui a le premier encouru le reproche de « rabelaiserie », était, après Rabelais, le livre de chevet de Marnix. Ce

1. En voici le tableau d'ensemble :

1° Vocables :

Galifre, goinfre (t. IV, p. 148), est fréquent dans les pamphlets huguenots depuis le *Livre des marchands* (1533) jusqu'aux *Satires chrestiennes*, où cette épithète est appliquée aux prêtres « theophages » (p. 72).

Haligorne, niaiserie (p. 41) : « Vous nous vendez des *haligornes*... ». Marnix s'en est deux fois servi (t. II, p. 209 ; t. III, p. 66).

Hume-calices, à côté de *souffle-calices* (p. 36 et 50).

2° Jeux de mots :

Un des plus détestables, et cependant des plus courants, est l'équivoque *messevesse* qui se lit déjà dans la Moralité des *Enfants de maintenant* (dans l'*Ancien Théâtre*, t. III, p. 11). Le jeu de mots revient à plusieurs reprises dans les *Satires chrestiennes* (p. 40 et 73) et dans le *Tableau*.

Doubteur, docteur (p. 36) : dans Marnix (t. II, p. 308).

Gras-buez pour « gradués » (p. 49). Marnix en fait un usage très fréquent (t. I, p. 69 ; t. II, p. 63, 261 ; t. III, p. 18 ; t. IV, p. 188).

Troulogal pour *théologal*, se rencontre deux fois (p. 31 et 106) : « faculté *troulogale* » et « plains de *troulogale* faconde... ». On lit chez Marnix : « Sapience *troulogale* » (t. III, p. 20), à côté de *troulogie*, très fréquent (t. II, p. 8, 258 ; t. III, p. 117, 123 ; t. IV, p. 189) et de *troulogien* (t. IV, p. 39). D'Aubigné écrit *troulogie*, pour théologie, dans la *Confession de Sancy* (l. II, ch. 1).

Venefice, pour *benefice* (p. 63), équivoque fréquent chez Marnix (t. III, p. 214 ; t. IV, p. 193).

n'est pas tant son style — Marnix lui est à cet égard supérieur — que ses procédés qui ont passé dans le *Tableau*. L'un et l'autre renforcent leurs dires par des contes sur les moines et les prêtres, par des racontars, par des anecdotes plus ou moins sujets à caution. Tout témoignage défavorable leur semble digne de foi et ils en tirent profit.

On pourrait leur appliquer à tous deux ces lignes du *Tableau* (t. I, p. 157) : « Ils reprochent nos tesmoings comme non recevables ni authentiques, à cause qu'il n'y a piece d'eux qui ait vescu de ce temps-là, pour en rendre suffisant tesmoignage, estans tous fondés sur la deposition de Monsieur Oui-dire, le vieil resveur, qui dès sa première jeunesse, s'est toujours laissé mener par les oreilles ».

En dehors de cette méthode défectueuse et partiale, Marnix emprunte parfois à l'*Apologie* des morceaux entiers. Tel le chapitre : « Saincts et sainctes medecinans et medecinantes », qu'il reproduit sous l'intitulé « De l'office et charge des autres saincts et sainctes de Paradis » (t. III, p. 314 à 322). Il en augmente la liste de plusieurs noms et la fait précéder d'un trait satirique spécialement appliqué aux Flandres[1].

Marnix est également redevable à l'*Apologie pour Herodote* de détails sur les moines et les reliques, sujet favori d'ailleurs de toute la satire protestante, à partir de Calvin.

Quant au style, nous n'avons noté, à la lecture des deux pamphlets, que fort peu de ressemblances. Le style de Marnix nous semble d'ailleurs à la fois plus alerte et plus piquant que celui d'Henri Estienne.

En somme, des diverses influences qu'a subies Marnix, deux ont été décisives et en quelque sorte permanentes : Calvin et Rabelais.

Au premier il doit non seulement la vaste érudition théologique qui distingue le *Tableau*, mais aussi et surtout son intransigeance en matière religieuse. L'intelligence et le cœur de Marnix en ont gardé des traces ineffaçables.

1. « Mais qui voudra plus particulierement entendre la departition de ces offices entre les saincts et sainctes du Paradis, qu'il se trouve aux processions solennelles en Picardie, Flandres et Brabant, là où chascun mestier a son Baal, ou son patron et Dieu tutelaire bragardement pourtraict en un beau confalon desployé, lequel ils portent en ordre de bataille au devant du Dieu de paste, qui se sent fort honoré de ces belles brigades ».

Rabelais, à son tour, a alimenté son esprit et sa verve. Il a contribué à égayer la monotonie de son sujet et à lui insuffler une parcelle de la vie intense qui anime si prodigieusement *Gargantua* et *Pantagruel*.

Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Marnix n'est pas un imitateur servile. Les inspirations pantagruélines viennent naturellement sous sa plume, mais, tout en puisant à pleines mains au tonneau diogénique, il garde son indépendance dans l'élaboration de ses souvenirs.

5. — *Valeur linguistique.*

Les innombrables libelles qu'a produits la polémique protestante n'ont aujourd'hui qu'une valeur rétrospective. Seul, l'ouvrage de Marnix conserve une véritable importance linguistique et occupe une place à part dans l'ensemble des monuments du XVI^e^ siècle, tout près du dernier pamphlet politique, la *Satire Menippée* (1594), que notre polémiste a probablement connu.

En dehors des réminiscences rabelaisiennes, le *Tableau* fournit des contributions lexicologiques multiples et variées. Ces apports, nouveaux et curieux, viennent encore augmenter le trésor si riche et si exubérant de la langue du XVI^e^ siècle. Nous allons essayer d'en faire ressortir les aspects divers, l'abondance et l'originalité.

A. — Emprunts rabelaisiens.

Les allusions et les transpositions rabelaisiennes dans le *Tableau* ont fait illusion à certains critiques, qui sont allés jusqu'à voir en Marnix un « plagiaire de Rabelais ». C'est à la fois injuste et inexact.

Mais ce mélange constant du sacré et du profane, du solennel et du facétieux, du grave et du burlesque, a valu à Marnix ce même reproche d'avoir « mis la religion à rabelæserie » (De Thou) que les Genevois avaient jadis adressé à Henri Estienne pour son *Apologie* (1566). Ni l'un ni l'autre n'ont pu nier la réalité de l'imputation, mais ils se sont efforcés de la justifier ou du moins d'en atténuer la portée.

On a vu l'explication d'Henri Estienne. Voici celle où Marnix

essaie, à son tour, de donner ses raisons au début même de son *Tableau* (t. I, p. 11 à 13) :

« Mais tu me diras, Qu'il n'est pas convenable de gausser en choses graves, qui concernent l'honneur de la Majesté du Dieu vivant, et le salut des ames chrestiennes. Je le confesse. Aussi ne sera il pas question de rire, quand nous rechercherons la verité. Car nous entendons de la proposer avec tout le respect et reverence, qui corresponde à la dignité du subject. Mais si par aventure nous trouvons que ceux que l'on a desja un million de fois rembarrez avec vives et suffisantes raisons, et que l'on voit qu'ayans beu leur honte, ils ne font que remettre leurs badineries en campagne, les embelissans seulement de nouveaux fards et afficquets pour piper les ames chrestiennes : n'estes vous pas d'advis de decouvrir leur vergogne à la veuë de tout le monde, puis que leur obstination et impudence par trop effrontée n'admet aucun autre remede ?

« Là ou il n'y a point d'espoir de remedier le mal, et que l'on voit que il gangreneroit le reste du corps, il n'y faut applicquer que le cautere d'opprobre et de mocquerie, pour les faire avoir honte de leur impudence et audace par trop effrontée, ou pour le moins pour en desgouster les autres, qui se laissent abuser...

« Cependant je prie tous ceux qui craignent Dieu et cerchent sa verité en bonne conscience, qu'ils ne se scandalisent de cela : puis que ce n'est que pour tant mieux mettre la verité en evidence, et rembarrer l'audace de ceux qui font profession de la tenir cachée ».

Les réminiscences de Rabelais, dans le *Tableau* de Marnix, sont si variées et revêtent des aspects si multiples qu'il est utile de les ranger sous des rubriques distinctes :

1° Vocables rabelaisiens. Nous avons cité ailleurs[1] les vocables les plus frappants et les plus caractéristiques empruntés par Marnix à Rabelais ; mais la provision est loin d'être épuisée et on pourrait y ajouter :

Abbegaux, à côté de *Cardingaux* et *papegaux* (I, 35 et 89) ; *antibust* (III, 200) ; *attisefeu* (I, 167).

Belutement (de ceste dispute, II, 280) ; *borrabaquin* (II, 270 et pass.).

Cabebassé (II, 96) ; *canabassement* (de ceste matiere, II, 328) ; *clavelé* (heretique, II, 406) ; *coupetestée* (II, 300, 373) ; *croquelardons* (I, 223, et pass.).

Decumanes (huistres, bourdes, III, 138 ; IV, 7) ; *desfauciller* (II, 176, 184) ; *diamerdis* (IV, 119) ; *discrasié* (II, 296).

Empiegé (III, 126) ; *excentriquer* (III, 202) ; *exenterer* (I, 413 ; III, 23) ; *antendouere* (I, 84 ; III, 124).

1. Voy. *La Langue de Rabelais*, t. II, p 508 à 509.

Happesoupes (II, 187).
Incentriquer (II, 300) ; *inthronifiquer* (I, 220).
Magistronostralement (III, 143, 178) ; *massitere* (I, 324) ; *miraclifique* (III, 284).
Qualibistre (III, 200).
Salebrenaut (II, 24) ; *spodizateur* (I, 320).
Tintalorisé, confus (II, 95) ; *trisulque* (fouldre : I, 379).

Des noms propres de cuisiniers chez Rabelais sont pris par Marnix avec leur sens étymologique : *mouchelardons* (II, 272) ; *tailleboudins* (II, 187), etc., et attribués aux prêtres, suivant les préceptes de la *Cuisine papale*[1].

2° Noms typiques : *Grippeminaudiers* (IV, 97) ; *Papefigues* (I, 265) ; *Papimanie* (I, 100) et *papimanique* (I, 35 et pass.) ; *Raminagrobis*, avec le double sens rabelaisien : « Ce grand maistre Raminagrobis » (II, 294) et « en tranchant du Raminagrobis » (III, 158). — Pays des Lanternois (III, 30). — Monsieur Ouï dire (I, 157 ; II, 385 ; IV, 8).

3° Locutions particulières. Il est impossible de relever toutes les expressions rabelaisiennes qui reviennent sous la plume de Marnix. Voici les plus caractéristiques :

Aujourd'hui tout cela est un *langage des Antipodes*, les catholiques n'y entendent non plus que bracque en malvoisie (III, 40) ; — sans y *approcher ne de mains ne de pieds* (III, 56).
Barbe rase pied ferrat (I. 317) ; — barragouinage d'erreur (II, 97) ; — ce sont heretiques *par B quarre et par B mol et par nature* (III, 204) ; — *Beste à deux dos (faire la :* IV, 138 et 153) ; — *à grand renfort de bezicles* (I, 94) ; — Bref, c'est une vraye chimere couvée et *bombinante in vacuo*, c'est-à-dire au creux des cerveaux magistraulx de la sainte theologie (III, 105 ; cf. II, 78) ; — *matiere de breviaire* (III, 203) ; — *bragues avalades*, chausses abaissées (IV, 102).
Chevrotin (tirer au), II, 285 ; IV, 118 ; — *à la prochaine venue des coccigrues* (I, 83) ; — *harmonie des contrehastiers* (II, 205).
Dictateur de moustardois (II, 126) ; — *domino de grobis* (III, 43) ; — *drogues, gogues, senegogues* (I, 236, 319 ; II, 406).
Esgousseurs de feves seches (II, 272).
Fanfreluches antidotées du codignac de belle resverie (III, 97).
Frelons junonicques (III, 311).
Gibaciere de ma memoire (II, 92, 226) ; *grabeleurs de corrections* (II, 272).

1. Ailleurs, il applique au propre et au figuré un terme rabelaisien, *poudrebif*, dont on ignore la formation et le sens : « Bien espicée, bien *poudrebiffée* » (t. II, p. 95) et « bien sophistiquée et bien *poudrebifée* » (t. II, p. 402).

Haute fustaye (*de*, IV, 186 ; cf. III, 298) ; *haute gamme* (*mystere de* : IV, 11 ; cf. III, 27) ; — *livre de haute gresse* (I, 73 et *pass.*).

Jusqu'au feu exclusivement (I, 215 ; II, 187).

Merde du monde, c'est à dire les pechez (IV, 23) ; — *moines moinez* (II, 62) ; — *monochordisant des doigts* (III, 200) ; — *moule du bonnet* (I, 296).

Precules horaires (IV, 120) ; — *purée septembrale* (III, 125).

Sabourer : Après qu'ils se sont bien sabouré le ventre et lavé les trippes au prouffit du mesnage (III, 51) ; — sot : grand *sot à double paye* (II, 195).

4° Kyrielle de verbes synonymes (II, 277 : vingt-six verbes), 303 (dix verbes), etc. De même, fréquent cumul de substantifs synonymes (II, 187).

5° Comparaisons rabelaisiennes. Ces comparaisons reviennent souvent dans le *Tableau* de Marnix :

Il crie comme un aveugle sans baston (III, 199).

Un homme qui a le cerveau à double rebras, le jugement comme un chaussepied et la discretion comme un mouffle (II, 87).

Gorgiasement huppés comme duppe de marais (I, 346).

Muets comme macles (II, 198).

Et s'en escrimant, comme un miquelot feroit de son baston à deux bouts (III, 214).

Joyeuse et gaye comme un microcosme de mousches (III, 284).

Aussi fecond que l'ombre du meilleur clocher de toutes les abbayes (III, 207).

Comme un chien qui rencontre un os medullaire (III, 251).

Nous aurons du plaisir pour plus de trois blancqs (I, 714 ; III, 201).

Ils tournent le blanc des yeux comme une chievre qui avorte (IV, 23).

Ils sont baveux comme un pot de moustarde (IV, 23).

6° Serments et jurons burlesques :

a. — Jurons italiens : *Corpe de galine !* (II, 288) et *Corpe de galline bouillie !* (III, 15).

b. — Jurons poitevins : *Marmes !* (II, 227) ; *merdigues !* (II, 162) ; *pelequaudé !* (I, 35).

c. — Déformations : *Sainsambregoy !* (II, 289) ; *injan !* (II, 123).

d. — Euphémismes : *Pasques de soles !* (II, 288) ; *par ma soif !* (III, 33).

e. — Saints réels : *Par la sacrée botte de Saint Benoist !* (III, 208) ; *Monsieur Godegran, le bon sainct !* (II, 163).

f. — Saints imaginaires[1] : *Par saincte Nytouche !* (I, 35) ; *par sainct Piccaut !* (II, 226).

g. — Formules burlesques : *Par les ambles de la sacrée mule Papale !* (I, 317) ; *par tous les frocs !* (II, 227).

Marnix ajoute de son cru :

Par les crottes des maistres regens de Paris ! (IV, 101).
Par le roquet pontifical ! (II, 258).
Par la sacrée pantoufle ! (I, 33) et par la dive semelle ! (II, 140).
Par la tetrarchie des quatre coings de mon bonnet ! (II, 163).

7° Jeux de mots. Quand nous aurons relevé les équivoques : « docteur *de cristallin* » (I, 234 ; II, 308), contrepèterie pour *decretalin*, c'est-à-dire docteur ès décrétales, et *serrargent*, pour sergent (IV, 97) et « raison *resonante* » (III, 174), nous aurons passé en revue les emprunts multiples et divers que Marnix a faits à Rabelais.

Il nous reste à montrer, par quelques exemples, la manière dont il a utilisé ces matériaux.

Tout d'abord, il renchérit sur les vocables rabelaisiens, en leur ajoutant des dérivés ou des composés de son cru :

A *abbegaux*, etc., il ajoute : *Cornegaux*, *Mitregaux*, *Crossegaux* (I, 35) et *Piegaux* (I, 82).

A *decretalipotens : decretalipotence* (I, 261).

A *discrasié : discrasie* (ou défaillance de cœur, II, 270) et *discrasier*.

A *lifrelofre :* « *lifrelofrelie*, poesies et mythologies » (II, 329).

A *magistronostralement : magistronostral* (I, 289 ; II, 308) et *magistronostrandal* (subtilité : III, 118).

A *matheologien : matheologal* (IV, 189) ; *matheologie* (III, 15) et *matheologique* (fréquent).

A *Raminagrobis : raminagrobiser* (II, 405) et *raminagrobicontenance* (II, 77).

A *spodizateur : spodization* (I, 321), etc.

D'ailleurs, tout en mettant largement à profit son modèle, Marnix possède en propre une richesse lexicologique incontestable.

On sait de quelle ample terminologie Rabelais dispose pour désigner l'hypocrite ou le moine, notions qui se confondent dans son roman. Marnix en a tiré largement parti, en appliquant

1. Marnix cite à son tour : sainct Frocq (t. II, p. 254) ; sainct Gringue (t. I, p. 366 ; sainct Manigolde et saincte Tisane (t. II, p. 96), etc.

ces diverses designations au prêtre catholique. Tels sont les appellatifs rabelaisiens :

1° D'après le vêtement monacal :
Bardocuculé (III, 297), *engipponné* (IV, 25) et *frocqué* (I, 15), à côté de *pauvre haire* (IV, 18).
2° D'après la nourriture :
Croquelardon (fréquent) et *ichtyophages* (II, 73).
3° D'après leur chant monotone :
Oiseaux (« de la forest papimanique », *passim*) et *Frere Fredons* (II, 71).
4° D'après les pratiques religieuses :
Desbrideur de vespres (IV, 39), *descrotteur de messes* (III, 28) et *sanctorions* (II, 319).
5° D'après leur vie solitaire :
Taulpetiers (II, 318).
6° Noms de prêtres païens :
Mystes (II, 29) et *symmistes* (II, 31), à côté de *mystagogues* (II, 304) et *pastophores* (II, 391).

Cette nomenclature se grossit chez Marnix d'une abondante synonimie :

1° D'après des indices extérieurs :
Bigarrées (bestes, III, 77).
Coqueluchons (saincts, IV, 22) et *encoqueluchonnés* (I, 25).
Cornigeres (animaux, I, 132), *cornupetes* (II, 90), à côté de « peres *cornasses* » (III, 283 ; cf. 292) et de « mitres *bicornues* » (I, 302).
Enchaperonnés (religieux, IV, 90).
Porte-champignons[1] (II, 108).
2° D'après les cérémonies du culte :
Avalleur de chappelets (I, 30 ; cf. 36), *avalleur d'Ave Marias* (IV, 39), *paterliqueur d'Ave Marias* (III, 28), à côté d'*avale-dieux* (III, 130).
Baisotteur de marmousets[2] (III, 28).
Barbotte-messe (III, 127), à côté de *freres brimborions* (II, 59 ; cf. 97) et des *trousse-messe* (III, 189).
Croque-messe (III, 116, et *pass.*).
Deschiqueteur de matines (IV, 39).
Enfileur de patinostres (III, 28), *engouleur d'oublies* (III, 28).
Forge-dieux (III, 42, 179).
Hume-calice (III, 179), *leche-calice* (IV, 174) ou *souffle calice* (III, 130).
Immole-dieux (III, 188).

1. Cf. IV, 209 : « ... pource qu'ils portent des champignons sur la teste », c'est-à-dire des coiffures en forme de champignon.
2. *Marmouset*, avec le sens d' « idole », est fréquent chez Calvin et chez Marnix. Cf. III, 201 : « ... luy faict presenter quelque *marmouset* de bois à baiser ».

Mangeur de crucifix (III, 28), appellatif du « bigot » dès le xv^e^ siècle.
Marmonneur de legendes (IV, 39).
Porte-cierges (III, 212), *porte-croix* (III, 309), *porte-saints* (IV, 39).
3° Equivoque sur *dœmoniorum* (qu'on lit déjà dans une nouvelle de Des Periers, n° XLVII) : « Hoc genus *dœmoniorum*, c'est à dire ce *genre de moines* » :
Demonians (I, 73), *demonions* (I, 328 ; II, 57), *demoniorum* (I, 247, et *passim*).
4° Oiseaux : *linotte* (III, 189), et *gentil moineau* (II, 197).
5° Noms tirés du règne animal :
Frere *mitou* (I, 309 et *pass.*), c'est-à-dire hypocrite.
Maistre lievre (III, 203)[1].
6° *Mire calibistris* (III, 190)[2].
7° Titres burlesques : *Domine*[3] à la longue chemise (III, 200).
Docteur à trois lettres (I, 71), *docteur en grimauderie* (I, 140).
8° Quelques appellatifs latins ou italiens : *Fratel* (II, 285), à côté de *dam frere* (IV, 38).
Magister (III, 207).
Pater (I, 70) et *Presbyter* (III, 200).

L'auteur épuise ses connaissances d'histoire religieuse et mythologique pour compléter cette copieuse nomenclature (I, 29) :

« L'ancienne dame Superstition la bossuë, qui estoit femme legitime du premier Pontife termaxime Romain, de laquelle est issuë en droicte ligne la haulte, puissante, glorieuse et moult redoubtée race des Aediles, Salies, Diales, Martiales, Quirinales, Vulcanales, Fulviales, Augustales, Potices, Pinaires, Furinales, Falacres, Flamines, Protoflamines, Druides, Pramines, Galles, Isiaques, Stephanophores, Dadouches, Mystes, Mystagogues, Pastophores, Pyrphores, Hymnodes, Bonzes, Tundes, Iamambuxes, Muffti, Camarins, Gallachins, Brachmans et mille autres Prætorum et Prætarum, tous bons et notables Predecesseurs de Messieurs les Prelats de saincte mere Eglise Catholique Romaine ».

Essayons de répartir sous le rapport ethnique les éléments de cette exubérante nomenclature sacerdotale :

1° Antiquités hébraïques : *Camarins* et *Gallachins*, le premier désignant les prêtres sacrificateurs, le deuxième, les moines.

1. Cf. III, 215 : « ... attacher au bonnet de ce maistre Gentiasne des belles *oreilles de lievre*, à cause qu'il parle contre soy mesme et contre saincte mere Eglise ».
2. Cf. III, 200 : « ... on hausse la chasuble à Monsieur le Presbyter par derriere, comme si on vouloit *se mirer en son qualibistre*... ».
3. Cf. *Anc. Théâtre*, t. I, p. 141 :

Or vestez cest habit honneste,
Et faictes bientost du *Domine*.

2° Antiquités romaines auxquelles appartient la majorité de la nomenclature :

Augustales, prêtres d'Auguste, à côté de *Fulviales* (de Fulvia) ; *Dadouches* (de Cérès) ; *Flamines*, distingués en *Diales* (de Jupiter), *Martiales* (de Mars), *Quirinales* (de Romulus), *Vulcanales* (de Vulcain).

Falacres (du héros Falacer), *Furinales* (de la déesse Furina), et *Galles* (de Cybèle), à côté de *Hymnodes* (qui chantent des hymnes).

Potices ou *Pinaires* (d'Hercule, d'après les noms des familles romaines Potitia et Pinaria, consacrées à son culte).

3° Grèce : *Pyrphores*, prêtres qui suivaient les armées macédoniennes, et *Stephanophores*, qui portaient des couronnes (dans certaines solennités des villes grecques).

4° Gaule : *Druides*.

5° Turquie : *Muffti*, pour les sacrifices.

6° Inde : *Brachmans*, à côté de *Pramines* (pour *Bramines* ?)

7° Japon : *Iamambuxes*, *Bonzes* et *Tundes*, que l'auteur lui-même éclaircit dans un autre passage[1].

Enfin, Marnix imite encore Rabelais et non sans verve, dans un passage (I, 295), où il est question de l'infaillibilité de l'Eglise catholique.

Et quelle adresse à encadrer le souvenir rabelaisien ! Il s'agit de la révélation catholique de la foi (II, 257) :

« C'est indubitablement la principalle piece du procès, c'est le fonds du sacq, la base de l'edifice, et la maistresse roue qui tourne le molin, et faict que la gyrognomonique circonvolubilipaternoterisation de la digne marmite catholicoquinopapalle Romaine, entre deux poles practique et antipractique autour de son axe Remoromulide et mouvement de carolle lydique, heteroclitocentricalement trepignante, en l'espace d'environ soixante six jubilés de l'Orient en Occident, contre l'ordre de tous les signes du celeste Zodiacq, son cours paracheve ».

L'auteur du *Tableau* va jusqu'à créer du Rabelais, comme dans sa curieuse fiction de la « Teinture *chalemitique* », que

1. « Ils [les Jésuites] y trouverent des ordres et societés... que l'on appelloit en la langue du païs [au Japon] *Iamambuxes*, lesquels observent une discipline aussi austere que les Jesuites... Leur Pape et souverain ratifie les ordres des *Bonzes* qui sont leurs moines, et consacre les *Tundes*, qui sont leurs Evesques... » (II, 326).

nous avons déjà citée. Il s'abreuve incessamment à la source pantagruéline, d'où lui vient, en dehors de vocables et d'expressions, l'inspiration satirique et la verve humoristique du pamphlétaire.

Sa pensée et son expression sont comme calquées sur celle de Rabelais. Non seulement il puise constamment dans l'océan du vocabulaire rabelaisien, mais ses propres créations verbales sont inspirées de ce modèle qu'il a toujours présent à l'esprit.

On ne saurait donc séparer les suggestions rabelaisiennes de Marnix de celles qui lui appartiennent en propre, les unes et les autres ayant leur point de départ dans le trésor pantagruélique.

B. — Emprunts aux langues anciennes.

Les biographes de Marnix nous assurent qu'il possédait à fond l'hébreu, le grec et le latin. On n'en saurait douter pour ce dernier idiome qui était encore à la fin du XVI^e^ siècle l'organe habituel du monde savant.

En ce qui touche le grec, on sait que Marnix possédait une connaissance très étendue de la littérature patristique. Mais lisait-il les écrits des saints Pères en grec ou dans leurs versions latines ? La question n'est pas tranchée.

Quant à l'hébreu, il a dû en avoir, comme tous les chefs de la Réforme, une certaine teinture. Il est malaisé d'en préciser le degré, faute d'indication suffisante de l'auteur. Sa version néerlandaise des *Psaumes* (1580) a été faite, nous dit le titre, d'après le texte original.

1. — *Termes hébreux et orientaux.*

Le *Tableau* de Marnix est émaillé de discussions sur le sens de certains vocables hébreux, objets de ses controverses[1].

Les termes de *Cabale* et de *Thalmud* sont cités avec leur sens habituel (à propos de l'exégèse allégorique, III, 20) : « Outre ce qu'elle en a aussi ouvert tous les cabinets, contoirs et buffets de la *Caballe* et du *Thalmud* des Juifs, et puisé de là toutes

1. Cf. I, 44 et 276 ; II, 192, etc.

sortes de drogueries et de souveraines confections ». Ailleurs l'auteur dira ironiquement : « la *caballe* catholique romaine » (II, 357, 405).

Le nom de *rabbi* est généralement appliqué ironiquement aux théologiens catholiques : « le grand *archirabbi* des Jesuites » (I, 26). Aussi sous la forme du pluriel *rabbotenu*, aux savants : « tres insigne archirabbi et superintendant de tous les *Rabbotenu*[1] » (I, 31). Ailleurs, il joue sur ce dernier vocable, en le déformant en *rabbinogrobitenu* (II, 347), fusion de *rabbotenu* et de *Raminagrobis*, au sens rabelaisien.

Le terme *synagogue* est appliqué à son tour à l'Eglise catholique : « Une belle petite *synagogue* papistique » (I, 36), à côté de « les fausses *synagogues* de Sathan » (I, 14) et « une *synagogue* de l'Antichrist » (I, 55).

Quant aux vocables hébreux proprement dits, ils sont peu nombreux. En voici le relevé :

Baalim, dieux païens (I, 12, et II, 300).

Camarins et *gallachim*, prêtres sacrés et prêtres païens, noms déjà relevés.

Chalem, rêve, personnifié en *Roy Chalem*, abstracteur de la quintessence du Mercure sublimé, appelé « teincture *chalemitique* » (II, 350) : « ...aruspices et prestres du *royaume du Chalem* » (II, 363) et « ceste bezicle *chalemitique* ou Mercurialle » (II, 358).

Corban, sacrifice : « quelque *corban*, c'est-à-dire offrande ou don à l'autel du Seigneur » (III, 61).

Mammona, forme gréco-latine de *mammon* (III, 275), venue par l'intermédiaire de la Vulgate.

Tohu Vabohu, chaos, souvenir de la Genèse (II, 185).

Ainsi que les dérivés : *behemotique*, monstrueux, démoniaque (princes, I, 230) et *gemarique* (I, 329), ce dernier synonyme de *caballistique*.

Ajoutons à ces vocables, qui représentent à peu près tous les vestiges de l'hébraïsme dans l'œuvre de Marnix, quelques termes orientaux, principalement turcs :

Arnautlares (I, 370) et *dervislar* (II, 324), pour Albanais et derviches, avec la terminaison turque du pluriel.

Imanie, doctrine religieuse des Mahométans, et *Schid*, « c'est à dire de leurs saincts canonisés » (I, 90 ; II, 351, 399, 402).

Finalement, les appellatifs de l'hiérarchie religieuse chez les

1. Marnix avait choisi le pseudonyme d'*Isaac Rabbotenu*, comme auteur de la *Ruche de la sainte Eglise romaine* (1569).

Japonais (cités ci-dessus) que Marnix allègue avoir tirés de l'ouvrage *De rebus Indicis et Japonicis*, imprimé à Cologne l'an 1574.

Ce sont là des termes en quelque sorte techniques et courants chez les cosmographes et dans les relations de voyage.

2. — *Vocables grecs.*

Citons en premier lieu quelques termes d'ordre général, à côté de certaines réminiscences littéraires :

Ceraunobule, lance-foudre, surnom de Jupiter, appliqué ironiquement au Pape (II, 24, 364), d'où l'altération comique de la finale ; *diocesemie*, prodige (I, 417) ; *echemythie*, habitude du silence, en parlant des Pythagoriciens (II, 320) ; *eicnemides*, aux belles bottines, en parlant des Achéiens de l'*Iliade* (I, 363) ; *epiphase*, apparence, vedette (III, 159) ; *ethelothresquie*, superstition (I, 96 ; III, 46) ; *etymologicon*, sens véritable (III, 192) ; *exegematique*, narratif (III, 157) ; *gorgophore*, qui porte la tête de Méduse, surnom de Minerve (II, 121) ; *isopsephe*, de la même valeur (I, 329) ; *megethurgique*, qui accomplit de grandes actions (« missel », II, 96) ; *methystique*, enivrant (« visibilité », I, 126) ; *myristique*, odorant (« noisette », II, 96) ; *plerophorie*, certitude (III, 41) ; *proskynese*, proternation à genoux (III, 325, 327) ; *pygostolique*, qui porte une robe à traîne, fastueux, épithète appliquée à l'Eglise catholique (II, 256, 287) ; *thanologie*, apparence, verisimilitude (III, 25).

Relevons ensuite quelques moyens de divination, dont Marnix nous offre une nomenclature imposante (I, 296), remontant en grande partie au bas grec et au bas latin : *arithmanthie* (cf. I, 325), *clidomantie* et *onomantie*, c'est-à-dire divination à l'aide des nombres, des clefs et des noms propres.

Finalement, certaines formes secondaires qui semblent appartenir à Marnix : *diarchie*, gouvernement de deux personnes (I, 103) ; *hippomanique*, de cheval furieux (« roncinement », II, 78) ; *iconodoule*, adorateur d'images (III, 33, 59).

En somme, ce relevé n'a rien de très caractéristique. Il dénote des souvenirs livresques plus que le fruit d'un contact intime avec l'hellénisme. Et pourtant, dans son traité pédagogique (vers 1586), Marnix accorde à l'enseignement du grec une place à part et supérieure même au latin. Il estime le grec non seu-

lement à cause de son génie et de sa beauté, mais surtout sous le rapport du fond, de la pensée. Son admiration va aux poètes, aux historiens, et plus volontiers encore aux philosophes grecs.

3. — *Mots latins.*

Arrivons au latin et citons tout d'abord un nombre important de termes relatifs aux cérémonies du culte païen, que Marnix applique au culte catholique :

Ambarvales, processions autour des champs, fêtes en l'honneur de Cérès (II, 335) ; *amburvales*, victimes qu'on promenait autour de la ville (*ibid.*) ; *curetes*, prêtres de Cybèle (II, 319) ; (demons) *anteliés*[1], génies qui sont devant la porte comme protecteurs de la maison (I, 128) ; *forcules*, dieux protecteurs des portes (*ibid.*) ; *limentins*, dieux qui veillaient sur le seuil (*ibid.*) ; *sacrificule*, prêtre sacrificateur (III, 124).

Ajoutons-y :

Pegase, « ou cheval volant » (IV, 268) ; *petase*, « ou chappeau aeslé de Mercure » (I, 117), et *termaxime* (« pontife », I, 151), à côté d'*ignipotent* et *ignivome* (I, 413), épithètes également appliquées au Pape.

Du ressort de la divination : *athracine* (I, 295), prédiction, proprement art des Athraces ou Thessaliens ; *goëthie*, enchantement (ibid.), *umbilicomantie* (ibid.), etc.

Nombre de latinismes sont particuliers à Marnix :

1° Substantifs : *Animule*, petite âme (IV, 119) ; *ave* (paternel, IV, 40) ; *discrepance*, désaccord (II, 135) ; *labrusque*, raisin vert (II, 295) ; *localement*, compartiment (de leur cervelle, III, 66) ; *mendace*, menteur (I, 172) ; *mirande*, miracle (I, 82, 296) ; *obstetrice*, sage-femme (III, 88) ; *œstromanie*, délire (judiciaire, II, 63) ; *patrice*, patricien (I, 170) ; *pincerne*, échanson (III, 188) ; *principe*, prince (I, 127) ; *prosapie*, lignée (II, 104 ; IV, 144, 150) ; *scope*, but (IV, 5) ; *sermocinateur*, prédicateur (I, 63) ; *sustentation*, entretien (III, 80) ; *visibilité* (I, 126, 512), premier témoignage du mot en français.

2° Adjectifs : *asserte*, confirmé (III, 188) ; *cruente*, sanglante (III, 167) ; *judicial*, judiciaire (III, 128) ; *nocturnal*, nocturne (IV, 39) ;

1. Cf. I, 128 : « Prince des Limentins, Forcules, Cardes et Cardinaux, et bref de tous les demons *anteliés*. Il estoit le maistre *Clusius*, le maistre *Patulcius* ».

Clusius était le surnom de Janus (dont le temple était fermé en temps de paix) et *Patulcius*, autre surnom de Janus (parce que son temple était toujours ouvert en temps de guerre).

porphyrelique, de couleur pourpre (marbre, I, 172) ; *rate*, déterminé (III, 158) ; *salutifere*, salutaire (III, 239) ; *sanctifiqué*, sanctifiant (III, 37).

3° Verbes : *adjuder*, aider (I, 188) ; *averronquer*, détourner une calamité (I, 417) ; *coarcter*, renforcer (I, 168) ; *commaculer*, souiller (I, 266, 364) ; *conferruminer*, souder ensemble, joindre (II, 10) ; *deliber*, enlever, ôter (IV, 99) ; *discorder*, ne pas s'accorder (II, 135) ; *emedul-ler*, sucer jusqu'à la moelle (II, 124) ; *irroguer*, imposer des châtiments (IV, 78) ; *redintegrer*, réintégrer (III, 147) ; *surroguer*, subroger (II, 331 ; IV, 85) ; *sustenter*, soutenir (III, 80).

Marnix a tiré du latin ecclésiastique des termes comme *anacephaleose*, récapitulation, résumé (IV, 101) ; *anachorete*[1], *catecumene* (III, 21), *œcumenique* (I, 202, 204, 205).

Mais c'est au bas-latin que remonte tout ce qui touche à l'office et aux ornements sacerdotaux : d'une part, des « mappules, calobes, dalmatiques, planetes, mitres, fanons, nacques[2] » (II, 77) ; et d'autre part, « la Bibliotheque, qui est la Bible, l'homiliaire, le passionnaire, le legendaire, le lectionnaire et le sermologue », à côté de l'antiphonaire, le graduaire ou officiaire, le trophonaire (II, 94, 96)[3].

De même, les titres et dignités de la Cour papale dont Marnix donne une ample énumération (II, 76).

Les subtilités de la scolastique[4] en dérivent également (III, 66):

« Qui entendra nos quiddités, ecceités, nominalités, identitez, essentialités, vacuités, abstractions, individuités, secondes intentions, et une infinité d'autres haligornes, hanebanes, idées, atomes, fanfreluches, quintessence, billevesées, hannicroches, balivernes et tricquedondaines, s'il n'est passé docteur en nos universitez et nous a fait serment de fidelité[5] ? »

1. Cf. III, 43 : « Un hermite en Grec valloit autant qu'un homme habitant en un eremu ou desert et pareillement un *anachorete* celuy qui s'estoit retiré du monde et de la frequentation des hommes ».

C'est le premier texte où figure ce néologisme ecclésiastique, comme des deux suivants : *catécumene* et *œcuménique*.

2. Voy., pour ces termes ecclésiastiques bas-latins, le *Glossaire* de Du Cange.

3. L'ouvrage de Jean Beleth du XII[e] siècle — *Divinorum officiorum ac eorundem rationum brevis explicatio* — énumère cinq sortes de livres de lecture : la *Bibliothèque* ou la Bible ; le *Passionnaire*, où sont relatés les martyrs des confesseurs de la foi ; le *Légendaire* ou *Lectionnaire*, tiré de la vie des saints ; l'*Homiliaire* ou livre d'homélies ; le *Sermologue* ou recueil des sermons que les papes et plusieurs saints ont composés. Et comme livre de chants : l'*Antiphonaire* qui renferme les antiennes des heures de l'office ; le *Graduaire* contenant ce qui se chante sur les degrés de l'Introitus ; le *Trophonaire*, ou livre des tropes.

4. Voy., sur ces termes, l'ouvrage de Pierre Nova, *Dictionnaire de terminologie scolastique*, Avignon-Paris, 1885.

5. Cf. I, 31 : « ... toutes les Idées, Atomes, Sphinges, Chimeres, Mulocentaures, Myrmidons et Fanfreluches... ».

Le latin monacal dont Marnix se moque[1] a fourni les locutions :

Ad jube, dans l'expression *amener ad jube*, soumettre par force (III, 46).

Ad patres, dans l'expression (*aller*) *ad patres*, aller rejoindre ses aïeux, mourir (IV, 144).

In pace, dans l'expression *envoyer in pace*, enfermer dans un cachot du couvent (IV, 137).

Plusieurs de ces formules du latin monacal ont survécu dans la langue moderne.

Les tendances satiriques expliquent, chez Marnix, l'emploi d'un vocabulaire du ressort des antiquités religieuses romaines, ainsi que la copieuse nomenclature du culte catholique et de la cour romaine. Si nous en faisons abstraction, il reste un contingent important de latinismes (substantifs, adjectifs, verbes), qui témoigne de la grande familiarité de l'auteur avec le latin. Il le maniait avec la même aisance que le français et, comme chez tous les auteurs de la Renaissance, les latinismes se pressaient sous sa plume. Plusieurs d'entre eux sentent, il est vrai, la *verbocination latiale*. Qu'importe ? Le but de l'auteur d'amuser ses lecteurs était atteint.

C. — Emprunts aux langues modernes.

Les biographes de Marnix nous vantent ses connaissances dans la plupart des langues modernes. Il possédait, paraît-il, à fond l'italien, et une partie de sa correspondance est dans cette langue.

Il savait également l'espagnol et sa bibliothèque renfermait nombre d'ouvrages en cette langue.

Quant au flamand, sa langue natale, il l'écrivait avec beaucoup d'habileté aussi bien en vers qu'en prose.

Le *Tableau* ne nous offre cependant, sous le rapport des idiomes modernes, que de faibles vestiges que nous allons faire ressortir.

1. Cf. IV, 80 : « Saincte Mere Eglise n'a que faire de leur latin ferré à glace [des heretiques] ; elle se contente de son petit latineau de moine, *alias* latin de cuisine, duquel un bon chappellain Espaignol qui estoit à feu l'Empereur Charles Cinquiesme, en la ville d'Augsbourg, dit à un Allemand qui luy demandoit en latin, si on feroit la Messe ce jour là : *non intendo, latinum nostrum non est sicut vestrum* ».

1. — *Italien.*

Les italianismes qu'on lit chez Marnix appartiennent à une des catégories suivantes :

1° Emprunts déjà usuels au XVI^e^ siècle, tels que *barque, bocon, conche, garbe,* etc.

2° Termes italiens proprement dits, sous leur forme initiale : *archibecco romano* (III, 35), à côté de *Messer il Papa* (I, 33) ; *capir,* comprendre (II, 252) ; *fratel,* moine (II, 156) ; *fresque,* frais (I, 35), et *refrescade* (I, 298) ; *furfanterie,* friponnerie (IV, 139) ; *mangiaguerra,* qualificatif donné à un vin stomacal (IV, 156) ; *passomezzo,* allure moyenne, sorte de danse (IV, 94) ; *pinzoquaire,* bigot (II, 76) ; *razzes,* tapisseries de Florence (I, 357).

3° Dérivés français : *buflin,* de buffle (II, 186) ; *papagallesque,* à côté de *papagallique* (II, 252), l'un et l'autre appliqués au Pape ; *patronesse*[1] (II, 215 ; III, 309) ; *trafitique,* trafic (III, 240).

4° Quelques italianismes propres à Marnix : *minchon,* niais (II, 296), etc. ; *moutre,* au sens indécis (II, 244) ; « Et ne sçavez vous pas qu'entre les *moutres,* le plus effronté emporte toujours le haut bout ? » Cf. le niçois *moutrio,* contenance ; en italien, *mutria* signifie moue, bouderie (en patois piémontais, museau). La forme *moutre* peut être une coquille ou une forme particulière à Marnix.

N'oublions pas le suffixe *esque,* très fréquent chez Marnix et s'ajoutant :

a. — A des vocables italiens : cardinalesque (IV, 154, 179) charlatanesque (III, 62) ; gigantesque[2] (IV, 9) ; pantalonesque (I, 258 ; II, 284).

b. — A des mots français : baragouinesque (III, 50) ; jupinesque (II, 123, 171, etc.) ; paillardesque (III, 9 ; IV, 157) ; papelardesque (IV, 151) ; singesque (III, 49, 50).

Tous ces détails sont peu significatifs. Ils n'ajoutent pas grand'chose aux italianismes courants chez la plupart des écrivains de l'époque.

2. — *Espagnol.*

Cette langue est à peine représentée dans le *Tableau.* Les quelques termes employés par Marnix — *capirottade* (I, 73), *caracole,*

1. Le *Dictionnaire général* donne *patronnesse* comme un néologisme récent.
2. Le même *Dictionnaire* cite, pour *gigantesque,* comme premier texte, celui de M^me^ de Sévigné.

limaçon (I, 225), et *olla podrida* (II, 404) — sont antérieurement attestés. Ajoutons-y *s'embourracher*, s'enivrer (III, 252), esp. *emborrachar*, et *juradios* (I, 255), appliqué aux Espagnols, grands jureurs devant l'Eternel.

3. — *Flamand.*

Les emprunts néerlandais sont également très rares chez Marnix : *branscat*, rançon (I, 362), de *branscater*, rançonner (flam. *branscaten*), qu'on lit déjà chez Jean Le Maire sous la forme *bransquater*[1] ; et *tacq*, branche, dans la locution « enfagotez en *tacq et en blocq* » (I, 32), du flamand *tak*, même sens[2].

Le nombre de néologismes tirés des idiomes modernes est, on le voit, chez Marnix, fort réduit, et cela donne à son vocabulaire un caractère foncièrement français.

D. — Français.

Si nous défalquons du lexique de Marnix les emprunts qu'il a faits aux idiomes anciens et modernes (beaucoup moins considérables qu'on ne le suppose), nous obtenons le fonds même de sa langue, le français du XVI[e] siècle.

Comme Rabelais et les autres écrivains du temps, Marnix a fait usage d'archaïsmes et de provincialismes, il a prodigué les dérivés et les composés de son cru. Ces différentes catégories contribuent à donner à sa langue un aspect particulier.

1. — *Archaïsmes.*

Marnix était un lecteur assidu des vieux chroniqueurs belges, comme Philippe Mousket (mort en 1283) et Georges Chastelain (1475). Plusieurs des vieux mots qui suivent y remontent :

1. Cf. *Œuvres*, éd. Stecher, t. II, p. 452 : « Ceux ci [de Houglaert] se sont *bransquatez*, et rachetez du feu pour 14.000 florins ».

2. M. Oosterhof, p. 153, cite, en outre, de prétendus emprunts aux langues germaniques : allem. *fresque* et angl. *beffler*. Le premier est un italianisme, le deuxième un archaïsme foncièrement français (l'anglais *to baffle* est tiré du français).

Adenter, affermir (I, 298) ; *agobille*, bibelot (I, 92) ; *agoué*, dégoûté (II, 295) ; *apparager*, comparer (I, 354).

Bienveigner, accueillir amicalement (I, 36) ; *bruthier*, busard (II, 221).

Chastoy, châtiment (IV, 78).

Dace, impôt (IV, 14) ; *devideau*, devidoir (II, 335) ; *dourder*, frapper (II, 174).

Emprendre, saisir (I, 194) ; *eschars*, chiche (IV, 185).

Forcompter, compter mal (II, 87, 111).

Infameté, infamie (III, 280).

Mesus, abus (I, 241) ; *michaut*, naïf (un bon, IV, 141) ; *mugot*, trésor (II, 303).

Orprimes, en cette heure (III, 81) ; *orval*, désastre (II, 264 ; IV, 176).

Partiser, s'attacher à un parti (I, 212) ; *paterliquer*, prier avec ferveur (III, 190, 391) ; *piacle*, expiation (III, 192) ; *pleuvir*, garantir (I, 148) ; *pourfier*, assurer (II, 239).

Rafe, gale de la lèpre (I, 226) ; *randon*, mouvement rapide (I, 96) ; *refociller*, reconforter (I, 149) ; *reguerdonner*, récompenser (II, 65).

Trondeler, tomber en roulant (III, 200).

Viaire, visage (III, 209), encore vivace en wallon, comme quelques autres de ces vocables.

Dans son traité pédagogique (1585), Marnix recommande l'étude des vieux historiens, notamment, en ce qui touche la France, de Froissart et de Commines. Il est probable que pour son propre compte il a également puisé dans leurs œuvres maint archaïsme.

2. — *Provincialismes.*

Le français des Pays-Bas était au XVI^e^ siècle teinté de vocables de terroir. Le wallon et le picard y avaient laissé des traces dont quelques-unes se retrouvent dans le *Tableau :*

Balme, grotte (I, 409). Mot ancien encore vivace dans les patois.

Chatune, sourcil, provincialisme fréquent chez Marnix (II, 191 ; III, 28 ; IV, 23, 104), terme deux fois employé par Baïf dans sa comédie *Le Brave* (éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 207). Le mot est encore aujourd'hui usuel dans le Bas-Maine (en Normandie, *catune*, sourcil).

Cheuve, chauve : « La venerable et *cheuve* dame Antiquité » (I, 86).

Dandrilles, testicules : « qu'ils traisnent ailleurs ses *drandrilles* » (II, 295).

Escafote, coquille (I, 195 ; IV, 91), aujourd'hui Lille, Hainaut, *écafote*, cosse de légumes.

Hache, torche : « chandelles, *haches*, fallots et lanternes » (I, 93 ; II, 302). Mot attesté à Lille (Godefroy).

Haledosser, au sens incertain : « force filets... pour y enserrer des belles écrevisses *haledossées*[1] par imagination » (I, 342). En picard, *aldosser* signifie frapper, blesser (Jouancoux), et au Havre, *halledosser*, lutter, se bousculer pour s'amuser, se dit surtout de personnes de sexe différent (Abbé Maze).

Potequin, petit pot (III, 199), aujourd'hui dans le Hainaut.

Pronne, prune : « vous mangerez *pronnes* vertes, si n'avez les dents agassées » (II, 185). Aujourd'hui, à Lille, *prone*, prune.

Quementer, cimenter (II, 350), et *seucheter*, chuchoter (II, 214).

Retentras, dans l'expression *faire du retentras*[2], faire le réservé, le distrait (« à la parisienne », I, 267).

Quelques termes méridionaux :

Bebou, affiquet («... devant l'image de Nostre Dame et sur un *bebou* chapelet », II, 97). Cf. le prov. *bebèu*, colifichet.

Esperlucant, élégant : « avec une belle longue perruque esparpillée, bien *esperlucant* sur les espaules » (III, 261). C'est le prov. *esperlicant*, alléchant, propret, élégant.

Mystapha, compagnon : « tournant les maschoueres à l'usage d'un joieux *mystapha* » (I, 347). A rapprocher le méridional *moustafa*, *moustafard*, homme au visage barbouillé.

Soubre, excédent, surplus : « le roy a *soubre* de courage » (I, 252 ; cf. 233). De là *soubrer*, être du reste, excéder : « ce qui leur *soubre* de leur repas » (III, 59).

Voilà les vestiges dialectaux qu'on lit dans le *Tableau* de Marnix. Ils sont peu nombreux, surtout ceux qui lui appartiennent en propre. Ils témoignent néanmoins de la curiosité de l'auteur et de sa préoccupation à puiser à toutes les sources.

3. — *Dérivés.*

Dans les listes suivantes nous ferons en principe abstraction des formes relevées par Cotgrave. Le lexicographe anglais a utilisé, quoique bien parcimonieusement, le *Tableau* de Marnix, dont le premier volume parut en 1599 et le deuxième, posthume, en 1605. Cette publication tardive explique peut-être l'utilisation partielle qu'en a faite le *Dictionnary* paru en 1611. D'ailleurs, on n'entrevoit aucun principe dans le choix de Cotgrave. Il donne,

1. M. Oosterhof rend le mot au petit bonheur par « rougies ».
2. Cotgrave a retenu ce parisianisme : « *Retentras* (*il fait du*). He is deaf of that eare, or seems to listen to somewhat else... ».

par exemple, *coursable* (« monnoye », I, 252) et *guerroiable* (« guerre, I, 424), mais il omet *debattable* (« question », I, 51) et *desgoutable* (IV, 135). Ailleurs, il donne *chapitreur* (de foin, II, 288) et omet les autres nombreux dérivés en *eur*. Tout ce qui est personnel à Marnix, ou trop hardi, y est également supprimé.

Sous ces réserves, voici le tableau des dérivations par suffixes :

1° Substantifs :

ade : fougade, « fougue, accès de colère[1] ».

age : arbalestrage (« ensemble d'arbalètes, au fig. « armure », I, 83).

aine : disaine (« expression », I, 354, 365 ; III, 167 ; IV, 14).

al : grenal (« grain de pluie, ondée », IV, 234).

ale : precale (« prière », III, 284).

ateur : miraclificateur (I, 36).

ation : ergotisation (IV, 199), etymologisation (III, 60), syllogisation (I, 414), transelementation (III, 66).

ement : bardassement (IV, 155) ; bragardement (III, 262) ; roncinement, « action de saillir » (I, 30).

erie : bisarderie (« bizarrerie », II, 217), bouteillerie (IV, 14) ; ergoterie (III, 180) ; fanfaronnerie, (I, 251)[2].

eté : charnelleté (« ce qui est charnel, humanité », IV, 102).

eur : authentiqueur (II, 153) ; consacreur (I, 154) ; contrepeteur (II, 117) ; ergotiseur (II, 189) ; syllogiseur (II, 261).

ie : hoirie (« héritage », I, 149).

iste : religionniste (« croyant », IV, 113) ; romaniste (« catholique », I, 169, 285, 412).

ité : lanternité (I, 94, 231), naseité (I, 265), l'un et l'autre appliqués au Pape.

ure : enfournure (II, 120) ; vacature (IV, 77).

2° Adjectifs :

able : duisable (IV, 9). Suffixe fréquent[3].

aire : accidentaire (I, 86) ; devotaire (II, 371) ; sententiaire (III, 261).

al : beguinal (IV, 68) ; coquinal (IV, 11) ; jejunal (III, 58) ; mysterial (IV, 236) ; prelatial (I, 122, 225) ; presidential (III, 113) ; purgatorial (I, 423) ; tonsural (I, 224).

eux : substantieux (I, 10).

ier : laitugier (jour, II, 312) ; louagier (IV, 94).

1. Cf. I, 65 : « ... de quelles *fougades* il foudroye nos devoiés ». De là le mot dans Cotgrave : « *Fougade*, as *fougue* ».

2. Cotgrave ne donne que : fantastiquerie, pedanterie, puterie.

3. Par exemple dans ce passage (III, 18) : « ... tous heretiques *bruslables*, *fricassables*, *rostissables* et *carbonnadables* comme tripes de veau... ».

if : excoriatif (II, 258) ; imputatif (IV, 49) ; refrescatif (IV, 113) ; renversif (II, 258) ; stupefactif (I, 62 ; III, 33).

ifique : lustrifique (I, 239) ; moinifique (I, 62, 106) ; oraclifique (I, 153) ; papifique (I, 94, 312) ; — excentrifiquer (III, 202) et incentrifiquer (I, 232).

ique : alchimistique (III, 296) ; anathematique (I, 260) ; caphardique (III, 57) ; ethologique (II, 24) ; gillotique (« oiseux », I, 427[1]) ; histrionique (III, 78) ; jesuitique (III, 63) ; loyolitique (I, 31) ; missotique (III, 136, 164) ; papelardique (II, 25, 296) ; papicolique (I, 62) ; papistique (I, 18) ; sodomitique (IV, 182) ; sybillique (II, 353) ; — Aaronique (III, 171) ; Archimedique (III, 117) ; Jupinique (I, 419) ; — mystaudique (« mystérieux, mystique », II, 56).

oire : applicatoire (III, 147) ; completoire (III, 190) ; traditoire (II, 187).

3° Verbes :

er : agonier (III, 36) ; ambregriser (III, 45) ; bagateller (III, 65) ; cornucopier (« abonder », I, 47, 122) ; guepillonner (II, 205) ; maligner (« agir avec malice », II, 248) ; metempsychoser (I, 141, 422) ; peslemesler (I, 76) ; torticoller (« tortiller », II, 146) ; toupier (« tourner comme une toupie », II, 303).

iser : cordeliser (IV, 22) ; gomorriser (« commettre la sodomie », IV, 195) ; grimaudiser (« affecter l'air d'un magister », IV, 27) ; monarchiser (I, 100, 102) ; solfiser (« solfier », II, 205) ; syllogiser (III, 154).

4° Diminutifs :

eau : doctereau (IV, 101) ; latineau (IV, 80, 138) ; singeteau (III, 201).

elle : bretelle (« petite epée », III, 251).

et : dieutelet (II, 331), jacquet (« pélerin », III, 42).

ette : bourdelette (IV, 7) ; seurette (II, 217 ; IV, 121).

on : diableton (I, 224) ; mecheton (IV, 134) ; prestrillon (II, 213) ; preston (I, 134).

5° Adverbes :

Architectoniquement (III, 274) ; demonialement (III, 135) ; mystaudiquement (II, 191) ; rubarbativement (IV, 154) ; subjectivement (III, 107)[2] ; syllogistiquement (I, 129 ; II, 188) ; synecdochiquement (II, 201) ; zeleusement (III, 22).

1. « Question *gillotiques* de Gillot le Songeur » (I, 321 ; III, 108 ; IV, 6).

2. Au sens théologique : « Ils vous logent par fourrier des corps vivans en des places et lieux corporels, sans leur donner aucune place ou espace corporelle et (comme ils parlent) non localement, ne circonscriptivement, ne *subjectivement*... ».

4. — *Composés.*

Distinguons ces deux catégories :

1° Par particules et prépositions :

a : abalourdir[1] (I, 196) ; avisager (« envisager », I, 88).

archi : archibeauté (II, 350) ; archiperfection (I, 422 ; II, 60) ; archiproportion (II, 120 ; archibelier (I, 111, 134) ; archicompilateur (II, 308) ; archifrelaut (« fripon de premier rang », II, 187) ; archipasteur (I, 151), etc.

avant : avantpostillon (III, 40).

con : conbourgeois (I, 305 ; IV, 15).

contre : contreopposer (I, 207) ; contretintoiner (III, 37).

des : desauthentiquer (II, 90) ; desauthorizer (II, 80) ; desbagouler (« vomir », II, 208) ; desbeaniser[2] (« déniaiser », IV, 101) ; descanoniser (II, 81) ; desestimé (IV, 107) ; desoreiller (II, 275).

dis : disconformité (II, 136).

em : embalourdir (III, 66) ; emblocquer (« considérer en bloc », I, 72) ; emmuseler (II, 396).

en : encadener (III, 57) ; encapitonner (III, 110) ; encapuchonner (I, 230) ; encoqueluchonner (I, 25) ; enfanfaronner (III, 51) ; engalonner (III, 230) ; engoulfer (« engouffrer », II, 124) ; enjobeliner (« tromper », III, 62) ; ennasser (I, 363) ; enoreiller (« entendre », III, 46).

entre : entrebattre (IV, 23) ; entreboucler (II, 404 ; III, 128, 232) ; entrepointer (III, 185 ; IV, 19).

mes : meshingandé (II, 296), forme parallèle au rabelaisien *deshinguandé.*

outre : outremoulin (II, 257).

re : recalciner (III, 198) ; recalfeter (III, 109) ; reguerir (IV, 43) ; restriller (IV, 10).

sub : subdelegué (I, 110) ; subdiacone (II, 76).

2° Par juxtaposition :

a. — De deux substantifs : chef ville (II, 217) ; chevre pieds (I, 220) ; monde gloire (I, 229 ; cf. 231).

b. — D'un verbe et d'un nom : baise pantoufles (I, 31) ; brouille mesnage (I, 228) ; croque florins (III, 162) ; donne couronnes (I, 31) ; escure oreilles (III, 48) ; gaigne paradis (III, 57) ; gobbe mousches (I, 231, 263) ; hausse queue (III, 180) ; lance fouldre (I, 254 ; III, 60) ; leche pieds (I, 31) ; nomme roi (I, 31) ; porte bourrée (allumette, I, 167) ; porte bourse (I, 31) ; porte champignon (II, 108 ; cf. IV, 209) ;

1. Le *Dictionnaire général* en donne, comme premier témoignage, Oudin (1642).
2. De *béant*, niais, proprement qui regarde bouche bée.

porte sacs (I, 429) ; porte valise (III, 40) ; rende compte (III, 198) ; torche broche (« tourne broche », III, 51) ; triple couronné (II, 160 ; cf. III, 291), à côté de trois testu (I, 231) ; triquebalaridelle[1] (« bagatelle », I, 62, 396) ; vaut neant (« vaurien », IV, 192).

Ces formes dérivées et composées représentent les créations verbales de Marnix. La plupart sont restées confinées dans son œuvre, témoignant ainsi de la virtuosité du polémiste en même temps que des libertés exagérées prises avec la langue.

E. — Créations verbales.

Marnix est un des forgeurs les plus audacieux de vocables. Les listes des formes dérivées et composées que nous venons de donner et qui sont loin (il s'en faut de beaucoup) d'être complètes, renferment déjà nombre de créations personnelles. Mais ce côté positif de son lexique diffère essentiellement du fond abondant de termes factices, de formes allitérantes, de jeux de mots, de composés burlesques que nous allons énumérer.

1. — *Jeux de mots.*

Le *Tableau* est abondamment pourvu d'équivoques, de contrepèteries et de jeux de mots. A ceux qu'il a recueillis chez ses prédécesseurs, notamment chez Rabelais et dans les *Satires chrestiennes*, Marnix a ajouté un contingent de son propre cru.

La plupart de ses mots plaisants sont insipides et parfois difficiles à saisir. L'expédient était d'ailleurs facile, et Marnix s'en montre par trop prodigue.

Le terme « mathématique » devient sous sa plume *mattamattique*, c'est-à-dire deux fois fou (ital. *matto*) et il en use à plusieurs reprises (I, 287 ; II, 110). Cf. *argumenterie*, pour argumentation (II, 183) et *tropfologique*, tropologique (II, 258).

Le mot *sagane*, sorcière, est déguisé en *sage-ane* (I, 296), comme son adversaire Gentian en *gentil asne*. Le nom du Pape surtout devient l'objectif constant de ses plaisanteries : *papifol*, *papillon*, *papelard*, *papegau*, *papagallique*, etc.

1. Synonyme de *triquedondaine* et, comme celui-ci, formé à l'aide d'un refrain.

D'autre part, ces jeux de mots sont malaisés à comprendre, l'auteur ayant recours jusqu'au grec pour étayer ces altérations facétieuses. Deux exemples suffiront :

Apostolique devient *apystolique* (ἄπιστος, qui ignore, I, 83), et *aposphalique* (ἀποσφάλλω, faire fausse route, faire errer, II, 110).

Catholique est tour à tour travesti en *cacolique* (de κακὸς, mauvais, I, 287 ; II, 118, 250), *cacothelique* (de κακοθελής, malveillant, I, 31), *cacozelique* (de κακόζηλος, qui recherche le mal, I, 30), *capelique* (de καπηλικος, qui concerne, les petits marchands, III, 66), *cotillique* (de κοτύλη, creux, I, 78).

Les lecteurs de Marnix goûtaient fort ces plaisanteries fades et déplacées. Fischart, dans sa version de la *Ruche* (1569), en a conservé la plupart[1], en les agrémentant de ses propres inventions.

Voici un relevé sommaire des jeux de mots de Marnix :

Bullaire : *bobulaire*[2] (I, 140, 364).
Colisée : *culisé* (I, 86, 155).
Dialectique : *dialeschefrites* (I, 129).
Eglise : *eclipse* (I, 288).
Faculté : *fatstulté* (II, 100).
Jésuite : *Jezidite*[3] (I, 161 ; II, 68) ; *Jesuvuide* (II, 61).
Procession : *porchassion* (III, 47, 51).
Sanctifié : *fientifié* (II, 388).
Sanctissime : *sang dipsime*[4] (I, 84 ; II, 91).
Société : *sottecité* (I, 31 ; II, 64).
Sorbonne : *Sorbebone* (III, 191) ; *Sorbevinal* (III, 123, 127).
Theologie : *theagogie*[5] (III, 91) ; *thyalogie* (II, 100, etc.), à côté de *deologie* (IV, 106) et *temetologie*[6] (I, 142).
Theologique : *drollogique* (III, 301) ; *thyalogique* (I, 63) ; *tropfologique* (I, 222, etc.).
Université : *humeversité* (I, 63) ; *luneversité* (I, 37, 81), à côté de *cluniversité* (I, 31), allusion à Cluny et à son collège d'études théologiques (peut-être aussi au latin *clunes*, fesses).

1. Par exemple dans son *Bienenkorb : kakolisch* (= catholique) et *Jesuwider* (jésuite). Voir Schneegans, *Geschichte der grotesken Satire*, p. 415.
Beaucoup plus spirituels sont les quelques jeux de mots de la *Satire Ménippée*, par exemple, ceux-ci (p. 18) : « Tout cela marchoit en moult belle ordonnance *Catholigue*, *Apostolique* et Romaine ».
2. Cf. moy. fr. *bobe*, tromperie.
3. Est-ce la finale d'*Hermaphrodite* ?
4. Cf. δύψα, soif.
5. Cf. θεαγωγία, évocation des dieux.
6. Cf. lat. *temetum*, vin pur.

2. — *Allitérations.*

Les formes allitérantes qui ne sont rares ni chez Rabelais ni chez les écrivains de l'époque, se retrouvent fréquemment dans le *Tableau*. Notons les suivantes :

Je concluds, en concluant, par conclusions bien conclusives (II, 177).
Consideré, en considerant, entre autres considerations considerables (I, 222).
Cornes, cornices, cornettes et cornemuses (I, 27).
Heretiques, heretiquans en tout sorte d'heresie (II, 406).
Papables, palpables et patibulables[1] (I, 173).
Perles, perlats et perladures (I, 86).

3. — *Composés burlesques.*

Marnix a su tirer, comme ses émules, un élément comique des composés burlesques de son invention. A côté de composés de deux membres, on rencontre sous sa plume des monstres de trois ou plusieurs vocables :

1° Alectrophoneme (« chant du coq », II, 293) ; barbicontenance (II, 335) et barbitonsurer (I, 422) ; crucigere (II, 71 ; III, 309) ; diamissaticum[2] (IV, 222) ; entravemarié (I, 25, 86) ; entintimbraillé (II, 69) ; groignipotent (I, 96) ; intronomatriculer (IV, 151) ; medulliglossematique[3] (II, 295) ; papicole (I, 31) et papifol (I, 264 ; II, 128 ; III, 223) ; papicontenance (III, 26) et papilatre (I, 31) ; papipotential (I, 417 ; II, 42) ; pulpifical (I, 240) ; reciprocicorner (I, 103, 113) ; Romicredule (IV, 195) et Romivole (I, 82).

2° Archimarmitonerastique (II, 304) ; architectopapidemoniaque (I, 96) ; catholicoquinopapal (II), 257) ; circonvolubilipatnoterization (I, 25) ; heteroclitocentricalement (II, 257) ; jesubardocuculé (II, 35 , cf. 42) ; nugicanoricrepe (II, 304) ; remoromulide (II, 257[4]).

1. Allusion à *patibulaire.*
2. Cf. *diacatholicon,* remède universel (III, 126), réminiscence du *catholicon* de la *Satire Ménippée,* affublé du préfixe pharmaceutique *dia* (très fréquent dans les pharmacopées jusqu'au XVII[e] siècle).
3. Composé d'*emeduller,* tirer la moelle (II, 124), et de *glossematique,* déjà mentionné.
4. Cf. Romulide (I, 36), précédé de Rémus.

Ces composés burlesques sont inspirés du roman rabelaisien qui en présente un grand nombre et parfois de dimensions inusitées[1].

F. — Coquilles et contresens.

La première impression du *Tableau* (1599-1605) et sa réimpression en 1857 ont conservé nombre de fautes typographiques. D'autre part, le premier érudit qui se soit occupé du vocabulaire de Marnix a fourni des interprétations erronées qu'il importe de redresser.

1. — *Coquilles.*

Citons cet exemple caractéristique. On lit « teste *cumane* » (II, 257), et « bestes *cumanes* » (III, 151), avec le sens d' « énorme ». Ce sont là des coquilles typographiques pour le rabelaisien *decumane*, comme le prouvent les expressions parallèles « huistres *decumanes* » (III, 138) et « grosses et *decumanes* bourdes » (IV, 7).

Voici quelques autres errata :

Badelorié (pour *banderolié*, « réuni[2] sous la même bannière, enregimenté ») ; *bouraquins* (pour *bourrabaquins*, IV, 12) ; *burelucocage* (pour *emburelucoquage*, III, 208) ; *cornifleur* (pour *escornifleur*, I, 398) ; *dominorier* (pour *dominotier*, « revêtu d'un domino », II, 63) ; *erogue deniers* (pour *rogne-deniers*, I, 31) ; *garbouler*, *garbuler* (pour *grabeler*, II, 7) ; *morgnifique* (pour *moinifique*, I, 114) ; *poudrebofé* (pour *poudre bifé*, II, 402) ; *rottier* (pour *routier*, II, 350), à côté de *routre*[3] (pour *roulte*, I, 338) ; *sercail* (pour *serrail*, III, 202) ; *triquestre*, « triangle » (pour *triquerre*, II, 122).

Ajoutons-y *ornal*, pour *orval*, désastre, dans ce passage : « O, le grand *ornal !* » (I, 321 ; cf. II, 206), exclamation ironique.

2. — *Contresens.*

M. Oosterhof, auteur d'un travail récent sur les éléments linguistiques du *Tableau* de Marnix, y a ajouté en appendice un Glossaire-index, qui fourmille d'erreurs d'interprétation. D'une

1. Cf. chez Marnix : *honorificabilité* (I, 312), *magistronostrandalement* (IV, 102), etc.
2. M. Oosterhof rend le mot au petit bonheur par « bariolé ».
3. « Sa doctrine, son honneur et authorité s'en iroient à *vau de routre* ».

part, on y trouve les emprunts de Rabelais constamment mêlés avec les vocables particuliers à Marnix ; d'autre part, faute d'une connaissance suffisante de la langue du XVI^e^ siècle, l'auteur attribue à nombre de mots des sens erronés. Envisageons ces deux catégories, en renvoyant pour les références aux vocables traités ci-dessus.

a. — *Agoué*, friand (pour dégoûté) ; *animule*, animalcule (pour petite âme) ; *arbalestrage*, sorte d'arbalète (pour fig. armure).

Dialeschefrite, raisonnement étrange (pour dialectique, jeu de mots).

Embourracher, s'embourrer (p. 117, pour se griser) ; *engoulfer*, aller sur mer (pour s'engouffrer, II, 124) ; *espautrer*, déboiter l'épaule (pour écraser).

Fougade, fougasse (pour fougue).

Grimauderie[1], verbiage (pour école des grimauds, école élémentaire).

Hanebane, jusquiame (pour *fig.* bagatelle).

Lansquenet, soldat armé d'une lance[2] (pour soldat du plat pays, en opposition avec les montagnards Suisses).

Monopoler, jouir[3] d'un monopole (pour conspirer) ; *morologique*, peu logique (pour fou) ; *motelet*, petit mot[4] (pour motet).

Rialte[5], contribution, impôt levé (pour *il ponte di Rialto*, à Venise).

Scopette, attaque, poursuite (pour fusillade).

Triquebalaridelle, drôlerie (pour bagatelle).

b. — *Bragard*, étrange (« syllogisme », pour pompeux) ; *chalemitique*, de *chalemite*, p. 128 (double erreur pour *chalemitique*, mercurial, fig. imaginaire) ; *coquarde*, étrange (proprement, d'un bonnet à la coquarde) ; *emburelucqué* (pour emburelucoqué), rempli (pour embarrassé, voy. burelucocage) ; *escharbotté*, incongru (pour dissipé) ; *fanfreluches*, flammèches (pour balivernes) ; *gogue*, sorte d'appas (pour remède diurétique) ; *haulte gresse* (livre de), d'importance (pour gaulois, licencieux) ; *lifrelofre*, homme sot (pour philosophe, ironiquement) ; *massitere*, massier (pour officier de la Quinte) ; *vessaille* (des déesses), marmaille, menu fretin, II, 69 (pour « tas de vesses ou de femmes libres », souvenir rabelaisien).

Il importait de relever ces formes erronées et ces contresens pour ne pas donner une fausse idée du vocabulaire de Marnix, dont l'étude exige une certaine intimité avec l'immense lexique du XVI^e^ siècle, dont il est un des monuments les plus curieux.

1. Cf. I, 140 : « Ce bon Docteur en *grimauderie* catholique romaine... ». Rappelons ci-dessus *grimaudiser*.
2. Cf. Oosterhof, p. 134 : « ... le mot *lansquenet* peut, à mon avis, dériver du néerl. *lansknecht*, soldat armé d'une lance... ».
3. Cf. II, 248 : « Ils *monopoloyent* entre eux pour tromper les orthodoxes... ».
4. Cf. I, 337 : « N'est-il pas gracieux de dire le *mottelet*... ? »
5. Cf. I, 423 : « ... le superbe et magnifique bastiment du *pont de Realte* purgatorial... ».

G. — Éléments affectifs.

Les données lexicologiques relevées jusqu'ici ont besoin d'être complétées par les tours de pensée particuliers à Marnix, par ses comparaisons et ses images préférées, par les proverbes et les expressions typiques qu'il affectionne. Mais, ce domaine psychologique nous entraînerait trop loin et force nous est ici de nous borner à l'essentiel.

1. — *Proverbes.*

En ce qui touche les proverbes et les locutions caractéristiques, le relevé, par trop sommaire d'Oosterhof, confond habituellement ce qui revient à Rabelais ou à Henri Estienne avec ce qui appartient en propre à Marnix.

Telles sont, d'une part, les expressions typiques rabelaisiennes : *frotter son lard, faire chère lie, à la mode qui trotte*, etc. ; et d'autre part, *faire le piaffe*, particulier à Henri Estienne.

Comme nous avons consacré une étude approfondie à la parémiologie rabelaisienne[1], les rapprochements pourront aisément être faits avec les dictons et proverbes du *Tableau*.

Certains de ces proverbes ont une forme spéciale, par exemple celui-ci : « Ils n'y entendent non plus que *bracque en malvoisie* » (III, 40), qui doit être rapproché de ce passage d'une ancienne farce : « On obeira à ce villain qui est plus yvre qu'un *bracquet*[2] ? »

2. — *Comparaisons.*

Les comparaisons sont très fréquentes dans les parties polémiques et vivantes du *Tableau*. Celles de Rabelais y occupent toujours la première place. Comme le grand Tourangeau, Marnix aime à les cumuler dans la même phrase. C'est ainsi qu'en parlant des prières machinales et des mortifications des moines, il présente cette enfilade :

1. Voy. *La Langue de Rabelais*, t. I, p. 343 à 448.
2. *Ancien Théâtre*, t. II, p. 39.

« Ils pendent la teste sur les espaules, ils tournent le col *comme un jonc*, et se plient *comme une anguille*, ils ont tousjours le Breviaire à la main, ils affligent leur chair, ils froncent les deux chatunes *comme un maistre bouc*, ils enfoncent les yeux *comme un hibou*, ils tournent le blanc des yeux *comme une chievre qui avorte*, ou *un maistre veau qui est en agonie*, ils sont baveux *comme un pot de moustarde*, et se mouchent du bras *comme un boucher qui escorche un veau* » (IV, 23).

Mentionnons une de ces comparaisons pittoresques, étrangère à Rabelais, mais bien caractéristique : « Ce maistre Durandus est un mirifique *apotiquaire sans sucre* » (III, 202) et plus loin : « Un autel sans images est *autant qu'...un apoticaire sans sucre* » (III, 283).

Le sucre était dans le bon vieux temps un article de première nécessité pour l'exercice de la profession pharmaceutique. L'apothicaire qui en était dépourvu était un apothicaire misérable, manquant des choses les plus indispensables[1]. De là, *apothicaire sans sucre*, un homme mal fourny selon sa profession (Oudin, 1642).

Même comparaison dans les *Satires chrestiennes* (p. 36) :

> Caphars sont bons *apothicaires*
> *Sans sucre...*

et dans d'autres écrits du temps.

3. — *Images.*

Marnix, comme Rabelais, a tiré ses images de tous les domaines de la vie sociale et intellectuelle. Il les a empruntées tour à tour à l'alchimie et à l'art militaire, à la marine, à la médecine et à la musique, à la mythologie et à la scolastique, au costume et aux jeux.

Comme chez les auteurs des pamphlets antérieurs, les images tirées de la cuisine sont extrêmement nombreuses, et Marnix s'est visiblement inspiré à cet égard des *Satires chrestiennes de la cuisine papale* (1560).

L'alchimie n'est pas moins mise à contribution. Marnix emprunte à Rabelais les termes de « maistre *massitere* » et de *spodi-*

1. Voy. Dr Paul Dorveaux, *Le Sucre au Moyen Age*, Paris, 1911, p. 36-39.

zateur (I, 319, 324) ; mais son vocable favori est *spagirique* (mercure, I, 252 ; chylification, I, 321 ; maistre, II, 353) : « Or considerons maintenant quelle ...quintessence ce maistre Alchimiste tire de ce divin or, par ces circulations *spagyriques* » (I, 317). Ce terme figure ultérieurement dans le *Moyen de parvenir* (1611).

Ajoutons ces deux autres termes hermétiques : «...la pierre philosophale, le *Lili* des Spagyriques » (II, 406), à côté de : « ... le *lilipelican* et la pierre philosophale » (I, 318). *Lilith* est un des sept démons de la Cabale, nom tout indiqué pour les adeptes de l'art hermétique.

Rappelons enfin le mythe imaginé par Marnix touchant le roy *Chalem* et son merveilleux mercure (II, 350).

Voici maintenant le tableau d'ensemble des sources, où Marnix est allé chercher ses images plus ou moins développées :

Art militaire. — Arc à jallet (I, 252) ; arbalestrier (I, 129, 244) ; bouclier (I, 293 ; II, 59) ; canonnier (II, 304) ; catapulte (II, 29, 90, 96) ; compagnie (I, 300) ; coup d'estriviere (I, 210, 338) ; franctaupin (II, 303, 406) ; haquenée (II, 317) ; harnacheure (II, 128) ; joute (II, 241) ; panoplie (II, 187) ; passevolant (I, 88, 113, 118, 119) ; pharetre (III, 125).

Cuisine. — Andouille (I, 90) ; broche rost (I, 310 ; II, 190), brouet (I, 162) ; capirottade (I, 73 ; II, 94) ; chair salée (I, 91) ; langue de veau (I, 68) ; lippée (I, 227) ; maistre queux (I, 298) ; marmite (I, 161, 168, 298) ; moustarde (I, 64) ; pasté (I, 101) ; potage (I, 153 ; II, 17, 105 ; III, 347).

Marine. — Ancre (I, 9) ; barque (I, 33) ; chourme (I, 32, 92) ; hune (III, 220) ; saint Nicolas et saint Elme (II, 38, 253) ; perdre le nort (III, 21) ; proue et pouppe (I, 92).

Médecine. — Catharreux (II, 194) ; cautere (I, 11 ; II, 107) ; clistere (IV, 128) ; mere goutte (II, 341) ; pillule (I, 170 ; II, 289 ; III, 126 ; IV, 104) ; vene (I, 308).

Musique. — Contrepoint (II, 265) ; cordes (I, 138) ; ela (III, 204) ; entonneur (III, 159) ; fausset (II, 204) ; fugue (II, 281) ; note (I, 348) ; refrain de la ballade (I, 76 ; II, 256) ; registres (I, 109 ; III, 286) ; sol ré (II, 289) ; tabulature (III, 167) ; volte (I, 205).

Mythologie. — Cyclope (I, 413) ; Corybantique (IV, 121) ; Demogorgon (IV, 163) ; Hercule (I, 154) ; Jupin (I, 252) ; Niobé (III, 33) ; Olympe (I, 252) ; Pandore (I, 158) ; Phenix (I, 152) ; Polypheme (I, 254) ; Saturne (I, 219) ; Satyres (I, 210).

Ce sont ces images et ces comparaisons, puisées un peu partout, qui donnent aux controverses de Marnix de la vivacité et du relief.

L'abstruse discussion des différends théologiques s'animait ainsi sous la plume du polémiste et offrait aux lecteurs, d'avance gagnés à la cause, l'occasion de se divertir aux dépens de leurs adversaires.

A côté des éléments comiques et burlesques, ces éléments affectifs ont beaucoup contribué à la réputation du *Tableau*. Aujourd'hui encore ses rares lecteurs, pour qui le sujet lui-même a perdu tout intérêt, sont séduits par ces parties vivantes qui rachètent l'insupportable prolixité de ces débats théologiques.

Le *Tableau* de Marnix est à coup sûr le plus vivant des pamphlets du XVI^e^ siècle. Mais il est quelque chose de mieux, autrement il aurait subi le sort habituel de toute cette littérature polémique, vouée aujourd'hui à un complet oubli.

Son auteur est en même temps un écrivain de race qui, par sa verve, a su l'animer d'une vie intense et, par ses dons de style, lui imprimer une physionomie à part. Sa virtuosité verbale en fait en outre une des sources de la langue du XVI^e^ siècle.

Le lexicographe anglais Randle Cotgrave a le premier apprécié ce caractère linguistique. Il en a tiré parti pour son immense *Dictionnaire français-anglais* (1611), mais un parti incomplet et par trop sommaire. Nous avons déjà relevé son procédé éclectique sans que nous ayons pu entrevoir les raisons de son choix.

On conçoit à la rigueur que Cotgrave ait reculé devant les audaces linguistiques de Marnix, qu'il ait négligé ses trouvailles burlesques, mais pourquoi n'a-t-il pas tenu compte de ses acquisitions positives, de ses archaïsmes et provincialismes ? L'apparition tardive du *Tableau* (1599-1605) explique peut-être cette utilisation partielle. Toujours est-il, que, dans cet immense *Dictionnaire*, l'œuvre de Marnix occupe une certaine place et constitue une de ses sources.

De nos jours, c'est le patoisant Delboulle qui a utilisé le *Tableau*, en tant que son vocabulaire touche à celui de la langue générale, et ses extraits ont passé, mais sans références précises, dans le *Dictionnaire général* (1902).

Le premier qui ait récemment tenté un examen philologique du *Tableau*, est un compatriote de Marnix, M. Oosterhof. Dans sa thèse sur Marnix (1909), il a essayé de caractériser les traits essentiels de son style et de son vocabulaire. Mais sa méthode laisse à désirer quant aux sources immédiates de Marnix (Rabe-

lais, Viret, Henri Estienne) et sa connaissance imparfaite de la langue du XVI^e^ siècle lui fait attribuer aux vocables de son *Glossaire* des acceptions par trop vagues ou foncièrement erronées.

Nous venons, à notre tour, d'aborder l'étude philologique du *Tableau,* en discernant rigoureusement ce que son auteur a pris à ses devanciers, en premier lieu à Rabelais, et ce qui lui revient en propre. Nous avons soumis ces éléments personnels à un examen strictement historique, en distinguant ce que Marnix a tiré des idiomes anciens et modernes de ses propres créations verbales. Nous avons complété ces éléments positifs du lexique par son énorme provision de vocables burlesques et imaginatifs, tâchant ainsi d'embrasser l'ensemble de ce monument linguistique.

L'œuvre de Marnix est la production la plus considérable de la polémique religieuse du temps, en même temps que le plus vaste témoignage de l'influence absorbante de Rabelais. Sous le rapport purement linguistique, le *Tableau* reste un des monuments de cette langue surabondante du XVI^e^ siècle, qui trouve son point de départ dans Rabelais et son aboutissant dans Marnix.

VI

DERNIÈRES PUBLICATIONS
(1925-1930)

L'intérêt porté à l'œuvre rabelaisienne suit une progression constante. Le nombre des lecteurs augmente sans cesse, comme en témoignent les efforts des éditeurs pour la rendre accessible au grand public.

Réimpressions. — Signalons un nouveau tirage de l'édition illustrée par Gustave Doré (texte Moland), chez Garnier, 1927, et de l'édition de Burgaud des Marets, avec une introduction inédite de Jacques Boulenger (chez Firmin Didot), 1929.

Un des érudits les plus avertis des choses de la Renaissance, Jean Plattard, vient de publier cette même année une nouvelle édition des *Œuvres complètes de Fr. Rabelais*, en cinq volumes, dans la collection des Universités de France, de l'Association Guillaume Budé. L'éditeur donne, comme version définitive du texte, celle qui a reçu la dernière approbation de l'auteur. Chaque livre est suivi d'un commentaire substantiel et l'édition sera close par un lexique des termes sortis d'usage.

Vulgarisations. — La Cité des livres a publié, de 1927 à 1929, une édition modernisée des « *Œuvres de M. Fr. Rabelais*, colligées et présentées par Pierre d'Espezel ».

Tandis qu'Henri Clouzot, dans son « *Gargantua et Pantagruel*, texte transcrit et annoté », chez Larousse (1913-1914), s'était borné à de légères modifications de forme, — orthographe modernisée, verbes d'après les règles de la grammaire moderne, etc. — M. d'Espezel est allé plus loin dans la voie de vulgarisation. Il n'a pas craint de s'attaquer au trésor verbal de Rabelais, conservant uniquement les mots sans équivalents dans la langue

moderne, et remplaçant par des équivalents « les mots abandonnés » (Préface). Cependant, ce sont précisément ces archaïsmes et ces dialectismes qui représentent un des côtés les plus originaux du génial écrivain. Le mot et la chose, la pensée et l'expression sont chez Rabelais inséparables : on ne saurait modifier l'une sans altérer l'autre.

Biographies. — On ne possédait jusqu'ici pour la biographie que des recherches partielles et dispersées, en première ligne les études d'A. Lefranc et de H. Clouzot.

Dans sa récente *Vie de Rabelais* (1928), Jean Plattard nous offre une mise au point et comme une première synthèse. Dans ce tableau d'ensemble, l'érudition et l'art se complètent mutuellement. Les données les plus récentes sur la vie du grand écrivain y sont mises en valeur, les lacunes signalées, les détails sur l'œuvre habilement intercalés. Nous reviendrons plus bas sur la position prise par l'auteur touchant le problème du *V^e^ livre*.

Les données biographiques et exégétiques d'Anatole France sur Rabelais, contenues dans ses conférences faites en Amérique pour la première fois éditées l'année dernière (cf. ci-dessus, p. 98), viennent de paraître en anglais : *Rabelais by Anatole France* (Londres, 1929).

Critique. — Le plus récent essai sur Rabelais figure en tête des *Flambeaux* (1929), par Léon Daudet. C'est une étude, littéraire et esthétique, où le grand écrivain est apprécié avec sympathie et admiration. Comme faculté sensible maîtresse, l'auteur relève assez subtilement chez Rabelais l'oreille : « Tout ce qui concerne l'audition est, chez lui, particulièrement décrit et en termes impressionnants. »

Parlant des nombreux déplacements de Rabelais, M. Léon Daudet fait ressortir l'importance des cueillettes linguistiques locales successivement introduites dans l'œuvre : « C'est là, ajoute-t-il, un point de vue qui n'a pas encore assez frappé les historiens et les érudits, attelés à l'œuvre de ce grand homme ».

Si l'éminent critique avait pris la peine de feuilleter le deuxième volume de notre *Langue de Rabelais* (1923), il aurait trouvé la question traitée à fond et méthodiquement résolue.

Version américaine. — Les éditeurs de New-York, Covici-

Friede, et le rabelaisant américain Samuel Putnam viennent de consacrer à Rabelais une publication monumentale sous ce titre : *All the existant Works of Fr. Rabelais. An American translation with a critical Text, Variant Readings and Variorum Notes... with illustrations by Jean de Boschère*, New-York, 1929, 3 vol. in-4°. Edition hors commerce et réservée aux seuls souscripteurs. Prix, 150 dollars (1.250 francs actuels).

C'est la première version anglaise de Rabelais, complète et non expurgée, destinée au grand public. Venue après celle de W.-F. Smith, elle a profité jusqu'à indiscrétion de l'édition Lefranc, pour les deux premiers livres. Sans faire étalage d'érudition et sans prétendre à des recherches personnelles, l'auteur s'est simplement proposé d'être l'intermédiaire entre l'érudition française et le lecteur américain.

M. Putnam est doublement sympathique comme blessé de guerre et comme rabelaisien passionné. A peine revenu du front, il a vécu dix ans dans l'intimité de son auteur favori. Sa préface est datée : Paris, juillet, 1928.

La nouvelle version pousse la fidélité jusqu'à conserver les termes propres à Rabelais et ses néologismes (quitte à les expliquer dans des notes). Pour rendre la vie et le mouvement de l'original, M. Putnam a tiré parti de toutes les ressources de l'anglais-américain : parler vulgaire, argotismes, termes professionnels. C'est ainsi, pour citer un exemple, que les « Propos des bien yvres » sont rendus par des équivalents tirés des habitués des bars américains.

Le traducteur reconnaît loyalement tout ce qu'il doit à la savante édition de la Société des Études rabelaisiennes, ainsi qu'aux études parues dans la *Revue* de cette même Société (*Préface*, p. xxi) : « Si ces travaux avaient manqué, ajoute-t-il, et particulièrement les recherches linguistiques de M. L. Sainéan, la présente version n'aurait jamais été entreprise[1]. »

Pour les deux premiers livres, M. Putnam, comme nous l'avons dit, a mis à contribution les notes de l'édition Lefranc ; mais à partir du *Tiers livre*, il ne donne que de maigres extraits de Le Duchat, d'Esmangart, du bibliophile Jacob. Il est éton-

1. Ailleurs, p. xi, le traducteur qualifie M. d'Espezel, dont la vulgarisation du texte rabelaisien a été caractérisée ci-dessus, *the greatest living Rabelais scholar* (« le plus grand savant rabelaisien vivant »). Nous ignorons complètement sur quoi se fonde cet éloge transatlantique.

nant que, dans ces conditions, il n'ait pas effectivement utilisé notre *Histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais*, et notamment *La Langue de Rabelais* (1923), ouvrages qui auraient pu lui fournir les données essentielles d'un commentaire philologique précis et vivant, au lieu des notes prolixes et vieillottes qu'il ressert. Bien qu'il cite nos travaux dans sa bibliographie, il n'en a tiré en fait aucun parti.

De là, la disproportion frappante entre l'exubérance du commentaire pour les deux premiers livres et l'absolue stérilité de la glose pour le reste du roman et les *opera minora*.

Mais, comme M. Putnam est encore jeune, on peut espérer qu'il s'efforcera de combler cette énorme lacune, en rétablissant un certain équilibre dans le commentaire des divers livres du roman, et qu'il débarrassera ses chapitres de l'exégèse historico-allégorique, véritable poids mort, ainsi que des *Songes drolatiques* (reproduits intégralement) qui n'ont rien de rabelaisien (cf. ci-dessus, p. 21).

Problème du v^e^ livre. — Dès 1915, dans notre *Histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais*, nous avons appelé l'attention des rabelaisants sur les données précises et réelles du *Pays de Satin* et sur l'importance pour la paternité rabelaisienne de cet important épisode du livre posthume. Nous avons alors insisté sur la rigoureuse exactitude de ce chapitre et sur sa valeur documentaire, que personne en France n'était alors à même d'écrire que Rabelais. Celui-ci avait le premier visité, vers 1536, la ménagerie Strozzi, à Florence, et possédait seul, à cette époque, cette expérience des données historiques et réalistes que suppose ce curieux tableau des connaissances zoologiques en France vers le milieu du xvi^e^ siècle.

A cette constatation positive, Pierre Villey, dans son *Rabelais et Marot* (1923), se borne à faire remarquer (p. 227), d'une part, que l'*Histoire naturelle* de Pline était la source où puisaient tous les naturalistes du temps et, d'autre part, que « l'art d'un faussaire est d'attraper la manière de son modèle ».

Mais ni l'une ni l'autre de ces remarques n'infirme notre constatation précise : aucun médecin naturaliste de l'époque, à plus forte raison aucun pasticheur, ne disposait (et ne pouvait disposer) de cette expérience personnelle des ménageries de l'époque et des données exactes de l'introduction des fauves en France vers 1550.

Notre argument d'ordre historique est ainsi resté sans réplique, et lorsque Jean Plattard vient récemment affirmer (*Gargantua*, p. LV) : « M. Villey a soumis les preuves de M. Sainéan à une discussion méthodique, opposant ensuite conjecture à conjecture », cette assertion est triplement erronée :

1° P. Villey ne pouvait connaître, et, moins encore combattre, les preuves alléguées dans nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle* (1927), parus trois ans après son *Rabelais et Marot* (1923) ;

2° Le fait unique, dont cet éminent érudit a d'ailleurs saisi toute l'importance pour le problème du *V^e^ livre*, est l'épisode du *Pays de Satin ;*

3° P. Villey n'oppose pas conjecture à conjecture, mais une double hypothèse aléatoire à un fait positif d'ordre historique.

Nous avons consacré, en 1927, dans nos *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle*, une étude circonstanciée à l'authenticité et aux parties constitutives du livre posthume, en serrant le problème de plus près et en le considérant sous toutes ses faces.

Après avoir éliminé les parties adventices (le Prologue et les fragments traduits), nous avons fait ressortir le caractère foncièrement rabelaisien des principaux épisodes. Passant du fond à la forme, nous avons montré que, sous le rapport philologique, le *V^e^ livre* continue minutieusement les procédés rabelaisiens des livres précédents : mêmes archaïsmes et parisianismes, mêmes catégories linguistiques : l'emploi de l'hébreu, qui appartient en propre à Rabelais, se continue, comme celui de l'italien et du grec, à travers tous les livres du *Pantagruel* — autant de critères philologiques qui contribuent à authentifier le fond du livre posthume.

Parmi les interpolations, nous avons signalé celle du nom de *Scaliger* en tête des entéléchistes : place doublement erronée, comme date et comme opinion. Ce prétendu anachronisme du réviseur — l'argument le plus fort invoqué contre l'authenticité du *V^e^ livre* — s'évanouit à la lumière des faits rigoureusement contrôlés.

La critique d'ordre sentimental avait également opposé à l'authenticité du livre posthume ses tendances calvinistes, l'âpreté de sa satire et surtout son étrange symbolisme. Mais nous avons montré que cette prétendue inspiration protestante est diamétralement opposée à la pensée religieuse de Rabelais pendant la

période finale de sa vie ; que la véhémence de la satire religieuse atteint au *Quart livre* son plus haut degré d'intensité dans l'épisode des Papimanes et dans la fiction de Physis et Antiphysis. Quant au symbolisme qui marque profondément cette partie de l'œuvre, il est déjà familier au livre précédent, bien que complétement étranger aux trois premiers livres du roman.

Tout récemment, M. Plattard a abordé le problème du *V^e^ livre* dans ses deux récentes publications : Introduction de *Gargantua* (p. LV-LVI) et *Vie de Rabelais* (p. 229 et suiv.)[1]. Son attitude est purement négative. Aux résultats les plus positifs obtenus par la critique des textes et par l'analyse philologique, il se contente d'opposer une fin de non-recevoir ou des hypothèses plus ou moins pertinentes.

Envisageons-les de près.

I. — « Les arguments tirés de la critique des textes ne sont pas décisifs en faveur de l'attribution du *V^e^ livre* à Rabelais » (p. 235).

Ceci concerne les recherches de Jacques Boulenger et d'Arthur Tilley. Quant à nos propres résultats qui complètent et corroborent ceux de nos devanciers, le critique les passe sous silence.

II. — « Ceux que M. Sainéan a produits d'après l'examen philologique du texte..., ne le sont pas davantage. Un faussaire ou même un simple remanieur, désireux d'accentuer le caractère rabelaisien de ces chapitres, devait naturellement songer à farcir son texte d'emprunts aux langues et aux sciences anciennes dont Rabelais avait manifesté dans les livres précédents une connaissance si diverse et si étendue (p. 235). »

Donc, à nos constatations de fait, d'ordre philologique, on oppose l'hypothèse d'un faussaire, déjà alléguée par Villey, et empreinte du même caractère aléatoire.

III. — En ce qui touche le *Pays de Satin* : « Pline l'Ancien était le maître de tous les médecins en matière d'histoire naturelle. » Ici encore simple écho de la remarque de Villey, déjà relevée.

1. Il avait auparavant exprimé les mêmes vues dans son compte rendu des *Problèmes littéraires du XVI^e^ siècle*, paru dans la *Revue du Seizième siècle* de 1927 (p. 405 et suiv.). Cf. aussi, sur l'authenticité du livre posthume, le mémoire d'A. Tilley, « The fifth book of Rabelais », dans *Modern Language Review* de 1927 (pp. 409 à 420).

IV. — « On y trouve même la mention d'un ouvrage de Scaliger qui ne parut qu'après la mort de Rabelais (p. 235). »

Pas un mot de la double preuve, chronologique et psychologique, que nous avons pour la première fois apportée de cette interpolation manifeste.

V. — « Les mœurs relâchées de la cour romaine, l'excommunication pontificale, le célibat ecclésiastique sont attaqués dans cet épisode (*Isle Sonante*) avec une virulence dont Rabelais n'avait pas encore d'exemple. »

Et l'épisode des Papimanes ? et la fiction de Physis et Antiphysis ? Le fanatisme de Rome, comme celui de Genève, y est frappé d'une condamnation sans appel.

VI. — « Rabelais avait trop de fantaisie pour s'astreindre à cette régularité dans les allégories, que l'on constate dans ce livre, chaque élément de symbole correspondant à un élément de la chose symbolisée (p. LVI). »

En fait, ce symbolisme fait déjà son apparition au *Quart livre* et le livre posthume ne fait que continuer cette tendance particulière à l'âge plus avancé de l'auteur et forme un véritable contraste avec le réalisme des livres précédents. Mais un contraste analogue se manifeste également dans la première et la seconde partie du *Faust* de Gœthe, celui des écrivains modernes qui a le plus d'affinité avec Rabelais.

Ainsi, à nos arguments objectifs, d'ordre historique, philologique et psychologique, on nous répond par des hypothèses ou par des conjectures qui ne pénètrent pas au fond du problème.

M. Plattard a abordé le problème du *V^e^ livre* avec un esprit non dépourvu de prévention. Il est resté sur les mêmes positions que dans le passé, conservant l'attitude sceptique qu'il a consignée dans son *Œuvre de Rabelais* (1910), sans tenir compte des faits, des résultats positifs, tirés du texte, de la philologie et de l'histoire, qui ont vu le jour depuis sa thèse[1].

1. La version hollandaise, citée à la p. 74, d'après Gottlob Regis (t. II, p. CLXXIV), vient d'être l'objet d'un article substantiel de M. K.-R. Gallas (*Mélanges Jos. Schrijnen*, Amsterdam, 1929), qui caractérise en traits sommaires les mérites et les défauts de cette vieille traduction de Rabelais, restée jusqu'ici unique dans les Pays-Bas. M. Gallas n'est pas parvenu à dévoiler le pseudonyme *Claudio Gallitalo*, sous lequel se cache le traducteur, dont le nom est resté inconnu aux bibliographes néerlandais.

INDEX

Le sigle **s.** indique la suite d'une ou plusieurs pages ; les chiffres gras renvoient au passage principal

Aimé-Martin, 113.
Allione-d'Asti, 114.
Alphabet de l'Auteur françois, 38, 39, 46.
Amboise (François d'), 179.
Amyot, 61, 62.
Aristophane, 111, 115, 121.
Arnstædt, 76.
Assoucy (d'), 168, 169.
Aubigné (Agrippa d'), **157 s.**, 193.
Autelz (Guillaume des), 23, 102.

Bacon (Francis), 121, **237.**
Baïf, 165.
Balzac (Guez de), 224.
Balzac (Honoré de), 29, **148**, 149.
Bar (M^lle^ de), 228.
Barnaud (Jean), 269.
Barré, 256.
Barriobero Herran, 77.
Barton (Brown), 111, 239.
Baudement (Théophile), 39.
Bayle, 37, 72, **106, 252,** 263, 267.
Beaulieu (Eustorg de), 20.
Beaumarchais, 185.
Belon (Pierre), 90, **220,** 221.
Berni, 47, 48.
Bernier (Jean), 6, 48, 57, 68, 94, **95,** 120, 211, 219.
Berthod, 169.
Bertrand (A.), 98.
Besant (Walter), 244.
Besch (E.), 138, 140.
Bescherelle, 50.
Besson, 65, 68.
Beuchot, 41.
Bèze (Théodore de), 13, 211, 231, 262, 264.
Bibliothèque bibliophilo-facétieuse, 23, 24, 107, 206, 208.
Bibliothèque universelle des Romans, 101.
Billon (François), 198.
Blum (André), 22, 267.
Bonivard (François), 232.
Borel (Pierre), 84.
Botero (Giovanni), 120.
Bouchereau, 58.
Bouchet (Guillaume), 126, 127, **134 s.**, 138.
Bouchet (Jean), 11, 92, 162, 218.
Bouhier (Jean), 39.
Boulanger (Pierre), 3, 6, 7.
Boulenger (Jacques), 24, 56, 125, 178, 257, 303, 308.
Bourgeois, 237.
Bourrilly, 56.
Bracquemond (Félix), 257.
Brandon (E.), 78.
Brantôme, 126, **189,** 190, 191.
Brette (Armand), 226.
Briefve Declaration, 37, 38, 73.

Broberg (S.), 77.
Browning (Robert), 122.
Brun (Pierre), 168.
Brunet (Charles), 45, 46, 50.
Brunet (Gustave), 24, 96, 255.
Brunetière (Ferdinand), 10, 25, **117 s.**, 201, 250, 251.
Brunot (Ferdinand), 90.
Bruscambille, 259.
Buchon (J.-H.), 67.
Budé (Guillaume), 79, 92, 93, 219.
Buisson (H.), 11.
Buonano (Vittoria), 63.
Burckhardt (Jacob), 121.
Burgaud des Marets, 54, 83, 254, 303.
Busson (Henri), 215.

Caillemer, 39.
Calvin, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 49, 119, 155, 194, 200, 203, 206, 215, 216, **267**, 268.
Cantù (Cesare), 120.
Caquets de l'accouchée, 258.
Cent Nouvelles nouvelles, 128, 175.
Cervantès, 1, 120, 122, 238, 241.
Chamard (H.), 164.
Chamisso, 120.
Chapelain (Jean), 89, 224, 225.
Chappuys (Claude), 11.
Charlanne (Louis), 48.
Charron, 226, 227, 235.
Chasles (Philarète), 114, 121.
Châteaubriand, 1, 118, 122.
Chaudon, 108.
Chénier (André), 177.
Chicot, 153, 184.
Cholières (Nicolas de), 126, 127, **141**, 142.
Chronicques admirables, 22.
Chronicques inestimables, 22.
Citoleux (Marc), 177.
Clément (Louis), 156, 202.
Clouzot (Henri), 5, 56, 99, 103, 257, 303, 304.
Cock et Tirlinck, 74.
Cohen (Gustave), 266.
Coleridge (Samuel), 49, 122.
Colin (Jacques), 61.
Colletet (Guillaume), 9, 11, 23, 37, 86, 93, 94, **96.**
Comédie des Proverbes, 8, 83, 171, **180**, 181.
Compayré (G.), 243.
Complément du Dictionnaire de l'Académie, 46, 89.
Cop (Guillaume), 38, 218.
Copley (Christie), 14, 244.
Corbinelli (Jacques), 119.
Corneille (Pierre), 168.
Cosquin (Em.), 254.
Costar (Abbé), 160.
Coster (Charles de), 232, 233, 266.
Cotgrave, 4, 34, 35, 44, 71, **80 s.**, 289, 301.
Coutaud (A.), 243.
Cramer, 202.
Cuvier (Georges), 222.

Dagoneau (Jean), 141.
Dallington (Robert), **242**, 243.
Dante, 1, 27, 109, 116, 122, 194.
Daudet (Léon), 304.
Delarue, voy. Strada.
Delaulnaye (Stanislas), 11, 35, 45, 50, 52, 68, 83, **87**, 95, 109.
Delaunay (Paul), 220, 221.
Delboulle (A.), 266, 301.
Démocrite, 150, 178, 188, 219.
Desaivre (Léo), 16.
Désiré (Artus), 205.
Des Périers (Bonaventure), 14, 126, 127, **131 s.**, 206.
Devéria (Achille), 256.
Dictionnaire de l'Académie, 84.
Dictionnaire général, 83, 90, 286, 292, 301.
Diderot, **145 s.**, 239.
Disciple de Pantagruel, 20, 22, 197.

Discret (L.-C.), 180.
Dolet (Estienne), 14, 61, 132, 163, 210, 218.
Donne (John), 230.
Doré (Gustave), 256, 303.
Dorveaux (Paul), 56, 299.
Doujat, 43.
Doumergue (Emile), 15, 268.
Du Bellay (Joachim), 3, 5, 9, 61, **164 s.**, 202.
Du Bois (Jacques), 218, 219.
Dubouchet, 98.
Ducatiana, 41.
Du Fail (Noël), 23, 25, 126, 127, **128 s.**, 151, 242.
Dufour, 203.
Dufresny, 10, 29.
Du Laurens (Henri-Joseph), **146**, 147.
Du Lorens (Jacques), 167.
Du Moulin (Pasteur), 209, 215.
Duplessis (Georges), 181.
Dupuy (Ernest), 177.
Dupuy (Pierre), 39.
Du Verdier, 22, **101**.

Eckstein (Dr), 74.
Elias (Julius), 75.
Emerique (E.), 242.
Erasme, 213, 227.
Esmangart, 48, 50, 305.
Espezel (Pierre d'), 303, 305.
Esternod (Claude d'), 167.
Estienne (Henri), 132, 139, **155 s.**, **201**, 202, **270**, 271, 272, 298, 302.
Estienne (Robert), 67, **78 s.**, **200**, 201, 262.

Farrer (Lucy), 81.
Favre (Louis), 44, 90.
Ferrand (David), **170**, 171.
Feller, 113.
Ferriar (John), 238.
Fischart (Jean), 34, 35, 61, **62 s.**, 74, 75, 76, 120, 294.
Flag (G. der), 49.
Flaubert (Gustave), 229, 230.
Fleury (Jean), 49, 98, 115, 125.
Florimond de Rémond, 205.
Florio (John), 61, 65.
Folengo, 121, 249.
Fontenelle, 222.
Forest des Amours, 13.
Forney (L.-S.), 41, 103, 108, 180.
Fournier (Edouard), 258, 259, 260.
France (Anatole), 98, 304.
Francis (Bacon), 121.
Frank (Félix), 132.
Furetière (Antoine), **90**, 144.

Gaillard (Augé), 170.
Galimassue, 22.
Galland (Pierre), 15, 164.
Gallas (K.-R.), 309.
Gall'Italo, 35, **74**, 309.
Garasse (Père François), 95, 189, **208 s.**, **215 s.**, 226.
Garnier (Jules), 257.
Gasté (A.), 167, 168.
Gaultier Garguille, 259.
Gautier (Théophile), **147 s.**, **177**, 169.
Gebhard, 105.
Gelbcke, 51, 75, 77.
Généalogie de Frippelippe, 19.
Gennaro Perfetto, 77.
Gervinus, 120.
Gigas (Emile), 253.
Ginguené, 29, 48.
Girac (Sieur de), 160.
Girardin (Saint-Marc), 114.
Girault (François), 22.
Godefroy (Frédéric), 90, 185.
Gœthe, 27, 120, 230, **234**, 235.
Goldsmith (Oliver), **241**, 242.

Gordon de Percel, 101, 108. Voy. Lenglet-Dufresnoy.
Goudelin (Pierre), 170.
Goujet (Abbé), 96, 181.
Goulding (Sybil), 240.
Grandes Chronicques, 22.
Grandval (Nicolas de), 169.
Guyet (François), 39.
Guyon (Louis), 219.

Habert (François), 21.
Harvey (Gabriel), 236.
Hauser (Henri), 56, 103, 196.
Hegauer et Owlglass, 77.
Heine (Henri), 235.
Heinrich (G.-A.), 235.
Hémard (Joseph), 257.
Herder, 109, 120.
Hermann (Paul), 247.
Herminjard, 13, 268
Héron (A.), 171.
Heulhard (A.), 9, 11, 13, 98, 219.
Hillebrand (Karl), 115.
Hogu (Louis), 197.
Hollyband, 81.
Homère, 1, 10, 109, 177, 230.
Hory (Nicolas de), 24.
Huet (Evêque), 38, 39.
Hugo (Victor), 177, 178.
Huguet (Edmond), 55, 87, 90.
Hugues-Le Roux, 257.

Isles des Hermaphrodites, 260.

Jacob Bibliophile, 17, 24, 95, 142, 255. Voy. Lacroix.
Jacques le Gros, 19.
Jannet (Pierre), 87, 254.
Janssen (J.), 63.
Jean Paul, 47, 49, 120.
Johanneau (Eloy), 48, 57, 72.
Joubert (Laurent), 220.
Jugé (Abbé), 132.

Karl (Louis), 77.
Kerr (W.-A.), 243.
Knoblauch (K.), 22.

Labitte, 255.
La Borderie (Arthur de), 129, 130.
La Bruyère, 7, 103, **105 s.,** 116, 118.
Lachèvre (Frédéric), 217.
Lacour (Louis), 55, 255.
Lacroix (Albert), 263.
Lacroix (Paul), 98, 113, 142, 169, **255,** 305.
Lacroix du Maine, 101.
La Curne, 44, 90.
La Fontaine, 24, 107, **174 s.,** 229.
La Harpe, 110.
Lalanne (L.), 189, 190.
Lamartine, **115,** 116.
Lamennais, 116.
La Monnoye, 14, 132.
La Noue (François de), 126, **195,** 196, 202, 242.
La Porte (Maurice de), 4.
Lara (Jean), 113.
Lasphrise (Capitaine), 178, 179.
Laumonnier (P.), 4, 167.
Le Breton (A.), 104, 105.
L'Ecluse, 174.
Le Duchat (Jacob), 36, **40 s.,** 47, 49, 54, 56, 68, 72, 73, 82, 84, 86, 90, 98, 125, 252, 305.
Lefranc (Abel), 13, 19, 20, **56 s.,** 164, 165, 197, **213,** 304, 305.
Legoarant, 46.
Le Houx (Jean), 167.
Leland (Charles), 76, **243,** 244.
Le Maire (Jean), 89, 232, 287.
Lemercier (Népomucène), **111,** 112.
Le Motteux (Pierre), 47, 49, 57, 73, **76,** 77.
Lenglet-Dufresnoy, 46, 49, **108.**
Lenient (Charles), 155, 203, 211.

Leroux (Philibert), **85 s.**
Leroy (Antoine), 11, 15, 16, 91, **94 s.**, 96, 113, 125, 209.
Léry, 222.
Le Sage, 144.
Leser (Jacques), 266.
L'Espine (Jean de), **196,** 197.
L'Estoille (Pierre de), 24, 92, 153, **191 s.**, 260.
Liebrecht (Henri), 266.
Lintilhac (E.), 181.
Livre des Marchands, 19, 198.
Littré, 50, 90.
Longuemare (P. de), 57.
Loviot (Louis), 141.
Lucien, 150, 189, 219.

Maigron (Louis), 222.
Marc-Monnier, 120.
Marconville (Jean de), 198.
Marcourt (Antoine), 20.
Marguerite de Navarre, 13, 128, **163,** 164.
Marnix de Sainte-Aldegonde, 26, 203, 204, 232, **261 s.**, 301.
Marot (Clément), 9, 18, 102, 132, **163,** 174, 211, 219.
Marsy (Abbé), 107.
Martin (Daniel), **87 s.**
Marty (Abbé), 48.
Marty-Laveaux (Charles), 19, 36, 49, **55,** 83, 87, 98, 254.
Maurevert (Georges), 251.
Mayerne (Jean de), 219.
Mélanges d'une grande Bibliothèque, 107.
Ménage (Gilles), 17, 43, 82, 84, **85,** 94, 225.
Menagiana, 39.
Mennung (Albert), 160.
Michel (Gabriel), 192.
Michelet, **193,** 194.
Milliait (Alcuin), 112.
Missy (César de), 44, 73.
Mojsisevich (Edgard de), 37.
Moland (Louis), 87, 99.
Molière, 11, 24, 122, 176, **183,** 229.
Montaiglon (Anatole de), 55, **255,** 256.
Montaigne, 36, 61, 84, **101,** 115, 126, 127, **140 s.**, 194, 227, 229, 246.
Montluc (Adrien de), **180,** 181.
Moréri, 17.
Morley (John), 262.
Moulinet (Sieur de), 260.
Moyen de parvenir, 16, 83, 126, 127, 129, **136,** 137, 144, 148, 149, 238, 300.

Nashe (Thomas), 236.
Naudé (Gabriel), 94, **159,** 227.
Nemény (Ambroise), 77.
Nicati (William), 112.
Nicéron (Père), 9, 17, 29, 53, 72, 86, **96 s.**
Nicolas de Troyes, 120.
Nicot (Jean), 80, 82.
Nisard (Charles), 208.
Nisard (Désiré), 101.
Nodier (Charles), 49, **113 s., 147,** 239.
Nouveau Panurge, 24.
Nouvelles Isles, 206.

Odde de Triors, 152, 153.
Olivétan, 13, 231, 268.
Oosterhof (Gosselinus), 266, **287,** 289, 296, 297, 298, 301.
Orcet (G. d'), 50.
Orsi (D'), 120.
Oudin (Antoine), 82, **83 s.**, 180.
Oulmont (Charles), 24.

Palaprat, 183.
Paradoxes du capitaine Barole, 111.
Papillon (Marc), voy. Lasphrise.
Parfaict (Frères), 181.
Paris (Gaston), **136.**

Pascal, 197.
Pasquier (Estienne), 7, 11, 23, 84, 100, 101, 105, 130, 162, **187 s.**, 215, 224.
Pasquier (Fils), 212.
Passerat (Jean), 37, 157, 164.
Patin (Gui), 8, 94, 103, 220, **225**, 226.
Patry (H.), 229.
Paul (Hermann), 257.
Péladan (Joséphin), 50.
Peletier du Mans, 132.
Péreau (Abbé), 107, 161.
Perrens (F.-T.), 215.
Peugnot (Gabriel), 112.
Pfeffer (Georg), 52.
Philibert de Lorme, 5.
Philipot (Em.), 129, 130, 131.
Picot (Emile), 258.
Pineau (J.-B.), 213.
Pirenne (H.), 266, 268.
Piron (Alexis), 228, 260.
Pithou (Pierre), 156, 157.
Plan (Paul), 22, 38, 41.
Plattard (Jean), 56, 98, 118, 167, 196, 213, **303**, 304, **307**, 308, 309.
Pline l'Ancien, 226.
Postel (Guillaume), **205**, 206, 225.
Puèche (Albert), 206.
Putherbe, 206. Voy. Puy-Herbault.
Putnam (Samuel), **305**, 306.
Puy-Herbault (Gabriel de), 12, 15, 16, 101, 119, 120, 213.

Quinet (Edgar), 263.
Quintil Horatian, 6.

Rabelais : (anecdotes facétieuses), 7, 16, 87, 92 ; (légende de), 16 ; (nom interprété), 165 ; (portraits), 257 ; (robe de), 17, 219, 260. V. *Introduction* et *Table des matières*.
Rabelais Club, 76, 243, 244.
Rabelais réformé, 95.
Rabelais ressuscité, 23, 24.
Racine, 184.
Rajna (Pio), 119.
Ramus (Pierre), 15, 164.
Rathery (J.-B.), 17, 98, 99.
Rava (Béatrix), 148, 177.
Reboul (Guillaume), 24, **206**, 207.
Recueil de pièces rares et facétieuses, 25.
Regis (Gottlob), 35, 42, **50 s.**, 54, **75**, 77, 125.
Regnard (François), 185.
Régnier (Mathurin), **165**, 166.
Répertoire de la littérature, 113.
Reveillé-Parize, 226.
Revue des Etudes rabelaisiennes, 56, 75, 99, 125, 185.
Revue du Seizième siècle, 56, 125.
Ricci (Seymour de), 22.
Richelet (Pierre), 90.
Rigault (A.-H.), 241.
Richer (L.), 169.
Robbé, 173.
Robida (Albert), 257.
Rondelet (Guillaume), 221.
Ronsard, 3, 4, 6, 65, 103, 116, 138.
Rostand (Edmond), 185.
Roy (E.), 104.
Rutz-Rees, 57.

Saint-Amant, 168.
Saint-Gelais, 250.
Saint-Liens (Claude de), 81.
Saint-Romuald, 93.
Sainte-Beuve, 7, 46, 114, **116 s.**, 118, 145, 166, 177, 185, 226, 246.
Sainte-Marthe (Gaucher de), 57, 59.
Sainte-Marthe (Scévole de), **92**, 93.
Salel (Hugues), 61, 150, 162.
Sales (Saint François de), 16, 227.
Sander (C.-L.), 74, 75.

Sardou (A.-L.), 28.
Sarrasin (J.-Fr.), 159.
Satire Ménippée, 156, 157, 164, 272, 294, 295.
Satires chrestiennes, 203, 231, 270, 299.
Sayous (A.), 269.
Scaliger, 102, 307.
Scarron, 168.
Schérer (Edmond), 115.
Schmidt (Karl), 122.
Schneegans (Henri), 76, 294.
Schnurer (H.), 194.
Schopenhauer (Arthur), 235.
Schwob (Marcel), 236.
Sells (A.-L.), 241.
Servet (Michel), 206.
Sévigné (M^me^ de), **228,** 230.
Shakespeare (William), 1, 95, 109, 122, 230, **237.**
Sidney Lee, 235, 244.
Silvestre (Armand), 257.
Smith (W.-F.), 77, 237, 244, 305.
Société des Amis de Rabelais, 56.
Songes drolatiques, 21, 22.
Sorel (Charles), **103 s.,** 144.
Southey (Robert), 121.
Stapfer (Paul), 98, 106, 117.
Sterne (Laurence), 48, 111, 145, 147, **238,** 239.
Strada (Gabriel de), 112.
Sturel (René), 62.
Supplément du Catholicon, 157.
Swift (Jonathan), 5, 48, 109, 146, **240,** 241.

Tabarin, **258,** 259.
Tabourot (Estienne), 16, **151,** 152.
Tahureau (Jacques), 3, 8, 13, 126, 127, **138 s.,** 139.
Taine, 5, 117, 241.
Tallemant des Réaux, 16, 103.
Thevet (André), 91, 223.
Thibaut le Nattier, 24.
Thou (J.-A. de), 4, 5, 28, 100, 222, 227.
Thuasne (Louis), 15, 165.
Thyard (Pontus de), 165.
Tilley (A.), 1, 77, 308.
Tory (Geoffroy), 250.
Tournes (Jean de), 198.
Trévoux (Dictionnaire de), 90.
Triaire (Paul), 226.
Triomphe de Dame Verolle, 20.
Triomphes de l'Abbaye des Connards, 21.
Troterel (Pierre), 180.
Troyes (Nicolas de), 128.

Upham (A.-H.), 235, 237.
Urquhart (Thomas), 4, 35, 48, **68 s.,** 75, 77, 89, 241, 243, 252.
Uzanne (O.), 160.

Vadé (Jean-Joseph), 174.
Vaganay, 3, 180.
Van Dale, 222.
Van den Linden, 263.
Variorum (Edition), 44, 48, 52, 73, 256.
Vauquelin de la Fresnay, 166.
Verville (Béroalde de), 127, 165. Voy. *Moyen de parvenir.*
Vianey (J.), 166.
Viau (Théophile de), 217.
Vico (G.), 109.
Vie du très puissant Gargantua, 22.
Vieil Grognard, 103.
Vigneul-Marville, 225.
Vigny (A. de), 177.
Villanovanus, 14, 206.
Villon, 102.
Villey (Pierre), 4, 61, 118, 141, 158, 213, 306, 307, 308.
Viret (Pierre), 203, **269,** 270, 302.
Voiture (Vincent), 159, 160, 174, 175.

Voltaire, 5, 7, 28, 45, 48, 57, **108 s.**, 114, 116, 118, 122, 147, 228, 241.

Wadding (Lucas), 93.
Weber (Carl Julius), 120.
Weigand (Wilhelm), 52.
Whibley (Charles), 69, 76, 237.
Wieland, 120.
Wilmotte (M.), 233.
Wright (H.-C.), 243.

Yver (Jacques), 128.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS ..... VII-VIII

INTRODUCTION 1-30

I. *L'homme*, 3-18 : Epitaphes (3-7). — Facétie finale (7-9). — Le poète (9-10). — L'érudit (10-12). — Amis et ennemis (12-16). — Légende rabelaisienne (16-17).

II. *L'œuvre*, 19-26 : Premières mentions (19-22). — Pastiches rabelaisiens (22-25). — Influence (25-26).

III. *Plan de ce travail*, 27-30 : Allégorisme (27-30). — Influences séculaires (30).

PREMIÈRE PARTIE

INTERPRÈTES 33-122

CHAPITRE I. — *Commentateurs*, 36-60 : 1. Premiers essais (37-40). — 2. Jacob Le Duchat (40-46). — 3. Ecole historico-allégorique (46-50). — 4. Gottlob Regis (50-54). — 5. Burgaud des Marets (54). — 6. Marty-Laveaux (55). — 7. Edition critique (56-60).

CHAPITRE II. — *Traducteurs*, 61-77 : 1. Jean Fischart (62-68). — 2. Thomas Urquhart (68-74). — 3. Version hollandaise (74). — 4. Successeurs de Fischart (74-75). — 5. Successeurs d'Urquhart (75-77). — 6. Versions récentes (77).

CHAPITRE III. — *Lexicographes*, 78-90 : 1. Robert Estienne (78-80). — 2. Randle Cotgrave (80-83). — 3. Antoine Oudin (83-84). — 4. Pierre Borel (84). — 5. Gilles Ménage (85). — 6. Philibert Le Roux (85-87). — 7. Glossaires rabelaisiens (87). — 8. Un grammairien rabelaisant (87-88). — 9. Vocables rabelaisiens (88-89). — 10. Derniers lexicographes (89-90).

Pages

Chapitre IV. — *Biographes*, 91-99 : 1. Premières notices : Thevet, Sainte-Marthe, Saint-Romuald (91-94). — 2. Antoine Le Roy (94-95). — 3. Jean Bernier (95). — 4. Guillaume Colletet (96). — 5. Le Père Nicéron (96-98). — 6. Notes complémentaires (98-99).

Chapitre V. — *Critiques*, 100-109 : 1. Seizième siècle : Montaigne, Du Verdier (100-102). — 2. Dix-septième siècle : *Vieil Grognard*, Charles Sorel, La Bruyère, Bayle (102-106). — 3. Dix-huitième siècle : *Rabelais expurgé*, *Bibliothèque des Romans*, Lenglet-Dufresnoy, Voltaire (106-109).

Chapitre VI. — *Critiques* (suite), 110-118 : Dix-neuvième siècle : 1. La Harpe, *Paradoxes de Barole*, Lemercier, Restauration, Romantisme, Concours académique, Lamartine (110-116). — 2. Sainte-Beuve et Brunetière (110-118).

Chapitre VII. — *Hors de France*, 119-122 : 1. Italie (119-120). — 2. Allemagne (120-121). — 3. Angleterre (121-122).

DEUXIÈME PARTIE

LECTEURS ET IMITATEURS 125-246

PREMIÈRE SECTION. — Conteurs et essayistes..... 127-149

Chapitre I. — *Conteurs*, 128-137 : 1. Noël du Fail (128-131). — 2. Bonaventure Des Périers (131-133). — 3. Guillaume Bouchet (134-136). — 4. *Le Moyen de parvenir* (136-137).

Chapitre II. — *Essayistes et romanciers*, 138-149 : 1. Jacques Tahureau (138-140). — 2. Montaigne (140-141). — 3. Nicolas de Cholières (141-143). — 4. Influences postérieures : Charles Sorel, Ant. Furetière, Le Sage, Diderot, Du Laurens (143-147) ; Nodier (147) ; Gautier (147-148) ; Balzac (148-149).

DEUXIÈME SECTION. — Ecrivains facétieux et satiriques..... 150-161

Chapitre I. — *Ecrivains facétieux*, 151-154 : 1. Etienne Tabourot (151-152). — 2. Odde de Triors (152-153). — 3. Chicot (153).

Chapitre II. — *Ecrivains satiriques*, 155-161 : 1. Henri Estienne (155-156). — 2. *Satire Ménippée* (156-157). — 3. Agrippa d'Aubigné (157-159). — 4. Gabriel Naudé (159). — 5. Jean-François Sarrasin (159-160).

TROISIÈME SECTION. — Poètes et dramaturges.... 162-185

Chapitre I. — *Poètes*, 163-178 : 1. Poètes du XVI^e^ siècle :

Pages

Marot, Marguerite de Navarre, *La Pléiade* (163-165). — 2. Poésie satirique : Mathurin Régnier, Vauquelin de la Fresnay, d'Esternod, Du Lorens (165-167). — 3. Poésie bachique : Jean Le Houx, Saint-Amant (167-168). — 4. Poésie burlesque (168-169). — 5. Poésie provinciale : Goudelin, Gaillard, David Ferrand (170-173). — 6. Poésie poissarde (173-174). — 7. Poètes modernes : La Fontaine (174-176) ; Chénier (177) ; Théophile Gautier (177) ; Victor Hugo (177-178).

CHAPITRE II. — *Dramaturges*, 179-185 : 1. Premiers vestiges : d'Amboise, Lasphrise, Troterel, Discret (179-180) ; Adrien de Montluc (180-183). — 2. Molière, Racine (183-184). — 3. Successeurs de Molière : Regnard, Beaumarchais, Rostand (185).

QUATRIÈME SECTION. — HISTORIENS ET MORALISTES.. 186-198

CHAPITRE I. — *Historiens*, 187-194 : 1. Estienne Pasquier (187-189). — 2. Brantôme (189-191). — 3. Pierre de L'Estoille (191-193). — 4. Historiens modernes : Michelet (193-194).

CHAPITRE II. — *Moralistes*, 195-198 : 1. François de La Noue (195-196). — 2. Jean de l'Espine (196-197). — 3. La querelle des femmes (197-198).

CINQUIÈME SECTION. — POLÉMISTES ET PAMPHLÉTAIRES 199-212

CHAPITRE I. — *Polémistes protestants*, 200-204 : 1. Robert Estienne (200-201). — 2. Henri Estienne (201-202). — 3. Libelles huguenots (202-204).

CHAPITRE II. — *Pamphlétaires catholiques*, 205-212 : 1. Guillaume Postel (205-206). — 2. Guillaume Reboul (206-208). — 3. François Garasse (208-212).

SIXIÈME SECTION. — LIBERTINS ET ÉRUDITS..... 213-223

CHAPITRE I. — *Libertins*, 213-217 : Leurs adversaires, Calvin et le Père Garasse (215-217).

CHAPITRE II. — *Erudits*, 218-223 : 1. Médecins (218-220). — 2. Naturalistes : Belon, Rondelet (220-222). — 3. Savants et voyageurs : Fontenelle, Léry (222-223).

SEPTIÈME SECTION. — EPISTOLIERS..... 224-230

1. Premiers épistoliers : Pasquier, Guez de Balzac, Chapelain (224-225). — 2. Gui Patin (225-227). — 3. Piron (228). — 4. Madame de Sévigné (228-229). — 5. Flaubert (229-230).

SECTION COMPLÉMENTAIRE. — HORS DE FRANCE... 231-244

Pages

Chapitre I. — *Suisse et Belgique*, 223-224 : 1. Suisse (231-232). — 2. Belgique (232-233).

Chapitre II. — *Allemagne, Angleterre et Amérique*, 234-244 : 1. Allemagne : Gœthe, Heine, Schopenhauer (234-235). — 2. Angleterre : Thomas Nashe (236) ; William Shakespeare (237) ; Francis Bacon (237) ; Laurence Sterne (238-240) ; Jonathan Swift (240-241) ; Oliver Goldsmith (241-242) ; Robert Dallington (242-243). — 3. Amérique : Charles Leland (243-244).

Conclusion..... 244-245

APPENDICES..... 249-309

I. — Prétendus plagiats, 249-251.

II. — Rabelais et Bayle, 252-253.

III. — Editeurs et illustrateurs (Pierre Jannet, Paul Lacroix, Montaiglon), 254-257.

IV. — Ecrits facétieux : *Caquets de l'accouchée*, Tabarin, Bruscambille, Gaultier Garguille, Moulinet, Pamphlets, 258-260.

V. — Un rabelaisien *(Marnix de Sainte-Aldegonde)*, 261-302 : 1. *L'homme* : Caractéristique générale, le poète, le politique, l'érudit, le théologien, l'écrivain (262-266). — 2. *L'œuvre :* Calvin, Rabelais, Viret, Henri Estienne (267-272). — 3. *Valeur linguistique* (272-291) : Emprunts rabelaisiens (272-280) ; emprunts aux langues anciennes (280-285) ; emprunts aux langues modernes (285-287). — 4. *Français :* archaïsmes, provincialismes, dérivés, composés (287-293). — 5. *Créations verbales :* jeux de mots, allitérations, composés burlesques (293-296). — 6. *Coquilles lexicographiques et contresens* (296-297). — 7. *Eléments affectifs :* proverbes, comparaisons, images (298-300).

VI. — Dernières publications : réimpressions, vulgarisations ; biographie, critique. — Version américaine. — Problème du *V^e livre* (303-309).

Index..... 310-317

Table des matières..... 319-322

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES

847.32Z S13I

a39001 008062039b

74-1